



Ex libris Poirier 1780



LIVRES qui se trouvent chez THÉOPHILE BARROIS *le jeune, Libraire, quai des Augustins, n°. 18, à Paris.*

Histoire Naturelle, Médecine, Anatomie, Chirurgie, Pharmacie, Chymie, &c. &c.

ACADÉMIE Royale de Chirurgie (Mémoires.) *Par.* 5 v. *in*-4. avec fig. 70 l.
N. B. *Chaque vol. se vend séparément*, 14 l.

Les mêmes Mémoires. *Paris*, avec fig. 15 vol. *in*-12. 45 l.
N. B. *Chaque volume* in-4. *étant réduit en 3 volumes* in-12. *on ne sépare ces derniers que par collection de 3 volumes, qui se vendent séparément, au prorata de la collection complette*, 9 l.

Recueil des Pièces qui ont concouru pour le prix de l'Académie Royale de Chirurgie. *Par. 4 tomes rel. en 5 v. in*-4. 50 l.
N. B. *Les 3 premiers vol. se vendent séparément à raison de* 10 l.—*Le tome 4 relié en deux volumes*, 20 l.

Le même Recueil. *Paris*, 13 vol. *in*-12. 32 l. 10 s.
N. B. *Les deux premiers volumes se vendent séparément* 5 l. *les volumes* 3, 4 & 5, *séparément*, 7 l. 10 s. *les* 6, 7 & 8, *séparement*, 7 l. 10 s. *les volumes* 9 *à* 13, *séparément*, 12 l. 10 s.

Mémoire sur les Ciseaux à incision, par M. Percy, couronné par l'Académie Royale de Chirurgie, en 1785. *Paris*, 1785, *in*-4. avec fig. br. 3 l. 12 s.

Mémoire sur les Stylets ou Sondes solides, & sur les Sondes cannelées; couronné par l'Académie Royale de Chirurgie, en 1784. *Paris*, 1784, *in*-4. br. 1 l. 16 s.

Séances publiques de l'Académie Royale de Chirurgie, où l'on traite de diverses matières intéressantes, & particuliérement de la Section de la Symphyse des Os pubis. *Paris*, 1779. *in*-4. br. 3 l. 12 s.

Réglement pour l'Académie Royale de Chirurgie, du 18 Mars 1751, *in*-4. br. 12 s.

ADANSON, Histoire Naturelle du Sénégal. *Paris*, 1757, *in*-4. avec 20 pl. 18 l.

La même, *in*-4. gr. pap. fig. 24 l.

Allaitement (de l') & de la pr. éducation des enfans. *Geneve*, 1782, *in*-12. br. 12 s.

Anarchie médicinale, ou la Médecine considérée comme nuisible à la société, par Gilibert. *Neufchatel*, 1772, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 s.

Agronome (l'), Dictionnaire portatif du Cultivateur. *Par.* 1764, 2 v. p. *in*-8. 9 l.

Anciens (les) Minéralogistes du Royaume de France, avec des notes par Gobet. *Paris*, 1779, 2 vol. *in*-8. 12 l.

Andry, l'Orthopédie, ou l'art de prévenir & de corriger dans les enfans, les difformités du corps. *Paris*, 1741, 2 vol. *in*-12. avec fig. 6 l.

Andry, de la génération des vers dans le corps de l'homme, de la nature & des espèces de cette maladie; des moyens de s'en préserver & de s'en guérir, troisieme édit. *Paris*, 1741, 2 vol. *in*-12. fig. 6 l.

Arbuthnot, Essai des effets de l'air sur le corps humain, traduit de l'Anglois, avec des notes, par Boyer de Pebrandier. *Paris*, 1742. *in*-12. 2 l. 10 s.

Arconville, Essai pour servir à l'Histoire de la Putréfaction. *Paris*, 1766, *in*-8. 6 l.

Arthaud, Dissertation sur la dilatation des artères & sur la sensibilité, appuyées de plusieurs expériences faites sur les animaux vivans. *Par.* 1771, *in*-8. br. 1 l. 4 s.

Astruc, de Morbis venereis Libri. *Paris.* 1740, 2 vol. *in*-4. 18 l.

Bagieu, examen de plusieurs parties de la Chirurgie, d'après les faits qui peuvent y avoir rapport. *Par.* 1756, 2 v. *in*-12. 6 l.

Baglivi, Traité des maladies, traduit du Latin, avec des remarques & des observations, par d'Aignan, D. M. *Paris*, 1757, *in*-12. 3 l.

Barbeu Dubourg, le Botaniste François. *Paris*, 1767, 2 vol. *in*-12. 6 l.

Barker. *Voyez* Lorry.

Basin, Observations sur les plantes, & leur analogie avec les insectes. *Strasb.* 1741, *in*-8. br. 2 l. 5 s.

Beaumé, Manuel de Chimie, ou Exposé des opérations de la Chimie & de leurs produits, sec. éd. *Par.* 1766, *in*-12. 3 l.

Beaumé, Chimie expérimentale & raisonnée. *Paris*, 1773, 3 v. *in*-8. avec fig. 18 l.

Beaumé, Mémoire sur la meilleure maniere de construire les Alambics & Fourneaux propres à la distillation des vins pour en tirer les eaux-de-vie. *Par.* 1778, *in*-8. br. 1 l. 16 s.

Bell, Traité théorique & pratique des Ulceres, suivi d'une Dissertation sur les tumeurs blanches des articulations, & précédé d'un Essai sur le traitement chirurgical de l'inflammation & de ses suites; trad. de l'Anglois sur la quatrieme & derniere édition, augmenté de quelques notes, & de Recherches sur la teigne, par M. Bosquillon. *Paris*, 1788, *in*-8. avec fig. br. 5 l.

Bellamy, Observation intéressante sur un accouchement. *Paris*, 1780, *in*-8. br. 8 s.

Bertrandi, Traité des opérations de Chirurgie, nouvelle édit. *Paris*, 1784, *in*-8. avec fig. 6 l.

Bienville, la Nymphomanie, ou Traité de la fureur utérine, nouv. édit. *Amst.* 1778, *in*-12, 2 l. 10 s.

Boerhaave, Aphorifmes de Chirurgie, commentés par Van-Swieten. Nouvelle trad. avec des notes, par M. Louis. *Paris*, 1768, 7 vol. *in*-12. 21 l.

N. B. *Les tomes VI & VII fe vendent féparément*, 6 l.

Boerhaave, Aphorifmes de la connoiffance & de la cure des maladies, commentés par Van-Swieten, traduits par Moublet. *Lyon*, 1766, 2 vol. *in*-12. 5 l.

Boerhaave, (Traité des Fievres). *Lyon*, 1770, 6 vol. *in*-12. 15 l.

Boerhaave, Inftitutiones Medicæ, *Parif.* 1747, *in*-12. 3 l. 12 f.

Boerhaave, Aphorifmi de cognofcendis & curandis morbis & libellus de materia medica. Edit. noviff. *Parifiis*, 1745, *in*-12. 3 l. 12 f.

Boerhaave, De cognofcendis & curandis morbis Aphorifmi unà cum ejufdem de materia medica & remediorum formulis libello ad fingulos Aphorifmos digefto. Accedit ejufdem Auctoris Tractatus de lue venerea. *Lovanii*, 1765, *in*-8. 4 l. 10 f.

Boerhaave, Aphorifmi de cognofcendis & curandis morbis. *Lugd. Bat.* 1742, *in*-8. br. 2 l. 10 f.

Boerhaave, Libellus de materie medica & remediorum formulis quæ ferviunt aphorifmis de cognofcendis & curandis morbis. *Lugd. Bat.* 1740, *in*-8. br. 2 l. 10 f.

Boerhaave, Prælectiones Academicæ de morbis nervorum. *Lugd. Bat.* 1761, 2 vol. *in*-8. 9 l.

Boerhaave, De Morbis Oculorum, cum fig. æneis. *Parif.* 1748, *in*-12. 2 l. 10 f.

Bomare, Minéralogie, ou Nouvelle Expofition du regne minéral. *Paris*, 1774, 2 vol. *in*-8. 12 l.

Bonnet (Ch.), Œuvres d'Hiftoire Naturelle & de Philofophie. *Neufchatel*, 1779 à 1783, 8 *tomes* 10 *vol. in*-4. avec fig. brochés, 87 l.

Bordeu, Recherches fur le pouls par rapport aux crifes. *Par.* 1779, 4 v. *in*-12. 12 l.

Bordeu, Recherches anatomiques fur la pofition des glandes & fur leur action. *Paris*, 1751, *in*-12. 3 l.

Bordeu, Recherches fur les maladies chroniques, leurs rapports avec les maladies aiguës, leurs périodes, leur nature. *Paris*, 1775, *in*-8. 6 l.

Bordeu, Traité de Médecine théorique & pratique, extrait des Ouvrages de Bordeu par M. Minvieille. *Paris*, 1774, *in*-12. 3 l.

Bourgelat, Matiere médicale raifonnée, ou Précis des médicamens confidérés dans leurs effets, avec les formules médicinales de l'Ecole Vétérinaire. *Lyon*, 1771, *in*-8. 5 l.

Bourru, Obfervations & recherches médicales, par une Société de Médecins de Londres, traduites de l'Anglois. *Paris*, 1764, vol. I, *in*-12. avec fig. 3 l.

La fuite fous preffe.

Bourru, Utilité des voyages fur mer pour la cure de différentes maladies, & notamment de la confomption, avec un Appendix fur l'ufage des bains dans les fievres, traduit de l'Anglois de Gilchrift. *Paris*, 1770, *in*-12. 3 l.

Bourru, Des moyens les plus propres à éteindre les maladies vénériennes. *Par* 1771, *in*-8. br. 15 f.

Burrows, Nouvel Effai de Médecine-pratique fur les cancers. *Londres*, 1767, *in*-12. br. 1 l. 4 f.

Burton, Syftême nouveau & complet de l'Art des Accouchemens, tant théorique que pratique, avec la defcription des maladies particulieres aux femmes enceintes, aux femmes en couche, & aux enfans nouveaux-nés, traduit de l'Anglois par M. le Moine, avec 18 fig. *Paris*, 1771 & 1773, 2 vol. *in*-8. 14

Le Tome II fe vend fépar. 7

Camus, Médecine de l'efprit, nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée. *Paris*, 1769, 2 vol. *in*-12. 6

La même, *Paris*, 1769, *in*-4. 10

Camus, La Médecine-Pratique rendue plus fimple, plus fûre & plus méthodique. *Paris*, 1769, 3 vol. *in*-12. 9

La même. *Paris*, 1769, *in*-4. 12

Cartheufer, Fundamenta materiæ medicæ tam generalis quam fpecialis, editio nova, præcedente emendatior ac longè auctior, curante Defeffartz. *Par* 1769, 4 vol. *in*-12. 12

Cat (le), Cours abrégé d'Oftéologie. *Rouen*, 1768, *in*-8. avec fig.

Celfe, Traduction de fes Ouvrages fur la Médecine, par Ninnin. *Paris*, 17 2 vol. *in*-12.

Chabert, Obfervations de Chirurgie-pratique. *Paris*, 1724, *in*-12.

Cheynæi Tractatus de infirmorum fanitate tuenda, vitaque producenda. *Parifiis*, 1742, *in*-12.

Le même, traduit en françois, avec des remarques intéreffantes & un abrégé des propriétés des alimens. *Paris*, 17 *in*-12.

Chomel, Abrégé de l'hiftoire des Plantes ufuelles, dans lefquelles on donne les noms différens tant françois que latins, la maniere de s'en fervir; la dofe & les principales compofitions de pharmacie dans lefquelles on les emploie. *Par* 1782, *in*-8.

Col de Villars, Cours de Chirurgie dicté aux Ecoles de Médecine de Paris. *Pa* 1752, 6 vol. *in*-12. 1

Col de Villars, Dictionnaire François-Latin des termes de Médecine & de Chirurgie, avec leur définition, leur division & leur étymologie. *Paris*, 1760, *in*-12. 2 l. 10 f.

Consultations choisies de plusieurs Médecins célebres de l'Université de Montpellier sur des maladies aiguës & chroniques, tomes IX & X, 2 vol. *in*-12. en feuilles, 5 l.

Coste, Traité des maladies du poumon. *Paris*, 1767, *in*-12. broché, 1 l. 4 f.

Coste, Traité-pratique de la Goutte, où l'on indique les moyens de guérir cette maladie; troisieme édition, beaucoup augmentée. *Par.* 1768, *in*-12. br. 1 l. 16 f.

Coste, Méthode générale d'Analyse, ou Recherches physiques sur les moyens de connoître toutes les Eaux minérales, trad. de l'Ang. *Par.* 1767, *in*-12. 2 l. 10 f.

Courtois, le Dentiste Observateur, ou Recueil d'Observations, tant sur les maladies qui attaquent les Gencives & les Dents, que sur les moyens de les guérir, *&c. Par.* 1775, *in*-12. av. fig. br. 2 l. 10 f.

Cullen, Physiologie traduite sur la troisieme édition, par M. Bosquillon. *Paris*, 1786, *in*-8. broch. 2 l. 8 f.

Cullen, Elémens de Médecine-pratique, traduits de l'Anglois, avec des notes, dans lesquelles on a refondu la Nosologie du même Auteur, par M. Bosquillon. *Paris*, 1785–1787, 2 vol. *in*-8. 14 l.

D'Arcet, second Mémoire sur l'action d'un feu égal, violent & continué pendant plusieurs jours sur un grand nombre de terres, de pierres & de chaux métalliques, *&c. Paris*, 1771, *in*-8. br. 1 l. 16 f.

D'Arcet, Discours en forme de Dissertation sur l'état actuel des montagnes des Pyrénées, & sur les causes de leur dégradation. *Par.* 1776, *in*-8. br. 1 l. 16 f.

Deleurye, Traité des Accouchemens en faveur des Eleves, seconde édition considérablement augmentée. *Paris*, 1777, *in*-8. 6 l.

Deveaux, l'Art de faire les rapports en Chirurgie, où l'on enseigne la pratique, les formules & le style le plus en usage parmi les Chirurgiens commis aux rapports. *Paris*, 1746, *in*-12. 3 l.

Dienert, Introduction à la matiere médicale, en forme de Thérapeutique. *Par.* 1753, *in*-12. 3 l.

Dictionnaire Botanique & Pharmaceutique, contenant les principales propriétés des minéraux, des végétaux, & des animaux d'usage, avec les préparations de Pharmacie internes & externes les plus usitées en Médecine & en Chirurgie. *Paris*, 1768, *in*-8. 5 l.

Dictionnaire du Diagnostic, ou l'Art de connoître les maladies, & de les distinguer exactement les unes des autres, par M. Hélian. *Paris*, 1771, *in*-12. 3 l.

Dictionnaire des Prognostics, ou l'Art de prévoir les bons ou mauvais évènemens dans les maladies. *Paris*, 1770, *in*-12. 3 l.

Didelot, Avis aux gens de la campagne, ou Traité des maladies les plus communes. *Nancy*, 1772, *in*-12. 2 l. 10 f.

Didelot, Précis des maladies chroniques & aiguës. *Nancy*, 1774, 2 vol. *in*-12. 5 l.

Dionis, Dissertation sur le Tœnia ou ver plat, dans laquelle on prouve que ce ver n'est pas solitaire. *Paris*, 1749, *in*-12. 2 l. 10 f.

Douglas, nouvelle maniere de faire l'opération de la taille; on y a ajouté ce que Rousset, Chefelden & Pietre ont écrit sur ce sujet. *Paris*, 1724, *in*-12. avec fig. 2 l. 10 f.

Dran (le), Observations de Chirurgie, auxquelles on a joint plusieurs Observations. *Paris*, 1731, 2 vol. *in*-12. 6 l.

Dran (le), Traité ou Réflexions tirées de la Pratique sur les plaies d'armes à feu, sec. éd. *Paris*, 1759, *in*-12. 2 l. 10 f.

Dran (le). Abrégé économique de l'Anatomie du corps humain. *Paris*, 1768, *in*-12. avec fig. 3 l.

Dran (le), Parallele des différentes manieres de tirer la pierre hors de la vessie. *Paris*, 1730, *in*-8. avec fig. 6 l.

Ducoudray, Abrégé de l'Art des Accouchemens, sixieme édition, avec fig. en couleur. *Paris*, 1785, *in*-8. 7 l. 4 f.

Delius, Traité sur la Science de l'exploitation des mines par théorie & pratique, traduit par Schreiber. *Paris*, 1778, 2 vol. *in*-4. avec fig. 30 l.

Dufieu, Dictionnaire raisonné d'Anatomie & de Physiologie. *Paris*, 1766, 2 vol. *in*-8. 10 l.

Duhamel, Avis pour le transport par mer des arbres, des plantes vivaces, des semences & de diverses autres curiosités d'Histoire Naturelle, seconde édition. *Paris*, 1753, *in*-12. br. 1 l. 4 f.

Duverney, Myotomologie ou Dissertation raisonnée des muscles. *Paris*, *in*-12. 2 l. 10 f.

Eloy, Dictionnaire historique de la Médecine ancienne & moderne, ou Mémoires disposés par ordre alphabétique, pour servir à l'Histoire de cette Science, &c. *Mons*, 1778, 4 vol. *in*-4. 48 l.

Essais & Observations de Médecine de la Société d'Edimbourg, traduits de l'Anglois. Les tomes IV, V, VI, VII, *in*-12. 12 l.

Essais & Observations physiques & littéraires de la Société d'Edimbourg, trad. par M. Demours. *Par.* 1759, *in*-12. 3 l.
FABRE, Traité des Maladies vénériennes, quatrième édition revue, corrigée, & augmentée par l'Auteur. *Paris*, 1782 & 1786, *in*-8. 7 l. 10 f.
Fabre, Lettres à M. D*** pour servir de Supplément au Traité des Maladies vénériennes. *Paris*, 1786, *in*-8. br. 1 l. 10 f.
Fabre, Recherches fur différens points de Physiologie, de Pathologie & de Thérapeutique. *Paris*, 1783, 2 vol. *in*-8. br. 6 l. 12 f.
Fabre, Réflexions fur la chaleur animale, pour servir de suite aux recherches, &c. *in*-8. br. 12 f.
Freind, Opera omnia medica. *Parisiis*, 1735, *in*-4. 14 l.
Freind, Emmenologia in qua fluxus muliebris, menstrui phœnomena, periodi, vitia, cum medendi methodo, ad rationes mechanicas exiguntur. *Paris.* 1727, *in*-12. 2 l. 10 f.
Fulleri, Pharmacopœia extemporanea, editio castigatior curante Baron. *Parisiis*, 1768, *in*-12. 4 l.
Gaubii Institutiones Pathologiæ medicinalis. *Lug. Bat.* 1775. *in*-12. 3 l.
Gaubius, Pathologie, traduite par M. Sue, nouv. édit. revue, corrigée & augmentée par le traducteur, sur les dernières éditions de Leyde & de Nuremberg. *Paris*, 1788, *in*-8. 6 l.
Geoffroi, Traité de la matière médicale, ou de l'Histoire des vertus, du choix & de l'usage des remèdes simples. *Paris*, 1757 & années suiv. 17 vol. *in*-12. 51 l.
Table générale alphabétique des seize vol. de la mat. médicale, *in*-12. 3 l. 10 f.
Goulard, Œuvres de Chirurgie, 1778, 2 vol. *in*-12. 5 l.
Grant, Recherches fur les fièvres, traduites par M. Lefebvre de Villebrune. *Paris*, 1773, 3 vol. *in*-12. 9 l.
Le Tome troisieme se vend sépar. 3 l.
Haen (*Ant.*), Ratio medendi in nosocomio practico. *Parisiis*, 11 vol. *in*-12. 33 l.
Haller, Collection de Theses Medico-Chirurgicales, sur les points les plus importans de la Chirurgie théorique & pratique. *Paris*, 1760, 5 vol. *in*-12. 15 l.
Haller, Elémens de Physiologie, &c. Sous presse.
Haller, Mémoires sur la Nature sensible & irritable des parties du corps animal. *Lausanne*, 1756, 4 vol. *in*-12. 10 l.
Halleri Opera minora, emendata, aucta & renovata. *Lausannæ*, 1762, 3 v. *in*-4. 36 l.
Halles, la Statique des végétaux & celle des animaux, traduites en François. *Paris*, 1779, *in*-8. avec *fig.* 9 l.
Hartman, Traité des Haras; auquel on a ajouté la manière de ferrer, hongrer, marquer & angloiser les poulains; des remarques sur quelques-unes de leurs maladies; des observations sur le pouls, sur la saignée & sur la purgation; avec un Traité des mulets; trad. de l'Allemand, revu & publié par M. Huzard. *Paris*, 1788, *in*-8. avec *fig.* br. 5 l.
Hecquet, Traité des Dispenses du Carême, dans lequel on fait voir le rapport des alimens maigres avec la nature de l'homme; troisieme édition, avec deux Dissertations sur les macreuses & sur le tabac. *Paris*, 1741, 2 vol. *in*-12. 5 l.
Heisteri Compendium Institutionum, sive fundamentorum Medicinæ. *Amst.* 1764, *in*-8. br. 1 l. 16 f.
Heisteri Compendium Medicinæ practicæ. *Amst.* 1762, *in*-8. 6 l.
Heisteri Compendium Anatomicum, totam rem Anatomicam brevissimè complectens, figuris æneis ornatum. *Amst.* 1748, *in*-8. 6 l.
Henkel, Introduction à la Minéralogie, ou Connoissance des eaux, des sucs terrestres, des sels, des terres, des pierres, des minéraux & des métaux, avec une description abrégée des opérations de Métallurgie. *Par.* 1756, 2 v. *in*-12. 5 l.
Histoire & Mémoires de la Société Royale de Médecine, pour les années 1777, 1778, 1779, 1780, 1781, 1782, 1783, 1784, 1785, 5 vol. *in*-4. 70 l.
Hippocratis Aphorismi, Gr. & Lat. *Vide* Lorry.
Hippocrate, Aphorismes, traduits d'après la collation de vingt-deux Manuscrits & des Interpretes Orientaux, par M. Lefebure de Villebrune. *Paris*, 1786, *in*-18. br. 1 l. 10 f.
Hoffmanni consultationum & responsorum medicinalium centuriæ. *Francof.* 1734, 2 vol. *in*-4. 12 l.
Home, Principes de Médecine, traduits en françois, auxquels on a joint un extrait des expériences & observations de Médecine du même Auteur, par M. Gastelier. *Paris*, 1772, *in*-8. 5 l.
Huxam, Essai sur les fievres, auquel on a ajouté deux dissertations sur les maux de gorge & sur la colique. *Paris*, 1765, *in*-12. 3 l.
Janin, Mémoires & Observations anatomiques, physiologiques & physiques sur l'œil & sur les maladies qui affectent cet organe, avec un précis des opérations & des remedes qu'on doit pratiquer pour les guérir. *Lyon*, 1772, *in*-8. 6 l.
Janin, Réflexions sur le triste sort des personnes qui, sous une apparence de

mort, ont été enterrées vivantes, & fur les moyens qu'on doit mettre en ufage pour prévoir une telle méprife. *Paris*, 1772, *in*-8. br. 1 l. 4 f.

ngen-Houfz, expériences fur les végétaux, fpécialement fur la propriété qu'ils poffedent à un haut degré, foit d'améliorer l'air quand ils font au foleil, foit de le corrompre la nuit ou lorfqu'ils font à l'ombre; auxquelles on a joint une méthode nouvelle de juger du degré de falubrité de l'atmofphere; feconde édition, revue, corrigée & augmentée. *Par.* 1787, *in*-8. avec *fig.* 6 l.

Ingen-Houfz, nouvelles expériences & obfervations fur divers objets de Phyfique. *Paris*, 1785, *in*-8. avec *fig.* 6 l.

Klein, Tentamen Methodi Oftracologicæ five difpofitio naturalis Cochlidum & Concharum in fuas claffes, genera & fpecies, iconibus fingulorum generum æri incifis illuftrata. *Lugd. Bat.* 1753, *in*-4. 14 l.

Les 58 planches du Cours d'Hyppiatrique, de M. Lafoffe, en un vol. *in-fol.* br. en carton. 30 l.

Lambfma, Ventris fluxus multiplex ex antiquis & recentiorum monumentis propofitus. *Amft.* 1756, *in*-8. 5 l.

Lamotte, Traité complet de Chirurgie, contenant des Obfervations & des Réflexions fur toutes les maladies chirurgicales & fur la maniere de les traiter; troifieme édition, revue, corrigée, & augmentée de Notes critiques, par M. Sabatier. *Paris*, 1771, 2 vol. *in*-8. 12 l.

Langhans, Effai fur les maladies auxquelles font fujettes les perfonnes qui vivent à la Cour & dans le grand monde. *Paris*, 1772, *in*-12. 2 l. 10 f.

Laffus, Effai ou Difcours hiftoriq. & critique fur les découvertes faites en Anatomie par les Anciens & par les Modernes. *Paris*, 1783. *in*-8. br. 3 l. 12 f.

Lavoifien, Dictionnaire portatif de Médecine, d'Anatomie, de Chirurgie, de Pharmacie, de Chymie, d'Hiftoire Naturelle, de Botanique & de Phyfique, qui contient les termes de chaque Art, leur étymologie & leur explication, tirée des meilleurs Auteurs; avec un Vocabulaire Grec & un Latin; Nouv. éd. corr. & aug. *Par.* 1781, *in*-8. 6 l.

Lefebure de Saint-Ildephonfe, Le Médecin de foi-même, ou Méthode fimple & aifée pour guérir les Maladies vénériennes, avec la recette d'un Chocolat aphrodifiaque, auffi utile qu'agréable; nouvelle édition, augmentée des Analyfes raifonnées & inftructives de tous les ouvrages qui ont paru fur le mal vénérien depuis 1740, & de la traduction de la Differtation de Boehm. *Par.* 1775, 2 vol. *in*-8. br. 10 l.

Lefebure de Saint-Ildephonfe, Remede éprouvé pour guérir radicalement le Cancer occulte & manifefte ou ulcéré. *Paris*, 1775, *in*-8. br. 12 f.

Lemery, Pharmacopée univerfelle, contenant toutes les compofitions de Pharmacie qui font en ufage dans la Médecine, tant en France que dans toute l'Europe; leurs vertus, leurs dofes, les manieres d'opérer les plus fimples & les meilleures, avec un Lexicon pharmaceutique. *Par.* 1763, 2 v. *in*-4. 22 l.

Lemery, Dictionnaire Univerfel des drogues fimples, contenant leurs noms, origine, choix, principes, vertus, étymologies, & ce qu'il y a de particulier dans les animaux, dans les végétaux & dans les minéraux. *Paris*, 1759, *in*-4. avec *fig.* 22 l.

Lemery, Traité des Alimens, où l'on trouve la différence, le choix qu'on en doit faire, &c. troifieme édit. revue, corrigée & augmentée, par J. J. Bruhier D. M. *Paris*, 1755, 2 vol. *in*-12. 6 l.

Levacher de la Feutrie, Traité du Rachitis, ou l'Art de redreffer les enfans contrefaits. *Paris*, 1772, *in*-8. 6 l.

Levret, Art des Accouchemens, démontré par des principes de phyfique & de méchanique, troifieme édition. *Paris*, 1766, *in*-8. avec *fig.* 6 l.

Levret, Obfervations fur les caufes & les accidens de plufieurs accouchemens laborieux, avec des remarques fur ce qui a été propofé & mis en ufage pour les terminer, &c. *Paris*, 1780, *in*-8. avec *fig.* 6 l.

Levret, Effai fur l'abus des regles générales, & contre les préjugés qui s'oppofent aux progrès de l'Art des Accouchem. *Par.* 1766, *in*-8. av. *fig.* 4 l. 10 f.

Levret, Obfervations fur la cure radicale de plufieurs polypes de la matrice, de la gorge & du nez; troifieme édition. *Paris*, 1771, *in*-8. avec *fig.* 6 l.

Lieutaud, Précis de la Médecine-Pratique, contenant l'Hiftoire des maladies, & la maniere de les traiter; avec des Obfervations & des Remarques critiques fur les points les plus intéreffans. *Par.* 1776, 2 vol. *in*-8. 10 l.

Lieutaud, Précis de la matiere médicale, contenant ce qu'il importe de favoir fur la nature, les propriétés & les dofes des médicamens, tant fimples qu'officinaux; avec un grand nombre de formules. *Paris*, 1781, 2 vol. *in*-8. 11 l.

Lieutaud, Anatomie hiftorique & pratique, nouvelle édition, augmentée par M. Portal. *Par.* 1776, 2 v. petit *in*-8. 9 l.

Lieutaud Synopsis universæ praxeos medicæ. *Parisiis*, 1770, 2 vol. *in*-4. 24 l.

Lind, Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds, & les moyens d'en prévenir les suites, suivi d'un Appendice sur les fievres intermittentes; trad. & augm. de notes par M. Thion de la Chaume. *Par.* 1785, 2 v. *in*-12. 6 l.

Lorry, Essai sur les Alimens, nouvelle édition. *Paris*, 1781, 2 vol. *in*-12. 6 l.

Lorry Tractatus de morbis cutaneis. *Par.* 1777, *in*-4. 14 l.

Lorry de Melancholia & morbis Melancholicis. *Paris.* 1765, 2 v. *in*-8. 10 l.

Lorry, Hypocratis Aphorismi, Gr. & Lat. Hypocratis & Celsi locis parallelis illustrati, studio & curâ Jansonii ab Almeloveen, quibus accessit *Lud.* Verhoofd index locupletissimus, loca parallela ex Boerhavii Commentariis, notulas addidit, editionem curavit A. C. Lorry. *Parisiis*, 1784, *in*-12. v. d. s. tr. 4 l.

Sanctorii de Medecina statica Aphorismi. Commentaria notasque addidit A. C. Lorry. *Parisiis*, 1770, *in*-12. 3 l.

Lorry, Essai sur la conformité de la Médecine ancienne & moderne, dans le traitement des maladies aiguës, par Barker, traduit en François. *Paris*, 1768, *in*-12. 3 l.

Manuel des Pulmoniques; Traité complet des maladies de la poitrine, où l'on trouve la théorie la plus naturelle, les regles de pratique les plus simples & les plus sûres pour combattre les maladies de cette cavité; on y a joint une méthode de reconnoître ces mêmes maladies par la percussion du thorax, trad. du latin d'Avenbrugger, par M. de Rosiere de la Chassagne. *Par.* 1770, *in*-12. 3 l.

Mead (R.), Opera, ex interpretatione A. C. Lorry. *Parisiis*, 1751, 2 v. *in*-8. cum fig. æneis, 14 l.

Macbride, Essais d'expériences sur la fermentation des mêlanges alimentaires sur la nature & les propriétés de l'air fixe, &c. &c. &c. traduit par Abbadie. *Paris*, 1766, *in*-12. 3 l.

Macquer, Plan d'un cours de Chymie expérimentale & raisonnée, avec un discours historique sur la Chimie. *Paris*, 1757, *in*-12. 2 l. 10 s.

Macquer, Dictionnaire de Chymie, contenant la Théorie & la Pratique de cette Science, son application à la Physique, à l'Histoire naturelle, à la Médecine, & aux Arts dépendans de la Chymie. *Paris*, 1778, 4 vol. *in*-8. 20 l.

Le même. *Paris*, 1778, 2 vol. *in*-4. 30 l.

Mauduyt, Mémoires sur les différentes manieres d'administrer l'Electricité, & Observations sur les effets qu'elles ont produits, avec le Précis des Journau[x] tenus pour les malades qui ont été éle[c]trisés pendant l'année 1785. *Paris*, 178[4] & 1786, *in*-8. br. 3.

Mauduyt, Précis des Journaux tenus pou[r] les malades qui ont été électrisés pen[-]dant l'année 1785, &c. *in*-8. 12

Merian, Histoire générale des insectes d[e] Surinam & de toute l'Europe. *Paris*, 1771, 4 vol. *in-fol.* br. 120

Médecine (la) & la Chirurgie des pau[-]vres, qui contiennent des remede[s] choisis, faciles à préparer & sans dépen[-]ses, pour la plupart des maladies in[-]ternes & externes. *Paris*, 1758, *in*-12. 2 l. 10

Navier, contre-poison de l'Arsenic, d[u] Sublimé corrosif, du Verd-de-gris & du Plomb, suivis de trois Dissertation[s]. *Paris*, 1777, 2 vol. *in*-12. 5 l. 10

Necker, Traité sur la Mycitologie, o[u] Discours historique sur les champi[-]gnons en général. *Manheim*, 1783, *in*-8. avec fig. br. 2 l. 8

Nicolas, Manuel du jeune Chirurgien dans lequel on trouve, en abrégé toutes les vérités anatomiques, phy[-]siologiques & pratiques, dont la con[-]noissance constitue le véritable Chirur[-]gien, auquel on a joint un Précis d[e] Pharmacie chirurgicale, quelques for[-]mules des plus communes de remede[s] internes, & les doses des médicamen[s] simples & composés. *Paris*, 1770, 2 v. *in*-8. 9 l.

Palissy (Œuvres de Bernard de), revue[s] sur les Exemplaires de la Bibliothequ[e] du Roi, avec des notes par M. Fauja[s] de Saint-Fonds, & des additions pa[r] M. Gobet. *Paris*, 1777, *in*-4. 15 l.

Paris, Mémoire sur la peste. *Avignon*, 1778, *in*-8. br. 1 l. 4 s.

Pharmacopœia collegii regalis medico[-]rum Londinensis. *Parisiis*, 1788, *in*-8. br. 2 l. 8 s.

Pharmacopée du college royal des Méde[-]cins de Londres, traduite de l'Anglois sur la seconde édition donnée avec de[s] Remarques, augmentée de plusieur[s] Notes & Observations, & d'un nombre de procédés intéressans, avec les vertus & les doses des médicamens. *Paris*, 1771, 2 vol. *in*-4. 24 l.

Plenck, Pharmacologie chirurgicale, ou Science des médicamens externes & internes, requis pour guérir les mala[-]dies chirurgicales; suivie d'un Traité de Pharmacie relatif à la préparation & à la composition des médicamens. *Par.* 1786, *in*-8. 6 l.

Pomologie, ou Description des meilleures sortes de pommes & de poires, par

J. H. Knoop. *Amsterd.* 1771, *in-fol.* avec fig. enlum. 45 l.
Portal, Précis de Chirurgie-pratique, contenant l'Histoire des maladies chirurgicales, & la maniere la plus en usage de les traiter, avec des Observations & Remarques critiques sur différens points. *Par.* 1768, 2 v. *in*-8. av. fig. 10 l.
Pott (Percival), Œuvres chirurgicales traduites de l'Anglois. *Paris*, 1777, 2 vol. *in*-8. 12 l.
Pott, Dissertations chimiques, recueillies & traduites par M. Demachy. *Par.* 1759, 4 vol. *in*-12. 12 l.
Préfontaine, Maison rustique à l'usage des Habitans de Cayenne. *Paris*, 1763, *in*-8. avec fig. 6 l.
Prevost, Principes de Jurisprudence sur les visites & rapports judiciaires des Médecins, Chirurgiens, Apothicaires & Sages-femmes. *Par.* 1753, *in*-12. 3 l.
Priestley, Expériences & Observations sur différentes especes d'air, & sur différentes branches de la Physique, traduites de l'Anglois par M. Gibelin. *Par.* 1777 & années suiv. 9 vol. *in*-12. rel. 31 l. 4 s.
Pringle, Observations sur les maladies des armées dans les camps & dans les garnisons, seconde édit. revue, corrigée & augmentée sur la septieme édit. Angloise. *Paris*, 1771, 2 vol. *in*-12. 6 l.
Pujol, Essai sur la maladie de la Face, nommée *le Tic douloureux. Paris*, 1787, *in*-12. br. 2 l.
Pyraux, Traité de la Pharmacie moderne. *Paris*, 1751, *in*-12. 2 l. 10 s.
Quarin, Animadversiones practicæ in diversos morbos. *Viennæ*, 1786, *in*-8. br. 3 l.
Quesnay, Essai physique sur l'économie animale. *Par.* 1747, 3 v. *in*-12. 10 l. 10 s.
Raulin, des maladies occasionnées par les promptes & fréquentes variations de l'air, considéré comme atmosphere terrestre. *Paris*, 1752, *in*-12. 2 l. 10 s.
Raulin, Traité des maladies occasionnées par les excès de chaleur, de froid, d'humidité, & autres intempéries de l'air, avec la méthode de les guérir. *Paris*, 1756, *in*-12. 2 l. 10 s.
Raulin, Observations de Médecine, où l'on trouve des Remarques qui tendent à détruire le préjugé où l'on est sur l'usage du lait dans la pulmonie. *Paris*, 1754, *in*-12. 3 l.
Raulin, Instructions succintes sur les Accouchemens en faveur des Sages-femmes des Provinces, faites par ordre du Ministere; seconde édit. *Paris*, 1770, *in*-12. avec fig. 2 l.
Raulin, Traité des maladies des femmes en couche, avec la méthode de les guérir; fait par ordre du Ministere. *Paris*, 1771, *in*-12. 2 l. 10 s.
Raulin, Traité analytique des Eaux minérales en général, de leurs propriétés, & de leur usage dans les maladies; fait par ordre du Gouvernement. *Paris*, 1772, 1774, 2 vol. *in*-12. 5 l.
Le Tome second se vend sépar. 2 l. 10 s.
Ravaton, Chirurgie d'Armée, ou Traité des plaies d'armes à feu & d'armes blanches, avec des Observations sur ces maladies; les formules des remedes qui ont le mieux réussi, &c. &c. *Paris*, 1768, *in*-8. avec fig. 6 l.
Rebours, Avis aux meres qui veulent nourrir leurs enfans; troisieme édit. revue & considérablement augmentée. *Paris*, 1783, *in*-12. 2 l. 8 s.
Recueil d'observations d'Anatomie & de Chirurgie, pour servir de base à la théorie des lésions de la tête par contre-coup, par M. Louis. *Paris*, 1766, petit *in*-8. 2 l. 10 s.
Richter, Traité des Hernies, trad. de l'Allemand sur la seconde édit. par M. Rougemont, 1788, *in*-4. br. 4 l. 10 s.
Roche (de la), Analyse des fonctions du systême nerveux. *Geneve*, 1778, 2 vol. *in*-8. 9 l.
Roussel, Dissertatio de variis herpetum speciebus, causis, symptomatibus, morbis ab herpetica lue oriundis, &c. &c. *Cadomi*, 1779, *in*-8. br. 2 l. 8 s.
Roi (le), Mélanges de Physique & de Médecine. *Paris*, 1771, *in*-8. 6 l.
Roux (le), Observations sur les pertes de sang des femmes en couches, & sur le moyen de les guérir. *Dijon*, 1776, *in*-8. 4 l. 10 s.
Sabatier, Traité complet d'Anatomie, ou Description de toutes les parties du corps humain, nouvelle édition. *Paris*, 1781, 3 vol. *in*-8. 13 l. 10 s.
Sanchès, Observations sur les maladies vénériennes, publiées par M. Andry, D. M. *Paris*, 1785, *in*-12. br. *avec le portrait de l'Auteur*, 2 l. 8 s.
Sanctorius, *vide* Lorry.
Saviard, Recueil d'observations chirurgicales, commentées par M. le Rouge. *Paris*, 1784, *in*-12. 3 l.
Saucerotte, Examen de plusieurs préjugés & usages abusifs, concernant les femmes enceintes, celles qui sont accouchées, & les enfans en bas âge. *Nancy*, 1777, *in*-12. br. 1 l. 10 s.
Saussure, Voyages dans les Alpes, précédés d'un Essai sur l'Histoire Naturelle des environs de Geneve. *Neufchatel*, 1779, & *Geneve*, 1786, 2 *vol. in*-4. avec fig. br. 24 l.

Sauvages, Nosologie méthodique, dans laquelle les maladies sont rangées par classes, suivant le systême de Sydenham & l'ordre des Botanistes. *Paris*, 1770, 3 vol. *in*-8. 15 l.

Senac, Traité des causes, des accidens, & de la cure de la peste. *Paris*, 1744, *in*-4. 12 l.

Simons, Observations sur le traitement de la Gonorrhée, trad. de l'Anglois. *Paris*, 1783, *in*-12. br. 15 s.

Smellie, Traité de la théorie & pratique des accouchemens, traduit de l'Anglois par M. de Preville, auquel on a joint le secret de Roonhuisen dans l'art d'accoucher. *Par.* 1771, 4 v. *in*-8. avec fig. 21 l.

Statuts & Réglemens généraux pour les Maîtres en Chirurgie des Provinces du Royaume; cinquieme édit. *Paris*, 1772, *in*-4. 2 l. 8 s.

Sydenham, Médecine-Pratique, avec des notes, traduite par Jault. *Paris*, 1784, *in*-8. 7 l.

Thion de la Chaume, Tableau des maladies vénériennes. *Paris*, 1773, *in*-12. 2 l. 10 s.

Tissot, l'Onanisme, Dissertation sur les maladies produites par la masturbation; 5e édit. *Laus.* 1778, *in*-12. 2 l. 10 s.

Tissot, Traité des Nerfs & de leurs maladies. *Paris*, 1778, 6 vol. *in*-12. 15 l.

Tissot, Traité de l'Epilepsie, *in*-12. 2 l. 10 s.

Tissot, Gymnastique médicinale & chirurgicale, ou Essai sur l'utilité du mouvement, ou des différens exercices du corps & du repos dans la cure des maladies. *Paris*, 1780, *in*-12. 2 l. 10 s.

Turner, Traité des maladies de la peau en général, traduit de l'Anglois. *Paris*, 1743, 2 vol. *in*-12. 5 l.

Valentin, Recherches critiques sur la Chirurgie moderne, avec des Lettres à M. Louis. *Par.* 1772, *in*-12. 2 l. 10 s.

Vacher, Dissertation sur le cancer des mamelles. *Besanç.* 1740, *in*-12. 2 l. 10 s.

Van-Swieten, Description abrégée des maladies qui regnent dans les armées, avec la méthode de les traiter; nouvelle édition. *Par.* 1777, *in*-12. 2 l. 5 s.

Van-Swieten Commentaria in Hermanni Boerhaave Aphorismos de cognoscendis & curandis morbis. *Parisiis*, 1769, 5 vol. *in*-4. 60 l.

Vicat, Matiere médicale, tirée de *Halleri historia stirpium indigenarum Helvetiæ* avec nombre d'additions fournies pa l'Auteur, quelques observ. du Traducteur, & les usages économiques de mêmes plantes. *Berne*, 1776, 2 vol *in*-8. 7 l. 10 s

Vicat, Histoire des Plantes vénéneuse de la Suisse. *Yverdun*, 1776, *in*-8. ave fig. br. 3 l. 12 s

Vicq d'Azyr, Essai sur les lieux & le dangers des sépultures. *Paris*, 1778 *in*-12. 2 l. 10 s

Vitet, Matiere médicale réformée, o Pharmacopée - Medico - chirurgicale *Lyon*, 1780, *in*-4. 12 l

Underwood, Traité sur les ulceres de jambes, précédé de Remarques en form d'introduction, sur le procédé de l'ul cération & l'origine du pus louable suivi d'une méthode de traiter certai nes tumeurs scrophuleuses, &c. &c *Paris*, 1784, *in*-12. 2 l. 10 s

Underwood, Traité des maladies des en fans (du premier âge), auquel on joint les observations - pratiques d M. Armstrong, & celles de plusieur autres Médecins. *Paris*, 1786, *in*-8. 6 l

White, Avis aux femmes enceintes & en couches, ou Traité des moyens de pré venir & de guérir les maladies qui le affligent dans ces deux cas. *Paris*, 1774 *in*-12. avec fig. 3 l

Whytt, Traité des maladies nerveuses hypocondriaques & hystériques, trad de l'Anglois; nouv. édit. *Paris*, 1777 2 vol. *in*-12. 6 l

Whytt, Essai sur les vertus de l'eau de chaux pour la guérison de la pierre, tra duit de l'Anglois. *Par.* 1757, *in*-12. 3 l

Winslou, Exposition anatomique de la structure du corps humain; nouvelle éd. *Par.* 1776, 4 v. *in*-12. avec fig. 12 l

Wintringam notationes & observationes in Richardi Mead monita & præcepta medica. *Paris*, 1773, *in*-8. 5 l

Zimmermann, Traité de la Dyssenterie, trad. de l'Allem. par M. Lefebure de Villebrune; nouv. édit. revue & corrigée par le traducteur. *Par.* 1787, *in*-12. 3 l.

Zimmermann, Traité de l'expérience générale, & en particulier dans l'art de guérir, trad. de l'Allemand, par le même. *Paris*, 1774, 3 vol. *in*-12. 9 l.

On trouve chez le même Libraire un assortiment considérable de Livres d'Histoire Naturelle, Médecine, Anatomie, Chirurgie, Pharmacie, Chymie, &c. Latins, François, & Anglois.

TRAITÉ

THÉORIQUE ET PRATIQUE

DES ULCERES.

TRAITÉ
THÉORIQUE ET PRATIQUE
DES ULCERES,

Suivi d'une DISSERTATION *sur les Tumeurs blanches des Articulations,*

Et précédé d'un ESSAI sur le Traitement Chirurgical de l'Inflammation & de ses suites;

Par M. BELL, *Chirurgien de l'Hôpital Royal d'Édimbourg, &c.*

Traduit de l'Anglois sur la quatrième & dernière Edition;

Augmenté de quelques Notes & de Recherches sur la Teigne;

Par M. BOSQUILLON, *Ecuyer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Lecteur du Roi, Professeur de Langue Grecque au Collège Royal de France, Censeur Royal, & Associé honoraire de la Société de Médecine d'Edimbourg, &c.*

Ad utilitatem vitæ omnia consilia factaque nostra dirigenda sunt. TACIT.



A PARIS,
Chez THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire, Quai des Augustins, N°. 18.

M. DCC. LXXXVIII.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.

A MONSIEUR

PERCIVAL POTT,

Ecuyer, Membre de la Société Royale de Londres, & Chirurgien de l'hôpital de Saint Barthelemy de Londres.

MONSIEUR,

La pratique étendue dans laquelle vous êtes engagé depuis long-temps, & le grand nombre de découvertes utiles, fondées sur l'expérience, dont vous avez enrichi la Chirurgie, vous ont justement mérité un rang distingué dans votre profession.

Ces titres seuls suffisent pour inspirer à tout Chirurgien le desir que son premier Ouvrage soit honoré de votre protection. Mais l'on pourroit m'accuser, avec raison, d'ingratitude,

ſi je ne ſaiſiſſois cette occaſion de reconnoître publiquement les obligations dont je vous ſuis redevable, & de vous remercier des avantages dont j'ai joui, lorſque j'ai eu l'occaſion, non-ſeulement d'obſerver votre pratique, mais même de connoître les principes & les raiſons qui vous dirigeoient.

L'unique but que je me propoſe dans cette Dédicace, eſt de rendre mes ſentimens de reſpect & de reconnoiſſance auſſi publics qu'ils ſont ſincères. Ce ſeroit vous offenſer que d'en dire davantage, ou que d'adopter le ſtyle ordinaire des Dédicaces. Permettez-moi d'ajouter que je ſuis avec un profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & obéiſſant Serviteur,
BENJAMIN BELL.

Edimbourg, 20 janvier 1784 (1).

---

(1) Cette Epître Dédicatoire eſt à la tête de la troiſième Edition, & a été réimprimée avec la quatrième, qui eſt de 1787.



PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Les Traités dont je donne la Traduction m'ont paru réunir une théorie généralement vraie, à une méthode curative, supérieure par sa simplicité & par ses effets, à toutes celles qui sont vulgairement adoptées. L'on n'a encore rien écrit de mieux sur les ulcères, & en particulier sur les Tumeurs blanches des articulations.

Le jugement que porte l'Auteur sur les différentes méthodes curatives, ses réflexions sur l'action des remèdes, enfin les détails qu'il donne sur chaque manière d'opérer, prouvent combien il est exercé dans sa profession : il prend par-tout l'expérience pour guide ; il n'accorde rien à l'autorité de ceux qui l'ont précédé, & est continuellement en garde contre les préjugés les plus accrédités.

Un Ouvrage de la nature de celui-ci

eſt très-propre à perfectionner pluſieurs branches de la Chirurgie, qui me paroiſſent plus eſſentielles que la partie des opérations, parce qu'elles ſont réellement d'une utilité beaucoup plus générale. Perſonne n'ignore que les plaies & les ulcères ſont, de toutes les maladies chirurgicales, les plus communes, & ſouvent les plus difficiles à guérir. L'Auteur prouve qu'en les traitant avec toute l'attention qu'elles exigent, l'on peut généralement en abréger la durée, mettre le malade à l'abri d'un grand nombre d'accidens plus ou moins graves, & ſouvent prévenir la perte de la partie affectée.

Il eſt certainement eſſentiel au Chirurgien de ſavoir bien opérer; mais il ne doit pas perdre de vue qu'il rendra encore plus de ſervice au malade en évitant une opération toujours douloureuſe, & qui conſiſte ſouvent dans la perte abſolue de la partie affectée. La connoiſſance ſeule de la nature du mal peut le mettre en état de diſtinguer les cas où l'opération eſt abſolument eſſentielle, de ceux où elle eſt inutile ou même

funeſte. Ainſi, M. Bell obſerve, dans ſon Eſſai ſur les Tumeurs blanches des articulations, que dans l'une des deux eſpèces qu'il admet, l'on a fréquemment recours, ſans néceſſité, à l'amputation, & que dans l'autre, ce moyen ne fait qu'accélérer la perte du malade, ſans aucun eſpoir d'améliorer ſon état. Les exemples de ce genre ne ſont pas abſolument rares, & prouvent combien la Chirurgie eſt encore éloignée du degré de perfection où il ſemble qu'elle eſt parvenue; ce qui doit faire accueillir favorablement les Ecrits de ceux qui font des efforts pour détruire des erreurs qui ne ſont malheureuſement que trop accréditées, & qui s'oppoſent aux progrès de l'Art. L'on verra avec étonnement, en liſant cet Ouvrage, combien l'on commet d'erreurs de ce genre, par la manière dont l'on traite communément les plaies & les ulcères; il ſemble que l'on a non-ſeulement ignoré, depuis pluſieurs ſiècles, le traitement des plaies les plus ſimples, mais même que l'on a employé des remèdes plus propres à les

aggraver, qu'à en accélérer la guérison : au lieu de modérer l'inflammation, qui est la suite nécessaire de toute solution de continuité, ou de la contenir dans de justes bornes, on l'aggrave généralement par les spiritueux, les résineux & autres applications irritantes. Ainsi l'on voit tous les jours la coupure la plus légère devenir très-grave, & produire un ulcère très-difficile à guérir, par l'application des baumes, ou d'un taffetas chargé de résine, malheureusement trop en vogue. Néanmoins une compresse imbibée d'eau simple suffiroit, dans ce cas, & dans d'autres même plus graves, pour obtenir une prompte guérison, comme j'ai tenté de le prouver par l'exemple de plusieurs Médecins & Chirurgiens célèbres, page 72.

La lecture de l'Ouvrage de M. Bell contribuera, à ce que je crois, à détruire les préjugés de ce genre. Les anciens Praticiens refuseront peut-être d'abandonner la méthode qu'ils ont adoptée, & qu'ils croient confirmée par une longue expérience; mais au moins les préceptes que renferment ces

Eſſais ſeront utiles aux générations futures qui les examineront avec plus de ſang-froid. Les anciens préjugés ne ſont pas moins incurables que les autres maladies invétérées de l'eſprit ; il eſt même communément impoſſible de ſe faire entendre de ceux qui y ſont attachés ; c'eſt pourquoi la vérité n'acquiert communément un degré de maturité convenable, que quand elle a, en quelque ſorte, germé pendant des ſiècles dans les Ecrits de quelques hommes célèbres, qui ont préparé le vulgaire à la reconnoître. Telle eſt la réponſe que l'on peut faire d'avance à ceux qui rejetteront, ſans examen, les nouvelles obſervations de l'Auteur dont nous donnons la Traduction. Ce ſeroit abuſer de la patience de mes Lecteurs que de m'étendre davantage ſur cet objet.

Malgré le cas que je fais de l'Ouvrage de M. Bell, je ne puis diſſimuler qu'il renferme pluſieurs principes que je n'ai pu adopter ; quelques-uns demandent des éclairciſſemens, & d'autres des modifications : c'eſt ce qui m'a déterminé à ajouter des notes, dans leſ-

quelles on verra que je m'écarte quelquefois des idées que préſente le texte. J'ai cru devoir en agir ainſi pour rendre le Livre d'une utilité plus générale : c'eſt le ſeul motif qui m'a déterminé à entreprendre ce travail. Il ſera bientôt ſuivi de la Traduction du Traité complet de Chirurgie du même Auteur, dont le ſixième & dernier volume vient de paroître en Anglois : j'y ſuivrai le plan que j'ai adopté dans cette Traduction.

Nous n'avions pas d'autre Traité complet de Chirurgie, d'une étendue convenable, que celui de Heiſter, qui a écrit en 1739. Depuis cette époque, l'on a fait des découvertes importantes & utiles, qui ſe trouvent répandues dans pluſieurs écrits, qu'il eſt difficile ou même impoſſible de pouvoir raſſembler, & que ceux qui ſont fort occupés ne trouvent guère le temps de lire. Ces conſidérations ont déterminé M. Bell a entreprendre un nouvel Ouvrage de ce genre, qui eſt très-propre à mettre les Lecteurs à même de connoître l'état actuel de la Chi-

rurgie en Europe. Les différens Hôpitaux qu'il a eu occaſion de parcourir, la lecture des Livres nouveaux, & une correſpondance étendue avec pluſieurs Chirurgiens étrangers, l'ont mis à même d'exécuter cette entrepriſe avec ſuccès.

Les découvertes eſſentielles que l'on a faites dans chaque partie de la Chirurgie, ſont l'objet dont il s'eſt particuliérement occupé ; il a cru devoir négliger, ou même omettre à deſſein, celles qui ne lui ont paru d'aucune utilité ; il obſerve, par exemple, que les inſtrumens nouveaux, que l'on a multipliés à l'infini depuis quelques années, ſont, en général, plus propres à donner une idée du génie de ceux qui les ont inventés, qu'à faciliter les opérations pour leſquelles on les a propoſés : il a cru en conſéquence ne devoir indiquer que les plus ſimples & les plus aiſés à manier, & rejetter ceux dont les avantages ne ſont pas évidemment confirmés par l'expérience. L'Hôpital conſidérable dans lequel il exerce ſa profeſſion, & la réputation dont il jouit, lui ont donné de

fréquentes occaſions de réitérer les différentes opérations, ou de les voir pratiquer par les plus habiles Chirurgiens d'Edimbourg. Ce qui l'a mis à même de pouvoir parler avec quelque confiance de chacune en particulier; car ce n'eſt que dans les Hôpitaux que le Chirurgien peut acquérir une expérience aſſez étendue pour ſe former une idée juſte de chaque méthode particulière. L'Auteur ne pouvoit donc ſe trouver dans des circonſtances plus favorables pour entreprendre l'Ouvrage que nous annonçons.

M. Bell, ſans s'étendre beaucoup ſur la théorie, s'eſt étayé par-tout des raiſonnemens qui lui ont paru les plus conformes à l'expérience, & les plus conſéquens; il a évité ſoigneuſement toute diſcuſſion ſur les opinions douteuſes & purement hypothétiques; mais il a mis la plus grande exactitude dans la deſcription des ſymptomes des maladies : il ne laiſſe rien à deſirer ſur leurs cauſes les mieux connues, ſur leurs ſuites ordinaires, & ſur la méthode la plus convenable de les traiter. Quand il eſt queſtion

d'une opération importante, il indique les parties voisines de l'endroit où elle doit se pratiquer, mais que l'opérateur doit éviter, ou qu'il est obligé de disséquer.

Cet Ouvrage n'est pas une simple compilation de ce qui a été écrit sur la Chirurgie. Non-seulement l'Auteur porte un jugement impartial sur les différentes découvertes des Modernes; mais il n'y a presque pas de Traité où il ne donne des observations importantes qui lui sont particulières; il s'écarte même quelquefois, dans la description des grandes opérations, de la méthode adoptée par les Chirurgiens les plus célèbres, lorsque l'expérience lui a démontré qu'on pouvoit employer des moyens plus simples ou plus utiles. Le but que je me suis proposé dans cette annonce, ne me permet pas d'entrer dans des détails particuliers sur cet objet; ce que j'en ai dit me paroît suffisant pour donner une idée du plan de l'Auteur, & juger de l'utilité que les Chirurgiens pourront retirer de son travail, qui renferme non-seulement toutes les découvertes

qui ont été consignées dans différens Ouvrages depuis près d'un demi-siècle, mais même la pratique des plus habiles Chirurgiens de l'Europe, qui n'ont pas encore eu le loisir d'écrire.

N. B. *Les notes de l'Auteur sont indiquées par une étoile ; les autres sont du Traducteur.*



PRÉFACE

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

LA Médecine & la Chirurgie ont fait de très-grands progrès depuis le commencement de ce ſiècle. La dernière ſur-tout paroît s'être enrichie, pendant cet eſpace de temps, de connoiſſances plus réelles qu'elle n'en poſſédoit avant.

L'on pourroit objecter, d'après cette réflexion, qu'il n'eſt plus poſſible de rien offrir de neuf ſur la Chirurgie, & que tout Ouvrage publié dans cette vue eſt, en quelque ſorte, inutile. L'on a, il eſt vrai, beaucoup écrit, & jetté de grandes lumières ſur les parties les plus importantes de cet Art; néanmoins il y en a encore pluſieurs branches dont l'on s'eſt moins occupé, & il ſe trouve des maladies chirurgicales qui ne ſont pas auſſi bien connues, ni auſſi exactement décrites que l'on devroit s'y attendre.

Ce défaut ſemble être, en grande partie, l'effet de la renommée & de la réputation que produit le ſuccès des opérations les plus importantes : ces opérations ont beaucoup plus fixé les regards du Public, que le traitement le plus heureux des maladies, qui ne paroiſſent pas d'une auſſi grande conſéquence : ce qui a naturellement détourné les Chirurgiens de l'attention qu'ils auroient dû apporter aux maladies de cette nature.

La partie des opérations de Chirurgie paroît, par cette raiſon, être parvenue au plus haut degré de perfection qu'elle puiſſe atteindre; mais les Chirurgiens rencontrent tous les jours des maladies qui éludent toutes leurs reſſources ; ce qui fait à leur réputation, & à l'Art même en général, un tort qui ne peut être compenſé par l'éclat paſſager que produit une grande opération.

Je pourrois citer pluſieurs maladies où

cette négligence a été pernicieuſe ; mais je n'en connois guère de moins connues que celles qui ſont l'objet des Eſſais ſuivans. La théorie ſur-tout & la curation des ulcères ſont encore très-imparfaites, quoique beaucoup d'Ecrivains en aient parlé : les deſcriptions qu'ils en ont données ſont ſi rebutantes, & leurs diſtinctions ſi compliquées & ſi variées, qu'il n'eſt pas aiſé au jeune Chirurgien de ſaiſir avec juſteſſe ces diſtinctions, ou de leur appliquer les remèdes convenables.

Les remèdes, tant internes qu'externes, que les Auteurs étrangers particuliérement ont indiqués contre les ulcères, ſont ſi nombreux, & ſouvent ſi oppoſés, qu'il n'eſt pas poſſible au Praticien même le plus exercé de pouvoir rendre raiſon de leur uſage ; on ne les a, en général, recommandés que d'après l'expérience ; ce qui n'a que trop fréquemment ſuffi pour les faire adopter ſans examen : car, avec un peu d'attention, l'on ſe ſeroit facilement convaincu que de

tous les Ecrits qui ont paru peut-être depuis plus d'un ſiècle ſur cet objet, il n'y en a qu'un très-petit nombre où l'on trouve quelque choſe de neuf; la pratique qu'ils renferment eſt, en général, copiée de quelques-uns des Auteurs qui ont précédé.

Cette réflexion, jointe au défaut de ſuccès que j'ai éprouvé, beaucoup plus fréquemment dans le traitement des ulcères que dans toute autre maladie, m'a déterminé à m'occuper plus particuliérement des moyens de les guérir. L'expérience m'a appris qu'un traitement beaucoup moins compliqué que celui qui eſt généralement adopté, étoit plus efficace & en même temps moins embarraſſant, tant pour le malade que pour le Chirurgien. Je ne prétends pas déterminer juſqu'à quel point la même méthode pourra réuſſir lorſque d'autres l'adopteront; je me contenterai d'obſerver que je n'ai rien recommandé dans l'Ecrit ſuivant, qui ne ſoit confirmé par des expériences réitérées. Il s'en faut

néanmoins de beaucoup que je m'imagine avoir épuisé ce sujet, ou rendu toute nouvelle découverte inutile. Quelles que soient les imperfections de l'Ouvrage que je publie aujourd'hui, il pourra au moins procurer l'avantage d'en engager d'autres à s'occuper d'une branche essentielle de la Chirurgie, qui paroît avoir été fort négligée depuis long-temps : cet objet est certainement digne de leur attention, & paroît encore susceptible de quelques degrés de perfection.

J'ai lu, il y a quelques années, le Traité de l'Inflammation & de ses suites au Collège de Chirurgie d'Edimbourg; l'approbation qu'il a reçue de quelques-uns de mes amis, m'a déterminé à le donner ici avec des changemens & des additions. D'ailleurs, il n'étoit guère possible de le placer plus convenablement, parce que la plupart des observations relatives à l'inflammation, sont applicables aux différens symptomes des ulcères.

Les Tumeurs blanches des articulations ſont encore une maladie dont le traitement eſt ſinguliérement défectueux. J'avoue que ce que j'en ai dit n'eſt pas capable d'y jetter autant de jour que je l'aurois deſiré : mais l'on n'a pas encore d'hiſtoire exacte de ces tumeurs. J'ai eu pluſieurs occaſions de les voir traiter par la méthode ordinaire, & de diſſéquer les parties affectées après l'amputation ; j'ai cru que mes Lecteurs ſeroient charmés d'avoir le détail des moyens que l'on a employés pour guérir ces tumeurs, & les obſervations que la diſſection m'a donné lieu de faire. J'ai tâché de remplir cette tâche avec toute l'exactitude dont je ſuis capable. Je me ſuis peu étendu ſur la méthode curative, parce que je n'avois rien ſur cet objet qui pût faire beaucoup de plaiſir à la plupart des Praticiens.

Je conviens que je n'ai rien indiqué de fort eſſentiel pour le traitement de l'eſpèce la plus fâcheuſe de tumeurs blanches ; mais il eſt fort important de diſtinguer ces ma-

ladies en deux eſpèces, comme je l'ai propoſé; car l'on ne peut nier qu'elles ſont l'effet de deux cauſes très-différentes, dont l'une rend preſque toujours le mal incurable; dans le ſecond cas, au contraire, on peut non-ſeulement le pallier, mais même le guérir complétement. Il eſt donc eſſentiel d'apporter toute l'attention poſſible pour reconnoître la cauſe de ces tumeurs, afin de ne pas les conſidérer indifféremment, dans tous les cas, comme incurables, & ne pas recourir ſur le champ à l'amputation, comme on le pratique communément.

Les premières Editions de cet Ouvrage ont été reçues ſi favorablement du Public, que j'ai cru ne pouvoir mieux lui en témoigner ma reconnoiſſance, qu'en faiſant tout ce qui dépendoit de moi pour rendre cette *troiſième* (1) Edition auſſi correcte

(1) L'Auteur a fait mettre ce mot en *italique* pour indiquer que cette Edition, qui eſt annoncée comme la quatrièmè, ne différoit nullement de la troiſième.

qu'il me ſeroit poſſible. J'y ai en conſéquence apporté tous mes ſoins : l'on y trouvera un grand nombre d'additions ; j'ai parlé des nouvelles découvertes relatives aux objets que je traite, & j'y ai ajouté une Table des Matières très-étendue.



TABLE DES SECTIONS.

PREMIERE PARTIE.

De l'Inflammation & de ses suites.

SECTION PREMIÈRE.

SECTION II.

SECTION III.

SECTION IV.



SECONDE PARTIE.

De la Théorie & du Traitement des Ulcères.

SECTION PREMIÈRE.

SECTION II.

SECTION III.

SECTION IV.

SECTION V.

SECTION VI.

SECTION VII.

SECTION VIII.

SECTION IX.

SECTION X.

SECTION XI.

SECTION XII.

SECTION XIII.

TROISIEME PARTIE.

Observations sur les Tumeurs blanches des articulations.

SECTION PREMIÈRE.

SECTION II.

Fin de la Table des Sections.



DE LA THÉORIE ET DU TRAITEMENT DES ULCÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

De l'inflammation & de ses suites.

SECTION PREMIÈRE.

Des symptomes & des causes de l'inflammation.

L'INFLAMMATION est, dans beaucoup de maladies, & sur-tout dans les plaies, les contusions & les ulcères, le symptome le plus embarrassant que le chirurgien ait à combattre : il

eſt en conſéquence important de s'efforcer de connoître les cauſes capables de produire ce ſymptome, les circonſtances qui l'accompagnent, & la méthode curative la plus propre à le diſſiper. Ces raiſons ſuffiſent pour le mettre au nombre des premiers objets que l'on doit traiter dans toute diſſertation de chirurgie.

Toute partie organique du corps eſt, comme l'on ſait, ſujette à l'inflammation. Néanmoins, nous ne nous occuperons pas ici des inflammations internes, parce que les ſymptomes qui les accompagnent communément, ſont plutôt du reſſort de la Médecine que de la Chirurgie. Nous nous bornerons, en conſéquence, à conſidérer les phénomènes que préſente le plus fréquemment cette maladie, lorſqu'elle ſe manifeſte extérieurement; & comme la plupart ſont aiſés à connoître, lorſque l'on connoît bien le phlegmon ou l'inflammation locale, nos obſervations rouleront particuliérement ſur cette eſpèce.

§. PREMIER. *Des ſymptomes & des terminaiſons du phlegmon.*

ON entend communément ſous la dénomination de phlegmon, une tumeur circonſcrite, accompagnée de chaleur, de rougeur, de tenſion, & d'une douleur pulſative. Tels ſont les premiers ſymptomes que l'on obſerve dans chaque eſpèce de phlegmon. Lorſque ces ſymptomes sont légers, & que la partie affectée n'eſt pas conſidérable, ils n'influent communément que très-peu, ou même nullement, au moins d'une manière ſenſible, ſur le ſyſtême général; mais quand ils ſont plus conſidérables, & que l'inflammation

s'étend, le pouls devient, en général, plein, vif & dur; en même temps le malade se plaint d'une chaleur universelle, de soif, & d'autres symptomes fébriles.

Lorsque, par les efforts de la nature, ou par l'application des remèdes convenables, la douleur, la chaleur & la tension se dissipent, les autres symptomes dont nous avons parlé, & qui dépendent en grande partie ou entiérement des premiers, disparoissent également, & le malade recouvre promptement la santé. Cette terminaison est celle que l'on met au premier rang, & que l'on desire en général le plus : on la nomme résolution.

Mais si, malgré l'application des remèdes communément usités, les différens symptomes, tels que la chaleur, la douleur & la rougeur, augmentent en peu de temps, au lieu de diminuer; si les symptomes fébriles s'aggravent en même temps; si la tumeur acquiert, par degré, un volume plus considérable, & s'amollit; si on observe une petite éminence vers le milieu, ou vers la partie la plus déclive; si sa surface est luisante, & que la douleur diminue, alors les différens symptomes de la fièvre se modèrent, &, en comprimant la tumeur, on y apperçoit la fluctuation d'un fluide. Ceci constitue la seconde terminaison de l'inflammation, connue sous le nom de *suppuration*.

Si la douleur, la rougeur & la tension de la partie augmentent, pendant que la plénitude du pouls & les autres symptomes fébriles deviennent plus considérables; si l'on observe en même temps peu de changement dans le volume de la tumeur, il y a alors tout lieu de craindre que la

mortification ou la gangrène ne ſurvienne promptement.

La gangrène ſe manifeſte d'abord par le changement de couleur de la partie affectée ; ſa rougeur vive ſe change en une couleur plombée ou livide ; on apperçoit en même temps çà & là, ſur ſa ſurface, de petites veſſies qui renferment une ſéroſité âcre ; la douleur ſe diſſipe, le pouls baiſſe, mais ſa fréquence continue ; la tumeur ceſſe enfin d'être tendue, devient entiérement noire & flaſque, & ſe termine par une tache réellement gangrénée ou morte.

Telles ſont les ſuites ordinaires de l'inflammation. Néanmoins pluſieurs auteurs ont admis une autre eſpèce de terminaiſon, ſavoir le ſquirrhe. Cette affection ſuccède en effet, dans quelques cas, à l'inflammation, mais il s'en faut de beaucoup qu'elle en ſoit une ſuite ordinaire ; de manière que, quoique l'on puiſſe, avec aſſez de raiſon, ranger les affections inflammatoires au nombre des différentes cauſes capables de déterminer le ſquirrhe, je préſume que l'on ne peut pas convenablement parler de cette maladie dans un traité d'inflammation.

Après avoir indiqué les différens phénomènes que l'on obſerve en général dans le phlegmon, & la manière dont ils ſe terminent communément, nous allons conſidérer les cauſes qui diſpoſent le plus fréquemment à cette maladie ; nous indiquerons auſſi la cauſe prochaine qui nous paroît être la plus probable ; & nous finirons par nous occuper du pronoſtic, & de la méthode curative convenable aux différentes terminaiſons de l'inflammation.

§. II. *Des causes déterminantes & prédisposantes de l'inflammation.*

Les causes déterminantes de l'inflammation sont, en général, tout ce qui tend à stimuler ou produire de la douleur & de l'irritation : telles sont les blessures de toutes espèces, soit simples, soit accompagnées de déchirures ; les piqûres, & les plaies faites avec quelque instrument que ce soit ; les contusions & les brûlures produites par le cautère actuel ou potentiel ; l'application des substances corrosives & irritantes, tels que les différens acides concentrés, les cantarides & la classe entière des rubéfians. On peut encore rapporter à ces causes les ligatures & les tumeurs, qui agissent de la même manière, en produisant une compression extraordinaire sur quelques vaisseaux sanguins ou quelques nerfs. L'exercice violent d'un membre quelconque, & l'action du froid sur une partie, peuvent également disposer à l'inflammation.

Telles sont les causes externes les plus communes du phlegmon ; mais il y en a en outre d'autres qui tendent à produire le même effet, que l'on doit entiérement rapporter à la classe des causes internes : tels sont les différens vices des fluides, produits par la présence de quelque matière morbifique, comme il arrive dans le cas de maladie vénérienne, de la petite-vérole, de la rougeole & des écrouelles. Les fièvres qui se terminent par des inflammations critiques & des abcès, paroissent aussi agir de la même manière.

Je pense que l'on peut rapporter à l'un de ces

différens chefs presque toutes les causes prédisposantes de l'inflammation. Néanmoins il est bon d'observer ici qu'il y a encore d'autres causes que l'on peut convenablement mettre au rang des causes prédisposantes ; telles sont celles qui tendent à produire un état du systême qui le rend plus susceptible des maladies inflammatoires qu'il ne l'est naturellement. La plus remarquable de ces causes est une constitution pléthorique, occasionnée par l'excès de nourriture, ou par le défaut d'exercice, ou même par la réunion de ces deux causes. Ces maladies s'observent plus fréquemment chez les jeunes gens que chez les vieillards, & elles affectent plus communément les hommes que les femmes.

§. III. *De la cause prochaine de l'inflammation.*

L'ON a proposé différentes opinions sur la cause prochaine de l'inflammation, dont plusieurs, faute d'être étayées d'un degré suffisant de probabilité, n'ont jamais été généralement admises; & d'autres, après avoir prévalu pendant quelque temps, ont enfin été également rejettées.

La doctrine adoptée depuis quelques années dans l'université d'Edimbourg sur cet objet, sera probablement considérée par la suite comme la plus propre à éclaircir la cause prochaine de toutes les affections inflammatoires ; car, en l'admettant, il est aisé d'expliquer l'action des différentes causes qui excitent l'inflammation, de rendre raison des effets de la maladie, & de la maniere d'agir des remèdes que l'on emploie pour la guérir.

En observant les différens phénomènes que

produit l'inflammation, il paroît qu'il y a évidemment, dans tous les cas, un accroiſſement d'action dans les vaiſſeaux de la partie affectée : en admettant cet accroiſſement dans les artères, il eſt aiſé de rendre raiſon de toutes les circonſtances de l'inflammation ; & l'on peut, en conſéquence, conſidérer cet état des vaiſſeaux de la partie, comme la cauſe prochaine de la maladie.

Cette opinion eſt fortement confirmée, comme nous l'avons déja obſervé, par l'énumération des différentes cauſes capables de déterminer l'inflammation ; ces cauſes étant, en général, d'une nature irritante & ſtimulante, leur application ſur une partie vivante ou ſenſible doit néceſſairement être ſuivie d'une augmentation extraordinaire d'action dans les vaiſſeaux de ces parties. Ainſi, en raiſonnant d'après l'analogie, l'on obſerve que les ſternutatoires appliqués ſur la membrane interne du nez, les alimens ſur l'eſtomac & les inteſtins, & le ſang ſur la ſurface interne des vaiſſeaux, agiſſent tous comme autant de ſtimulans ſur ces différentes parties, dont ils augmentent l'action ; de même les ſubſtances corroſives ou les autres irritans, appliqués ſur les membranes des artères, y produiſent naturellement les mêmes effets que ſur les autres organes muſculaires.

L'on peut ainſi rendre raiſon, d'une manière très-probable, de l'action de tous les ſtimulans directs, quand ils excitent l'inflammation. Néanmoins il arrive ſouvent que cette dernière a lieu dans des circonſtances où l'on ne peut nullement ſoupçonner l'application des ſtimulans, ou de quelques ſubſtances irritantes. Dans ces cas, il paroît que l'action augmentée des artères & du

cœur eſt entretenue par le ſpaſme ou la conſtriction des petits vaiſſeaux de la partie malade, ou de tout le ſyſtême; ainſi la puiſſance tonique ou aſtringente du froid étant connue, il eſt aiſé d'expliquer pourquoi les maladies inflammatoires ſont plus fréquentes dans nos ſaiſons froides, telles que l'hiver & le printemps. La gorge & les poumons ſont auſſi plus ſujets aux affections inflammatoires, que les autres parties, parce qu'ils ſont plus expoſés à l'action immédiate du froid.

M. Cullen, qui conſidère le ſpaſme comme la cauſe prochaine de l'inflammation, dit, en traitant ce ſujet, « que l'on doit préſumer que » le ſpaſme des petits vaiſſeaux a lieu dans l'in» flammation, d'après l'état où ſe trouve alors » tout le ſyſtême artériel. Dans toutes les inflam» mations conſidérables, dans celles même qui » n'affectent qu'une partie, il exiſte une affection » particulière qui ſe communique à tout le ſyſ» tême. C'eſt pourquoi l'inflammation ſurvient fa» cilement dans d'autres parties que celle qui étoit » primitivement affectée. Cette affection générale » eſt connue des Médecins ſous le nom de *dia» thèſe inflammatoire*. Elle ſe manifeſte le plus com» munément chez les perſonnes dont les fibres » ſont d'une rigidité extrême; ſouvent elle eſt » évidemment produite par la puiſſance tonique » ou aſtringente du froid; elle eſt augmentée par » tous les toniques & tous les ſtimulans appli» qués ſur le corps; elle eſt toujours accompa» gnée de la dureté du pouls, & rien ne la » détruit plus efficacement que la ſaignée, en » raiſon du relâchement qu'elle occaſionne. Il » eſt probable, d'après ces circonſtances, que la

» diathèse inflammatoire consiste dans l'augmen» tation de ton ou de contractilité, & peut-être » même dans la contraction augmentée de tout » le système artériel (1) ».

En admettant l'action augmentée des vaisseaux de la partie affectée comme cause prochaine de l'inflammation, il est aisé d'expliquer la manière d'agir des différentes causes prédisposantes, & de rendre raison des symptomes qui surviennent dans le cours de la maladie.

Par exemple, l'action augmentée d'une artère force les globules rouges ou d'autres parties plus denses du sang à passer dans un ordre de vaisseaux plus petits, qui ne leur livrent que difficilement passage; ce qui suffit pour rendre raison de la tumeur, de la tension, de la douleur pulsative, que l'on observe toujours dans le phlegmon, & même, en quelque sorte, de l'augmentation de chaleur, qui, dans ces cas, doit toujours être l'effet de l'accroissement de frottement. Néanmoins il est probable que l'excès de la chaleur animale seule, qui est une suite nécessaire de la quantité extraordinaire de sang que reçoit une partie, doit contribuer beaucoup à augmenter le degré de chaleur dans l'endroit où réside l'inflammation.

La méthode curative tend aussi, comme nous l'avons observé, à confirmer cette théorie de la cause prochaine; car les remèdes les plus efficaces, dans la plupart des inflammations, sont réellement ceux que l'on recommanderoit pour détruire l'augmentation de ton d'une partie, si

(1) Voyez *Elémens de Médecine pratique*, tome premier, page 198 de la traduction que j'en ai donnée.

l'on étoit convaincu que ce fût l'unique cause de la maladie. Ainsi l'on a recours à un régime sévère, à la saignée, & aux autres évacuations capables d'affoiblir, auxquelles l'on joint les applications émollientes sédatives, comme on le verra plus amplement lorsque nous parlerons plus particuliérement des différens remèdes.

Dans la plupart des inflammations externes, excepté, peut-être, celles qui sont très étendues & très-profondes, & où les différens symptomes sont très-violens, le pronostic est en général favorable. Car si la résolution, qui est la terminaison la plus facile & la plus à desirer, ne survient pas, la suppuration en sera généralement la suite; alors le danger n'est pas communément fort grand, si d'ailleurs le malade est d'une bonne constitution.

Néanmoins, lorsque la partie enflammée occupe une étendue considérable, & qu'en même temps les symptomes locaux & généraux de la fièvre sont violens, il y a toujours beaucoup à craindre; car si les symptomes continuent à être violens pendant quelque temps, sans que l'on apperçoive aucune tendance à la résolution ou à la suppuration, il est certain, indépendamment du danger qui résulte de la fièvre même, que la gangrène surviendra, & la terminaison de cette dernière est toujours incertaine.



SECTION II.

Du traitement qu'exige l'inflammation pour obtenir la réſolution.

§. I. *Des cas où il ne faut pas tenter la réſolution des tumeurs inflammatoires.*

LE but principal que l'on doit, en général, ſe propoſer dans le traitement des tumeurs inflammatoires, eſt d'obtenir la réſolution, qui eſt le moyen curatif le plus ſûr & le plus prompt. Néanmoins j'ai dit que l'on devoit, en général, ſe propoſer d'obtenir la réſolution, parce qu'il y a quelques cas particuliers à excepter, & où il ne faut nullement la tenter.

Ainſi il faut toujours s'occuper d'obtenir la ſuppuration des tumeurs inflammatoires qui ſurviennent dans les fièvres & dans d'autres maladies internes, ou qui leur ſuccèdent; car la ſuppuration étant, dans ces cas, un moyen dont ſe ſert la nature pour ſe débarraſſer des fluides ſurabondans qui ſe trouvent dans le ſyſtême, il eſt probable qu'il ſeroit dangereux d'interrompre ſes efforts; il eſt, au contraire, beaucoup plus ſûr de les aider, autant qu'il eſt poſſible, en faiſant uſage des applications qui pourroient produire le plus promptement la ſuppuration de ces tumeurs (1).

(1) Les inflammations qui ſurviennent dans les circonſtances indiquées par l'auteur, indiquent que la diathèſe inflammatoire eſt répandue dans tout le ſyſtême. Elles ne

Il y a encore d'autres tumeurs, qui ſont dues à des cauſes internes, où il eſt peut-être préférable de ne rien faire pour favoriſer la ſuppuration ou la réſolution, mais de les abandonner entiérement à la nature.

Ainſi, dans les tumeurs inflammatoires qui ſurviennent quelquefois dans les écrouelles, il pourroit être dangereux d'appliquer les répercuſſifs; & il y a très-peu de cas où l'on puiſſe favoriſer la ſuppuration de ces tumeurs, parce que le traitement en eſt toujours très-embarraſſant, lorſqu'elles ont été ouvertes naturellement ou par art. D'ailleurs, l'on ſait qu'elles peuvent ſubſiſter fort long-temps ſans aucun danger; je crois, en conſéquence, qu'il eſt toujours plus prudent de ne jamais y toucher.

Dans la maladie vénérienne, nous avons un ſpécifique preſque certain pour obtenir la guériſon; & lorſque l'on ouvre les bubons, ainſi que les autres tumeurs inflammatoires qui y ſurviennent, ils deviennent communément très-embarraſſans & très-difficiles à guérir; il eſt en conſéquence peut-être plus prudent d'en tenter toujours la réſolution; car la ſuppuration ne met nullement à l'abri de la maladie; il eſt, au contraire, auſſi eſſentiel que le malade ſubiſſe le traitement mercuriel, que s'il n'y avoit eu aucune évacuation de la tumeur (1).

ſont jamais de vraies criſes, & il eſt toujours plus avantageux d'en tenter la réſolution par l'uſage des antiphlogiſtiques, que d'en favoriſer la ſuppuration, dont les ſuites ſont en général fâcheuſes.

(1) L'expérience confirme ce que l'auteur avance ici : tout ce qu'on a objecté contre cette opinion n'eſt point fondé.

Il en eſt de même de l'éryſipèle, qui eſt une eſpèce d'inflammation qui ſe diſtingue facilement du véritable phlegmon, en ce que la couleur de la partie enflammée n'eſt pas d'un rouge ſi vif, mais d'un brun plus foncé, tirant ſur le cuivre, & que d'ailleurs le gonflement qui s'y forme, au lieu de s'élever & de former une tumeur ſenſible, s'étend & ſe termine, en quelque ſorte, imperceptiblement ſur les parties voiſines. Il paroît que la meilleure méthode eſt toujours de tenter la réſolution de ces ſortes de tumeurs; car quand elles parviennent à ſuppuration, il eſt rare qu'elles donnent un bon pus, ou qu'elles ſe guériſſent facilement ſi l'on en fait l'ouverture.

Il réſulte de ce que l'on vient de dire, que l'on ne doit pas tenter la réſolution des tumeurs inflammatoires dans les cas ſeulement où elles ſont de nature ſcrophuleuſe, ou bien quand elles paroiſſent évidemment être la criſe de quelque maladie; ce qui peut arriver dans les fièvres, ou dans d'autres maladies internes, même de nature chronique. Mais lorſque la cauſe déterminante eſt évidemment externe, & ſur-tout lorſque le mal n'eſt pas encore fort avancé, on peut toujours tenter avec ſûreté & hardiment la méthode répercuſſive.

§. II. *Des remèdes que l'on doit employer pour obtenir la réſolution du phlegmon.*

DANS le phlegmon commençant, lorſque les ſymptomes ne ſont pas aſſez violens pour affecter tout le ſyſtême, les topiques, & un régime convenable, ſuffiſent ſouvent pour obtenir la réſolution. Mais au contraire, lorſque l'inflammation

eſt vive, & qu'elle eſt accompagnée des ſymptomes généraux de la fièvre, il eſt alors néceſſaire de faire attention à ces derniers.

L'on a coutume, dans tous les phlegmons, de recourir aux fomentations chaudes & aux cataplaſmes : néanmoins les fomentations chaudes émollientes de toutes eſpèces, contribuant puiſſamment à favoriſer la ſuppuration, comme je l'obſerverai plus particuliérement par la ſuite, ce dont certainement tout praticien conviendra, il eſt évident que l'uſage de ces remèdes ne convient nullement dans les cas où l'on peut tenter la réſolution.

La première choſe à laquelle il faut faire attention, dans tout phlegmon que l'on peut tenter de réſoudre, eſt d'enlever toutes les cauſes déterminantes de la maladie qui peuvent ſe rencontrer : tels ſont, par exemple, les corps étrangers qui reſtent dans les plaies, les eſquilles d'os fracturé ; il faut réduire les luxations, & écarter enfin tout ce qui peut avoir la moindre influence pour entretenir la ſuppuration.

Parmi les différens remèdes que l'on applique communément ſur le phlegmon, on doit compter principalement ſur ceux qui ſont de nature ſédative, & enſuite ſur les émolliens.

Les remèdes du premier genre ſont toutes les différentes préparations de plomb diſſous dans le vinaigre, & il eſt même à préſumer que l'acide végétal ſeul agit de la même manière.

L'on ſe ſert auſſi avec avantage, comme émolliens, de toutes les huiles douces obtenues par expreſſion, de même que des onguens d'une conſiſtance molle, qui ſont faits avec quelques-unes de ces huiles & la cire pure.

§. III. *Remarques sur les préparations de plomb & quelques autres applications sédatives.*

Je m'abstiendrai, dans tout le cours de cette dissertation, d'entrer dans des détails minutieux sur la manière d'agir des médicamens qui y sont recommandés; non-seulement cela donneroit à cet ouvrage plus d'étendue que je ne me suis proposé, mais même pourroit paroître entiérement superflu à un grand nombre de lecteurs. Néanmoins je crois que l'on ne pourra pas me blâmer de m'être écarté, dans quelques circonstances, de mon plan général, afin de rendre sensible, autant qu'il sera possible, les avantages des moyens que je recommanderai : car je m'imagine que les simples assertions pratiques qui ne sont pas étayées par quelque raisonnement, ne peuvent jamais être aussi utiles ou aussi goûtées.

Quant à l'usage des applications sédatives dans les cas d'inflammation externe, mon dessein n'est pas de recommander généralement toute la classe des médicamens que l'on a reconnu être de cette nature dans différentes circonstances. Ainsi, quoique l'opium soit le plus puissant de tous les sédatifs, son application externe sur le corps humain étant toujours accompagnée de quelque degré d'irritation, il est probable que son usage externe ne pourra jamais être général dans les maladies inflammatoires, quelque utilité que l'on en ait retirée dans quelques affections particulières de ce genre.

L'on ne peut douter que les fomentations chaudes émollientes ne soient de très-puissans sédatifs, parce qu'elles tendent, par leur nature,

à diminuer la tenſion & la douleur, plus efficacement, peut-être, qu'aucun autre remède connu: néanmoins, d'après une longue expérience ſur leurs effets, dans différentes inflammations locales, je ſuis très-convaincu que quand l'on veut obtenir la réſolution, ces applications ſont toujours nuiſibles, en ce qu'elles favoriſent conſtamment la ſuppuration des tumeurs inflammatoires, qui d'ailleurs auroient pu probablement ſe réſoudre; ou bien, quand elles ne ſont pas ſuivies de cet effet, elles occaſionnent communément un tel état de relâchement dans les parties, qu'elles rendent toujours la guériſon parfaite extrêmement longue.

En examinant, avec une attention convenable, les différens remèdes qui paſſent pour être de nature ſédative, peut-être pourroit-on trouver de ſemblables exceptions, relativement à l'uſage du plus grand nombre, dans chaque eſpèce de phlegmon.

Néanmoins, autant que j'ai pu m'en convaincre par ma propre expérience, par celles de pluſieurs praticiens de cette ville, & celle de M. Goulard, ainſi que de pluſieurs autres Médecins François, je crois que l'uſage du plomb & de ſes préparations, dans ces circonſtances, n'eſt pas ſujet aux mêmes objections; on peut, au contraire, aſſurer que ces applications ſont plus utiles, comme réſolutives, dans les phlegmons, que toutes celles dont l'on ſe ſert communément.

M. Goulard, en exaltant ſon remède favori, s'eſt laiſſé entraîner trop loin, il en a trop généraliſé les effets, & lui a attribué plus d'efficacité, que probablement on ne lui en trouvera; cependant on eſt toujours redevable à cet auteur, non d'avoir

d'avoir découvert un nouveau médicament; car toutes les préparations de plomb qu'il a recommandées, étoient déjà connues des praticiens ſous une forme quelconque; mais d'avoir rendu, d'un uſage plus général, un remède très-efficace pour réſoudre les tumeurs inflammatoires.

Quant à la nature des préparations de plomb, que l'on dit être *ſédative*, je penſe qu'il s'en faut de beaucoup que cette dénomination ſoit impropre; non-ſeulement d'après les effets les plus frappans du plomb, pris intérieurement, qui indiquent évidemment une vertu ſédative, mais même d'après ſon action immédiate & ſenſible, quand il eſt appliqué extérieurement ſur une partie enflammée : cette action, lorſque la préparation eſt d'une force convenable, conſiſte, preſque conſtamment, à diminuer la douleur & la tenſion, & à communiquer en même temps à la partie une ſenſation calmante agréable.

J'ai obſervé que l'acide végétal produiſoit, juſqu'à un certain point, les mêmes effets dans quelques circonſtances particulières (1). J'ai cru, en conſéquence, ne pouvoir en parler plus convenablement que dans ce chapitre.

M. Goulard, dans ſa *Diſſertation ſur l'uſage externe des préparations de plomb*, les recommande toutes, comme à-peu-près également avantageuſes, dans les différens périodes de l'inflammation. Lors même que les tumeurs ſont entié-

(1) L'acide du vinaigre, celui du citron & de pluſieurs autres végétaux, appliqué ſur une partie enflammée, modère la douleur & les démangeaiſons, en raiſon de ſa vertu ſédative : l'immerſion des extrémités, dans l'eau acidulée, calme même les douleurs de goutte.

rement en ſuppuration, l'uſage convenable de ſon extrait de ſaturne, dit-il, en rend preſque toujours l'ouverture inutile; non en agiſſant comme répercuſſif, car il ne lui accorde pas cette qualité, mais en occaſionnant une exſudation de la matière contenue dans la tumeur.

Il ajoute que l'application du même remède eſt convenable dans les différentes eſpèces de gangrène. Néanmoins, mon expérience ſur les préparations de plomb, ne peut me déterminer à les recommander dans aucun de ces deux cas: j'en ai fait quelquefois l'eſſai dans la gangrène, ſans qu'elles aient produit aucun effet ſenſible. M. Goulard a fort recommandé ces préparations pour guérir des abcès où le pus étoit complétement formé; mais j'avoue que jamais je n'ai ſongé à y recourir lorſque la maladie étoit portée à ce point. Ainſi ce n'eſt que quand l'état inflammatoire ſubſiſte véritablement, & qu'il y a lieu de compter encore ſur la réſolution, que je penſe que l'on doit conſeiller ces ſortes d'applications.

Les effets funeſtes que produit le plomb, pris intérieurement, ont déterminé quelques auteurs à s'élever contre l'uſage de ſes préparations, appliquées même à l'extérieur.

On ne peut douter que le plomb, pris à l'intérieur, ſous différentes formes, a agi ſouvent comme poiſon; il eſt même certain que quelques-unes de ſes préparations, appliquées extérieurement, ont produit, dans quelques circonſtances, des ſymptomes fâcheux; mais, en accordant que ces ſymptomes n'étoient pas produits par quelque autre cauſe, je puis aſſurer, avec quelque confiance, qu'ils ſont, au moins en

général, des effets très-rares du remède dont il s'agit ; car j'ai eu ſouvent occaſion d'employer, à l'extérieur, le plomb & ſes préparations, & je ne me rappelle pas d'avoir vu un ſeul exemple où il ait produit des ſymptomes fâcheux, quoique fréquemment, ſur-tout dans les brûlures, une très-grande partie de la ſurface du corps eût été couverte de ces préparations pendant pluſieurs jours, & même des ſemaines entières.

Le ſucre de ſaturne vaut, peut-être, toutes les autres préparations de plomb que l'on emploie à l'extérieur, ſi même il ne leur eſt pas ſupérieur : il en réunit tous les avantages, & n'en diffère qu'en ce que l'on eſt beaucoup plus certain du vrai degré de force de la préparation que l'on emploie, que quand on préfère toute autre. Dans l'*extrait de ſaturne* de Goulard, de même que dans l'*acetum lithargyrites* (1) de nos diſpenſaires (qui, comme on peut l'obſerver en paſſant, ſont à-peu-près le même remède), l'on peut, il eſt vrai, être très-certain de la quantité de plomb que l'on met ſur le vinaigre ; mais la cryſtalliſation eſt l'unique moyen de s'aſſurer, avec quelque exactitude, de ce qui a été diſſous par le menſtrue ; car la diſſolution varie par une infinité de circonſtances accidentelles ; telles, ſur-tout, que la force de l'acide, & le degré exact de la chaleur que l'on applique. Comme nous ne ſommes pas toujours les maîtres de diriger avec exactitude ces circonſtances, l'on doit, dans tous

(1) C'eſt-à-dire, *vinaigre lithargé*, qui ſe prépare en mettant quatre onces de litharge ſur une livre de vinaigre, que l'on laiſſe digérer pendant trois jours ſur un bain de ſable.

les cas, préférer le ſucre de ſaturne pour l'uſage extérieur.

La meilleure manière d'employer ce remède paroît être ſous la forme de diſſolution aqueuſe : les proportions ſuivantes rempliſſent, en général, le but qu'on ſe propoſe.

Prenez une demi-once de ſucre de ſaturne ; faites-le diſſoudre dans quatre onces de bon vinaigre ; & ajoutez-y deux livres d'eau de fontaine diſtillée.

L'addition du vinaigre rend la ſolution beaucoup plus complète ; car quand on emploie une auſſi grande quantité de plomb ſans ce menſtrue, il s'en ſépare communément une partie qui tombe au fond.

Telle eſt la forme ſous laquelle j'emploie ce remède ; mais comme pluſieurs préfèrent l'extrait & l'eau de Goulard, je crois qu'il eſt bon de donner ici ſa méthode de le préparer. L'extrait ſe fait de la manière ſuivante.

Prenez litharge d'or ſeize onces ; vinaigre une pinte, qui contient trente-deux onces ; mettez-les dans un vaiſſeau de terre verniſſée, & faites-les bouillir une heure ou une heure un quart ſur un feu doux, en remuant toujours avec une ſpatule de bois ; ôtez enſuite le vaiſſeau du feu, décantez la liqueur, & gardez-la pour le beſoin.

L'eau dont ſe ſervoit M. Goulard, & qu'il appelloit *eau végéto-minérale*, « ſe fait en mettant » une cuiller à café d'extrait de ſaturne, ſur » une pinte d'eau commune, & deux cuillerées » à café d'eau-de-vie : on peut augmenter ou » diminuer la quantité de l'extrait & de l'eau- » de-vie, ſuivant les circonſtances tirées de la » nature de la maladie, & de la ſenſibilité plus

» ou moins grande de la partie ſur laquelle on
» applique le remède (1) ».

Lorſque l'on emploie l'une ou l'autre de ces diſſolutions dans les cas d'inflammation, il eſt eſſentiel de tenir les parties affectées conſtamment humides; & l'on remplira très-bien cette indication, en faiſant des cataplaſmes avec la diſſolution de mie de pain. Si la partie enflammée eſt tellement ſenſible & douloureuſe qu'elle ne puiſſe ſupporter le poids des cataplaſmes, circonſtance qui n'eſt pas fort rare, on pourra les remplacer aſſez bien par des morceaux d'un linge doux, humectés de la diſſolution; mais, toutes les fois que l'on n'eſt pas arrêté par cet obſtacle, les cataplaſmes ſont préférables, en ce qu'ils retiennent plus long-temps l'humidité. Ces applications ſeront toujours froides, ou, au moins, leur chaleur ne doit pas être plus conſidérable qu'il eſt néceſſaire, pour que le malade ne ſe plaigne ni de douleur, ni de mal-aiſe. Il faut les laiſſer preſque conſtamment ſur la partie, & avoir toujours ſoin de les renouveller avant qu'elles ne durciſſent.

Nous avons mis les émolliens au nombre des remèdes que l'on a recommandés pour l'uſage externe dans les cas d'inflammation. Ils ſont ſouvent très-utiles, lorſque la tenſion & l'irritation de la peau ſont conſidérables. Ainſi, en frottant légérement les parties affectées, deux ou trois fois le jour, avec quelque huile douce tirée par expreſſion, on diminue beaucoup la tenſion, l'irri-

(1) Je n'ai pas ſuivi ici le texte; mais j'ai copié M. Goulard, page 277 de ſon *Traité ſur l'uſage du plomb*, édition de 1760.

tation & la douleur, & l'on favorise en même temps singuliérement la résolution de la tumeur.

Dans tous les cas d'inflammation, les applications émollientes peuvent procurer quelque soulagement. Mais les préparations de plomb, dont je viens de parler, sont encore plus avantageuses dans toutes les maladies de ce genre; & comme les onguens quelconques amortissent considérablement l'action du plomb, l'on évitera, autant que l'on pourra, d'employer ces deux genres de remèdes conjointement, de crainte que leur action ne se détruise mutuellement; & l'on ne prescrira les émolliens, que quand leur application deviendra absolument nécessaire, en raison des circonstances dont je viens de faire mention, c'est-à-dire, quand l'irritation, la tension & la douleur seront portées à l'excès.

L'on a aussi condamné, d'après un principe différent, les substances onctueuses, dans des cas de cette nature : on a cru qu'elles tendoient à boucher les pores, & par conséquent à arrêter la transpiration des parties sur lesquelles on les appliquoit. Il n'est cependant pas probable que ces substances puissent jamais nuire beaucoup à la résolution de l'inflammation en bouchant les pores de la peau; car je crois que la résolution doit toujours se faire d'une manière fort différente que par la transpiration.

Lorsque la partie affectée d'inflammation n'est pas fort sensible, ou qu'elle est profondément située, l'on a souvent recours, avec beaucoup d'avantage, à l'acide végétal. La manière la plus efficace d'en faire usage, paroît être sous forme de cataplasme fait avec de très-fort vinaigre & de la mie de pain. Il me semble aussi avoir

quelquefois obſervé que l'uſage alternatif de ce remède, & de la diſſolution de ſaturne que j'ai recommandée, avoit, dans des cas ſemblables, produit des effets plus ſalutaires que ceux que l'on obtient communément en continuant long-temps l'un des deux remèdes.

Il eſt, en général, très-utile, en même temps que l'on fait uſage de ces moyens, d'appliquer les ſangſues, ou les ventouſes ſcarifiées, le plus près poſſible de la partie affectée ; on ne doit même jamais s'en abſtenir dans les inflammations locales : il faut que, dans tous ces cas, le corps, & ſur-tout la partie affectée, ſoient dans le repos le plus parfait poſſible. Il eſt inutile de dire qu'il eſt eſſentiel, dans toute maladie inflammatoire, d'obſerver un régime ſévère & rafraîchiſſant, & de s'abſtenir totalement des liqueurs ſpiritueuſes & fermentées.

Dans les inflammations légères, il ſuffit, en général, de continuer, un temps convenable, les remèdes dont nous avons parlé, pour remplir les indications qui ſe préſentent. Mais lorſque le pouls eſt plein, dur ou vif, & qu'il ſurvient d'autres ſymptomes fébriles, la ſaignée générale devient alors abſolument néceſſaire. La quantité de ſang que l'on doit tirer, doit toujours être proportionnée à la violence de la maladie, à l'âge ou à la force du malade. L'uſage des doux laxatifs, des diaphorétiques rafraîchiſſans, eſt auſſi toujours ſuivi de fort bons effets.

Il eſt important, après ces évacuations, de procurer du repos & de la tranquillité au malade; c'eſt même ſouvent le ſervice le plus réel que l'on puiſſe lui rendre dans les cas d'inflammation. Aucun remède n'eſt plus propre à remplir

cette indication, que l'opium; il faut toujours y avoir recours lorſque la douleur & l'irritation ſont violentes, comme il arrive très-fréquemment dans les inflammations fort étendues. L'opium, donné à grande doſe, eſt toujours ſuivi d'un ſoulagement remarquable dans les plaies conſidérables, ſur-tout à la ſuite des amputations & des autres grandes opérations, de même que dans les piquures de toute eſpèce. Mais, dans tous ces cas, il faut, comme nous l'avons obſervé, pour obtenir de l'opium les avantages que l'on en attend, l'adminiſtrer à très-fortes doſes; autrement, loin d'être utile, il ſemble produire un effet contraire : c'eſt peut-être particuliérement pour cette raiſon que les narcotiques ont été très-injuſtement blâmés dans toutes les inflammations (1).

Si l'on fait une attention convenable aux différentes circonſtances dont nous venons de faire mention, la réſolution de la tumeur commencera, en général, à ſe faire au bout de trois ou quatre jours, & quelquefois dans un eſpace de temps plus court. Au moins on pourra connoître, avant que ce période ſoit écoulé, comment ſe terminera la maladie. Si l'on apperçoit que la chaleur, la douleur & les autres ſymptomes qui accompagnent l'inflammation, ſe modèrent, & ſur-tout que la tumeur commence à diminuer, ſans qu'il ſurvienne aucun ſigne de gangrène,

(1) On ne doit jamais adminiſtrer les narcotiques que quand les vaiſſeaux ſont ſuffiſamment déſemplis, & que l'inflammation commence à ſe modérer. J'ai obſervé qu'en France les malades ſupportoient rarement de grandes doſes d'opium, & ſon uſage exige beaucoup de circonſpection.

l'on peut être presque assuré qu'en continuant à suivre le même plan, l'on obtiendra enfin une résolution parfaite.

Si, au contraire, les différens symptomes augmentent au lieu de diminuer; & sur-tout si, comme je l'ai déjà observé, la tumeur devient plus large & s'amollit un peu, en même temps que la douleur pulsative augmente, on peut assurer, en quelque sorte, que la suppuration aura lieu : il faut, en conséquence, abandonner sur le champ les applications, que l'on avoit jugé convenables lorsque l'on croyoit qu'il étoit possible d'obtenir la résolution ; & tâcher d'aider la nature, autant que l'on pourra, dans la formation du pus, ou dans ce qu'on appelle la *maturité de la tumeur.*

C'est pourquoi, dans toute inflammation, on ne persévérera dans l'usage des différentes évacuations, & sur-tout des saignées, qui pouvoient être convenables lorsqu'on tentoit d'obtenir la résolution, qu'autant qu'on les jugera absolument nécessaires pour *modérer* les symptomes fébriles; car, lorsque l'on a trop affoibli le systême, si la suppuration survient, ses progrès sont toujours beaucoup plus lents & plus incertains, qu'ils ne l'auroient été si l'on avoit fait une attention convenable à ces évacuations; le malade est moins en état de supporter l'écoulement de pus qui doit nécessairement suivre l'ouverture de l'abcès, sur-tout lorsque le dépôt est considérable.

J'ai remarqué plus haut, que quand, en général, il n'y a pas, dans l'espace de trois ou quatre jours, d'apparence de résolution, il est très-probable que la suppuration aura lieu;

& l'on doit, en conſéquence, néceſſairement changer le traitement. Il faut néanmoins obſerver que ceci doit être pris dans un ſens limité; car le temps de quitter une méthode curative pour paſſer à une autre, doit toujours dépendre particuliérement du ſiège de l'inflammation; parce que les maladies de ce genre ſe terminent beaucoup plus promptement par la ſuppuration, quand elles affectent certaines parties, que dans d'autres.

Ainſi, les tumeurs inflammatoires quelconques, qui attaquent le tiſſu cellulaire, & toute partie molaſſe, ſe terminent beaucoup plus facilement & plus promptement que celles qui affectent les parties membraneuſes qui ont une certaine fermeté. C'eſt pourquoi les inflammations des membranes de l'œil & des teſticules ſont très-violentes; elles continuent ſouvent pluſieurs jours, & même pluſieurs ſemaines, ſans que leurs ſymptomes ſe modèrent, ou ſans ſe terminer par la ſuppuration. Dans ces cas, où la maladie eſt la même pendant un temps très-conſidérable, on ne doit pas craindre de continuer les réſolutifs beaucoup plus long-temps qu'ils ne conviennent en général dans d'autres circonſtances; il ne faut même les quitter que quand la ſuppuration eſt décidée, ou que quand la violence des ſymptomes donne lieu de craindre la gangrène ou quelque obſtruction incurable. Lorſque cela arrive, il n'y a pas de doute que l'on doit toujours tenter de favoriſer la ſuppuration de la tumeur.

SECTION III.

De la ſuppuration.

§. I. *Remarques générales ſur la ſuppuration.*

ON entend, en général, par *ſuppuration*, l'action par laquelle les ſubſtances contenues dans les tumeurs & les ulcères ſe convertiſſent en une matière blanchâtre, épaiſſe, opaque, légérement fétide, à laquelle on donne le nom de *pus*. Pluſieurs auteurs ont cru que ce changement étoit l'effet des efforts que fait naturellement le ſyſtême; mais il n'eſt pas douteux que l'art peut, dans tous ces cas, aider beaucoup ces efforts. Avant que de parler du traitement convenable pour remplir cette indication, je crois qu'il eſt à propos de commencer par examiner les différentes opinions que l'on a propoſées relativement à la ſuppuration : cet examen eſt d'autant plus néceſſaire ici, qu'il contribuera à éclaircir pluſieurs des obſervations que je donnerai par la ſuite.

§. II. *De la formation du pus.*

PLUSIEURS auteurs ſe ſont imaginé que le pus étoit formé par les vaiſſeaux ſanguins, les nerfs, les muſcles & les autres ſolides, diſſous dans les fluides des parties affectées de tumeurs inflammatoires.

Boerhaave (*), Platner (**) & plusieurs autres auteurs ont embrassé cette opinion.

D'autres, au contraire, ont cru que la matière purulente s'engendroit dans le sang; & que quand elle étoit complétement formée, elle se déposoit dans les abcès, les plaies & les ulcères.

Il suffit, pour réfuter la première opinion, d'observer que des plaies & des ulcères qui ont une étendue très-considérable, subsistent souvent très-long-temps sans que l'on observe aucune perte de substance; ce qui néanmoins devroit nécessairement avoir lieu, si les différens écoulemens qui en résultent étoient l'effet de la dissolution des parties solides des endroits où ils sont situés. Les cautères offrent aussi une preuve du même genre; car ils produisent un écoulement habituel de pus pendant des années entières, sans qu'il en résulte aucune altération sensible dans l'état des solides.

La seconde opinion est probablement fondée sur ce que l'on a quelquefois vu des abcès se former tout-à-coup, sans que l'on se soit apperçu qu'il ait précédé aucune inflammation; & l'on a cru, en conséquence, que la matière qui étoit contenue dans ces abcès, s'étoit séparée tout-à-coup du sang dans un état de suppuration parfaite.

Il est cependant probable que, si on y avoit apporté une attention convenable, on auroit toujours observé quelque degré d'inflammation avant la formation du pus dans une partie quelconque. Mais comme, dans beaucoup de cas,

(*) Aphor. 387.
(**) *Vide Institutiones Chirurgiæ*, §. 54, &c.

l'inflammation eſt extrêmement légère, & qu'elle n'eſt pas accompagnée de beaucoup de douleur, il eſt ſouvent poſſible qu'elle paſſe très-rapidement à l'état de ſuppuration, avant que le malade ait pu s'en appercevoir; ce qui n'eſt pas abſolument rare, ſur-tout dans les abcès internes. Il eſt vrai que l'on parle de métaſtaſes très-ſubites de matière purulente, qui ſe porte d'une partie du corps à l'autre; mais quand même ces métaſtaſes ſurviendroient ſans l'intervention de l'inflammation (1), ce qui paroît fort douteux, elles ne ſuffiroient point pour former une forte objection contre ce que nous avons avancé, parce que l'on ne doit conſidérer ces cas que comme des efforts *particuliers* du ſyſtême, qui ſont fort *rares*.

Il faut encore remarquer que, ſi la matière purulente exiſtoit fréquemment dans le ſang toute formée, comme cela devroit être néceſſairement, ſi l'opinion que nous examinons actuellement étoit bien fondée, on auroit certainement pu y reconnoître cette matière, au moins dans quelques cas : mais je ne penſe pas que l'on en ait jamais découvert aucune de ce genre. D'ailleurs, le pus que l'on trouve dans les plaies & les ulcères

---

(1) Hippocrate obſerve, aphor. 32 & 33, ſect. IV, que les métaſtaſes ſe portent vers les parties qui ont été affectées de douleurs avant la maladie, ou dans la convaleſcence; l'expérience journalière confirme cette obſervation. D'où l'on doit conclure que les métaſtaſes ſont, en général, précédées d'une inflammation ſi modérée, que l'on y fait peu d'attention. Le défaut de ſenſibilité de la partie affectée, ou la décompoſition ſpontanée des fluides, contribuent alors à rendre inſenſibles les ſymptomes de la ſuppuration.

ne paroîtroit pas d'abord limpide & séreux, tel qu'on l'observe toujours, s'il se séparoit du sang complétement formé.

Il me paroît plus probable que la formation du pus consiste en un changement produit par un certain degré de fermentation qui s'établit dans la partie séreuse du sang, lorsqu'elle est déposée dans les cavités des ulcères & des abcès; & ce changement est l'effet de la chaleur naturelle de la partie, ou de celle qu'on y applique artificiellement.

Le serum est la seule partie du sang propre à la formation du pus; & l'application d'un certain degré de chaleur suffit pour le produire. Pringle est le premier qui, par les expériences rapportées dans l'appendix qu'il a ajouté à son *Traité des Maladies des Armées* (*), a rendu cette opinion très-probable. Ces mêmes expériences furent ensuite complétement confirmées par plusieurs autres, de la même nature que fit M. Gaber, qui en a donné le détail dans le second volume des *Acta Taurinensia.*

Pringle a observé que le serum pur, conservé quelques jours dans un fourneau, dont la chaleur étoit toujours égale à celle du corps humain, se troubloit d'abord, & déposoit un sédiment purulent blanc. La partie rouge du sang, dans un espace de temps égal, & au même degré de chaleur, perdoit son rouge foncé, & se changeoit en une couleur d'un noir livide, de manière que, si on en mêloit une partie avec de l'eau, elle paroissoit avoir une teinte brune. Le

(*) Expérience 45.

ſérum, mis en digeſtion avec une petite quantité de globules rouges, & expoſé aux mêmes circonſtances, prenoit la même couleur.

Les expériences de M. Gaber tendent toutes, comme nous l'avons déjà obſervé, à éclaircir & à confirmer la même opinion; &, en particulier, que le pus pur, non mélangé, eſt uniquement formé par le ſérum. L'addition des globules rouges au ſérum, & le craſſamentum (1), mis en digeſtion ſeul, donnèrent précisément les mêmes réſultats que ceux que j'ai cités plus haut d'après Pringle (*). Pluſieurs auteurs penſent que la graiſſe eſt un des principaux ingrédiens qui entrent dans la compoſition du pus. Néanmoins, Gaber a remarqué, en tentant, avec cette ſubſtance, les expériences rapportées ci-deſſus, qu'elle ne donnoit aucune apparence de pus. Les parties charnues, miſes en digeſtion avec le ſérum ou l'eau, ne ſe ſont pas non plus converties en pus.

D'où l'on peut conclure que l'addition de l'une de ces ſubſtances au ſérum, loin de le rendre capable de former un bon pus, produit toujours un effet entiérement oppoſé; & que l'on ne peut obtenir le pus que du ſérum pur.

Je remarquerai ici, une fois pour toutes, que ce que l'on entend par *ſérum pur*, n'eſt pas cette vapeur ſubtile qui, dans l'état de ſanté, ſe dépoſe conſtamment dans différentes cavités, uniquement pour les lubréfier & les humecter, & eſt enſuite, en général, abſorbée de nouveau; mais ce ſérum eſt de la même nature que le fluide, qui ſe ſépare ſpontanément du ſang,

(1) Le craſſamentum eſt la partie rouge du ſang pure.
(*) *Acta Taurin.* vol. II, p. 87.

lorſqu'on le laiſſe repoſer, après qu'il eſt ſorti d'une artère ou d'une veine. Quoiqu'on n'y admette aucun mêlange de globules rouges, il eſt toujours plus ou moins chargé de lymphe coagulable (1) : il eſt même abſolument néceſſaire qu'il en contienne une certaine quantité pour être propre à former le pus.

L'on peut préſumer que les différens effets dont nous venons de faire mention, produits par le ſérum expoſé à un degré de chaleur modérée hors du corps, peuvent facilement avoir lieu lorſque les mêmes cauſes agiſſent ſur ce liquide renfermé dans les cavités des ulcères & des abcès; & il eſt probable, d'après le réſultat des différentes expériences que l'on a tentées ſur cet objet, que le ſérum doit produire un pus plus ou moins parfait ou plus ou moins vicié, ſuivant qu'il ſe trouve plus ou moins dégagé de la graiſſe, des globules rouges, & des autres ſubſtances.

Cette opinion, ſur la formation du pus, eſt plus ſatisfaiſante que toutes celles que l'on a propoſées juſqu'à préſent : on doit particuliérement l'adopter, en ce qu'elle rend ſenſible,

(1) L'on confond communément la lymphe coagulable du ſang avec le ſérum, qui contient également une ſubſtance coagulable. Hewſon eſt le premier qui, dans ſes expériences ſur la nature du ſang, *p. 4*, a diſtingué ces deux ſubſtances. Il entend par *lymphe* la partie du ſang qui ſe coagule ſpontanément, lorſqu'il eſt reçu dans un vaſe; la matière coagulable, au contraire, conſerve ſa fluidité, quoique expoſée à l'air, & elle ne ſe coagule, de même que le blanc d'œuf, que quand on l'expoſe à un certain degré de chaleur, ou quand on la mêle avec quelque liqueur ſpiritueuſe, ou quelque autre préparation chimique. C'eſt cette dernière matière qui forme le vrai pus.

comme

comme on le verra par la ſuite, la manière d'agir de tous les remèdes communément reconnus pour favoriſer le plus efficacement la ſuppuration.

§. III. *Des remèdes néceſſaires pour aider la ſuppuration.*

LORSQUE, par les raiſons que nous avons expoſées plus haut, l'on juge convenable de recourir aux moyens capables de favoriſer la ſuppuration d'une partie enflammée, il faut abandonner ſur le champ les remèdes que nous avons recommandés dans la vue de tenter la réſolution.

On s'abſtiendra, comme nous l'avons déjà dit, de procurer de nouvelles évacuations; & ſi le malade eſt fort affoibli, il peut être néceſſaire de permettre un régime moins ſévère, & même un peu de vin.

Il eſt certain qu'une inflammation trop forte nuit toujours à la ſuppuration, ſoit en accélérant les progrès de la gangrène, comme on le verra par la ſuite; ſoit en déterminant dans le tiſſu cellulaire, qui eſt, en général, le ſiège des abcès, une quantité de globules rouges, mêlés avec le ſérum, qui devroit ſeul s'extravaſer pour former un bon pus. Néanmoins, pour qu'il ne s'épanche que la quantité de ſérum propre à la ſuppuration, & que ſa fermentation ſe faſſe convenablement, il ne faut jamais permettre que les ſymptomes inflammatoires tombent tout-à-coup; autrement il eſt très-probable qu'il en réſultera un abcès, dont la matière ſera de très-mauvaiſe qualité.

Ainſi, quoique, dans la petite-vérole, dont l'éruption doit être conſidérée comme autant de

petites tumeurs inflammatoires, la saignée & les autres évacuations, portées à un certain point, soient fréquemment utiles, il ne survient jamais une suppuration louable, lorsque le malade a été fort affoibli par quelque évacuation considérable (1). La même chose arrivera certainement, dans de semblables circonstances, aux abcès fort étendus. Il ne faut, en conséquence, jamais permettre que le malade prenne une quantité de nourriture capable de porter l'inflammation à un trop haut degré, ni l'affoiblir, par les évacuations & la diete, au point de tomber dans l'extrémité contraire.

Après avoir fait usage de ces moyens, pour procurer, dans le tissu cellulaire, un épanchement de sérum propre à la formation du pus, il faut s'occuper d'exciter une fermentation convenable, & de l'entretenir, de manière que ses progrès se fassent facilement & réguliérement jusqu'à la parfaite maturité du pus.

L'on remplira particuliérement cette indication en appliquant extérieurement des remèdes capables d'entretenir un degré convenable & constant de chaleur dans la partie : il est même probable que, faute de faire attention à cette circonstance, la plus grande partie des tumeurs mollasses ne parviennent pas à la suppuration,

(1) Cette comparaison ne me paroît pas juste : on ne peut pas comparer la suppuration de la petite-vérole à celle qui succède au phlegmon ; & j'ai fréquemment vu des petites-véroles bénignes succéder à des hémorragies très-considérables. Il faut, dans toutes les inflammations, insister sur les saignées, tant que la fièvre est violente, que le pouls est fort, & qu'il n'y a point de signe de putridité.

& qu'elles prennent différentes consistances, telles que celle de méliceris, de stéatome & autres, suivant le degré de chaleur à laquelle elles sont exposées, soit en raison de la violence de l'inflammation qui les a produites d'abord, ou en raison de la chaleur naturelle de la partie sur laquelle elles sont situées (1); car tant qu'il ne se trouve pas un degré de chaleur convenable & continuel, le sérum s'extravase simplement, sans jamais produire de pus. Dans l'ascite & les autres espèces d'hydropisie, de grandes quantités de sérum restent très-long-temps extravasées sans qu'il survienne de suppuration; uniquement parce que ces épanchemens, qui n'ont pas été précédés d'inflammation, n'ont reçu aucun degré de chaleur extraordinaire, & que celle qui est

(1) Cette opinion me paroît fort hasardée. La chaleur du corps humain suffit pour produire la suppuration, toutes les fois que la lymphe coagulable est épanchée. Dans l'hydropisie, il n'y a pas de suppuration, parce que le sérum n'est pas surchargé de lymphe coagulable; c'est principalement la vapeur subtile, dont l'auteur a parlé plus haut, qui est alors épanchée sans être absorbée. Les méliceris, les stéatomes & autres tumeurs de ce genre, sont produites par d'autres substances que le sérum pur, ou la partie coagulable de la lymphe. Néanmoins, Gaber a observé que le sérum étant conservé long-temps en repos dans un vase fermé hermétiquement, le sédiment puriforme se dissipoit entiérement, & il restoit au fond du vase des petites particules, comme sablonneuse, d'une substance calcaire. Ce qui lui donne lieu de conjecturer que le sérum pourroit peut-être contribuer à la formation du squirrhe. *An*, dit-il, *ex ea calcarea materie schirri origo est explicanda?* Miscellan. Taurin. vol. II, p. 89, n°. 20. Mais on peut reprocher à cet auteur d'avoir confondu par-tout le sérum avec la lymphe; ce qui souvent jette de l'obscurité dans les résultats de ses expériences.

naturelle aux parties où ils se font communément, est rarement assez considérable pour pouvoir favoriser la suppuration.

Il n'est peut-être pas aisé de déterminer le degré de chaleur le plus convenable à la suppuration; mais le pus doit probablement se former d'autant plus promptement que la chaleur est plus considérable, pourvu qu'elle ne soit pas portée à un degré excessif.

C'est au moins ce que prouvent les expériences de Gaber (*); & cette observation est encore confirmée par ce que l'on remarque tous les jours dans les cas de phlegmon, où, tout égal d'ailleurs, la tumeur passe plus ou moins promptement à la suppuration, suivant qu'elle est située à une distance plus ou moins grande du cœur (1). C'est pourquoi les tumeurs inflammatoires qui affectent les extrémités, particuliérement les jambes, parviennent très-lentement à suppuration; celles, au contraire, qui paroissent sur le tronc & vers la tête, suppurent très-rapidement. Ainsi, plusieurs inflammations des oreilles & de l'intérieur de la gorge, arrivent fréquemment à un état parfait de maturité, & souvent même naturellement, dans l'espace de quarante-huit heures, à compter du moment où elles ont commencé à se manifester.

(*) Gaber, en parlant du pus qui se forme ou se dépose dans le sérum, mis en digestion à un degré de chaleur égal à celui du corps humain, dit : *Eo autem citius subsidebat, quo calor erat major. Loco citato.*

(1) Cette observation est susceptible d'un grand nombre d'exceptions. Les inflammations produites par des causes externes suppurent, en général, aussi promptement aux extrémités que dans le voisinage du cœur, &c.

Cette obſervation doit, par conſéquent, nous rendre très-attentifs à conſerver le degré de chaleur convenable dans toute partie enflammée que l'on ſe propoſe de mener à ſuppuration, ſur-tout lorſque cette partie eſt fort éloignée du cœur; car alors la chaleur artificielle devient particuliérement néceſſaire, & il eſt probable que, en en faiſant un uſage convenable, il n'y auroit preſque point de tumeur qui, quoique ſituée aux extrémités, ne pût ſuppurer dans le même eſpace de temps que celles des oreilles & des autres parties dont nous venons de parler.

Non-ſeulement l'expérience m'a convaincu de ce que je viens d'avancer ſur les avantages ſinguliers que l'on peut obtenir en faiſant une attention convenable à cet objet; j'ai en outre fait, il y a quelques années, des expériences ſuivies ſur ce ſujet; mais comme toutes m'ont donné des réſultats preſque entiérement ſemblables à ceux qu'a rapportés Gaber, je n'en ai pas conſervé de regiſtre exact : néanmoins, je me rappelle particuliérement qu'à une chaleur égale au centième degré du thermomètre de Farenheirt, la matière purulente ſe précipita du ſérum une fois plus promptement que quand la chaleur étoit même à quatre-vingts degrés.

Ces expériences me ſuggérèrent d'abord l'idée que l'on pourroit retirer de grands avantages d'entretenir un degré convenable de chaleur dans les parties enflammées; & j'ai eu, en effet, depuis des occaſions fréquentes d'obſerver que le traitement avançoit beaucoup plus promptement dans ces circonſtances que je ne m'y ferois attendu, ou qu'il ne m'auroit été poſſible d'en rendre raiſon en ſuivant une autre méthode.

Les fomentations émollientes & les cataplaſmes ſont les moyens que l'on emploie communément pour appliquer la chaleur ſur une partie enflammée ; & il eſt probable que rien ne remplit plus efficacement l'objet que l'on ſe propoſe, lorſqu'on les renouvelle réguliérement & fréquemment. Mais, par la manière ordinaire dont on les applique, en ne renouvellant les cataplaſmes qu'une fois ou deux le jour, je penſe qu'ils doivent toujours faire plus de mal que de bien; car auſſi tôt que le degré de chaleur qu'ils avoient d'abord eſt diſſipé, l'humidité qu'ils conſervent, réunie à l'évaporation qui ſuccède néceſſairement, doit toujours rendre la partie beaucoup plus froide que ſi on l'eût ſimplement enveloppée dans de la flanelle, ſans faire uſage de ces applications.

Pour retirer tous les avantages poſſibles de ces moyens, il faut prendre de la flanelle trempée dans une décoction émolliente chaude, & l'appliquer, après l'avoir exprimée le plus chaudement que le malade peut la ſupporter, ſur la partie enflammée, la laiſſer au moins une demi-heure à chaque fois, & la renouveller quatre ou cinq fois le jour.

On applique auſſi, immédiatement après la fomentation, un large cataplaſme émollient chaud, que l'on renouvelle toutes les deux ou trois heures au plus tard. Entre les différentes eſpèces de cataplaſmes émolliens que l'on recommande communément, on doit peut-être préférer la bouillie ordinaire, faite avec la mie de pain & le lait, à laquelle on ajoute un peu de beurre ou d'huile. Ce cataplaſme non-ſeulement jouit de tous les avantages que l'on retire des autres, mais

il n'y en a pas, en outre, que l'on puiſſe ſe procurer plus facilement dans tous les temps.

L'on ajoute fréquemment aux cataplaſmes maturatifs, l'oignon, l'ail & d'autres végétaux âcres. Cette addition peut être utile lorſqu'il n'y a pas un degré convenable d'inflammation à la tumeur, & qu'il eſt probable que l'on accélérera la ſuppuration en augmentant un peu les ſymptomes inflammatoires : mais dans ces cas, où les ſtimulans ſont néceſſaires, il n'y a pas de moyen plus commode ni même plus certain de les appliquer, que d'ajouter aux cataplaſmes une petite quantité de galbanum purifié, ou de quelque autre gomme chaude, diſſoute dans le jaune d'œuf. L'on peut encore, dans quelques cas, remplir la même indication avec plus de certitude, en mêlant une petite quantité de cantharides au cataplaſme que l'on ſe propoſe d'appliquer.

Mais ces ſubſtances ſtimulantes ne ſont point néceſſaires toutes les fois que l'inflammation eſt portée à un degré convenable ; il y a même lieu de croire, d'après les obſervations que nous venons de faire, qu'elles pourroient être nuiſibles dans beaucoup de cas.

On retire ſouvent beaucoup d'avantage des emplâtres compoſées de gommes chaudes, dans les tumeurs accompagnées de peu ou point d'inflammation, & que l'on dit être communément de nature froide, parce qu'elles ſont, en général, indolentes, & ſuppurent très-lentement. Ces emplâtres ſont alors utiles, non ſeulement en raiſon du ſtimulus & de l'irritation qu'elles occaſionnent, mais même en raiſon de la chaleur qu'elles entretiennent dans la partie. Elles ſont particuliérement néceſſaires lorſque le malade eſt obligé de ſortir,

& ne peut renouveller aſſez fréquemment les cataplaſmes, ni les appliquer auſſi convenablement : excepté ces cas, les derniers ſont toujours préférables, pour des raiſons faciles à ſaiſir.

Les ventouſes, appellées communément *ſeches*, c'eſt-à-dire appliquées ſans l'uſage du ſcarificateur ſur la partie affectée, ou le plus près poſſible, ſont ſouvent utiles pour favoriſer la ſuppuration des tumeurs inflammatoires. Non-ſeulement ces ventouſes peuvent être néceſſaires ou utiles dans les derniers cas dont j'ai parlé, où il paroît qu'il y a défaut d'inflammation; mais même dans toutes les tumeurs qui étoient réellement d'une nature indolente, & où il y avoit encore quelque eſpérance d'obtenir la ſuppuration. J'ai rarement retiré autant d'avantage de tout autre remède.

On peut, en général, s'attendre à obtenir une ſuppuration parfaite en faiſant uſage de ces différentes applications, avec les reſtrictions dont j'ai fait mention, pendant un temps plus ou moins conſidérable, en raiſon du volume de la tumeur, de ſa ſituation, & des autres circonſtances.

On connoît que la matière contenue dans la tumeur eſt à un point de maturité parfaite, lorſqu'on s'apperçoit de la rémiſſion de tous les ſymptomes inflammatoires : la douleur pulſatile, qui étoit fréquente avant, ſe diſſipe alors ; le malade ſe plaint ~~d'une~~ douleur plus ſourde, plus conſtante & plus profonde ; la tumeur s'élève dans quelques-unes de ſes parties, en général vers ſon milieu : on obſerve dans cet endroit, ſi la matière n'eſt pas renfermée dans un cyſte, ou profondément ſituée, une couleur d'un blanc jaunâtre, au lieu de la couleur rouge foncée qui

existoit d'abord; &, en comprimant cette partie, on apperçoit sensiblement la fluctuation d'un fluide qui est au-dessous. Il arrive cependant quelquefois que l'abcès étant recouvert de muscles & d'autres parties épaisses, l'on ne peut facilement distinguer la fluctuation, quoique le concours des circonstances ne permette guère de douter qu'il y ait un amas même considérable de matière; mais il est rare qu'elle soit située si profondément qu'on ne puisse la découvrir en y apportant une attention convenable.

Cette circonstance est très-importante dans la pratique, & elle exige plus d'attention qu'on n'y en apporte communément. Il n'y a aucune partie des fonctions du Chirurgien, où l'expérience réitérée soit plus utile que dans ce cas, quelque simple qu'il paroisse. Il est certain que rien ne fait reconnoître plus facilement un homme qui a beaucoup pratiqué & observé, que la facilité avec laquelle il reconnoît des amas de pus profondément situés : rien, au contraire, n'est plus nuisible à la réputation du Chirurgien, que de porter, dans des cas semblables, un jugement peu exact ou faux; car, dans les maladies de ce genre, l'événement démontre enfin, en général, la vérité à tous ceux qui y sont intéressés.

Outre ces symptomes locaux, dont j'ai fait l'énumération, qui démontrent l'existence du pus, le malade est sujet, lorsque la suppuration commence, à des frissons fréquens. Néanmoins, il est rare qu'on les observe distinctement, à moins que l'amas du pus ne soit considérable, ou qu'il soit situé intérieurement sur quelque viscère. Mais ils ont constamment lieu dans tous les grands abcès; & lorsqu'ils se trouvent réunis aux autres

ſymptomes de ſuppuration, ils contribuent toujours à aſſurer le véritable genre de la maladie.

§. IV. *Des abcès, & du temps convenable de les ouvrir.*

C'EST une règle générale, dans le traitement des abcès, de ne point donner d'iſſue aux matières qu'ils renferment, avant que la ſuppuration ſoit complétement formée; lorſqu'on les ouvre long-temps avant ce temps, & qu'il y reſte encore une dureté conſidérable, leur traitement devient communément fort embarraſſant, & il eſt rare qu'ils ſe guériſſent facilement.

Il eſt cependant néceſſaire de s'écarter, dans quelques cas, de cette règle générale, & d'ouvrir les abcès beaucoup plus tôt, ſur-tout lorſqu'ils ſont critiques; tels que ceux qui ſurviennent dans le cours des fièvres malignes. Dans la peſte, l'on conſeille auſſi communément d'ouvrir ces tumeurs, dès qu'elles ſont ſuffiſamment avancées, & de ne pas attendre qu'elles ſoient parvenues à un point parfait de maturité (1); car l'on a obſervé que les malades retiroient alors plus

(1) L'on a remarqué, dans les dernières peſtes qui ont régné en Europe, que les abcès qui ſurvenoient dans cette maladie, devoient ſe traiter de la même manière que ceux qui étoient produits par une cauſe ordinaire. Ainſi Chenot veut qu'on favoriſe la ſuppuration de ces abcès, & qu'on les ouvre dès qu'elle eſt formée. M. Samoëlowitz confirme cette pratique; il ajoute même que l'expérience lui a démontré, dans la peſte de Moſcow, que la méthode contraire étoit pernicieuſe. J'ai fait la même obſervation dans les abcès qui ſurviennent dans le cours des fièvres lentes nerveuſes : le moyen le plus ſûr eſt de tenter la

d'avantage de l'évacuation prompte de la matière, qu'ils ne souffroient de l'ouverture un peu prématurée des tumeurs de cette nature.

Les abcès, situés sur une articulation, ou sur quelque grande cavité, telles que la poitrine ou l'abdomen, doivent toujours s'ouvrir dès qu'on y apperçoit la moindre fluctuation, sur-tout quand ils paroissent s'étendre profondément; car la résistance étant égale de chaque côté, la tumeur a autant de disposition à se rompre à l'intérieur qu'à l'extérieur; & l'on sait que la suite des abcès considérables qui s'ouvrent, sur-tout dans quelques-unes des grandes cavités, est le plus communément mortelle, comme le prouve le cas suivant, dont j'ai été témoin il y a quelque temps, & que l'on auroit pu prévenir avec très-peu d'attention.

Un Chirurgien célèbre, & fort occupé, fut consulté par un jeune homme qui, paroissant jouir d'une bonne santé, portoit un abcès fort considérable sur le côté gauche de la poitrine. On y découvroit très-sensiblement, par la compression, la fluctuation d'un fluide. Deux consultans, qui étoient présens, convinrent qu'il falloit ouvrir l'abcès, pour donner issue à la matière qui y étoit contenue. Celui qui étoit chargé

---

résolution par les antiphlogistiques, ou de modérer l'inflammation locale par les sangsues & les ventouses scarifiées. *Voyez* les notes que j'ai ajoutées aux *Elémens de Médecine pratique de M. Cullen*, n°. 694. Néanmoins, dans les cas d'étranglement, où la partie est tellement tendue & enflammée qu'il y a lieu de redouter la gangrène, il faut avoir recours aux incisions profondes, le plus promptement possible.

de l'opération ayant beaucoup d'affaires, ne pût fixer de temps plus proche pour la faire, que le troisième jour, à compter du moment où l'on étoit venu le consulter : mais malheureusement le malade mourut subitement dans son lit, la nuit qui précéda le jour où l'on devoit ouvrir l'abcès.

En examinant le cadavre, on apperçut que la tumeur avoit totalement disparu, sans qu'il se fût fait aucune ouverture à l'extérieur. Mais en ouvrant la poitrine, l'on vit que la matière de l'abcès s'étoit épanchée intérieurement sur les poumons, ce qui avoit produit sur le champ la suffocation.

Excepté les cas que je viens de citer, il faut toujours observer la règle générale, de n'ouvrir les abcès, comme je l'ai remarqué, que quand la suppuration est complétement formée. Après avoir déterminé le temps convenable de donner issue à la matière accumulée, il me reste à examiner la manière de faire l'ouverture.

§. V. *Des différentes méthodes d'ouvrir les abcès.*

Les auteurs recommandent deux moyens différens d'ouvrir les abcès, savoir le caustique & l'incision. On a fait plusieurs objections contre le premier, qui, sans avoir aucun avantage évident sur la simple incision, produit beaucoup plus de douleur lorsque la partie enflammée est fort sensible; d'ailleurs, ses effets sont plus lents, & le Chirurgien n'en est jamais tellement le maître, qu'il en puisse borner précisément l'action aux parties qu'il a en vue de détruire; car tous les caustiques, quelque attention qu'on y apporte, s'étendent quelquefois plus loin, & pénètrent

plus profondement qu'on ne le desire ou qu'on se le propose. J'en vis, il y a quelques années, un exemple remarquable, dans une circonstance où il n'y avoit pas apparence que l'on pût s'attendre à un accident de cette nature.

L'on avoit appliqué le caustique sur la partie antérieure du scrotum, dans la vue d'obtenir la cure radicale d'un hydrocèle; mais soit qu'il y eût très-peu d'eau d'accumulée, ou qu'il se fût formé, dans cet endroit, une adhérence du testicule à la tunique vaginale, ce qu'il ne m'est pas possible de déterminer, le caustique pénétra jusqu'à la substance du testicule, & occasionna au malade, comme il est facile de se l'imaginer, une douleur des plus vives. L'on obtint, il est vrai, la guérison par ce moyen; mais le danger qui doit résulter d'un pareil accident, quoiqu'il ne puisse arriver que rarement, suffit, à ce que je crois, pour former une forte objection contre l'usage des caustiques dans tous les cas de ce genre. Il me paroît qu'on les abandonne généralement aujourd'hui (1), & que l'on donne, avec raison, la préférence au bistouri.

Les tumeurs qui ne sont pas fort étendues, s'ouvrent communément en faisant, avec la lancette ou le bistouri, une incision longitudinale, que l'on dirige de manière qu'elle se termine sur la partie la plus déclive de la tumeur, en la prolongeant, autant qu'il paroît nécessaire, pour que la matière puisse sortir librement. L'on pense, en général, qu'il suffit, dans ces cas,

---

(1) Lorsque les tumeurs sont considérables, & que l'on veut obtenir une suppuration longue & abondante, le caustique est préférable au bistouri.

que l'incision s'étende sur environ les deux tiers de la tumeur.

Néanmoins, l'on ouvre communément, dans toute leur longueur, les abcès qui ont une étendue considérable : plusieurs auteurs conseillent même, lorsque les tégumens sont fort distendus, d'en emporter une partie. Mais l'on ne doit suivre que rarement, ou même jamais, cette pratique; parce que l'on ne voit guère d'abcès dont le volume augmente au point de détruire entiérement la force contractile des tégumens; & tant que cette force subsiste à un degré quelconque dans une partie, il y a lieu d'espérer qu'elle recouvrira ses premières dimensions. Il est même étonnant combien cette observation peut être généralisée. On a souvent vu la peau recouvrir entiérement son ton, après en avoir été complétement privée long-temps.

Telles sont les différentes manières d'ouvrir les abcès avec le bistouri. Néanmoins, toutes sont sujettes à quelques inconvéniens; premiérement, dès que l'incision est faite, la matière contenue dans la tumeur, s'évacue tout-à-coup & d'un seul jet; d'où il résulte souvent, quand l'amas de pus est considérable, des syncopes & d'autres symptomes désagréables : secondement, cette manière d'opérer donne un libre accès à l'air sur une grande étendue de la surface ulcérée; ce qui est constamment suivi d'effets très-fâcheux, sur-tout dans les abcès considérables.

Il n'y a pas de praticien qui ne connoisse les effets funestes que l'air produit sur tous les ulcères; mais son influence pernicieuse sur les abcès nouvellement ouverts, est réellement, dans beaucoup de cas, une chose étonnante. D'abord

il en résulte un changement total dans la nature de la matière; un pus très-louable se transforme quelquefois en une matière ichoreuse mal digérée; il survient ensuite de la vîtesse dans le pouls, des sueurs colliquatives, & d'autres symptomes de fièvre hectique, qui communément font périr le malade en peu de temps, lorsque l'amas de pus est considérable, ou qui se terminent par une phthisie confirmée, plus ou moins promptement mortelle.

J'ai eu de fréquentes occasions d'observer ces effets funestes, & il est très-probable qu'ils sont tous produits uniquement par l'admission de l'air; car l'on voit un grand nombre de malades porter pendant très-long temps, à la suite des maladies inflammatoires, des abcès considérables, où le pus est parfaitement formé, sans qu'il se manifeste aucun symptome de fièvre hectique. Mais j'ai observé, toutes les fois que ces abcès excédoient un volume médiocre ou ordinaire, & qu'on y faisoit une large incision, qu'il survenoit presque toujours différens symptomes de fièvre hectique, généralement même, en moins de quarante-huit heures, à compter du moment de l'ouverture de l'abcès.

Il est peut-être difficile d'expliquer comment l'admission de l'air dans un abcès produit des effets si puissans & si subits. L'irritation qu'il excite sur une grande étendue de la surface ulcérée, est probablement une des raisons de ces effets. Il est possible que l'air, en agissant comme un stimulus sur les extrémités des pores absorbans qui s'ouvrent dans l'ulcère, donne lieu à une absorption plus considérable de matière ; ou même, qu'en augmentant l'état putride de la

matière épanchée, il communique à toute celle qui eſt abſorbée plus d'activité pour produire les différens ſymptomes d'hétiſie.

Pluſieurs circonſtances rendent au moins très-probable que l'augmentation de putridité eſt la cauſe principale des effets funeſtes que produit l'admiſſion de l'air dans les ulcères; car, premiérement, la matière qui ſort des abcès eſt communément douce, & n'exhale aucune odeur déſagréable lorſque l'ouverture eſt récente; mais on la voit preſque conſtamment perdre ſa conſiſtance, devenir âcre, & plus fétide au bout d'un petit nombre de panſemens; ce qui eſt une preuve certaine qu'elle a acquis un degré plus conſidérable de putridité. L'on peut encore, d'après ce principe, rendre raiſon de l'action de pluſieurs remèdes dont l'on fait communément uſage dans le traitement des ulcères, & ſur-tout de l'air fixe, ce puiſſant antiſeptique qui a été tant recommandé par un grand nombre de praticiens.

L'on ſait auſſi, d'après des expériences réitérées, que les autres ſubſtances, de même que la partie du ſang dont ſe forme le pus, ſe putréfient, en général, plus promptement par l'admiſſion de l'air, que quand elles en ſont à l'abri, quoique expoſées au même degré de chaleur (*).

Il réſulte de ces obſervations qu'il eſt néceſſaire d'uſer des plus grandes précautions pour empêcher, autant qu'il eſt poſſible, que l'air ne frappe la ſurface interne d'un abcès quelconque. Je remarquerai que l'on peut y parvenir très-

(*) *Voyez* les expériences de Pringle & de Gaber ſur ce ſujet. *Loc. cit.*

facilement

facilement & efficacement, en ouvrant les abcès de ce genre par le moyen d'un séton, au lieu de recourir au caustique ou au bistouri.

Cette méthode de donner issue aux matières contenues dans les tumeurs par l'introduction d'un séton, renferme tous les avantages que l'on pourroit obtenir par l'incision, & jouit en outre de celui de vuider les tumeurs, quelque volumineuses qu'elles soient, non tout à coup, mais par degrés insensibles ; elle s'oppose efficacement à la libre admission de l'air ; communément elle n'est pas suivie, à beaucoup près, d'autant de douleur & d'inflammation ; & il n'en résulte jamais aucune cicatrice incommode ou désagréable, comme il arrive fréquemment après une large incision.

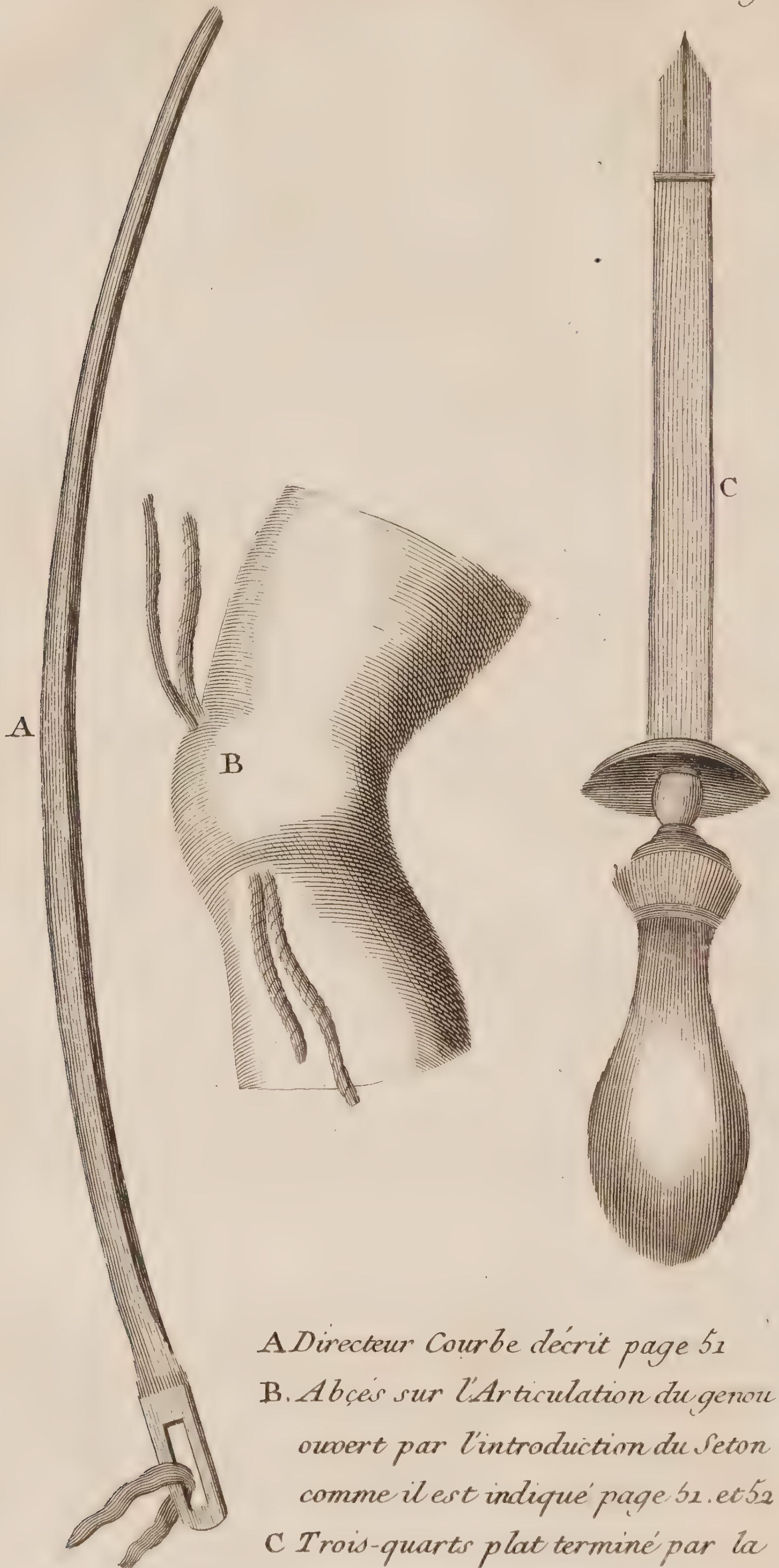
L'on avoit autrefois coutume, dans l'hôpital royal d'Edimbourg, de faire l'ouverture des grands abcès, de même que de ceux qui étoient d'un volume médiocre, en pratiquant de larges incisions, suivant la méthode ordinaire : il en résultoit les conséquences dont je viens de faire mention. Plusieurs malades étoient attaqués de fièvres hectiques si rebelles, qu'ils n'en relevoient jamais ; & d'autres, qui paroissoient se rétablir avec le temps, restoient communément tellement affoiblis, qu'ils devenoient très-sujets à d'autres maladies, dont il étoit rare qu'ils pussent parfaitement guérir.

Telles étoient les suites les plus fréquentes du traitement des abcès considérables par l'incision, & l'on en observera fréquemment de semblables dans les endroits où cette pratique est encore en usage : mais depuis que l'on a commencé à se servir généralement du séton dans notre hôpital,

on n'éprouve que rarement ou point de ces désagrémens. L'on a ouvert plusieurs tumeurs très-considérables de cette manière : les suites en ont généralement été très-heureuses, lorsque les malades jouissoient d'ailleurs d'une bonne santé : il en est même encore résulté un autre avantage, c'est que fréquemment on a obtenu la guérison dans un espace de temps au moins une fois plus court que celui qui est communément nécessaire lorsque l'on pratique de larges incisions.

Plusieurs auteurs ont parlé de l'ouverture des abcès par l'introduction du séton; l'on a même fréquemment fait usage de ce moyen dans des cas où il y avoit un amas médiocre de matière. Néanmoins, je crois que cette méthode n'a jamais été si générale qu'elle l'est depuis vingt ans, tant dans l'hôpital que chez les particuliers. On en est particuliérement redevable à M. James Rae, chirurgien d'Edimbourg; car on ne peut s'empêcher de convenir qu'il a le premier proposé l'usage général des sétons dans ces cas. Il a même inventé plusieurs instrumens, à l'aide desquels on peut facilement introduire le séton dans presque tous les abcès, quelque profondément qu'ils soient situés, & quelles que soient les parties sur lesquelles ils s'étendent, sans courir aucun risque de blesser les gros vaisseaux sanguins, les nerfs ou les tendons qui se trouvent dans le voisinage.

On conserve, dans l'hôpital d'Edimbourg, plusieurs instrumens de ce genre, dont l'on peut faire choix suivant le volume des abcès. L'invention en est très-ingénieuse; &, comme je l'ai déjà observé, ils remplissent, on ne peut mieux, leur objet. Mais le directeur courbe que j'ai fait graver dans la figure, remplit également



A *Directeur Courbe décrit page 51*
B. *Abçés sur l'Articulation du genou ouvert par l'introduction du Seton comme il est indiqué page 51. et 52*
C *Trois-quarts plat terminé par la pointe d'une Lancette*

bien l'indication que l'on a en vue, & paroît plus convenable en raiſon de ſon extrême ſimplicité. L'on s'en ſervira de la manière ſuivante.

On fait d'abord, avec la lancette, dans la partie ſupérieure de l'abcès, une ouverture ſuffiſante pour recevoir le ſéton; l'on introduit enſuite le directeur, enfilé d'une mêche de coton, telle que celle dont on ſe ſert pour les chandelles, ou de ſoie molle, d'un volume proportionné à la groſſeur de la tumeur; l'on dirige inférieurement la pointe de l'inſtrument juſqu'à ce que l'on puiſſe la ſentir à l'extérieur, exactement dans la partie la plus déclive de la tumeur. L'on fait alors, avec le biſtouri, une inciſion ſur l'extrémité inférieure du directeur, que l'on fait tenir ferme par un aide; il faut que cette ouverture ſoit un peu plus grande que la première, pratiquée avec la lancette, ſans quoi, l'orifice inférieur n'étant pas plus large que le ſupérieur, la matière pourroit tranſuder par la partie ſupérieure; ce qui eſt toujours incommode pour le malade; mais on évitera cet inconvénient, en faiſant attention à cette circonſtance. L'on retire enſuite le directeur par en bas avec le ſéton, juſqu'à ce qu'il en ſorte deux ou trois pouces par l'orifice inférieur; & afin qu'il puiſſe couler facilement la première fois qu'on l'introduit, ainſi que dans les panſemens ſuivans, l'on enduit de quelque onguent émollient la quantité dont on doit ſe ſervir.

On peut changer le ſéton vingt-quatre heures ou environ après l'avoir introduit; &, pour cet effet, on en tire en bas une longueur ſuffiſante pour retrancher toute la partie qui ſe trouvoit renfermée dans l'abcès; ce qui ſe réitère ainſi

tous les jours auſſi long-temps que les circonſtances paroiſſent l'exiger.

On obtient, par ce moyen, un écoulement régulier & lent de la matière; les parois de l'abcès ont la liberté de ſe contracter graduellement; le frottement du ſéton ſur leurs ſurfaces y excite une inflammation légère, qui contribue à les unir, & à produire entre elles une adhérence étroite, beaucoup plus promptement que par toute autre méthode. A meſure que l'écoulement ſe modère, on diminue par degrés la groſſeur du ſéton; ce que l'on obtient facilement en ôtant un des fils du coton tous les deux ou trois jours. On le ſupprime enfin entiérement lorſqu'il ne ſort guère plus de matière que pourroit en produire l'irritation ſeule du ſéton; &, en comprimant légérement les parties quelques jours après, par le moyen du bandage roulé, on peut, en général, s'attendre à une guériſon aſſurée & durable.

En parlant de l'introduction du ſéton, j'ai recommandé expreſſément de la faire de haut en bas, c'eſt-à-dire, en pratiquant une ouverture à la partie ſupérieure de l'abcès, parce que quand l'on fait la première ouverture ſur la partie déclive de la tumeur, il en ſort ſur le champ une grande quantité de matière; ce qui produit l'affaiſſement des parois de la partie ſupérieure, & rend le paſſage du directeur à travers toute l'étendue de l'abcès beaucoup plus difficile, que quand on opère de la manière que je viens d'indiquer. Lorſqu'elle eſt convenablement exécutée, le fond de la tumeur reſte juſqu'au dernier moment auſſi diſtendu que les autres parties, parce qu'il s'échappe très-peu de matière par l'orifice

ſupérieur. L'on en retire encore l'avantage de conſerver propre & sèche la partie du ſéton qui reſte pour les panſemens ſuivans ; avantage qu'on ne peut obtenir lorſqu'on fait l'introduction d'une manière oppoſée.

Ces détails paroîtront peut-être trop minutieux & même ſuperflus à quelques lecteurs ; mais je penſe qu'on ne peut jamais trop s'étendre, lorſqu'il s'agit d'expoſer avec clarté, & de rendre évidente une pratique utile.

Tout ce que je viens de dire ſur l'uſage des ſétons, dans les cas d'abcès produits par des inflammations récentes, eſt également applicable aux tumeurs qui ſubſiſtent depuis fort long-temps, lorſqu'elles renferment une matière de nature purulente, ou qui n'a pas beaucoup plus de conſiſtance que le pus. Toutes les tumeurs enquiſtées du genre des mélicéris, mais dont la matière eſt un peu fluide, ſe traitent avec autant de ſuccès de cette manière que les abcès récens. Ainſi cette pratique n'eſt nullement bornée à un ſeul genre de tumeurs; il eſt même probable qu'on peut en faire uſage dans d'autres eſpèces, pour leſquelles on ne l'a pas encore recommandée.

Cette méthode convient particuliérement dans toutes les ſuppurations des parties glanduleuſes, où l'admiſſion de l'air eſt ſuivie de conſéquences plus fâcheuſes que dans les autres parties. Ainſi, lorſque l'on juge convenable d'ouvrir les tumeurs ſcrophuleuſes mollaſſes, on obtient communément une guériſon beaucoup plus prompte & plus facile en ſe ſervant du ſéton, qu'en faiſant une large inciſion. Les bubons vénériens parvenus à un point de maturité parfaite, ſe guériſſent beaucoup plus promptement & avec moins

de désagrément par cette méthode, que par toute autre, lorsque les tégumens ne sont pas fort amincis par une distension extrême long-temps continuée.

Les effets avantageux de cette pratique, dans tous les cas d'abcès, étant aussi sensibles, M. Rae en fit enfin usage, il y a plusieurs années, dans l'hôpital d'Edimbourg, pour l'hydrocèle, ou l'amas d'eau dans la tunique vaginale du testicule ; & on l'a depuis souvent adoptée dans des cas semblables. Néanmoins, les effets que j'en ai vu fréquemment résulter dans cette maladie, m'obligent d'avouer que je suis très-incertain si l'on doit la préférer ou non à la simple incision. Je ne connois, à la vérité, aucun cas où l'opération, convenablement faite, ait manqué de produire une cure radicale ; mais le frottement que produit sur le corps du testicule le séton que l'on y applique immédiatement dans cette opération, occasionne, en général, un degré très-considérable d'inflammation ; souvent même j'ai cru remarquer que cette inflammation étoit plus forte que celle qui résulte communément de l'incision. Mais de nouvelles expériences pourront décider une question aussi importante.

Telle étoit mon opinion en 1778, lorsque je publiai la première édition de ce livre. Depuis ce temps, je n'ai eu aucune raison de changer d'idée ; je me suis seulement convaincu de plus en plus que le traitement de l'hydrocèle par le séton est beaucoup plus douloureux qu'aucune des autres méthodes curatives aujourd'hui adoptées ; & ses effets ne sont pas plus certains que ceux de l'incision simple. En conséquence, quoiqu'il ne me soit pas encore possible de parler

avec précision des avantages de cette opération, je suis maintenant persuadé que l'on doit, dans tous les cas, préférer l'incision.

Lorsqu'on se décide à faire usage du séton dans de pareils cas, la méthode de l'introduire avec un directeur courbe d'un volume convenable, comme nous l'avons indiqué pour les abcès, me paroît plus simple, sans être peut-être, à d'autres égards, meilleure que celle qui a été recommandée depuis peu par M. Pott, qui se sert du trois-quart ordinaire. Il me paroît que cette manière d'opérer n'est ni aussi sûre, ni aussi aisée à exécuter; car il est arrivé à des chirurgiens habiles, qui existent encore, de percer la substance du testicule en se servant, dans le cas d'hydrocèle, de cet instrument, dont l'introduction est fort difficile, en raison de sa forme ronde. Si cependant l'on adopte l'usage du trois-quart, dans la vue d'obtenir une cure palliative ou radicale, on réussira beaucoup plus facilement en préférant au trois-quart ordinaire celui dont l'extrémité ressemble à celle d'une lancette, comme il est représenté dans la figure. J'ai fait faire, il y a quelques années, un large instrument de ce genre, pour la paracentèse de l'abdomen, qui, ayant réussi autant qu'on pouvoit l'espérer, a été souvent mis en usage depuis, & est aujourd'hui très-généralement adopté (*).

(*) M. Thomas Hay, chirurgien d'Edimbourg, a inventé, il y a quelques années, un directeur courbe, tel que celui que je recommande ici, qui a été depuis mis en usage pour l'introduction du séton dans le cas d'hydrocèle, & qui a très-bien réussi.

SECTION IV.

De la gangrène.

§. I. *Remarques générales ſur la gangrène.*

APRÈS avoir parlé ſuffiſamment des terminaiſons de l'inflammation par la réſolution & la ſuppuration, la gangrène ou la mortification eſt l'objet dont nous devons maintenant nous occuper.

Nous avons déjà fait une énumération particulière des différens ſignes qui annoncent la gangrène ; & il eſt inutile d'en faire ici une récapitulation complète. On peut ſeulement remarquer que la mortification parfaite, ou le dernier état de la gangrène, ſe reconnoît uniquement en ce que la partie malade devient totalement noire, toute douleur & toute ſenſation ceſſent, & il s'en exhale une fétidité conſidérable ; enfin, la molleſſe ou la flaccidité s'y manifeſte auſſi en général, & ſe réunit à la diſſolution totale des différentes parties dont l'organe eſt compoſé.

Je me ſuis contenté de dire que la flaccidité ſe manifeſte, en général, parce que les différens ſignes que j'ai rapportés plus haut, ſont ceux qui s'obſervent le plus fréquemment ; mais il y a quelques exemples de ce qu'on appelle *gangrène sèche*, où le dernier état de mortification ſubſiſte très-long-temps dans les parties affectées, ſans qu'elles deviennent fort flaſques, ou qu'elles tombent en diſſolution.

Néanmoins, cela n'arrive jamais à la ſuite de l'inflammation ; on l'obſerve communément dans les endroits où la circulation du ſang a été arrêtée par une compreſſion quelconque, telles que les tumeurs, les ligatures, ou d'autres cauſes ſemblables, capables d'obſtruer les artères principales qui s'y rendent. Lorſque le cours du ſang eſt complétement arrêté, ces cauſes produiſent toujours une gangrène très-lente : alors les parties ne reçoivent plus de nouveaux fluides : & comme il continue à ſe faire une évaporation conſidérable, il n'eſt pas poſſible qu'il y ſurvienne un degré d'humidité auſſi grand que dans les autres cas de gangrène. Ainſi, l'on a aſſez convenablement nommé cette eſpèce gangrène sèche.

Les auteurs rapportent encore d'autres variétés de cette maladie, telle que la gangrène blanche (*), dans laquelle les parties que l'on ſuppoſe mortifiées ne deviennent pas noires, mais conſervent preſque leur couleur naturelle, &c. L'on peut néanmoins douter que ces maladies puiſſent proprement ſe rapporter à la gangrène : l'on n'obſerve jamais de ſemblables variétés dans l'eſpèce de gangrène qui ſuccède à l'inflammation, dont nous devons nous occuper dans cet ouvrage. Je crois, en conſéquence, qu'il n'eſt pas néceſſaire de faire ici des recherches ultérieures ſur cet objet, d'autant plus que preſque toute la méthode curative que nous allons indiquer, convient, à peu de choſe près, aux différentes variétés de la maladie.

Aucune maladie inflammatoire ne ſe termine plus fréquemment par la gangrène, que celle qui

---

(*) Queſnay, *Traité de la Gangrène*, p. 337.

porte le nom d'éryſipèle. Le phlegmon, qui ſe trouve compliqué, même légérement, avec une affection éryſipélateuſe, ce qui arrive aſſez fréquemment, paroît toujours acquérir la même tendance, il ſuppure, comme je l'ai déjà remarqué, plus difficilement que le véritable phlegmon, & eſt plus ſujet à paſſer à l'état de gangrène.

Il n'y a pas de moyen plus convenable & plus efficace pour prévenir la gangrène dans toute eſpèce d'inflammation, que de tenter d'en obtenir la réſolution ou la ſuppuration. J'ai indiqué ſuffiſamment plus haut les différens remèdes qui conviennent pour remplir ces deux indications. Mais, dans quelques cas, la maladie eſt déjà fort avancée, & la gangrène a commencé à ſe manifeſter, lorſque l'on a recours au Chirurgien; dans d'autres, l'inflammation eſt portée à un tel point, & ſes progrès ſont ſi rapides, que la gangrène ſurvient malgré tous les remèdes qu'il eſt poſſible d'appliquer; quelquefois même cela arrive ſi promptement, qu'à peine a-t-on pu parfaitement diſtinguer l'état inflammatoire, que la gangrène commence à ſe manifeſter.

§. II. *Obſervations ſur les charbons, conſidérés comme une eſpèce de gangrène.*

Ce progrès rapide de la maladie s'obſerve, le plus fréquemment, dans les cas de charbons, où l'inflammation paſſe ſi promptement à la gangrène, qu'il eſt rare d'obſerver aucune tumeur ſenſible, lorſque les parties noirciſſent, & ſont affectées d'une véritable gangrène, ce qui arrive ſouvent dans l'eſpace de vingt-quatre heures, à compter du premier moment de l'attaque.

Les progrès rapides que fait communément cette maladie, la rendent la plus terrible & peut-être même la plus dangereuſe eſpèce d'inflammation. Lorſqu'elle attaque quelques-uns des viſcères internes, comme cela arrive quelquefois, il eſt probable qu'elle doit toujours être mortelle; car aucun remède connu ne peut arrêter ſa marche vers le dernier état de mortification. Néanmoins, les charbons qui affectent les parties externes, ſans s'étendre beaucoup, & qui ne ſont ſitués ſur aucun vaiſſeau ſanguin, ni ſur aucun nerf conſidérable, ſe terminent fréquemment d'une manière moins fâcheuſe, c'eſt-à-dire, par la perte des parties affectées.

Comme les charbons ſe manifeſtent communément ſans aucune cauſe externe évidente, il eſt très-probable qu'ils ſont dus, en général, à un état ſcorbutique ou putride des fluides; car, lorſque la putreſcence domine dans le ſyſtême, toute affection inflammatoire qui ſurvient, paſſe alors beaucoup plus rapidement à l'état de gangrène, que l'inflammation ne le fait dans toute autre circonſtance.

Ce qui confirme particuliérement que la cauſe des charbons peut ſe rapporter à un état de putreſcence du ſyſtême, c'eſt qu'ils ſont un ſymptome très-fréquent des maladies peſtilentielles. On les obſerve, il eſt vrai, quelquefois en Ecoſſe, où l'on ne voit jamais la peſte; mais il s'en faut de beaucoup que le véritable charbon ſoit une affection commune.

Dans ces cas, il eſt très-aiſé de rendre raiſon de la gangrène, par la diſpoſition aux maladies putrides qui exiſtoit précédemment: mais de quelle manière eſt-elle produite par l'inflammation dans

les autres circonſtances où l'on ne peut admettre une pareille diſpoſition ? C'eſt ce qui va faire l'objet de nos recherches.

§. III. *Des cauſes de la gangrène.*

NOUS avons tâché de prouver que l'action augmentée des vaiſſeaux d'une partie, étoit la cauſe immédiate ou prochaine de l'inflammation ; je penſe que la même cauſe ſuffira, dans beaucoup de cas, pour expliquer la manière dont ſurvient la gangrène.

Un des effets évidens de l'action augmentée des vaiſſeaux qui s'obſerve dans toutes les inflammations, eſt l'introduction forcée d'une plus grande quantité des parties les plus denſes du ſang dans les petits vaiſſeaux capillaires qui ne ſont pas naturellement conformés de manière à leur livrer paſſage. Si cet effet n'eſt pas conſidérable, la circulation ſe rétablit fréquemment en peu de temps, ſans aucune conſéquence fâcheuſe ; lors même qu'il s'eſt fait un épanchement médiocre de la partie ſéreuſe du ſang dans le tiſſu cellulaire, ſouvent le fluide eſt abſorbé de nouveau, & l'on obtient ainſi la guériſon par la réſolution. Mais ſi l'action des vaiſſeaux eſt augmentée à un tel point que cet épanchement devienne plus conſidérable, la ſuppuration doit en être la ſuite la plus ordinaire.

De même lorſqu'une forte cauſe déterminante agit ſur un ſujet déjà diſpoſé aux maladies inflammatoires ; telle eſt, par exemple, une plaie avec déchirement chez un jeune homme fort & vigoureux, l'irritation violente qui s'enſuit augmente tellement l'action des vaiſſeaux, que les

parties rouges s'extravafent en même temps que le férum; d'où il réfulte un amas de fluide qui fermente très-facilement, en raifon du degré confidérable de chaleur que la maladie entretient: cette fermentation ne peut déterminer la fuppuration, parce que la matière fur laquelle elle agit (*) n'en eft pas fufceptible de fa nature; & la partie rouge du fang étant particuliérement difpofée à paffer à la fermentation putride (**), il doit néceffairement en réfulter la gangrène, que l'on peut ici confidérer comme le dernier terme de la putréfaction.

Dès que la gangrène s'eft une fois formée de cette manière dans une partie, il n'eft pas difficile de rendre raifon de fes progrès. Les particules putrefcentes de la tumeur, s'introduifant dans le tiffu cellulaire des parties voifines faines, propagent de cette manière la contagion, & y déterminent très-promptement la même maladie. La gangrène s'étend ainfi jufqu'à ce qu'elle rencontre une partie, peut-être naturellement plus irritable que les autres, ou devenue telle par l'ufage des différens remèdes que j'indiquerai. Le ftimulus que les particules putrides produifent toujours, détermine facilement dans cette partie un certain degré d'inflammation nouvelle, qui

---

(*) M. Gaber, en parlant de fes expériences fur la partie rouge du fang, dit qu'il n'en put jamais obtenir de véritable pus; & il ajoute même, « *vero fimilius ergo* fangui» nem *cæteris puris principiis admixtum*, *ipfum magis* fœti» dum *& deterius reddere*, *&c.* ». Loco citato, p. 87.

(**) Car quelques fubftances animales, telles que l'urine, la bile, & la partie rouge du fang, fe putréfient *promptement. Expériences de Pringle*, *Appendix*, p. 6.

rend les parties plus fermes, plus compactes; & par conséquent moins perméables à la contagion putride; & la suppuration, qui est la suite nécessaire de l'inflammation, sépare, en général, complétement & très-promptement, la partie malade de celles qui sont saines.

Enfin, c'est un fait généralement connu des praticiens, que la séparation des parties malades n'a jamais lieu qu'elle n'ait été précédée d'une semblable inflammation, dont la suppuration est la suite; & il me paroît au moins très-probable que la cause que j'ai donnée de ces symptomes est la véritable, d'après les différentes circonstances dont j'ai fait mention.

Je crois avoir rendu raison, d'une manière assez satisfaisante, des symptomes locaux de la gangrène. Quant à la foiblesse du pouls, qui survient toujours dans les gangrènes étendues, & qui est certainement le changement le plus remarquable qui s'opère en général dans le systême, on doit la considérer comme une conséquence très-naturelle de cette foiblesse, qui paroît accompagner constamment & nécessairement l'état de putrescence des fluides, quelle qu'en soit la cause : circonstance dont nous avons particuliérement démontré la réalité par l'exemple des fièvres putrides & du scorbut, dont les principaux symptomes caractéristiques sont toujours la langueur du pouls & la foiblesse générale.

§. IV. *Du pronostic de la gangrène.*

Le pronostic de la gangrène doit toujours être au commencement fort douteux; car, dans les plus légères affections de ce genre, le systême

eſt quelquefois tellement altéré par la contagion que lui communique l'abſorption de la matière putride, que les malades périſſent tout-à-coup, avant que l'on ait pu s'appercevoir d'aucun danger imminent.

Néanmoins, lorſque, à la ſuite d'une inflammation produite par une cauſe externe, la gangrène n'eſt ni fort profonde, ni fort étendue, & ne paroît pas faire de progrès, le pronoſtic doit être beaucoup plus favorable que dans les cas où, provenant tout-à-coup par une cauſe interne, elle s'étend fort profondément, & ſurtout paroît faire de nouveaux progrès : dans cette circonſtance, le danger eſt toujours extrême.

Dans tous les cas de gangrène conſidérable, occaſionnée même par une cauſe externe, on ne peut pas regarder le malade comme à l'abri du danger, non-ſeulement tant que les parties mortifiées ne ſont pas ſéparées, mais même tant qu'elles ne ſont pas entiérement détachées des parties ſaines. Le poiſon des miaſmes putrides eſt d'une nature ſi pénétrante & tellement pernicieuſe, que l'on a vu ſouvent des malades périr très-promptement, ſans que l'on pût en ſoupçonner d'autre cauſe que ces miaſmes, long-temps après que les progrès de la gangrène avoient ceſſé. Il eſt à préſumer que, dans ces cas, les miaſmes putrides produiſent la mort, particuliérement par leur influence délétaire (1) ſur le ſyſtême nerveux. Dans les gangrènes qui ſubſiſtent long-temps, la maſſe générale des fluides peut

---

(1) Je me ſuis ſervi de ce terme, parce que je n'en connoiſſois pas de plus propre à exprimer l'action deſtructive des poiſons.

quelquefois être uniquement altérée par l'abſorption des vapeurs putrides; mais comme les malades affectés de la gangrène périſſent fréquemment tout à coup, avant qu'aucune putridité ait paru s'étendre dans le ſyſtême, l'on doit en conclure que cela eſt très-probablement dû à quelque affection des nerfs ou du ſenſorium commun, d'où ils tirent leur origine. De quelque manière que le foyer putride d'une partie gangrénée agiſſe, les exemples fréquens de ſon influence pernicieuſe, confirment ce que nous avons avancé, & en particulier que quiconque eſt affecté d'une gangrène réelle, ne peut être regardé comme à l'abri du danger, tant que les parties malades ne ſont pas totalement détachées de celles qui ſont ſaines.

§. V. *Des remèdes néceſſaires dans la gangrène.*

LORSQUE l'on n'a pas preſcrit la ſaignée ou d'autres évacuations pendant l'état inflammatoire qui a précédé la gangrène, & que les ſymptomes généraux d'inflammation, particuliérement le pouls vif, plein ou dur, continuent à être violens, il eſt abſolument néceſſaire, ſur-tout lorſque le malade eſt jeune & pléthorique, de vuider médiocrement les vaiſſeaux par une ſaignée générale, quand même la gangrène auroit déjà commencé à ſe manifeſter. La ſaignée, en diminuant la fièvre, & en modérant la chaleur univerſelle, eſt fréquemment un moyen ſûr de prévenir les progrès de la maladie : on peut réellement regarder, ſous ce point de vue, la ſaignée comme antiſeptique; ſouvent même elle agit plus puiſſamment comme telle, dans ce cas particulier

de gangrène, que les différentes ſubſtances auxquelles on attribue généralement une vertu antiſeptique.

Les doux laxatifs, l'uſage abondant des liqueurs rafraîchiſſantes acidulées, deviennent néceſſaires, pour les mêmes raiſons que l'on recommande la ſaignée. Mais à meſure que la mortification continue & fait des progrès, le malade eſt très-ſujet à s'affoiblir, & le pouls devient languiſſant; il faut, en conſéquence, être très-circonſpect à l'égard de toutes les évacuations, & ſur-tout de la ſaignée, & ne jamais les preſcrire qu'autant qu'elles paroiſſent abſolument néceſſaires pour *modérer les ſymptomes inflammatoires* qui ſemblent être trop violens.

Il arrive encore très-fréquemment, quand l'inflammation a fait des progrès conſidérables, que le malade eſt extrêmement affoibli par de fortes évacuations, ou uniquement par l'effet de la maladie; il faut alors ſuivre une méthode curative entiérement oppoſée à celle qui vient d'être indiquée, ſur-tout ſi le pouls eſt foible, & que les autres ſymptomes de fièvre ne ſoient pas violens. L'indication principale, dans ces circonſtances, eſt de prévenir l'excès de foibleſſe, par l'uſage convenable des cordiaux, & en particulier des toniques. Les mêmes moyens contribuent en outre à mettre le ſyſtême en état de ſe débarraſſer des parties mortifiées, ou de les détacher; car, comme nous l'avons déjà obſervé, c'eſt toujours par le ſecours de l'inflammation que s'opère la ſéparation des parties gangrénées de celles qui ſont ſaines : notre principal objet doit être, en conſéquence, d'aider la nature autant qu'il eſt poſſible, en déterminant,

par tous les moyens convenables, cette disposition particulière du systême, que l'expérience nous a appris être la plus favorable pour produire l'inflammation, & qui consiste dans un état de pléthore des vaisseaux, en général, réuni à l'augmentation de ton de ces mêmes vaisseaux, comme nous avons tâché de le prouver en parlant des causes prédisposantes de l'inflammation.

On pourroit peut-être s'imaginer que cette indication est, jusqu'à un certain point, opposée à ce que nous venons de dire de l'utilité de la saignée dans quelques cas de gangrène. Mais, en y réfléchissant, cette contradiction apparente disparoîtra. L'on sait qu'il n'y a aucune maladie où le remède le plus efficace ne puisse, prescrit à trop grande dose, souvent devenir aussi pernicieux, que celui qui seroit le plus contraire. Il en est de même de l'inflammation; portée à un certain degré, elle est souvent nécessaire pour la guérison de la gangrène; mais lorsqu'elle est trop forte, elle devient toujours extrêmement nuisible.

Il est nécessaire, pour remplir cette indication, de prescrire un régime nourrissant, avec une certaine quantité de bon vin (1) proportionnée aux forces du malade, & aux symptomes de la maladie.

Ce régime, & sur-tout l'usage convenable du vin, procure communément un avantage plus réel que toute la classe des cordiaux chauds,

(1) Les syncopes fréquentes, le pouls petit & précipité, sont les principaux symptomes qui exigent de recourir au vin : tant qu'il subsiste des signes d'inflammation, il est très-nuisible, ainsi que le régime nourrissant.

ſtimulans. Néanmoins, lorſque le malade eſt fort affoibli & très-languiſſant, on peut en preſcrire quelques-uns, tels que l'alkali volatil, & la confection cordiale (1), dont on réglera la doſe ſuivant la ſituation du malade.

De tous les médicamens recommandés juſqu'à préſent contre la gangrène, il n'y en a certainement aucun auſſi efficace que le quinquina; ſouvent il arrête, d'une manière très-ſenſible & très-active, le cours de la maladie : comme tonique très-puiſſant, il eſt probable qu'il agit en fortifiant le ſyſtême général, & qu'en le rendant ainſi plus ſuſceptible de cette tendance inflammatoire, que nous avons prouvé être ſi néceſſaire pour opérer la ſéparation des parties gangrénées, il le met en état de s'en débarraſſer : peut-être agit-il auſſi, dans quelques circonſtances, comme antiſeptique, uniquement en s'oppoſant à la putréfaction. Je penſe néanmoins que ſes effets ſont, en général, plus conſidérables comme tonique, que comme antiſeptique.

Quelle que ſoit la manière d'agir du quinquina, il n'y a pas d'eſpèce de gangrène où l'on puiſſe convenablement s'en paſſer, excepté dans le premier période de la maladie, où les ſymptomes inflammatoires ſont encore violens; mais dès qu'ils ſont ſuffiſamment modérés, on peut toujours l'employer avec ſûreté & avantage.

(1) Cette confection eſt une eſpèce d'électuaire, compoſé avec trois onces de conſerve d'écorce d'orange, une once & demie de muſcades confites, un gros de gingimbre confit, une demi-once de canelle en poudre, & ſuffiſante quantité de ſyrop d'écorce d'orange, pour en former un électuaire. *Voyez* la nouvelle pharmacie d'Edimbourg.

Quant à la dose de ce médicament, on ne peut établir de règle plus convenable que d'en donner toujours autant & aussi fréquemment que l'estomac peut en supporter. Mais l'usage de ce remède est sujet à un grand inconvénient, que l'on rencontre dans presque tous les cas de gangrène; l'estomac en soutient rarement une suffisante quantité en substance. Je remarquerai cependant qu'il n'y a pas de meilleure manière de le donner, sur-tout dans cette maladie, où l'on ne doit jamais compter autant sur aucune des préparations les plus agréables du quinquina.

J'ai généralement observé que l'estomac ne le supportoit jamais mieux que quand il étoit uni avec quelques eaux spiritueuses, dont l'usage ne peut être blâmé dans les cas de gangrène, où cette écorce convient. J'ai vu réussir la formule suivante, qui n'est nullement désagréable, chez des malades dont l'estomac rejettoit toute autre préparation.

Prenez eau alexitère simple,
de canelle spiritueuse, aa unc. iij.
aromatique, ... unc. ij.
écorce de quinquina réduite en poudre subtile, une demi-once; mêlez.

Le malade en prendra deux cuillerées toutes les demi-heures, & l'on aura soin à chaque fois de bien remuer la phiole.

De cette manière, le malade prend un gros de quinquina par heure; ce qui, en général, produit, en moins de vingt-quatre heures, un changement considérable dans la maladie. Il est essentiel que ce remède soit réduit en poudre fort fine, car souvent les malades en supportent de-

grandes quantités de cette manière, quoiqu'ils le rejettent, même donné à très-petites doses, lorsqu'il est en poudre grossière.

On a beaucoup employé, depuis peu, une espèce de quinquina d'une couleur rouge plus foncée que celui qui est communément en usage. Je crois qu'il est bon de donner ici le résultat de mes expériences sur cette espèce. Je ne prétends porter aucun jugement sur ses effets dans les fièvres intermittentes, parce qu'on en voit très-rarement à Edimbourg, & dans ses environs; mais j'ai observé, dans les cas de gangrène, que, quand il s'agissoit de corriger l'écoulement séreux & fétide des ulcères putrides, cette espèce étoit fort inférieure au meilleur quinquina ordinaire de couleur brune ou de canelle. Peut-être ne sera-t-il pas hors de propos d'en citer ici un exemple remarquable. Un gentilhomme portoit, depuis plusieurs années, un ulcère fistuleux, dont l'écoulement devenoit toujours, deux ou trois fois le mois, séreux, putride, & très-âcre. L'action du quinquina ordinaire fut si sensible dans ce cas, qu'au bout de quelques doses la matière devenoit communément épaisse & beaucoup moins fétide. Ayant remarqué que le goût & les autres qualités sensibles du quinquina rouge étoient plus forts que ceux de l'espèce ordinaire, j'en conçus d'abord une idée favorable, & j'en prescrivis, entre autres, à ce malade; mais il en fit usage, pendant plusieurs jours, à la même dose qu'il avoit coutume de prendre l'autre, sans en retirer aucun avantage : j'eus recours de nouveau au quinquina ordinaire; la matière, qui étoit séreuse & fétide, se convertit promptement en un pus d'une consistance convenable.

Convaincu qu'une ſeule expérience ne ſuffit pas pour ſe former une idée juſte d'un médicament, je réſolus de réitérer la même expérience dans d'autres circonſtances ſemblables. Ce que j'ai fait trois fois depuis, & le réſultat a toujours été le même; le quinquina rouge n'a jamais produit aucun changement ſur la nature de l'écoulement; & l'effet de l'autre a toujours été uniformément le même. Mon malade même eſt tellement convaincu aujourd'hui de l'inefficacité du premier, qu'on ne peut le déterminer, qu'avec peine, à en prendre, quoique d'abord il en eût la plus grande idée, non-ſeulement d'après l'opinion que j'avois tâché de lui en donner, mais même d'après les grands éloges que d'autres lui en avoient faits.

Cet exemple eſt le plus remarquable de tous ceux où j'ai eu occaſion de comparer les effets des différentes eſpèces de quinquina; mais j'ai également vu le rouge ne pas réuſſir dans d'autres cas, où l'eſpèce ordinaire a été ſenſiblement utile: ainſi, ſans pouvoir aſſurer que le quinquina rouge n'eſt jamais utile dans la gangrène, & dans les ulcères de la nature de celui que je viens de décrire, je ſuis néanmoins porté à le conſidérer, d'après le réſultat des expériences que j'ai faites à ſon ſujet, comme fort inférieur à l'autre. Mais il faudroit un plus grand nombre d'obſervations pour déterminer une queſtion auſſi importante.

L'on unit ſouvent, avec avantage, l'acide vitriolique au quinquina; & la meilleure manière de le preſcrire eſt d'aciduler toutes les boiſſons du malade avec l'élixir de vitriol.

Ce ſont là preſque les ſeuls remèdes internes ſur leſquels on peut compter dans les cas de

gangrène. L'on en a cependant recommandé beaucoup d'autres; mais l'on peut obtenir, avec plus de certitude, les avantages que l'on en attend, en adoptant quelques-uns des médicamens dont je viens de parler, ou en les réunissant tous.

Quant aux applications externes, les auteurs indiquent un grand nombre de remèdes, & particuliérement ceux qui sont de la classe des antiseptiques; tels que toutes les gommes chaudes & les baumes, les eaux-de-vie, & même l'esprit de vin. Afin que ces remèdes puissent pénétrer plus sûrement jusqu'aux parties saines que l'on veut préserver de la putréfaction, on recommande généralement de faire de profondes scarifications sur les parties malades, & de pénétrer même jusqu'à celles qui sont saines.

Ces médicamens sont, à la vérité, utiles pour préserver de la corruption les substances animales *mortes;* mais il est très-douteux qu'ils agissent toujours de la même manière sur les corps vivans. Il est même à craindre, en raison de l'irritation violente qu'ils occasionnent toujours lorsqu'on les applique sur la fibre vivante, qu'ils ne produisent un mauvais effet, dans des cas tels que celui dont il s'agit, où il ne faut, comme nous venons de le dire, qu'un degré très léger d'inflammation. Les incisions que l'on fait jusqu'aux parties saines, dans la vue de faciliter l'action de ces mêmes remèdes, peuvent encore être nuisibles, non-seulement parce que l'on risque de blesser les vaisseaux sanguins, les nerfs & les tendons qui se trouvent dans les endroits où on les pratique; mais même parce que l'on permet aux fluides putréfiés de pénétrer jusqu'aux parties qui n'étoient pas affectées; car si les scarifications

ne ſont pas ſuffiſamment profondes pour atteindre parfaitement juſqu'à ces parties, les applications antiſeptiques ne peuvent remplir l'effet qu'on ſe propoſe. Il y a, en conſéquence, long-temps que j'ai cru que l'on pourroit entiérement abandonner les ſcarifications (*), non-ſeulement pour les raiſons que je viens d'expoſer, mais parce que jamais je n'en ai retiré aucun avantage (1).

(*) L'expérience m'a convaincu de ce que je viens d'avancer contre l'uſage des ſcarifications, ainſi que du peu de convenance & de l'inefficacité des applications ſtimulantes fort échauffantes dans les cas de mortification : néanmoins ce n'eſt pas ſans méfiance que je me ſuis déterminé d'abord à adopter cette opinion, qui alors étoit en grande partie nouvelle, au moins à Edimbourg. Mais je ſuis charmé de voir, dans un ouvrage récemment publié, que cette pratique eſt recommandée par un auteur dont l'autorité eſt d'un grand poids. *Voyez* les obſervations de chirurgie de Percival Pott.

L'on trouve dans le même ouvrage l'hiſtoire d'une eſpèce de gangrène qui affecte les doigts des pieds, dans laquelle le quinquina n'eſt que peu ou point efficace, mais où l'opium, donné à grande doſe & fréquemment réitéré, eſt un remède très-puiſſant.

(1) Pluſieurs auteurs célèbres, frappés des effets funeſtes des ſcarifications dans les cas de gangrène, ſe ſont élevés avec force contre leur uſage. Il eſt étonnant que l'on voie encore un grand nombre de Chirurgiens renommés ſuivre aveuglément une pratique pernicieuſe, adoptée dans des ſiècles d'ignorance & de barbarie; car l'expérience démontre que les inciſions ne conviennent que dans les inflammations produites par étranglement, ou dans celles qui, affectant des parties aponévrotiques profondément ſituées, ne ſe manifeſtent par aucune tumeur externe qui annonce la gangrène. Mais lorſque la gangrène eſt l'effet de la putridité ou de la diminution de l'énergie du ſenſorium commun, les ſcarifications accélèrent, avec une promptitude étonnante, la diſſolution putride, tant par l'irritation conſidérable qu'elles occa-

L'on appliquoit autrefois très-communément la thériaque dans tous les cas de gangrène :

ſionnent, qu'en donnant accès à l'air. A meſure que cette eſpèce de gangrène fait des progrès, l'inflammation augmente dans les parties environnantes, qui deviennent d'un rouge très-foncé, & ſont fort tendues : ce n'eſt qu'en modérant cette inflammation que l'on peut eſpérer d'obtenir une ſuppuration louable, capable de ſéparer les parties mortifiées. Les ſcarifications, loin de produire cet effet, donnent fréquemment lieu à des hémorrhagies que l'on ne peut arrêter. C'eſt en vain que l'on prétend par cette méthode faciliter la ſortie des matières viciées, ou faire pénétrer les antiſeptiques. Les progrès de la gangrène & de la putréfaction dépendent de l'état général du ſyſtême ; on ne peut en diminuer l'activité que par un régime convenable, & les remèdes internes : les eſcharotiques & les ſtimulans de toute eſpèce que l'on applique à l'extérieur, s'oppoſent à une bonne ſuppuration, en augmentant l'inflammation qui environne les parties gangrénées, & accélèrent même les progrès de la mortification, plutôt qu'ils ne les modèrent. Il faut donc abſolument bannir tous les ſpiritueux du traitement des plaies, lorſque l'on craint la gangrène, ou qu'elle s'eſt déjà manifeſtée. L'onguent même de ſtyrax, que les Chirurgiens françois regardent comme un ſpécifique dans ces cas, ne peut jamais être utile, & nuit preſque toujours en raiſon des ſubſtances réſineuſes ſtimulantes qu'il contient ; & l'on devroit, à l'exemple des autres nations de l'Europe, le bannir entiérement de la pratique de chirurgie.

En réfléchiſſant attentivement ſur les effets des médicamens externes qui ont été recommandés dans ces circonſtances fâcheuſes, l'on ne peut diſconvenir qu'il eſt en général plus avantageux de rappeller la pratique ſimple adoptée dans les ſiècles les plus reculés, qui conſiſtoit dans l'eau tiède, & les cataplaſmes émolliens. C'eſt ainſi, ſuivant ce que dit le prince des poëtes, que Eurypyle, bleſſé au ſiège de Troye, demandoit à être traité :

Αἷμα κελαινὸν
Νίζ' ὕδατι λιαρῷ ἐπὶ δ' ἤπια φάρμακα πάσσε,
Ἐσθά.

quelques praticiens en font encore usage; mais je l'ai vu employer plusieurs fois sans pouvoir dire qu'elle ait jamais produit aucun avantage sensible.

Les avantages que l'on retire communément des nombreuses applications antiseptiques recommandées dans la gangrène, peuvent s'obtenir avec plus de facilité, & généralement même avec plus de certitude, des embrocations légérement stimulantes, qui, en excitant une légère irritation sur la surface de la partie malade, produisent, au moins communément, un degré d'inflammation tel qu'on doit le desirer, sur-tout en aidant leur action par l'usage du quinquina donné à grande dose, comme nous l'avons indiqué plus

---

Cette pratique fut celle de tous les médecins célèbres de l'antiquité, & en particulier d'Hippocrate, qui, en deux mots, nous a tracé le véritable traitement des plaies, qui consiste, suivant ce grand homme, à modérer l'inflammation, favoriser la suppuration & la cicatrice, s'abstenir de vin, & ne permettre que très-peu d'alimens : Ἰῆσθαι δὲ τὰ ἕλκεα ἀφλέγμαντα χρὴ ποιέειν, καὶ ἀνακαταίρεειν, ... διδόναι δὲ ὕδωρ εἰς πόσιν, οἶνον δὲ μὴ, σιτία παῦρα, πολλὰ δὲ μή. *De morbis mulier.* lib. I.

Benevoli, célèbre chirurgien italien, a adopté cette pratique, & dit n'avoir trouvé aucun remède plus efficace que l'eau tiède, sans mêlange d'aucune autre substance, pour diminuer la tension excessive des parties gangrénées, & arrêter les progrès de la putridité. Il se contentoit de laver fréquemment les plaies avec de l'eau tiède, & de les couvrir de plumaceaux & de compresses qui en étoient imbibées : il ne vouloit pas même se servir de fomentations émollientes, parce qu'il avoit observé que tout ce qui altéroit la pureté de l'eau en diminuoit la vertu. *Voyez* l'ouvrage de cet auteur, intitulé : *Dissertationi sovra l'origine dell' Ernia intestinale*, & le tome II des Œuvres de Bertrandi, pages 172 & 173. *Turin*, *1786*.

haut. J'ai ſouvent vu une légère diſſolution de ſel ammoniac dans le vinaigre & l'eau, employée dans cette vue, très-bien réuſſir; un gros de ce ſel ſur deux onces de vinaigre & ſix onces d'eau, forme un mêlange ſuffiſamment actif pour remplir toutes les indications de ce genre. On peut augmenter ou diminuer le degré de ſtimulus, ſuivant les circonſtances, en ajoutant une plus ou moins grande quantité de ſel.

Les inciſions ne conviennent pas, en général, dans la gangrène, pour les raiſons que nous venons d'expoſer. Néanmoins, lorſqu'elle s'étend très-profondément, il eſt utile de ſcarifier les parties malades, & d'en enlever une portion: c'eſt peut-être le moyen de diminuer conſidérablement le poids de la matière putride morte, & de modérer en conſéquence, non-ſeulement la fétidité, qui, dans ces cas, eſt toujours conſidérable; mais même de donner aux parties ſaines plus de facilité pour ſe débarraſſer de ce qui reſte de gangréné. Néanmoins, lorſque l'on a recours aux ſcarifications dans cette vue, il faut toujours prendre garde qu'elles ne pénètrent juſqu'aux parties ſaines.

Lorſque, par les moyens que nous avons recommandés, ou par les effets des efforts naturels du ſyſtême, il commence à s'établir une légère inflammation entre les parties malades & celles qui ſont ſaines, l'on doit, en général, attendre, avec aſſez de certitude, que la ſéparation totale aura lieu dans le temps convenable; & toutes les fois que la ſuppuration parfaite a commencé à ſe manifeſter convenablement, on ne peut guère douter que les parties mortifiées ſe ſépareront avec beaucoup de promptitude & de facilité.

Lorſque la ſuppuration eſt bien établie, il faut conſidérer l'ulcère comme un ſimple ulcère purulent, & le traiter, en général, de la même manière que tous ceux de ce genre, par des panſemens très-ſimples & très-légers : l'on s'occupera en même temps de ſoutenir les forces par un régime ſuffiſamment nourriſſant, & par l'uſage du quinquina & du vin, que l'on donnera en auſſi grande quantité qu'il paroîtra être néceſſaire (1).

Les ulcères qui ſubſiſtent après les affections gangréneuſes peu étendues, ſe guériſſent, en général, de la manière que je viens d'indiquer; néanmoins, lorſque la gangrène attaque les extrémités, & pénètre juſqu'aux os, elle détruit quelquefois toutes les parties molles environnantes, ce qui rend l'amputation du membre abſolument néceſſaire. Mais il ne faut jamais y recourir que quand il s'eſt fait une ſéparation entière & parfaite des parties gangrénées; de manière que l'on doit regarder comme une maxime reçue dans tous les cas de gangrène, de ne jamais faire l'amputation du membre avant que la maladie ne ſoit entiérement arrêtée, ou même qu'il ne ſe ſoit fait une ſéparation complète des parties mortifiées de celles qui ſont ſaines; car, quoique les parties immédiatement contiguës à celles qui ſont évidemment malades, paroiſſent ſaines à l'extérieur, on ne peut avoir aucune certitude que celles qui ſont directement au-deſſous, reſteront telles juſqu'à ce que la ſéparation ait lieu : ainſi, tant

(1) Quoique M. Bell inſiſte ſouvent ſur l'uſage du vin, il ne faut le permettre qu'avec beaucoup de circonſpection, & le tremper de beaucoup d'eau.

que cette dernière n'eſt pas évidemment accomplie, nous ne pouvons jamais être aſſurés que la maladie ne reviendra pas, peut-être ſur le moignon même qui reſte.

Néanmoins, dès que la ſéparation des parties mortifiées commence à ſe faire, il n'y a pas de temps à perdre pour l'opération; car tant qu'il reſte quelque partie corrompue en contact avec celles qui ſont ſaines, l'économie doit toujours beaucoup ſouffrir de l'abſorption des particules putrides, qui a certainement lieu pendant tout ce temps.



SECONDE PARTIE.

De la Théorie & du Traitement des Ulcères.

SECTION PREMIÈRE.

Obſervations ſur les ulcères en général.

LES auteurs ont donné des définitions très-différentes de l'ulcère. Néanmoins, il ſemble que l'on doit, en général, entendre par ce terme, une ſolution de continuité dans une partie molle du corps, d'où il ſort du pus, de la ſanie, ou quelque autre matière viciée, ſoit que la maladie tire ſon origine d'une cauſe interne ou externe.

Pluſieurs auteurs ont borné ce terme aux écoulemens produits par quelque déſordre interne: en quoi ils ſe ſont certainement trompés; car la plus ſimple plaie, entiérement indépendante de toute autre maladie, doit, à meſure qu'elle approche de la guériſon, ſe terminer toujours par un ulcère, ſi la réſolution n'a pas lieu.

Pour nous conformer à l'uſage, nous avons, dans notre définition, borné le ſiège des ulcères aux parties molles; néanmoins, il eſt certain qu'il en ſurvient auſſi aux os. Ainſi, toute eſpèce

de carie, accompagnée de perte de ſubſtance, peut convenablement s'appeller ulcère ; car elle en a réellement les apparences, & produit les mêmes effets.

Pour éviter néanmoins la confuſion à laquelle donnent communément lieu les nouvelles diſtinctions qui ne ſont pas abſolument néceſſaires, je me propoſe de conſidérer la carie comme un ſymptome accidentel des ulcères, & d'en parler ſous la dénomination générale d'ulcères accompagnés de carie.

On diſtingue communément les ulcères par différens noms, pris des circonſtances particulières qui les accompagnent. L'on a, en conſéquence, indiqué différentes méthodes curatives propres à chaque eſpèce. Ces dénominations ſeroient utiles, & mériteroient d'être conſervées, ſi elles étoient fondées ſur des caractères ſuffiſamment diſtinctifs, qui puſſent réellement influer ſur la théorie ou le traitement des maladies; mais comme il eſt évident que la plupart ont été admiſes d'après des circonſtances peu communes, ou purement accidentelles, & qu'elles n'offrent, en conſéquence, aucune différence réelle, il n'y a aucun avantage à admettre ces dénominations; il eſt même à préſumer qu'elles peuvent être ſouvent nuiſibles, en faiſant adopter une pratique fort compliquée, dans des cas où un traitement beaucoup plus ſimple pourroit ſuffire pour remplir l'indication qui ſe préſente.

Les différentes circonſtances qui ont déterminé les diverſes dénominations des ulcères, ſont :

1°. Les apparences générales qu'offrent les ſolides des parties affectées, tels que les ulcères calleux, fongeux, fiſtuleux, &c.

2°. La nature de la matière que produit l'ulcère, lui a fait donner les épithètes de *ichoreux*, de *ſordide*, & de *purulent*, ſuivant qu'il en ſort une matière ichoreuſe, tenue, ou une plus viſqueuſe épaiſſe, appellée *matière ſordide & purulente*.

3°. Leur durée, tels que les ulcères récens & habituels.

4°. Les ſymptomes qui les accompagnent, qui ſont modérés ou violens, d'où viennent les dénominations d'ulcères bénins ou malins; &,

5°. On les a nommé vénériens, ſcorbutiques ou ſcrophuleux, lorſque l'on a cru qu'ils dépendoient de la maladie vénérienne, du ſcorbut, ou des écrouelles.

Il peut être utile pour les Médecins de connoître ces termes & d'autres qui ont été adoptés, afin de mieux ſaiſir les idées des auteurs, & de pouvoir s'expoſer mutuellement les apparences des maladies. Néanmoins, il eſt évident qu'un grand nombre de diſtinctions que l'on trouve dans les livres, ſont priſes de circonſtances trop triviales pour avoir aucune influence réelle ſur les maladies; elles ne peuvent, par conſéquent, qu'embarraſſer & arrêter ceux qui commencent à s'occuper de cette branche de la médecine.

§. I. *De la manière de claſſer les ulcères.*

L'ORDRE ſuivant me paroît être extrêmement ſimple & naturel, & renfermer toutes les eſpèces poſſibles d'ulcères; je penſe même, qu'en y faiſant une attention convenable, il en rendra la méthode curative plus efficace & plus certaine qu'elle ne l'eſt généralement.

On peut, en adoptant cette diviſion, établir deux

deux claſſes générales d'ulcères. Dans la première, nous comprendrons tous ceux qui ſont purement locaux, & qui ne dépendent d'aucune maladie du ſyſtême.

La ſeconde claſſe renfermera tous les ulcères qui ſont l'effet de quelque déſordre de la conſtitution, ou qui s'y trouvent réunis.

L'importance de cette diſtinction eſt évidente par la différence immenſe que l'on doit néceſſairement mettre entre le traitement des ulcères qui ne ſont que des affections topiques, & celui de ceux qui dépendent de quelque maladie du ſyſtême. C'eſt ſouvent faute de faire une attention convenable à cette différence, que le traitement des ulcères devient communément ſi long & ſi incertain; car, en ſe hâtant trop de former le diagnoſtic, & en traitant un ulcère, qui n'eſt qu'une affection purement locale, avec des remèdes indiqués pour quelque maladie du ſyſtême général, on fait ſubir à un grand nombre de malades un traitement fort inutile, qui peut même produire un tort irréparable à leur conſtitution.

L'on tombe fréquemment dans une erreur contraire, quelquefois ſuivie de conſéquences fort déſagréables, particuliérement lorſque l'on traite comme de ſimples affections locales des ulcères qui ſont certainement dus à quelque déſordre général de la conſtitution : c'eſt en vain que l'on eſpère alors obtenir la guériſon uniquement par des remèdes locaux, ſi l'on ne s'occupe en même temps de la maladie primitive. Il arrive auſſi quelquefois qu'en traitant un ulcère comme une maladie de la conſtitution, l'on ſe trompe ſur ſa nature : ce qui néceſſairement donne lieu d'appliquer

mal-à-propos les remèdes ; d'où il résulte que la guérison est non-seulement fort retardée, mais même que la constitution en souffre souvent très-essentiellement à d'autres égards.

Ainsi, l'on prend assez fréquemment un ulcère qui dépend d'une affection scorbutique, pour une affection lépreuse ou même vénérienne, & on le traite en conséquence. Il n'est pas douteux qu'une erreur de ce genre conduit à une méthode curative dont les suites sont fréquemment fâcheuses.

L'unique cause de pareilles erreurs dans la pratique, est le défaut d'un nombre suffisant de symptomes propres à faire connoître les différentes espèces d'ulcères. Je tâcherai d'y remédier dans les sections suivantes, en faisant, avec autant de clarté & de briéveté qu'il me sera possible, l'énumération des différens symptomes caractéristiques de chaque espèce. Les variétés dont nous avons parlé renferment toutes les distinctions essentielles ; mais comme elles ne sont pas, à beaucoup près, aussi nombreuses que celles dont les auteurs font communément l'énumération, les moyens que nous avons proposés pour les distinguer serviront probablement à caractériser les ulcères d'une manière plus précise qu'on ne l'a fait en général jusqu'ici.

§. II. *Des causes des ulcères en général.*

LES causes qui peuvent, dans différentes circonstances, donner lieu aux ulcères, sont très-variées ; mais en les examinant de près, il paroît qu'on peut les rapporter à quelques-unes des classes suivantes.

1. Aux causes que l'on peut appeller occasionnelles ou déterminantes; telles sont les plaies en général, les coups qui se terminent par la suppuration, les brûlures, & l'inflammation, quelle que soit sa cause, lorsqu'elle se termine par la gangrène ou la suppuration.

2. A celles que l'on peut convenablement nommer prédisposantes; telles que tous les désordres du systême en général, qui sont accompagnés de déterminations vers quelques parties, ou d'affections particulières de ces mêmes parties; comme il arrive dans les fièvres de toutes espèces qui se terminent par ce qu'on appelle *abcès critique*, de même que dans la maladie vénérienne, les écrouelles & le scorbut.

3. Les ulcères peuvent être l'effet des deux causes précédentes réunies. Ainsi, une écorchure, ou une excoriation légère, qui se guérit facilement chez une personne d'une bonne constitution, produit fréquemment un ulcère très-désagréable & très-difficile à guérir, lorsqu'il existe quelques-uns des vices (1) dont nous venons de faire mention.

§. III. *Du pronostic des ulcères en général.*

La nature & les effets des causes capables de produire les ulcères étant aussi variés, il est évident que le pronostic ne doit pas moins varier dans toutes les maladies de ce genre.

(1) La diathèse inflammatoire seule suffit pour aggraver des excoriations légères chez les personnes pléthoriques, sans qu'il existe aucun vice particulier, sur-tout si l'on y applique des substances irritantes, comme cela se fait communément.

Il doit dépendre, 1°. de la nature des causes déterminantes qui ont donné lieu à la maladie;

2°. De la situation des ulcères; &,

3°. De l'âge & de la constitution du malade.

Quant au *premier* de ces chefs, il est évident que la cause occasionnelle doit influer beaucoup sur la nature du mal. Ainsi, un ulcère qui succède à une plaie simple, faite par un instrument tranchant propre, sera toujours, tout égal d'ailleurs, plus aisée à guérir, qu'un ulcère qui est la suite d'une forte contusion, ou d'une plaie faite avec un instrument mal-propre qui n'est pas tranchant.

Les plaies étroites, faites avec des instrumens pointus, sont aussi beaucoup plus difficiles à guérir que celles qui ont de larges ouvertures; ce qui est dû à deux causes différentes.

1°. Au défaut d'évacuation libre de la matière, qui, dans les plaies faites avec des instrumens pointus, est très-sujette à s'insinuer entre les tégumens communs & les muscles, & même entre les interstices des différens muscles; ce qui donne fréquemment lieu à des fistules très-difficiles à guérir.

2°. La douleur & l'inflammation sont toujours beaucoup plus fâcheuses dans les plaies produites par des instrumens pointus, que dans celles dont les parties ont été complétement divisées dans une certaine étendue; car l'expérience prouve que l'irritation, produite par une division partielle d'un nerf ou d'un tendon, est toujours beaucoup plus considérable que celle qui survient dans des parties qui ont été entièrement coupées. De-là l'usage d'agrandir toutes les plaies de cette nature; souvent ce moyen dissipe plus

efficacement la douleur & les ſymptomes inflammatoires, que tous les remèdes, tant internes qu'externes, que l'on recommande généralement en pareils cas.

Secondement, l'on a obſervé que la ſituation des ulcères influoit beaucoup ſur leur guériſon; & l'on peut remarquer que cela a lieu à deux égards.

1°. Relativement à la nature & à l'organiſation des parties ſur leſquelles ſe trouvent les ulcères; &,

2°. Relativement à leur ſituation ſur le tronc, ou bien ſur les extrémités ſupérieures ou inférieures.

Ainſi, l'on a remarqué depuis long-temps, & l'expérience l'a confirmé depuis, que les ulcères des parties molles charnues ſe guériſſent beaucoup plus facilement que ceux où les tendons, les aponévroſes des muſcles, les glandes, le périoſte ou les os ſont affectés.

La douleur que produiſent les ulcères des parties muſculaires molles eſt moins violente, l'écoulement eſt, en général, de meilleure qualité, & la guériſon eſt communément plus prompte, que quand quelques autres parties ſont le ſiège de la maladie. D'une autre part, lorſque les ulcères affectent le tiſſu cellulaire, les tendons, le périoſte ou les os, la guériſon en eſt toujours beaucoup plus facile, lorſqu'ils ſe trouvent ſur le tronc, que quand ils ſont ſur quelqu'une des extrémités; & il n'y a aucun praticien qui n'ait remarqué que les jambes & les pieds étoient la ſituation la plus fâcheuſe pour les ulcères de toute eſpèce.

La ſituation baſſe de ces dernières parties paroît

être la principale cause de cette différence; car il faut que les fluides y circulent, dans une direction entiérement contraire à leur propre poids, à une telle distance du cœur, que l'influence de cet organe ne peut être fort considérable. Toutes les fois que quelques-unes de ces parties perdent leur ton, ou que, par un accident quelconque, leur organisation est dérangée, il est très-ordinaire d'y voir survenir des gonflemens, sur-tout de nature séreuse. Lorsque ces gonflemens ont lieu dans le voisinage des ulcères, ils y occasionnent une affluence extraordinaire de matière; d'où il résulte que la qualité de l'écoulement en est enfin également altérée; & en conséquence la guérison se prolonge, jusqu'à ce que les parties aient recouvré leur ton naturel par le repos & un régime convenable.

C'est particuliérement en raison de cette circonstance que le repos & la situation horizontale de la partie malade contribuent, en grande partie, à la guérison des ulcères des jambes. Un des grands avantages que produisent les bas lacés dans ces cas, dépend aussi de ce qu'ils tendent à prévenir ces espèces de gonflemens. Mais je m'occuperai plus particuliérement de cet objet dans la suite de cet ouvrage.

La situation des ulcères doit encore beaucoup influer sur leur pronostic, relativement à leur voisinage des gros vaisseaux sanguins & des nerfs considérables; car il est à craindre que ces derniers n'en soient à la fin affectés; il en est de même lorsque les ulcères sont situés sur quelques-unes des grandes articulations, ou dans leur proximité: il est aussi quelquefois à craindre, en raison de la situation des ulcères, que la

matière ne pénètre dans la cavité de la poitrine ou de l'abdomen.

J'ai obſervé, en *troiſième* lieu, que l'âge & la conſtitution du malade influoient auſſi beaucoup ſur le pronoſtic des ulcères.

Ainſi, chez les jeunes gens qui jouiſſent d'une bonne ſanté, toutes les ſecrétions ſont communément mieux proportionnées, tant par leur quantité que par leur qualité, que chez les veillards & les cacochymes; car il eſt rare que, chez ces derniers, les organes ſecrétoires ſoient en état d'exécuter convenablement leurs fonctions. Les différens écoulemens des ulcères doivent être preſque entiérement conſidérés comme des ſecrétions de la maſſe générale des fluides; leur bonne ou mauvaiſe qualité doit par conſéquent tellement dépendre de l'état ſain des ſolides, qu'il n'eſt pas ſurprenant que la ſanté générale du malade y influe autant que je viens de le dire.

La cure des ulcères dépend d'un ſi grand nombre de circonſtances, qu'il eſt évident qu'on ne peut former de pronoſtic juſte qu'en faiſant une attention convenable à toutes leurs variétés.

§. IV. *On peut tenter, ſans danger, la guériſon de tout ulcère, en uſant de quelques précautions.*

La première queſtion qui ſe préſente, relativement au traitement des ulcères, eſt de déterminer ſi l'on peut tenter de les guérir ou non. L'on convient généralement que l'on doit entreprendre la guériſon de tout ulcère récent; mais l'on a toujours penſé qu'il étoit dangereux de ſupprimer ceux qui ſubſiſtent depuis long-temps, ou qui paroiſſent contribuer à guérir ou

à prévenir quelque maladie, à laquelle la constitution étoit ſujette avant. C'eſt pourquoi preſque tous ceux qui ont traité cet objet ſe ſont vivement élevés contre cette pratique, qu'ils regardent comme téméraire & même dangereuſe.

Il n'eſt pas douteux qu'il ſeroit très-imprudent de guérir tout-à-coup des ulcères dont l'écoulement eſt abondant, & qui ſubſiſtent depuis fort long-temps : le ſyſtême pourroit alors beaucoup ſouffrir de la ſuppreſſion ſubite d'une évacuation conſidérable de fluide, dont il étoit accoutumé de ſe débarraſſer depuis long-temps par ce moyen. L'on a vu des ulcères de ce genre, deſſéchés tout-à-coup naturellement, ou par l'uſage imprudent des applications aſtringentes, être ſuivis de la mort.

Néanmoins, il n'y a perſonne, excepté les vieillards décrépits, ou ceux qui reſtent dans l'inaction, qui veuille ſupporter l'incommodité qui réſulte d'un ulcère de mauvais genre, dont la ſituation eſt déſagréable, & qui doit probablement durer toute la vie. C'eſt pourquoi il ſeroit important de découvrir un moyen de guérir ſans danger les maladies de ce genre.

Je penſe que l'on peut, avec un peu de précaution, tenter la guériſon de toute eſpèce d'ulcère. L'unique précaution néceſſaire, avant d'employer les moyens convenables pour parvenir à ce but, eſt de commencer par établir quelque autre écoulement par le moyen d'un cautère ou d'un ſéton : le premier eſt très-aiſé à diriger; car l'on peut produire à volonté un écoulement plus ou moins conſidérable de matière, en augmentant ou diminuant le volume & la groſſeur des pois dont l'on fait uſage.

§. V. *Des effets des cautères dans le traitement des ulcères.*

Le cautère étant ainſi établi, dès que l'écoulement commence à ſe faire convenablement, & que ſa quantité égale preſque celle de l'ulcère, on peut tenter, ſans aucun danger, de guérir le dernier; & ſi l'ulcère n'a pas ſubſiſté fort long-temps, on peut diminuer, par degré, la largeur du cautère, & le réduire à ne contenir qu'un ſeul pois; d'où il réſultera un écoulement habituel très-peu incommode.

Lorſque, au contraire, l'ulcère eſt fort ancien, & qu'il paroît ſur-tout avoir contribué à prévenir quelque autre maladie dangereuſe, il n'eſt pas douteux qu'il faut conſerver toute la vie le cautère, ſans en diminuer la largeur; ce qui n'eſt pas un grand inconvénient, au moins en comparaiſon des incommodités qui réſultent d'un ulcère conſidérable.

Le raiſonnement ſeul ſuffit, à ce que je crois, pour perſuader que cette pratique eſt au moins exempte de danger; car il eſt probable que, quelque ancien que ſoit un ulcère, ſa ſuppreſſion ne pourra produire aucun mal, ſi l'on établit un cautère qui rende une égale quantité de matière, & qu'on le laiſſe ſubſiſter après la guériſon du premier. Je puis même ajouter, d'après la grande expérience que j'ai dans cette partie de la chirurgie, que rien n'eſt communément plus efficace pour la guériſon des anciens ulcères, que les cautères; & je n'en ai jamais vu réſulter aucun accident conſidérable.

L'on a fait les objections suivantes contre la pratique que je recommande ici.

1°. Un égout artificiel, que l'on doit garder toute la vie, est presque aussi embarrassant & aussi désagréable, à cause des précautions qu'il exige, qu'un ulcère naturel; &,

2°. La nature étant depuis long-temps accoutumée à l'écoulement particulier de la matière morbifique que fournissoit l'ulcère, il ne faut pas, en tentant d'innover, courir le risque de troubler ses opérations déterminées & habituelles.

Il est fort aisé de réfuter la première de ces objections, & je l'ai même déjà fait en partie. On ne peut guère admettre qu'un simple cautère, situé dans l'endroit que l'on juge le plus convenable, soit aussi désagréable qu'un ulcère considérable, qui d'ailleurs peut être situé dans un endroit très-incommode. L'expérience journalière offre une preuve évidente de ce que j'avance; car il y a peu de maladie plus disgracieuse que les grands ulcères, sur-tout lorsque la matière qu'ils rendent est tellement limpide & âcre, qu'elle irrite les parties voisines, comme il arrive fréquemment.

§. VI. *Les effets des ulcères sur la constitution, dépendent davantage de la quantité que de la qualité de l'écoulement.*

L'ON oppose, en second lieu, comme je viens de le dire, contre la pratique de guérir les anciens ulcères, le danger que l'on suppose résulter, pour la constitution, de la rétention d'une matière morbifique, d'un genre particulier, qui avoit coutume de s'évacuer par ce moyen.

Ceux qui ſont cette objection prétendent d'ailleurs que la matière que rend le cautère peut bien égaler en quantité celle de l'ulcère, mais que ſa qualité eſt différente, & par conſéquent beaucoup moins ſalutaire.

L'on ne peut nier qu'il y a généralement une très-grande différence entre la matière que rend un cautère, & celle d'un ulcère; dans le dernier cas, elle eſt fréquemment aqueuſe, piquante & âcre; celle des cautères conſiſte, au contraire, communément en un pus doux & louable.

Le raiſonnement que je viens de rapporter paroît, au premier abord, très-concluant; il eſt même probable qu'il a particuliérement déterminé pluſieurs Chirurgiens à rejetter la pratique dont il s'agit. Néanmoins, je penſe qu'en l'examinant attentivement, on ne le trouvera pas fort ſolide; il eſt même on ne peut plus évident, pour peu qu'on y réfléchiſſe, que les ulcères ſont plus utiles à la conſtitution ou autrement, par la quantité que par la qualité de matière qu'ils rendent.

Ainſi, l'on a obſervé qu'un cautère même qui n'a jamais rendu qu'un pus très-doux & très-ſimple, eſt auſſi dangereux à ſupprimer, quand il a ſubſiſté long-temps, qu'un ulcère dont la matière a toujours été extrêmement âcre. Ce qui ne pourroit avoir lieu ſi l'opinion commune étoit bien fondée, ſur-tout ſi les effets pernicieux qui ſuivent l'exſiccation des anciens ulcères étoient uniquement dus à la répercuſſion de la matière nuiſible, qui avoit coutume de s'évacuer par leur moyen.

On ne trouvera pas ſurprenant que la quantité ſeule de matière qui s'évacue alors, puiſſe, indépendamment de toute autre circonſtance,

influer beaucoup ſur le ſyſtême, en réfléchiſſant ſur la quantité étonnante de fluide néceſſaire pour fournir de pus un cautère même médiocre; car, indépendamment de la matière que l'on apperçoit & que l'on enlève à chaque panſement, il ſe fait conſtamment, & en tout temps, une exhalation & une abſorption conſidérables des parties ſéreuſes les plus limpides; circonſtance qui ſeule ſuffit pour rendre raiſon de la foibleſſe que produiſent fréquemment des cautères dont l'étendue paroît très-médiocre (*).

Cette objection auroit ſans doute beaucoup de force, ſi nous étions certains qu'il exiſtât précédemment dans la maſſe du ſang des matières âcres & putrides, telles que celles que rendent fréquemment les ulcères, & que ces derniers ſerviſſent uniquement d'égout à ces mêmes matières; mais il eſt probable, & je pourrois même dire certain, que l'ulcère ſeul forme ces matières, & qu'il n'en exiſtoit aucune antérieurement dans le ſang; ce qui doit nous déterminer à conſidérer cette objection comme de peu ou d'aucune valeur.

Il eſt aiſé de ſe convaincre que les diverſes eſpèces de matières que rendent fréquemment les ulcères, n'ont jamais exiſté dans le ſang. Aucune analyſe de ce fluide n'a encore pu les y faire reconnoître; il n'eſt pas même poſſible

(*) Pringle dit à ce ſujet : « Une once de ſérum, autant que j'ai pu m'en aſſurer, que l'on laiſſe repoſer » quelques jours, ne fournit pas plus de cette matière, » (c'eſt-à-dire de pus), que ce que pourroit produire dans » une journée un cautère ou un ſéton ». *Voyez* expérience LXV; *Appendix du Traité des Maladies des Armées.*

de concevoir comment des fluides si âcres & si différens du sang des personnes saines, pourroient circuler dans les vaisseaux délicats & irritables de l'économie humaine, sans produire des effets dangereux ou même mortels; car l'on sait que l'écoulement de certains ulcères, particuliérement de ceux que l'on nomme en général *phagédéniques*, est souvent âcre, au point d'excorier non-seulement les parties voisines, mais même de rendre quelquefois les pansemens dangereux pour le Chirurgien.

Dans quelques ophthalmies, l'écoulement que fournissent les yeux est si âcre, qu'il excorie les parties voisines; l'évacuation séreuse des vésicatoires, qui est communément bénigne, acquiert aussi quelquefois beaucoup d'âcrimonie.

Dans quelques cas de scorbut, le sang même acquiert, il est vrai, fréquemment un degré considérable de putrescence : mais ce n'est pas toujours dans les ulcères qui surviennent pendant le cours de cette maladie que l'on observe des humeurs aussi corrosives que celles dont nous parlons; car l'ulcère phagédénique des auteurs est une maladie très-différente du véritable ulcère putride décrit par Lind & les autres auteurs qui ont traité du scorbut.

En outre, quand on prouveroit réellement que ces différentes matières existent effectivement dans le sang, même complétement formées, comment seroit-il possible que ces fluides morbifiques pussent spécialement s'évacuer par le moyen de ces ulcères, ou de toute autre voie, de manière qu'il ne restât dans la masse commune que les fluides doux & de nature bénigne? Quelque peu probable que paroisse cette hypothèse, ceux qui

ſoutiennent l'opinion dont il s'agit, la regardent comme vraie (1).

---

(1) Tout ce que l'auteur vient de dire contre la théorie de ceux qui ne veulent pas que l'on entreprenne la guériſon des anciens ulcères, eſt on ne peut plus juſte. Les craintes que l'on a dans ces circonſtances me paroiſſent être le fruit de l'ignorance & des préjugés. Les anciens entreprenoient hardiment la guériſon des ulcères téléphiens, chironiens & autres de ce genre, comme le prouvent les dénominations qu'ils leur ont données, priſes des noms de ceux qui s'étoient diſtingués par leurs talens pour guérir ces mêmes ulcères, ſans qu'il en réſultât aucune ſuite fâcheuſe. Il eſt certain qu'ils dépendent rarement d'un vice particulier des fluides; & que quand même ils en dépendroient, leur guériſon n'aggraveroit pas la maladie primitive. Ainſi, l'on guérit un ulcère ſcrophuleux ſans aggraver les écrouelles; il en eſt de même de ceux qui ſont vénériens ou ſcorbutiques. Je conviens néanmoins qu'il s'évacue habituellement, par le moyen des ulcères anciens, une quantité étonnante de lymphe coagulable, qui, refluant dans la maſſe du ſang, produit un état de pléthore, dont les effets peuvent être quelquefois dangereux; mais on préviendra facilement ces effets par les ſaignées, les antiphlogiſtiques, le régime végétal, l'exercice & les exutoires perpétuels, dans les cas ſur-tout où le malade paroît être d'une conſtitution pléthorique. Si la mort eſt quelquefois ſurvenue peu de temps après la deſſication ſpontanée d'anciens ulcères, elle n'étoit pas l'effet du reflux de la matière morbifique, comme on le croit vulgairement, mais d'un ſpaſme général produit par d'autres cauſes, telles que les congeſtions de différens viſcères; car en y faiſant une attention ſcrupuleuſe, l'on verra que toute partie qui eſt vivement affectée après la deſſication d'un ancien ulcère, l'étoit légérement long-temps avant: ainſi nous voyons ſouvent chez les phthiſiques, que quand la maladie eſt portée au plus haut degré, les véſicatoires ſe deſſèchent naturellement, & que tous les moyens que l'on emploie pour obtenir la ſuppuration ſont infructueux, en raiſon de l'excès du ſpaſme. L'on voit de même les ulcères anciens ſe deſſécher dans le temps du friſſon, qui eſt le prélude de la

L'insuffisance de cette théorie est évidente; ce qui doit nous déterminer à la rejetter, quoique nous ne puissions pas y substituer d'opinion plus satisfaisante; mais il paroît certain que les apparences & les altérations diverses qu'offre l'écoulement des ulcères, dépendent, en grande partie, de quelque affection particulière des solides & des organes secrétoires qui y sont intéressés; & je crois que l'on peut en conclure que toute autre hypothèse ne mérite pas notre attention.

Le siège général des ulcères est le tissu cellulaire. Il est aujourd'hui démontré qu'il s'épanche naturellement dans les cellules de cette membrane, de même que dans toutes les autres cavités du corps, un sérum limpide, transparent, dont l'usage principal est d'entretenir l'humidité de ces mêmes cellules, & de favoriser l'action des muscles, auxquels ce tissu sert de lien. C'est particuliérement ce liquide, réuni à une plus grande quantité de la partie coagulable du sang, qui, à un degré convenable de chaleur, forme, comme nous l'avons remarqué ailleurs, cette matière que l'on appelle pus. Nous croyons, & l'expérience démontre que c'est ce sérum qui constitue l'écoulement naturel des ulcères dans l'état de santé; & les variétés qu'offre cet écoulement, souvent dans le même ulcère, dans des temps différens, sont l'effet des changemens qui arrivent au sérum.

---

fièvre. Bien plus, tout état de foiblesse ou de mal-aise suffit pour modérer ou supprimer l'écoulement des exutoires chez ceux qui en portent habituellement; & il n'en résulte d'accident fâcheux, que dans les cas où la foiblesse est portée à un degré considérable, par une cause interne quelconque.

Différentes circonſtances influent fréquemment ſur ces changemens, comme nous l'obſerverons par la ſuite; néanmoins, ils paroiſſent dépendre, en grande partie, de quelque affection particulière des vaiſſeaux qui ſervent à ſéparer ces fluides de la maſſe du ſang; car l'application d'un topique ſuffit ſouvent pour changer entiérement l'apparence de la matière que rend l'ulcère; ce qui n'arriveroit jamais, ſi ce changement dépendoit d'une altération de la maſſe générale du ſang.

L'on eſt fondé à croire que les cauſes déterminantes & autres des ulcères peuvent, en raiſon de leur nature, produire des effets très-différens ſur les organes ſecrétoires ſoumis à leur action. Ainſi, il eſt naturel de préſumer que l'effet d'une brûlure ſera très-différent de celui d'une coupure; une contuſion doit de même produire un autre effet qu'une piquure, &c. Il réſultera auſſi des différences très-conſidérables, relatives à l'état particulier où ſe trouvoit le malade dans le temps qu'il a été bleſſé.

Il n'eſt peut-être pas aiſé d'expliquer comment ces différentes cauſes produiſent des effets ſi variés ſur les ſolides ou ſur les vaiſſeaux ſecrétoires des parties ulcérées; il n'eſt pas même poſſible de déterminer, d'une manière préciſe, de quelle nature ſont les changemens particuliers qu'elles opèrent ſur ces parties: mais comme toutes les cauſes connues des ulcères ſont d'une nature irritante ou ſtimulante, il eſt probable qu'elles agiſſent en produiſant quelque affection inflammatoire des extrémités des vaiſſeaux qui s'ouvrent dans les ulcères; & qu'en conſéquence la nature de l'écoulement doit, à tous égards, dépendre

dépendre beaucoup du degré d'inflammation qui eſt ainſi excité.

Nous avons tâché de prouver, dans la première Partie de cet Ouvrage, qu'un des effets certains de l'inflammation étoit de pouſſer une plus grande quantité de globules rouges dans les petits vaiſſeaux, qu'ils n'en peuvent naturellement recevoir. Quand cela arrive à des vaiſſeaux qui verſent dans les ulcères les liquides qu'ils contiennent, & ſur-tout lorſque l'inflammation eſt violente, la matière doit conſidérablement différer, par ſa couleur, ſon odeur & ſon âcrimonie, du véritable pus, qui, comme nous l'avons démontré, eſt uniquement le produit du ſérum pur.

Il eſt évident, d'après ce principe, que l'on peut rendre raiſon de pluſieurs variétés que l'on obſerve dans la matière des ulcères : mais d'autres circonſtances influent également ſur quelques-uns des changemens qui y ſurviennent. Le degré de chaleur ſur-tout, dans lequel on entretient la partie, comme je le remarquerai plus ſpécialement par la ſuite, & le ſéjour plus ou moins long des fluides dans la cavité des ulcères, doivent, à pluſieurs égards, y influer beaucoup, & occaſionner particuliérement des variétés dans le degré de conſiſtance de la matière.

L'une ou l'autre de ces circonſtances, ou toutes, diverſement modifiées, ſuffiſent pour expliquer très-clairement les variétés qu'offre la matière des plaies & des ulcères, ſans avoir recours à la doctrine abſurde de leur préexiſtence dans la maſſe du ſang. Mais, quand même le cas ſeroit différent, quand même il ne ſeroit pas auſſi aiſé de rendre raiſon de ces variétés, l'idée qu'elles

dépendent, en grande partie, de *quelque action ou conformation particulière* des vaiſſeaux de la partie affectée, me paroîtroit encore plus évidente & plus probable qu'aucune de celles que l'on a propoſées juſqu'ici ; elle eſt même auſſi certaine qu'un grand nombre de faits que l'on obſerve journellement, & dont nous ne pouvons nullement rendre raiſon, quoiqu'on ne doute point de leur réalité.

Ainſi, il ſera peut-être toujours impoſſible d'expliquer comment les nerfs, qui paroiſſent tous conformés de même, agiſſent pour produire l'ouie, la viſion, le goût & les autres ſens différens ; ou comment le foie, les organes ſecrétoires de la bouche, des oreilles, &c. peuvent extraire des fluides d'une nature ſi différente de la même maſſe du ſang, dans laquelle ces fluides ne paroiſſoient pas exiſter primitivement : néanmoins, perſonne ne doute de ces faits. Nous ſommes également fondés à croire, juſqu'à ce que le contraire ſoit évidemment démontré, que les différentes apparences des ulcères, relativement aux variétés de la matière qu'ils produiſent, ſont dues, au moins le plus fréquemment, à quelques-unes des cauſes locales dont nous avons fait l'énumération, plutôt qu'à un vice quelconque de la maſſe générale du ſang.

Je me ſuis contenté de dire le plus fréquemment, parce qu'il y a quelques cas de ſcorbut & d'autres maladies putrides dans leſquels le ſang eſt, comme nous l'avons déjà remarqué, tellement diſſous, qu'il s'échappe par les ulcères & les autres exutoires, ſous la forme d'une ſanie ſanguinolente : mais cela eſt extrêmement rare, excepté dans le dernier degré du véritable ſcorbut,

qui ne se voit guère dans aucun pays; & quand même ces exemples seroient plus communs qu'ils ne le sont réellement, ils ne suffiroient point pour rendre raison de toutes les variétés de matière que produisent les ulcères.

La principale objection que l'on a faite contre la pratique de guérir les ulcères qui subsistent depuis long-temps, paroît donc, d'après un examen sérieux, n'être pas plus confirmée par la théorie que par l'expérience, comme nous l'avons démontré plus haut. La plupart des auteurs ont, il est vrai, fortement recommandé de ne jamais tenter la guérison de ces sortes d'ulcères; mais il est probable que tous se sont laissés séduire par l'idée favorite qu'il existoit une matière morbifique dans le systême, ou qu'un petit nombre ayant pris cette marche & établi des principes, les autres les ont suivis sans discernement, sans avoir recours à l'expérience.

Bien plus, je pense, & il est même très-évident, que les ulcères qui subsistent long-temps, loin d'être utiles à la constitution, sont fréquemment sujets à beaucoup d'inconvéniens & de dangers. Ainsi, il est très-ordinaire de voir les ulcères de la peau & des autres parties situées immédiatement au-dessus des os, pénétrer si profondément, qu'elles affectent le périoste, & quelquefois la substance même de l'os; ce qui produit toujours des caries très-douloureuses & souvent dangereuses. L'on peut éviter tous ces accidens, en établissant un cautère dans une situation convenable; il en résultera même tous les avantages que l'on pourroit attendre de tout autre écoulement.

La constitution doit aussi, à un autre égard, souffrir beaucoup plus d'un ulcère habituel, que

d'un cautère qu'on ſubſtitueroit à ce dernier; car l'on conviendra certainement qu'une grande partie de la matière qui s'épanche dans les ulcères, doit être abſorbée par les vaiſſeaux lymphatiques, & entraînée dans le torrent de la circulation; par conſéquent lorſque cette matière eſt d'une nature corroſive irritante, comme il arrive fréquemment dans les anciens ulcères, elle doit, avec le temps, ſingulièrement altérer, non-ſeulement la maſſe générale des fluides, mais même les ſolides.

Il eſt, en conſéquence, très-ordinaire de voir des obſtructions très-fâcheuſes & même dangereuſes, affecter les glandes externes ſituées dans les cours des vaiſſeaux lymphatiques qui partent de ces ulcères; &, comme il n'eſt pas douteux que les glandes internes ſont ſujettes, par la même cauſe, à des affections du même genre, on ne peut nier que cette circonſtance ſuffit pour aggraver le danger qui réſulte des ulcères anciens.

Il paroît, de quelque manière que l'on conſidère cet objet, que l'on doit, tant pour le ſoulagement que pour la ſûreté des malades, tenter la guériſon de toute eſpèce d'ulcère : ce que l'on pourra toujours faire ſans courir aucun riſque, en uſant de la précaution d'établir un égout artificiel aſſez conſidérable pour remplacer l'ulcère.

J'ai cru devoir donner ces généralités ſur l'utilité de tenter la guériſon des ulcères; j'y ai beaucoup inſiſté, parce que l'opinion généralement reçue me paroît être fort mal fondée, & ne pas avoir été adoptée d'après l'expérience, mais uniquement d'après un raiſonnement hypothétique.

Après avoir prouvé que l'on doit tenter la guérison des ulcères, il reste à examiner la méthode qu'il faut suivre pour y parvenir. Presque tous les auteurs qui ont donné des préceptes sur cet objet, admettent, suivant leur manière de s'exprimer, quatre états différens, qu'il faut que l'ulcère parcourre pour parvenir à la guérison : ces états sont ceux de digestion, de détersion, d'incarnation & de cicatrisation. L'on a recommandé différens remèdes comme convenables à ces divers états, & à chacun d'eux uniquement : j'observerai même que les auteurs en ont parlé avec autant de certitude & de précision, que s'il étoit possible de diriger à volonté chaque circonstance du traitement.

Ainsi, l'on a mis au rang des digestifs toutes les espèces de térébenthine, de même que l'onguent égyptiac, les poudres & les teintures de myrrhe, l'euphorbe, l'aloës, &c. L'on a recommandé, comme détersifs, l'onguent d'Arceus, le mercure précipité rouge, &c. L'on prescrit, dans la vue de favoriser l'incarnation ou la naissance des nouvelles chairs, les poudres de mastic, d'encens, &c. ; & l'on a vanté, comme cicatrisans pour accomplir la cure, un grand nombre de remèdes, tant simples que composés, particuliérement tous les bols astringens, les terres, l'eau de chaux, &c.

Néanmoins, ces nombreuses divisions des ulcères en différens états, ainsi que les indications curatives que l'on en a déduites, & les remèdes que l'on a recommandés pour remplir ces indications, contribuent beaucoup à en rendre le traitement plus compliqué qu'il ne doit l'être, d'après les nouvelles observations que l'on a

faites (1). Les indications que je vais propoſer dans les ſections ſuivantes, paroîtront, à ce que je crois, juſtes & ſimples; & l'on verra probablement que les effets des méthodes curatives que je recommande, ſont beaucoup plus efficaces que ceux qui réſultent communément d'un traitement plus compliqué.

Nous allons conſidérer, en particulier, les différentes claſſes & les diverſes eſpèces d'ulcères; & l'on obſervera, comme je l'ai déjà annoncé, que les ſignes que j'ai adoptés pour caractériſer chaque eſpèce, ſont pris des circonſtances les plus communes; de manière qu'elles indiquent & exigent quelque changement dans la méthode curative.

Ainſi, l'on verra que tous les ulcères de la première claſſe diffèrent beaucoup entre eux par leurs ſymptomes, & que chacun d'eux exige quelques variétés dans leur traitement. Je préſume que ceux de la ſeconde claſſe ſeront également aiſés à diſtinguer, par de ſemblables circonſtances, non-ſeulement les uns des autres, mais même de chacun de ceux qui appartiennent réellement à la claſſe précédente.

Nous comprendrons, comme je l'ai dit, dans la première diviſion des ulcères, tous ceux qui ſont purement locaux, & qui ne dépendent pas de quelque maladie de la conſtitution. Nous conſidérerons ſous ce point de vue les eſpèces ſuivantes; ſavoir,

(1) Il eſt évident, d'après ce que dit ici l'Auteur, que les Chirurgiens modernes, en s'écartant de la méthode ſimple que preſcrit Hippocrate pour la curation des ulcères, commettent journellement des fautes très-pernicieuſes pour les malades.

1. L'ulcère ſimple purulent;
2. L'ulcère ſimple vicié;
3. L'ulcère fongueux;
4. L'ulcère fiſtuleux;
5. L'ulcère calleux;
6. L'ulcère avec carie;
7. L'ulcère cancéreux; &
8. L'ulcère cutané.

Je renfermerai dans la ſeconde claſſe tous les ulcères qui ſont l'effet de quelque déſordre du ſyſtême, ou qui en dépendent. Les eſpèces de ce genre ſont, l'ulcère vénérien, le ſcorbutique, ou le ſcrophuleux.

Je conſidérerai d'abord les différentes eſpèces d'ulcères compriſes dans la première claſſe; & je paſſerai enſuite à celles dont j'ai fait l'énumération dans la ſeconde diviſion.



SECTION II.

Obſervations ſur l'ulcère purulent ſimple.

§. I. *Des ſymptomes, des cauſes & du pronoſtic de l'ulcère purulent ſimple.*

L'ON entend par ulcère purulent ſimple, une affection purement locale, accompagnée d'un degré très-léger de douleur & d'inflammation, qui fournit toujours une matière d'une nature purulente douce, & d'une conſiſtance convenable.

Je me ſuis déterminé à commencer par cette eſpèce, parce qu'elle eſt la plus ſimple de toutes, tant par ſes ſymptomes que par la méthode curative qu'elle exige. Il faut, pour obtenir une guériſon permanente, réduire toutes les autres eſpèces d'ulcère à l'état qui caractériſe celle-ci: c'eſt pourquoi je donnerai à ſon ſujet des obſervations plus détaillées qu'il n'auroit été d'ailleurs néceſſaire; & lorſque les eſpèces dont je parlerai par la ſuite, ſeront parvenues au point d'exiger le même traitement que celle dont il s'agit ici, je renverrai toujours à ce que j'aurai dit dans cette Section, afin d'éviter les répétitions.

J'ajouterai aux circonſtances indiquées dans la définition de cette eſpèce d'ulcère, que les bourgeons charnus qui y prennent naiſſance, ont une apparence ferme, fraîche, rouge & ſaine; &, lorſqu'il ne ſurvient aucun accident imprévu, la guériſon fait, en général, des progrès réguliers

non interrompus, jusqu'à ce que la cicatrice soit formée.

L'on peut observer, en considérant l'origine des ulcères, que cette espèce même, qui est la plus simple de toutes, peut être due à un grand nombre de causes différentes; mais, d'après la définition que nous avons donnée, il est aisé de voir que l'on ne doit y comprendre que les causes qui sont de nature à produire uniquement une affection locale, sans occasionner le moindre désordre dans le systême.

Nous rangerons au nombre de ces causes les plaies de toutes espèces qui ne se réunissent pas sur le champ sans qu'il se forme de pus, qu'elles soient accompagnées ou non de perte de substance. Nous rapporterons aussi à ce chef toutes les opérations chirurgicales qui exigent quelque incision dans une partie quelconque.

On peut encore mettre au nombre des causes de ces ulcères les brûlures, de quelque manière qu'elles soient produites, soit par le feu, l'eau-forte, les liquides bouillans, &c.; de même que les contusions; en un mot, tous les accidens externes qui se terminent par la suppuration, & auxquels succède une solution de continuité.

Mon dessein n'est pas cependant d'assurer que l'ulcère simple purulent est toujours la conséquence nécessaire & immédiate des différentes causes dont j'ai fait l'énumération, car l'on observe fréquemment le contraire : les brûlures, sur-tout, produisent quelquefois des ulcères viciés, très-difficiles à guérir : les contusions, de même que toutes les autres causes dont nous avons fait mention, sont fréquemment accompagnées des mêmes effets. Je prétends unique-

ment que l'une ou l'autre de ces caufes peut, en général, être confidérée comme la caufe primitive ou originelle de ces ulcères, indépendamment des apparences qu'ils offrent avant que d'être réduits à l'état d'ulcère fimple purulent.

Le pronoftic de cet ulcère eft très-favorable dans prefque tous les cas : il varie cependant en raifon de la perte plus ou moins grande de fubftance, de la fituation de l'ulcère, & de la conftitution du malade. Il fuffit de faire attention à ces circonftances, & à ce que nous avons déjà dit des ulcères en général, pour qu'il ne refte aucun doute fur le pronoftic que l'on doit porter.

Avant d'examiner, en particulier, les moyens que l'on doit employer pour obtenir la guérifon de l'ulcère fimple, je crois devoir donner un petit nombre d'obfervations générales fur la manière dont paroît agir la nature pour opérer la guérifon des ulcères, & fur les effets que l'on peut attendre des fecours de l'art, afin de parvenir au même but.

§. II. *Remarques fur la régénération des parties qui s'obferve dans les ulcères.*

A mefure qu'un ulcère fe guérit, on y obferve évidemment une régénération de parties, qui tend avec force à diminuer la perte de fubftance occafionnée par maladie ou accident. L'on donne généralement le nom de *tubercules grainus* à cette nouvelle fubftance, en raifon de fa forme grainue : ces tubercules croiffent en plus ou moins grande quantité dans toutes les plaies, fuivant que le malade eft jeune ou vieux, & fuivant le degré

de ſanté dont il jouit ; au point que, chez les jeunes gens pléthoriques, l'accroiſſement des parties eſt ſouvent ſi conſidérable, qu'elles s'élèvent au-deſſus du niveau des tégumens voiſins, & exigent l'application de différens cauſtiques pour le modérer.

Lorſque la perte de ſubſtance eſt ainſi réparée, autant qu'il eſt poſſible, le reſte de la cure conſiſte dans la formation de la cicatrice, qui eſt, ou l'effet de la nature ſeule, quand elle produit, en quelque ſorte, l'exſication de la ſurface grainue qui s'eſt manifeſtée d'abord, & forme de cette manière une eſpèce d'épiderme ou cuticule; ou bien l'art parvient à l'obtenir, en appliquant des ſubſtances aſtringentes deſſicatives.

Je me ſuis ſervi, ici & ailleurs, des termes de régénération de parties, ou de tubercules grainus, ſans prétendre néanmoins qu'il ſe faſſe réellement une nouvelle génération des parties muſculaires ou autres parties organiſées, qui ont été détruites par les plaies ou les ulcères; j'ai voulu uniquement donner une idée de cette production, qui a toujours lieu, à un certain point, dans les ulcères accompagnés de perte de ſubſtance, lorſque la conſtitution eſt ſaine.

Il n'eſt peut-être pas aiſé de déterminer la véritable nature de cette production; mais il eſt évident, par les phénomènes qu'elle préſente, qu'elle eſt très-vaſculaire; d'où il eſt probable qu'elle eſt produite, tant par l'alongement ou l'extenſion des petits vaiſſeaux ſanguins qui ont été diviſés, que par une quantité conſidérable de tiſſu cellulaire inorganique, qui eſt, à ſon tour, formé, comme il y a tout lieu de croire, par une matière que fourniſſent les orifices de ces

vaiſſeaux, & qui leur ſert principalement comme de ſoutien ou de moyen de connexion.

Je ne crois cependant pas qu'une très-grande perte de ſubſtance puiſſe jamais être réparée entiérement de cette manière. La nature, il eſt vrai, répare, dans quelques circonſtances particulières, des pertes accidentelles très-conſidérables; mais ſes opérations en ce genre ſont fort limitées. Chez les jeunes gens, lorſque les différentes parties n'ont pas encore acquis leur dernier degré d'accroiſſement, & que les vaiſſeaux continuent à s'étendre, l'on voit fréquemment des pertes conſidérables de ſubſtances ſe réparer preſque complétement : mais l'on ne doit jamais, à ce période même de la vie, attribuer entiérement ces guériſons, comme on le fait communément, à la génération de nouvelles parties; car, en y réfléchiſſant, il eſt très-évident qu'une circonſtance d'une nature entiérement oppoſée, contribue beaucoup, dans tous ces cas, à la guériſon parfaite.

§. III. *L'affaiſſement des parties ſaines contiguës eſt une circonſtance néceſſaire à la guériſon des ulcères.*

QUE les ulcères ſoient accompagnés de perte de ſubſtance ou non, il ſe fait, en général, juſqu'à un certain point, pendant qu'ils guériſſent, une régénération de parties, comme nous l'avons déjà remarqué. Néanmoins, il eſt évident que le vuide qui a lieu dans ces cas, eſt plutôt rempli par l'affaiſſement ou l'amaigriſſement des parties diviſées, que par toute autre cauſe. L'effet, il

eſt vrai, en eſt définitivement le même pour la guériſon, que s'il s'engendroit une nouvelle ſubſtance; car ſi la cavité d'un ulcère eſt diminuée, ou même entiérement détruite par l'affaiſſement ou aux dépens des parties qui l'environnent, il n'y a pas de néceſſité qu'il s'en régénère d'autres: & en effet, la guériſon a ſouvent lieu, ſur-tout chez les vieillards, ſans qu'il y ait aucune régénération évidente de parties; ce que l'on obſerve même dans des ulcères très-conſidérables & très-étendus.

Ce procédé de la nature eſt, juſqu'à un certain point, ſenſible dans les plus petits ulcères; mais il l'eſt davantage dans ceux qui ſont conſidérables, & particuliérement dans ces vaſtes ulcères qui ſuccèdent communément à l'amputation de quelque extrémité, telle, par exemple, que la cuiſſe.

On n'obſerve jamais, dans ces cas, aucune régénération conſidérable de parties, & la guériſon s'accélère toujours en proportion de la facilité qu'acquiert la peau de ſe contracter par l'affaiſſement ou l'amaigriſſement des parties environnantes: cet affaiſſement ou cette diminution de volume, n'eſt pas borné à quelques parties, mais il a également lieu dans toutes, excepté peut-être dans les os uniquement.

Ainſi, lorſque la cicatrice eſt formée après l'amputation d'un membre, tous les vaiſſeaux, & même les plus larges, ſont preſque entiérement oblitérés dans une étendue conſidérable; au moins on n'en trouve aucun veſtige, excepté les membranes minces qui conſtituoient leurs tuniques, & qui ſont retirées au point de ne plus former que des cordes extrêmement petites; les

fibres des différens muſcles ſont auſſi conſidérablement diminuées ; & le tiſſu cellulaire paroît ſouvent être preſque entiérement détruit. J'ai eu pluſieurs occaſions de diſſéquer les moignons de quelques malades après leur mort, & j'y ai toujours obſervé les changemens dont je viens de parler.

Il y a une autre eſpèce d'ulcère, dont il eſt encore plus probable que la guériſon eſt particuliérement accomplie par l'influence de la même cauſe. Les lèvres des plaies conſidérables, faites par inciſion, avec peu ou point de perte de ſubſtance, ſe gonflent & ſe tuméfient extraordinairement dans l'eſpace de vingt-quatre heures ; ce qui les écarte tellement l'une de l'autre, que le tout reſſemble à un large ulcère ſordide. La plaie reſteroit fort long-temps dans cet état, ſi on la négligeoit, ou ſi on y appliquoit des remèdes âcres irritans ; mais dès que, par des cataplaſmes chauds émolliens, & d'autres panſemens convenables, l'on a obtenu un écoulement abondant de pus, l'inflammation diminue, le gonflement des lèvres s'affaiſſe, & l'ulcère ſe contracte, par degrés, au point que ſes bords, qui étoient fort ſéparés, ſe rapprochent l'un de l'autre.

Le même phénomène eſt très-ſenſible pendant la guériſon de tout ulcère accompagné de beaucoup d'inflammation ; & une grande partie du traitement conſiſte à diſſiper la douleur, l'irritation & le gonflement, qui ont toujours lieu dans ces cas.

Tout furoncle léger offre les mêmes apparences : dès qu'il eſt ouvert, il reſte toujours un ulcère, & la cure conſiſte principalement à

diſſiper l'inflammation & la tumeur des parties environnantes.

L'on pourroit m'objecter que je n'ai donné que des exemples de tumeurs contre nature, peut-être originairement produites par quelque cauſe âcre irritante, qu'il ſuffit de détruire pour voir le gonflement s'affaiſſer, & les ulcères qui en dépendent ſe contracter & ſe guérir. Mais j'ai prouvé que la même choſe arrivoit dans la ſubſtance des parties ſaines, ſur-tout après l'amputation d'un membre, comme je l'ai déjà remarqué. Dans tous ces cas, les vaiſſeaux ſanguins, les nerfs & les muſcles paroiſſent avoir ſouffert un affaiſſement très-conſidérable.

L'on ſait que cela arrive auſſi à toutes les plaies tranſverſales profondes, qui pénètrent les muſcles au point de s'étendre juſqu'à l'os : alors on obtient rarement la guériſon par la réſolution, ſur-tout lorſqu'il y a eu perte de ſubſtance ; & à meſure que la cicatrice ſe forme, il ſe fait toujours un affaiſſement évident des extrémités des parties diviſées. Dans tous ces cas, immédiatement après la guériſon, tant que la maigreur eſt encore conſidérable, la perte de ſubſtance produite par la plaie n'eſt jamais ſi grande & ſi apparente, qu'elle le devient au bout d'un certain temps, lorſque la ſanté & l'appétit ſont rétablis, & que toutes les parties du corps, particuliérement celles qui ont été diviſées, ont, en grande partie, recouvré leur premier volume : l'enfoncement occaſionné par les plaies de ce genre paroît alors plus conſidérable qu'il n'étoit avant, & ne laiſſe aucun doute que la cicatrice s'eſt formée aux dépens des parties voiſines.

Néanmoins, quand la plaie ne pénètre que

dans le tiſſu cellulaire, ou qu'elle ne diviſe pas entiérement les muſcles, la cavité qu'elle a produite diminue réellement, par degré, avec le temps, au point de diſparoître quelquefois totalement. Mais cela eſt l'effet de l'augmentation du diamètre des parties qui ſont au-deſſous; ce qui ne peut jamais arriver dans le cas que nous avons ſuppoſé, d'une plaie accompagnée de perte de ſubſtance, & pénétrant juſqu'à l'os.

Cette opinion, que la guériſon des plaies dépend, en grande partie, de l'affaiſſement des parties environnantes, a été d'abord propoſée par un Chirurgien françois très-inſtruit, M. Fabre, & elle a ſubit le ſort de toutes les nouvelles doctrines; les uns l'ont rejettée, & prétendent que cet affaiſſement n'a nullement lieu; d'autres lui ont attribué des effets beaucoup plus grands que ceux que l'on trouve qu'elle produit, en examinant la choſe attentivement.

Tel eſt le ſentiment de M. Fabre; mais M. Louis, autre chirurgien célèbre de Paris, prétend que toutes les plaies qui ne ſe cicatriſent pas par la réſolution, ſe guériſſent entiérement par affaiſſement, ou aux dépens des extrémités des parties qui ont été diviſées : tous deux aſſurent poſitivement qu'il ne ſe fait jamais aucune régénération durable de parties pendant la guériſon des ulcères (*).

Cette aſſertion eſt néanmoins entiérement contradictoire à ce qui s'obſerve journellement, & paroît être uniquement l'effet d'une imagination vive, qui cherche à défendre avec ardeur une

(*) *Voyez* Mémoires de l'Académie de Chirurgie, t. IV.

opinion

opinion favorite. Je conviens que la guérison des ulcères est, en grande partie, sur-tout chez les vieillards, l'effet de la cause que j'ai assignée; néanmoins, il est probable que peu de praticiens nieront que, dans beaucoup de cas, sur-tout chez les jeunes gens, il se forme des productions très-considérables de cette substance vasculaire que nous avons décrite plus haut; au point que quelquefois il est très-difficile de détruire ces excroissances, & de les contenir dans des limites convenables.

On pourroit encore prouver qu'il se fait fréquemment, jusqu'à un certain point, une régénération de parties, d'après différens auteurs qui rapportent des exemples remarquables de pertes de substance profondes & étendues qui ont été presque entiérement réparées par la nature. Mais cela seroit étranger à notre objet, & paroît être absolument inutile; car tout praticien de bonne-foi conviendra que ces exemples ne sont pas rares.

Je crois qu'il est évident, d'après les différentes preuves que nous en avons données, que l'affaissement des parties voisines a au moins une grande part à la guérison des plaies; mais cette opinion ne peut recevoir autant d'extension que paroissent vouloir lui en donner ceux qui l'ont introduite: & l'on peut conclure de tout ce qui a été dit sur cet objet, que les ulcères sont, en général, réparés par cette espèce de production nouvelle; mais que la guérison dépend beaucoup de la contraction de la peau, qui a lieu en raison de l'affaissement ou de la diminution de volume des parties qui sont au-dessous.

Lorsqu'il survient quelque tumeur contre nature, comme on l'observe particuliérement dans

les ulcères ſcrophuleux, la cure s'opère uniquement par la réſolution de ces tumeurs; mais dans les autres cas, où il y a une véritable perte de ſubſtance, il faut que les extrémités même des parties ſaines ſubiſſent, comme nous l'avons remarqué, un affaiſſement tres-conſidérable.

§. IV. *Des effets de la compreſſion pour la guériſon des ulcères.*

CET objet, conſidéré ſous ce point de vue, explique clairement une pratique eſſentielle connue depuis long-temps, mais preſque entiérement abandonnée de nos jours, ſans aucune raiſon évidente. Je veux parler de l'uſage des bas lacés, qui a été fort recommandé pour les ulcères des jambes, par Wiſeman & d'autres écrivains anciens, dans la vue de prévenir les tumeurs œdémateuſes auxquelles ſont communément ſujets ceux qui ſont affectés de ces maladies.

Il n'eſt pas douteux que les bas lacés ſont très-propres à prévenir ces ſortes de tumeurs; mais je ſuis perſuadé que, dans tous ces cas, ils ſont beaucoup plus ſouvent utiles, en favoriſant l'affaiſſement des parties adjacentes, que nous avons prouvé être ſi néceſſaire pour la guériſon des ulcères. Cet effet eſt uniquement dû au degré de compreſſion que ces bas procurent: ils doivent, par conſéquent, être également avantageux dans quelque partie du corps que ſe trouvent les ulcères; & j'ai, en effet, conſtamment obſervé que ceux du bras recevoient plus d'avantage d'une légère compreſſion continuelle, quand on pouvoit y recourir, que de tous les remèdes que l'on emploie communément.

Comme la compreſſion ſeule eſt utile dans ces cas, on peut l'obtenir plus convenablement, tant ſur les jambes qu'ailleurs, par le moyen d'un bandage roulé ſuffiſamment large, que l'on applique en ſpirale, d'une extrémité du membre à l'autre, s'il eſt néceſſaire, juſqu'un peu au-deſſus de la partie malade; mais lorſqu'il n'y a pas de tumeurs œdémateuſes, il ſuffit, en général, de commencer par placer le bandage trois pouces environ au-deſſous de l'ulcère, & de le faire paſſer deux ou trois pouces au-deſſus. Dans les ulcères des jambes, il doit commencer aux doigts du pied, & ſe terminer à l'articulation du genou, ou au moins deux pouces au-deſſus de l'ulcère : lors même qu'il ſurvient des tumeurs œdémateuſes aux ulcères des cuiſſes, comme il arrive ſouvent, le bandage doit également commencer aux doigts des pieds. Néanmoins, cela eſt rarement néceſſaire lorſqu'il n'y a pas de gonflement à la jambe. Le bandage roulé eſt un moyen de comprimer plus immédiatement la partie ſur laquelle on l'applique, que le bas lacé; il s'adapte auſſi beaucoup mieux, & occaſionne, en général, moins de mal-aiſe au malade. Il eſt d'ailleurs plus aiſé de ſe le procurer; car la difficulté d'adapter le bas lacé avec l'exactitude qu'il exige, eſt telle, que peu d'ouvriers ſont capables d'en faire de convenables; l'on peut, au contraire, ſe procurer facilement le bandage roulé dans tous les temps.

L'on choiſit pour ce bandage des bandes de deux pouces & demi de large; & l'expérience a prouvé qu'une flanelle légère d'Eſpagne ou d'Welch, étoit préférable à toute autre ſubſtance; non-ſeulement elle entretient plus de chaleur

dans les parties que le lin, qui eſt communément utile dans les ulcères de toute eſpèce; mais en raiſon de ſa molleſſe & de ſon élaſticité, elle n'eſt pas ſujette à irriter les parties ſur leſquelles on l'applique, & à y produire de petites galles, comme on le voit arriver fréquemment lorſqu'on ſe ſert de bandes de toile.

Il eſt inutile de dire que ce bandage doit toujours être appliqué de manière à ſoutenir particulièrement la peau, & rapprocher, autant qu'il eſt poſſible, les bords de la plaie; car comme la peau ne ſe régénère jamais, & que l'ancienne même ne s'alonge pas, il faut tâcher de recouvrir, avec tout ce que l'on aura pu en épargner facilement, les parties miſes à nud par ſa rétraction, parce que toutes celles qui n'en ſont pas recouvertes, ne ſont défendues, quand la cicatrice eſt formée, que par une eſpèce d'épiderme fort inférieur, tant en force que par ſes autres qualités, à la véritable peau.

En faiſant une attention convenable à cet objet, on en tirera beaucoup plus d'avantage qu'on ne ſe l'imagine communément pour la guériſon des plaies & des ulcères; car la plupart ſont ſitués de manière qu'ils peuvent ſe guérir par la réunion des parties diviſées, pourvu que la perte de ſubſtance ne ſoit pas conſidérable. Cette méthode curative eſt bien ſupérieure à toute autre; on doit l'adopter toutes les fois que la réunion peut convenablement ſe pratiquer immédiatement après que la plaie eſt faite. Mais ſi, comme il arrive très-ſouvent, l'on néglige, dans les premiers momens, cette précaution, ou ſi elle n'eſt pas pratiquable, en raiſon de la rétraction extrême des parties, il eſt encore fréquemment

poſſible d'obtenir leur réunion dans un période plus avancé de la maladie.

Car, dans les grandes plaies, lorſqu'il y a eu une ſuppuration abondante pendant environ quatorze jours, & que l'inflammation primitive eſt en grande partie diminuée, quoique les bords aient alors pris les caractères d'un ulcère, il eſt poſſible de les réunir parfaitement par une compreſſion convenable, ou, au moins, de les rapprocher au point de diminuer conſidérablement le vuide qui s'étoit formé; ce qui rend la cure de ces maladies beaucoup plus courte & plus facile qu'on ne l'obſerve en ſuivant une méthode différente.

Il eſt aiſé de comprendre, d'après ce que j'ai dit de l'uſage de la compreſſion, pour remplir l'objet dont j'ai parlé, qu'il faut s'en abſtenir dans toute eſpèce d'ulcère, tant qu'il ſubſiſte un degré conſidérable d'inflammation; mais dès que ce ſymptome eſt entiérement diſſipé, on peut toujours avoir recours à la compreſſion ſans rien craindre.

Le remède dont je m'occupe préſentement, la compreſſion, eſt ſi généralement utile pour la guériſon des ulcères, que l'on doit peut-être l'employer dans tous les cas, dès que l'état inflammatoire eſt paſſé. Il n'eſt pas douteux que l'on peut guérir par d'autres méthodes; mais j'oſe avancer que, dans les ulcères les plus fâcheux, tels que les ulcères habituels des jambes, on peut, en général, obtenir une guériſon plus durable, en faiſant un uſage convenable de la compreſſion, que par aucun des moyens connus juſqu'ici.

La ſeconde partie remarquable du procédé que

ſuit la nature dans la guériſon des ulcères, conſiſte, comme nous l'avons déjà obſervé, dans la formation d'un certain genre de ſubſtance nouvelle, dont nous avons, en quelque ſorte, tenté d'expliquer la production, en ſuppoſant que cette ſubſtance étoit formée par l'extenſion des vaiſſeaux diviſés, réunie à un accroiſſement conſidérable du tiſſu cellulaire. Elle ſe manifeſte, dans tout ulcère, chez les perſonnes ſaines, ſous la forme d'un nombre infini de tubercules très-petits, d'un rouge vif, brillant, & en général d'une texture aſſez ferme.

Ces tubercules grainus offrent des apparences très-différentes, chez ceux dont la ſanté eſt altérée, ſuivant la nature particulière de la maladie à laquelle ils ſe trouvent unis. Je parlerai, en particulier, dans les ſections ſuivantes, de toutes les variétés qui réſultent de l'état morbifique du corps. En faiſant l'énumération des différentes eſpèces d'ulcères, j'indiquerai auſſi les diverſes méthodes d'aider la nature, non-ſeulement pour corriger l'état morbifique de ces productions, mais même favoriſer leur accroiſſement lorſqu'elles ſont fermes & ſaines; car, quoiqu'elles ſoient particuliérement l'ouvrage de la nature, l'art peut fréquemment, dans différentes circonſtances, lui être d'un grand ſecours.

J'indiquerai, par la ſuite, en particulier, les moyens néceſſaires pour remplir cet objet; mais je crois devoir faire précéder quelques obſervations ſur la tendance générale de ces productions, afin que l'on puiſſe mieux juger de leurs effets.

§. V. *Des avantages que l'on peut retirer de l'art pour favoriser le développement des tubercules grainus dans les ulcères.*

L'AVANTAGE principal que l'art peut procurer à cet égard pour la guérison des ulcères, consiste à écarter les causes qui tendent à retarder les efforts naturels du système. Les obstacles que la nature rencontre dans sa marche, sont extrêmement variés ; mais je crois que l'on peut assez convenablement les rapporter à deux chefs généraux ; savoir, premiérement, aux causes que l'on peut regarder uniquement comme internes par leur nature ; &, en second lieu, à celles qui agissent simplement comme externes ou locales.

Les obstacles du premier genre, sont les désordres généraux auxquels la constitution est sujette ; car l'expérience prouve que l'état de santé est le seul propre à produire les tubercules grainus convenables.

Ainsi, la guérison des ulcères qui surviennent dans la maladie vénérienne, les écrouelles & le scorbut, ne peut jamais convenablement s'accomplir, si l'on ne détruit d'abord le vice général de la constitution.

L'on a également remarqué que l'amaigrissement extrême, produit par le défaut de nourriture ou par des évacuations immodérées, étoit très-préjudiciable à l'accroissement des nouvelles parties. Le système ne peut suffire à réparer les pertes accidentelles, telles que celles qui sont produites par les ulcères, s'il ne reçoit une plus grande quantité de matière nutritive que celle qui seroit

néceſſaire dans les cas où il n'y a pas de pareilles pertes; il eſt par conſéquent évident qu'en tenant le malade à une diète très-ſévère, la perte de ſubſtance ſe réparera beaucoup plus lentement qu'en ſuivant une méthode oppoſée. La pléthore extrême, un régime très-nourriſſant & échauffant, ne conviennent, il eſt vrai, nullement dans quelque eſpèce d'ulcère que ce ſoit; mais la maigreur, ainſi qu'un régime ſévère, capable d'affoiblir le malade, ne ſont pas moins préjudiciables.

Il faut, en conſéquence, prendre, dans tous ces cas, un parti mitoyen, & entretenir le malade dans une ſituation telle au moins qu'il ne ſoit pas beaucoup plus foible que dans l'état ordinaire ou naturel de ſanté : mais il faut, à cet égard, ſe conduire principalement ſuivant que l'exige chaque cas particulier; car la diathèſe inflammatoire eſt portée à un tel point chez quelques malades, que la moindre écorchure peut s'enflammer, & produire beaucoup de mal-aiſe: lorſqu'il ſurvient des ulcères un peu conſidérables chez des perſonnes d'un tel tempérament, il eſt ſouvent néceſſaire de leur faire obſerver un régime très-ſévère.

Il arrive fréquemment que d'autres, d'une conſtitution contraire, qui ſont fort affoiblis, & qui n'ont aucune diſpoſition particulière aux maladies inflammatoires, ſupportent très-bien, & ſe trouvent mieux d'un régime plus nourriſſant que celui auquel ils étoient accoutumés avant (1);

(1) Je crois que cela n'arrive que dans quelques ulcères d'une nature particulière, auxquels ſont ſujets les pauvres mal nourris. Alors le changement ſeul de nourriture ſuffit

de manière qu'il faut toujours abandonner au jugement du praticien le ſoin d'indiquer le régime qui paroîtra le plus convenable à la ſituation particulière de chaque malade.

Les obſtacles locaux qui s'oppoſent à la formation des nouvelles parties dans les ulcères, ſont fort variés : on peut néanmoins les rapporter tous à deux chefs généraux; ſavoir, premiérement, aux cauſes qui agiſſent ſeulement d'une manière méchanique, en excitant une irritation; & ſecondement, à celles qui ſont évidemment de nature corroſive.

L'expérience journalière prouve que les tubercules grainus des ulcères ſe forment toujours, tout étant égal d'ailleurs, beaucoup plus promptement lorſque la partie eſt entiérement exempte de douleur. Il eſt aiſé, en y faiſant une attention convenable, d'en appercevoir la raiſon. Tout ce qui produit douleur doit déterminer, dans les vaiſſeaux diviſés, un degré extraordinaire d'action ou de reſſerrement, comme il arrive dans toute partie ſenſible qui eſt irritée. Cet état des vaiſſeaux eſt entiérement oppoſé à celui que nous avons prouvé être le plus favorable à la production des nouvelles parties; car il eſt très-probable, ſuivant ce que nous avons remarqué ailleurs, que cette production eſt l'effet de l'alongement des vaiſſeaux diviſés; par conſéquent, plus on tiendra ces derniers dans un état de liberté & de relâchement, plus ils s'étendront promptement dans tous les cas.

ſouvent pour guérir des maladies qui ont réſiſté à tous les remèdes. Hunter en donne un exemple remarquable à la fin de ſon *Traité des Maladies vénériennes*.

L'on remarque, en conſéquence, que tout ce qui tend à entretenir une inflammation conſidérable dans les ulcères, contribue, juſqu'à un certain point, à arrêter entiérement la production des tubercules grainus.

Cette obſervation prouve combien il eſt néceſſaire d'écarter des plaies & des ulcères, tout corps étranger, ou tout ce qui tend à produire irritation; elle ſert en même temps à rendre raiſon des avantages conſidérables que l'on retire des panſemens rares, & de l'uſage des applications ſimples & douces; au lieu de ſuivre la pratique autrefois adoptée, de faire des panſemens beaucoup plus fréquens, avec même des onguens & des lotions très-compliqués & irritans.

Les cauſes locales du ſecond genre, qui tendent à s'oppoſer à la génération des tubercules grainus, & que l'on prétend être de nature corroſive, ſont principalement les écoulemens de matière viciée qui ſurviennent ſi facilement dans les ulcères, par négligence ou par défaut d'un traitement convenable; car, en général, toute matière qui diffère beaucoup, par ſa nature, ſa couleur & ſa conſiſtance, du pus doux & louable, poſſède conſtamment un degré plus ou moins conſidérable d'acrimonie ou de cauſticité : cette acrimonie eſt, dans quelques cas, ſi remarquable, que non-ſeulement les tubercules grainus en ſont corrodés & ne peuvent s'élever, mais même les parties voiſines ſaines en ſont ſouvent très-affectées.

L'on doit particuliérement s'occuper, dans toutes les maladies de ce genre, de corriger cet état d'acrimonie, & tenter de convertir la matière

de l'ulcère en ce que l'on appelle un pus louable. J'indiquerai par la ſuite, dans autant de ſections particulières, les moyens propres à remplir cette indication.

Les différens obſtacles qui s'oppoſent à la formation des points grainus étant une fois détruits, la nature accélérera toujours, autant que les circonſtances le permettront, leur accroiſſement; & lorſque, au bout d'un temps convenable, le vuide des ulcères eſt rempli, autant qu'il eſt poſſible, par l'accroiſſement des tubercules charnus, ou par l'effet de la compreſſion, ou par ces deux moyens réunis, il ne reſte plus, comme nous l'avons déjà obſervé, pour que la guériſon ſoit parfaite, qu'à obtenir la cicatrice. Ce qui eſt encore fréquemment, en grande partie, l'ouvrage de la nature; mais ſouvent l'art peut beaucoup l'aider par l'uſage des applications convenables.

J'ai remarqué que, tant qu'il reſtoit quelque vuide à remplir dans les ulcères, & que, pour cet effet, les parties bourgeonnoient encore, & s'étendoient, rien ne convenoit mieux que les applications les plus douces; mais lorſque la perte de ſubſtance eſt entiérement réparée, ou au moins qu'elle l'eſt autant que le permettent les forces du malade, & les autres circonſtances dans leſquelles il ſe trouve, il eſt convenable, & même néceſſaire, de recourir aux applications, qui auroient été préjudiciables pendant l'état d'extenſion des vaiſſeaux.

Toutes les poudres & les lotions légérement ſtyptiques, capables de contracter ou de reſſerrer les extrémités des vaiſſeaux diviſés, & de deſſécher le tiſſu cellulaire inorganique dans lequel

ils sont enveloppés, sont propres à favoriser la production de cette membrane mince & délicate que l'on nomme cicatrice, & qui recouvre la surface de l'ulcère : cette peau est toujours d'abord fort tendre, mais elle acquiert communément, avec le temps, plus de force, & s'épaissit aux dépens du même tissu cellulaire qui avoit originairement contribué à sa formation.

Ces observations générales sur la manière dont semble s'opérer la guérison des ulcères, me paroissent suffisantes, & pouvoir s'appliquer, en grande partie, à chaque espèce. Je vais, en conséquence, parler du traitement particulier de l'ulcère simple purulent.

§. VI. *Remarques sur les indications curatives, & sur les remèdes nécessaires dans l'ulcère simple purulent.*

CETTE espèce d'ulcère est accompagnée de très-peu d'inflammation; l'on n'y apperçoit non plus aucun gonflement contre nature, mais uniquement un vuide, produit par une perte réelle de substance, ou par la rétraction des parties qui ne sont que divisées, & l'écoulement en est d'une nature purulente bénigne. Les seules indications qui se présentent à remplir pour obtenir la guérison, sont :

Premiérement, de diminuer, autant qu'il est possible, le vuide que l'ulcère a produit;

Et secondement, de favoriser la formation de la cicatrice.

La première de ces indications ne peut être efficacement remplie que par le concours de deux circonstances différentes; il faut qu'il se forme, jusqu'à un certain point, de nouveaux tubercules

grainus ; & que la diminution ou l'affaiſſement des parties immédiatement contiguës à l'ulcère ait lieu.

Nous avons déjà prouvé qu'un degré conſidérable d'inflammation, ou la préſence d'une matière âcre corroſive, étoient extrêmement nuiſibles à la production des nouvelles parties : ainſi cette partie de la curation doit entiérement, ou au moins particuliérement, conſiſter à employer les moyens les plus propres à empêcher l'action de ces deux cauſes.

Il faut, pour remplir cette indication, éviter premiérement les gommes échauffantes, les baumes & les teintures ſpiritueuſes, que tous les anciens auteurs recommandent dans les différentes eſpèces d'ulcères, & qu'un grand nombre de praticiens étrangers continuent encore à employer.

L'on peut, il eſt vrai, dans quelques eſpèces d'ulcères, faire uſage de pluſieurs remèdes de ce genre ſans beaucoup d'inconvéniens, & il eſt même poſſible qu'ils ſoient utiles dans quelques circonſtances ; mais ils ſont toujours pernicieux dans l'ulcère ſimple : il faut donc, dans les ulcères de ce genre, abſolument rejetter ces médicamens, & éviter toute application capable d'occaſionner beaucoup de douleur ou d'irritation ; parce que tout ce qui produit cet effet doit toujours augmenter l'inflammation, & par conſéquent néceſſairement retarder la guériſon, pour les raiſons que nous avons déjà expoſées. On peut faire les mêmes objections contre l'uſage du baſilicum ordinaire même, & du liniment d'Arceus des boutiques ; car tout onguent dans lequel entre une grande quantité de réſine ou de térébenthine, irrite toujours beaucoup.

L'on ne doit, dans ces cas, employer les onguens, que dans la vue d'exciter le moins de douleur possible en renouvellant les pansemens: en conséquence, toute préparation composée des remèdes les plus doux, est alors préférable à toute autre.

Tout onguent semblable au cérat de la pharmacopée d'Edimbourg, remplira très-bien cette indication. Ce cérat se prépare avec de la cire blanche purifiée, le sperme de baleine, & l'huile d'olive récente, sans aucune autre addition.

Les doses de chacune de ces substances sont, quatre onces de cire, trois onces de sperma-céti, & une livre d'huile. Cette composition forme un onguent d'une consistance très-convenable, que l'on doit avoir dans toutes les boutiques, comme un des plus utiles pour le pansement de tous les ulcères simples.

Il est quelquefois utile, dans les ulcères dont nous parlons, d'employer un onguent qui contienne une certaine quantité de plomb : le cérat de Goulard est une préparation de ce genre fort convenable, dont je crois devoir donner ici la composition, telle qu'on la trouve dans l'ouvrage de cet auteur.

Prenez quatre onces de cire purifiée, & une livre d'huile; tenez-les sur un feu doux, jusqu'à ce que la cire soit fondue, ayant soin de remuer le mêlange doucement. On mêlera quatre onces d'extrait de saturne (*) avec six livres d'eau, que l'on versera petit à petit sur la cire & l'huile, que l'on aura laissé refroidir dans un vaisseau d'une grandeur convenable. On les mêlera bien

---

(*) Pour la préparation de l'extrait de saturne, *voyez* page 20.

ensemble, en les remuant avec une ſpatule de bois, & l'on aura toujours ſoin que la quantité d'eau que l'on aura verſée ſoit complétement abſorbée avant d'en ajouter de nouvelle. On peut rendre ce cérat plus ou moins fort, en y ajoutant plus ou moins d'extrait. Cet onguent, de même que tous les autres, doit toujours ſe préparer en petites quantités, parce qu'il eſt de la plus grande importance, dans le traitement des ulcères, de n'employer pour les panſemens que des drogues très-fraîches, & abſolument exemptes de rancidité.

L'on peut, en général, appliquer, ſans produire la moindre douleur, des plumaceaux ordinaires, enduits d'une couche légère de l'un de ces onguens ; & en s'en ſervant de cette manière, il n'en réſulte jamais aucun inconvénient. Quelques auteurs ont condamné l'uſage de toutes les applications huileuſes ſur les ulcères, dans la crainte qu'elles ne rancissent; mais je puis aſſurer, d'après l'expérience, que cela n'arrive pas lorſqu'on les emploie avec les précautions convenables. Il n'eſt pas même aiſé de concevoir qu'aucune préparation du genre de celles dont nous avons parlé, puiſſe, quand elle eſt compoſée de drogues fraîches, devenir putride dans l'intervalle des différens panſemens, qui doivent très-rarement être plus éloignés l'un de l'autre que de vingt-quatre heures.

On condamne aujourd'hui très-généralement, & avec beaucoup de raiſon, les panſemens fréquens; mais ſouvent les praticiens abandonnent une erreur pour tomber dans l'extrémité contraire : quelques-uns recommandent de ne renouveller les applications de ce genre qu'une fois

en cinq, ſix ou huit jours. Si jamais cette méthode peut convenir, les cas en ſont fort rares: elle ne procure aucun avantage à l'ulcère. J'ai vu mettre fréquemment en uſage ces deux méthodes, & je puis aſſurer que, excepté dans les derniers périodes de la maladie, où la cicatrice eſt ſur le point de ſe former, tout ulcère ſe guérit, en général, plus facilement en changeant tous les jours l'appareil, que quand on le renouvelle moins ſouvent: il en réſulte d'ailleurs l'avantage de tenir le malade propre, & de conſerver l'air de l'appartement qu'il occupe dans un plus grand degré de pureté, que quand on ſuit une méthode contraire. Je ſuis, en conſéquence, très-convaincu qu'il ne faut pas panſer les ulcères fort fréquemment, mais que l'extrémité contraire eſt encore plus préjudiciable : dans les hôpitaux ſur-tout, où il eſt ſi difficile de conſerver l'air fort pur, cette circonſtance exige la plus grande attention; au moins elle en mérite plus qu'on ne lui en accorde communément. La quantité de matière que rendent les ulcères, doit particuliérement déterminer la fréquence des panſemens. Il ne faut jamais lever l'appareil qu'on ne puiſſe le faire ſans produire de mal-aiſe; mais toutes les fois qu'il s'amaſſe une quantité conſidérable de matière dans la cavité de l'ulcère, il eſt néceſſaire de renouveller tous les jours les panſemens.

L'impreſſion que l'air produit ſur les ulcères qui y ſont expoſés, eſt le principal inconvénient que l'on croit réſulter des panſemens fréquens; mais il ſuffit de tenir les nouveaux appareils prêts, de manière à pouvoir les appliquer immédiatement après avoir levé les autres, pour éviter les

les mauvais effets qui pourroient résulter de l'action de l'air. Néanmoins, cet objet est d'une telle importance, qu'il exige l'attention la plus sérieuse ; car la trop libre admission de l'air interrompt toujours la guérison, non-seulement il agit sur les ulcères comme une cause d'irritation très-puissante, mais même il tend à altérer la nature de la matière qu'ils rendent.

Plusieurs praticiens objectent encore que l'usage des applications onctueuses dans le traitement des ulcères, est sujet à relâcher les parties, & à les priver de leur ressort, au point d'empêcher les nouveaux tubercules grainus de devenir aussi fermes qu'ils le seroient, si l'on s'abstenoit de ces substances.

Les émolliens, appliqués chaudement pendant long-temps, sur-tout les fomentations & les bouillies, produisent, il est vrai, cet effet; mais il n'a jamais lieu lorsque l'on étend très-légérement sur les plumaceaux un onguent tel que celui que nous avons recommandé; cet onguent est même préférable à la charpie sèche seule ; car à moins que les ulcères ne fournissent une grande quantité de matière, elle occasionne toujours beaucoup d'irritation, & produit, jusqu'à un certain degré, les mêmes effets qu'un doux escharotique. Cette circonstance paroît avoir été très-bien connue de plusieurs anciens qui recommandent fréquemment la charpie sèche pour réprimer l'accroissement des parties, lorsqu'il est trop considérable, pendant le traitement des ulcères.

J'ai blâmé, depuis long-temps, l'usage peu réfléchi de la charpie sèche pour les ulcères, comme on peut en juger d'après ce que j'ai dit dans le paragraphe précédent, que j'ai publié il

y a ſix ans, & depuis je n'ai eu aucune raiſon de changer d'opinion. Néanmoins, l'empire de la coutume eſt ſi puiſſant, que l'on n'abandonnera peut être pas encore de ſi-tôt l'uſage de la charpie ſèche auſſi univerſellement qu'on devroit le faire; mais une longue expérience ſur les objets de cette nature, ne me laiſſe aucun doute que cet uſage général contribue beaucoup à retarder la guériſon des ulcères; & quiconque aura le courage de s'écarter de la pratique adoptée, & de ſe ſervir, pour les panſemens ordinaires, de quelques onguens doux, aura lieu d'en être très-ſatisfait. Je ne prétends cependant recommander ces onguens que dans l'état purulent ſimple des ulcères; c'eſt le cas où l'on peut s'attendre à en retirer beaucoup d'avantage. Malgré tout ce que l'on trouve de contraire à cette opinion, non-ſeulement dans les écrits de pluſieurs anciens, mais même dans ceux de quelques modernes, je ſuis très-convaincu que l'on obtiendra plus facilement & plus promptement la guériſon, lorſque l'ulcère ſera dans l'état que je viens d'indiquer, en ſe ſervant des onctueux, que par tout autre moyen. J'avoue cependant que les applications de ce genre produiſent peu ou point d'effet dans quelques ulcères ſordides & fongueux. Les ſubſtances chaudes irritantes, que j'indiquerai par la ſuite, ſont les ſeuls moyens dont on peut alors attendre du ſoulagement.

Il faut donc, dans tous les ulcères du genre de ceux dont nous parlons, que les plumaceaux qu'on applique immédiatement ſur la plaie à chaque panſement, ſoient légérement enduits de quelque onguent tel que celui que nous avons recommandé.

Cette partie du traitement exige, en second lieu, que l'on emploie les moyens propres à entretenir la matière de l'ulcère dans son état de purulence convenable, tant pour la couleur que pour la consistance. Cet objet demande une attention extrême, sans quoi la matière la mieux conditionnée dégénere toujours tôt ou tard en une espèce très-mauvaise. L'écoulement le plus doux & le moins âcre que les ulcères puissent fournir, n'a lieu qu'autant que la matière qui le constitue est vraiment purulente : il faut, en conséquence, prendre toutes les précautions nécessaires pour qu'elle subsiste dans cet état.

Pour remplir cette indication dans l'espèce simple d'ulcère dont nous nous occupons présentement, on s'occupera particuliérement de conserver dans la partie affectée un degré de chaleur convenable : cela est absolument nécessaire dans quelque partie que se trouve l'ulcère; mais surtout lorsqu'il est sur les extrémités, car la chaleur naturelle de ces parties n'est pas, à beaucoup près, aussi considérable que dans le tronc & dans les autres endroits, où l'action du cœur a plus d'influence.

Nous avons démontré, dans le traité de l'inflammation, combien un degré convenable de chaleur est, dans tout abcès, nécessaire à la formation du pus : ce degré n'est pas moins essentiel dans le traitement des ulcères, & exige toujours une attention particulière; car il arrive très-souvent que, pour avoir négligé cette seule circonstance, des ulcères simples dégénèrent en ulcères très-difficiles à guérir.

Tant que l'inflammation subsiste, à un certain degré, dans les ulcères, les cataplasmes émolliens

chauds ſont le moyen le plus facile & le plus convenable d'entretenir la chaleur; mais il faut les abandonner dès que les ſymptomes inflammatoires ſont fort modérés, parce que l'uſage trop fréquent & trop long-temps continué des émolliens chauds eſt ſujet, en raiſon de leur vertu très-relâchante, à produire, comme nous l'avons déjà obſervé, un relâchement trop conſidérable, ou à détruire le ton des parties ſur leſquelles on les applique. L'on peut d'ailleurs également bien remplir cette indication, en appliquant ſur l'appareil des couvertures épaiſſes ouatées avec la laine, le coton ou d'autres ſubſtances ſemblables, qui conſervent très-bien la chaleur.

J'ai eu ſouvent occaſion d'obſerver les bons effets qui réſultent de ce genre de traitement, lorſqu'on y apporte toute l'attention qu'il exige. Il n'eſt pas auſſi eſſentiel dans les cas d'ulcères ſimples, que dans ceux d'un fort mauvais genre : néanmoins on ne doit jamais le négliger, même dans les ulcères les plus légers.

On a remarqué que, dans preſque toutes les eſpèces d'ulcères, les bouillies étoient des applications très-utiles dans l'une ou l'autre partie de la cure. Il n'y a pas de doute qu'elles peuvent l'être réellement en raiſon de leurs qualités émollientes, tant qu'il y a beaucoup d'inflammation; mais je ſuis perſuadé que le plus grand avantage qui en réſulte eſt dû, indépendamment de toute autre circonſtance, au degré de chaleur qu'elles procurent, dont l'effet eſt de contribuer à une bonne ſuppuration.

Néanmoins, lorſqu'on fait uſage des bouillies dans cette vue, elles peuvent faire plus de mal que de bien, à moins de les renouveller beaucoup

plus fréquemment qu'on ne le fait communément. Il faut, pour en obtenir tous les avantages qu'elles peuvent procurer, les changer au moins toutes les trois heures. Mais j'ai traité ce ſujet fort au long dans mon *Eſſai ſur l'inflammation :* il eſt, en conſéquence, inutile de m'en occuper davantage ici; car les obſervations que j'ai faites relativement aux effets de la chaleur pour aider la ſuppuration, peuvent s'appliquer, avec autant de force & de convenance, au cas dont il s'agit.

Ces différentes circonſtances, c'eſt-à-dire, le ſoin de prévenir l'irritation, en ſe ſervant de ſubſtances très-douces à chaque panſement (1), & celui de conſerver un degré de chaleur convenable dans la partie affectée, ſont les moyens les plus certains que l'on puiſſe employer, tant pour favoriſer l'accroiſſement des nouvelles parties, que pour obtenir & entretenir une bonne ſuppuration. Il faut donc y faire une attention particulière, juſqu'à ce qu'il ne paroiſſe plus reſter de vuide à remplir, ou juſqu'à ce que la nature ſemble avoir contribué à la production des nouvelles parties, autant que le permettent les circonſtances de la maladie.

La ſeconde partie eſſentielle de la première

(1) L'on pourroit donner pour preuve des avantages qui réſultent de l'uſage des ſubſtances douces & onctueuſes, dans ces circonſtances, la facilité avec laquelle le cérat de Galien guérit fréquemment des ulcères même anciens : ce qui a fait mal-à-propos regarder ce médicament comme deſſicatif; car il eſt certain que les ſubſtances qu'il contient ſont plus propres à relâcher qu'à deſſécher : d'où l'on doit conclure qu'il n'agit qu'en diminuant l'irritation qui s'oppoſoit à la formation des tubercules grainus qui accélèrent la cicatrice.

indication curative des ulcères consiste, comme nous l'avons déjà observé, dans une douce compression. Je remarquerai qu'il faut l'employer conjointement avec les différens moyens dont je viens de parler, & la continuer autant de temps. Ainsi, dès que l'état inflammatoire est dissipé, & que l'on a obtenu une suppuration louable, on peut faire sur le champ une légère compression, par le moyen du bandage roulé, comme nous l'avons recommandé plus haut, & la continuer jusqu'à la fin du traitement. Il faut, comme je l'ai prescrit, appliquer ce bandage de manière qu'il produise non-seulement une douce compression sur les parties qui environnent immédiatement l'ulcère, mais même qu'il serve à soutenir la peau & les autres tégumens, afin d'en prévenir la rétraction, qui surviendroit sans cette précaution, sur-tout dans les ulcères considérables.

Quand, par une attention convenable aux circonstances les plus essentielles du traitement, & en continuant plus ou moins de temps les remèdes nécessaires, en raison de la grandeur des ulcères & de la constitution du malade, on est enfin parvenu à réparer, autant qu'il étoit possible, la perte de substance, il faut s'occuper de la dernière indication curative, c'est-à-dire, de la formation de la cicatrice.

Nous avons déjà observé que la cicatrice est fréquemment l'ouvrage de la nature seule : néanmoins, dans beaucoup de cas, quoique la perte de substance paroisse entiérement réparée, la guérison parfaite est difficile à obtenir ; la surface de l'ulcère reste dans un état de crudité, & rend une grande quantité de matière. Il faut alors absolument abandonner les onguens que j'ai

recommandés pour la première partie du traitement, & en ſubſtituer d'autres d'une nature plus ſtyptique & deſſicative.

L'onguent blanc, préparé avec la céruſe, tel qu'on le trouve dans différens diſpenſaires, remplit très-bien cette indication; je le crois même préférable au cérat fait avec la pierre calaminaire, que l'on emploie ſi communément à l'extérieur comme deſſicatif. L'eau de chaux eſt auſſi très-efficace dans les ulcères de ce genre; il ſuffit ſouvent de les laver deux ou trois fois le jour avec cette eau, & d'y appliquer l'onguent de céruſe ou le cérat ordinaire, pour obtenir la guériſon, lorſqu'on ne peut plus rien eſpérer des émolliens. Les eſprits ardens peuvent également remplir la même indication, c'eſt-à-dire, arrêter l'écoulement de ces ſortes d'ulcères, deſſécher ou reſſerrer la ſubſtance cellulaire molle qui recouvre leur ſurface, & en former une cicatrice ſolide.

L'accroiſſement des nouveaux tubercules grainus eſt quelquefois ſi conſidérable, qu'ils s'élèvent au-deſſus de la ſurface des parties ſaines, & empêchent qu'il ne ſe forme une cicatrice convenable. Lorſque cela arrive, il faut recourir aux aſtringens, ou même aux eſcharotiques, dont le plus efficace, entre les doux cauſtiques, eſt le vitriol bleu. Ce remède ſuffit preſque toujours, excepté dans les ulcères très-rebelles; mais lorſqu'il ne réuſſit pas, il n'y a pas de remède efficace plus foible que la pierre à cautère.

Dans les cas légers de ce genre, la charpie ſèche ſeule ſuffit ſouvent pour obtenir la guériſon, pourvu que l'on applique en même temps ſur le tout un bandage ſuffiſamment ſerré.

J'obſerverai néanmoins que cet état eſt fréquemment plus embarraſſant & plus diſgracieux que toute autre partie de la curation des ulcères ; car il arrive ſouvent, chez les perſonnes même qui jouiſſent de la meilleure conſtitution, quand d'ailleurs tout ce qui a précédé annonce une heureuſe guériſon, que l'on ne peut pas obtenir de cicatrice, & que les points grainus, nouvellement formés, reſtent dans un état de crudité, ſans montrer aucune tendance à la guériſon. Dans ce cas, lorſque les moyens que nous avons indiqués ne ſont d'aucune efficacité, l'on pourra ſouvent obtenir une guériſon complète, en appliquant au-deſſous du bandage roulé des compreſſes imbibées des ſpiritueux forts dont nous avons parlé plus haut, & ſur-tout de l'eau-de-vie de France. En même temps qu'on emploie les ſpiritueux de cette manière, on peut les remplacer alternativement par la teinture de myrrhe, ou par la ſolution de vitriol bleu dans l'eau. J'ai pluſieurs fois vu cette pratique réuſſir, lorſque tous les moyens dont l'on ſe ſert communément dans ces circonſtances n'avoient produit aucun effet.

Je viens de faire l'énumération des topiques qui m'ont paru les plus efficaces pour la guériſon des ulcères ; mais il y a quelques circonſtances qui, quoique plus générales, n'exigent pas moins d'attention.

Dans toutes les eſpèces d'ulcères, même dans les plus ſimples, le repos du corps, ſur-tout de la partie affectée, eſt tellement eſſentiel, que ſi l'on néglige cette circonſtance, tous les remèdes externes deviennent communément peu utiles. Dans les maladies de ce genre, qui attaquent

les extrémités inférieures, le membre affecté doit toujours être, autant qu'il eſt poſſible, dans une poſition horizontale, qui eſt celle qui favoriſe le plus la circulation des fluides.

Preſque tous les praticiens, tant anciens que modernes, ont regardé le repos & la poſition horizontale comme abſolument néceſſaires à la guériſon des ulcères des extrémités inférieures. Néanmoins, l'on a prétendu, dans quelques écrits nouveaux, qu'il s'en falloit de beaucoup que le repos fût eſſentiel dans ces cas, & que les malades guériſſoient auſſi facilement & auſſi ſûrement en allant & venant, qu'en obſervant le repos le plus parfait.

Cela peut arriver quelquefois dans des ulcérations très-légères : il eſt même poſſible, avec le ſecours d'un bandage ſuffiſamment ſerré, ou d'un bas lacé appliqué de manière à ſoutenir convenablement les parties, de guérir ſouvent des ulcères d'un mauvais genre, en permettant au malade un exercice modéré : mais il me paroît, en général, au moins autant que j'ai pu m'en aſſurer par l'expérience, que les règles que nous ont laiſſées les anciens ſur ce point, ſont très-bien fondées ; car la guériſon des ulcères des extrémités eſt plus ou moins prompte, ſuivant que l'on obſerve le repos avec plus ou moins d'exactitude.

Il arrive ſouvent, comme je l'ai dit plus haut, que des ulcères même de mauvais genre ſe guériſſent ſans le repos ou ſans la poſition horizontale du membre malade. J'en ai vu des exemples fréquens : je ſuis même actuellement chargé du traitement de pluſieurs ulcères dont la guériſon avance, quoique les malades ſortent tous les jours:

mais je ne leur ai jamais accordé cette liberté que par néceſſité ; car rien ne paroît plus certain que les ulcères des extrémités inférieures ſe guériſſent plus promptement, plus facilement & avec un avantage plus réel, lorſqu'on tient la partie dans une poſition horizontale, que quand on permet au malade de continuer de faire de l'exercice. Néanmoins, lorſque les circonſtances dans leſquelles ſe trouvent les malades les empêchent de jouir des avantages qu'ils pourroient retirer du repos, nous ſommes réduits à la néceſſité de recourir à d'autres moyens pour tenter d'obtenir la guériſon des ulcères. Il n'y en a aucun qui réuſſiſſe mieux, dans ce cas, que la compreſſion que l'on procure par le moyen du bandage roulé, de la manière que nous l'avons conſtamment indiqué plus haut, ainſi que dans les éditions précédentes de cet ouvrage.

Comme le repos eſt toujours très-gênant pendant le traitement des ulcères des jambes, l'on a propoſé différens moyens d'y ſuppléer ; non-ſeulement l'on a avancé que l'on pourroit obtenir la guériſon ſans le repos ou la poſition horizontale, quelques auteurs ont même prétendu que l'un & l'autre étoient préjudiciables (*).

Nous avons déjà remarqué que les ulcères des jambes peuvent guérir, quoique les malades ſortent tous les jours, ſur-tout ſi l'on entretient pendant la curation une compreſſion convenable. Néanmoins, aucune des raiſons que l'on a appor-

(*) Quelques écrivains avoient déjà avancé cette aſſertion ; mais depuis peu, M. Underwood de Londres s'eſt étendu fort au long ſur cet objet, dans un *Traité ſur les ulcères des jambes.*

tées en faveur de cette pratique, ne me paroît assez forte pour faire rejetter l'opinion que nous avons tâché de défendre, & qui, dans tous les temps, a été regardée comme bien fondée; c'est-à-dire, que la position horizontale est on ne peut plus convenable dans le traitement de tout ulcère des extrémités inférieures. J'ai tenté, dans différentes circonstances, les moyens que propose M. Underwood : ils m'ont quelquefois réussi; mais, quelque succès que d'autres en aient retiré, jamais la guérison qu'ils ont opérée ne m'a paru si facile & si prompte, ou bien si durable, que quand j'ai fait usage, dans les ulcères simples des jambes, des onguens doux conjointement avec la position horizontale.

L'on a donné, dans presque chaque espèce d'ulcère, des règles particulières relativement au régime; l'on a, en général, recommandé une diète austère. Néanmoins, cette manière de vivre est presque constamment nuisible quand on l'observe fort long-temps; il est rare qu'elle ne soit pas suivie d'un relâchement considérable de l'habitude du corps, & qu'elle ne produise d'autres effets désagréables, particuliérement sur la nature de la matière que rendent les ulcères.

Il paroît qu'il suffit, à cet égard, de se mettre en garde contre tout excès dans le boire ou le manger; car tout ce qui est capable de produire seulement une légère fièvre passagère avec inflammation, est toujours très-préjudiciable dans ces cas : l'on a même souvent remarqué qu'au lieu d'un régime plus sévère que de coutume, tel qu'on le recommande communément, les malades s'étoient bien trouvés de manger plus qu'ils ne faisoient dans l'état de santé.

L'écoulement de la matière purulente produit toujours une telle foibleſſe dans les grands ulcères, où il eſt très-abondant, que cette circonſtance ſeule ſuffiroit, en général, pour affoiblir extrêmement le malade, ſi l'on ne le mettoit en état d'y réſiſter par une nourriture convenable: l'on voit même conſtamment ces ulcères guérir avec beaucoup plus de facilité, lorſqu'on entretient le malade dans ſon état de vigueur ordinaire, que quand on l'affoiblit par une diète très-auſtère. Bien plus, j'ai pluſieurs fois obſervé que des ulcères même du plus mauvais genre, qui avoient long-temps réſiſté à toutes les applications & à tous les remèdes ordinaires, s'étoient promptement cicatriſés par l'uſage ſeul d'un régime nourriſſant.

Les purgatifs, & en général tout ce qui tend à affoiblir la conſtitution, ne conviennent point pour les mêmes raiſons qui font rejetter un régime auſtère (1). Il n'eſt même jamais néceſſaire de recourir à aucun remède interne, dans cette eſpèce d'ulcère, lorſque l'on fait une attention convenable aux différentes circonſtances que nous avons indiquées pour le traitement. Je ſais qu'il eſt aſſez ordinaire dans ce cas, de même que dans

(1) Les purgatifs ſont toujours nuiſibles dans les ulcères ſimples; non-ſeulement ils affoibliſſent extrêmement, mais ils occaſionnent une irritation conſidérable, qui accélère le pouls, & ſuffit fréquemment pour altérer la qualité de la matière que rend l'ulcère. En faiſant attention à la nature de la maladie, l'on ſe perſuadera facilement qu'ils conviennent rarement après la guériſon; & que tout ce que l'on a dit de la néceſſité des purgatifs dans ces cas, n'eſt fondé que ſur des préjugés vulgaires, que les gens de l'art doivent mépriſer.

les autres eſpèces d'ulcères, de preſcrire différens remèdes, ſur-tout le quinquina, le nitre & les autres purgatifs rafraîchiſſans; mais je penſe que tout remède propre à agir ſur le ſyſtême en général, n'eſt d'aucune utilité dans l'ulcère ſimple purulent dont il eſt queſtion ici. Comme la maladie eſt purement locale, il faut uniquement compter ſur les topiques pour la guériſon. L'on a, il eſt vrai, ſouvent employé avec avantage le quinquina, l'acier & les autres toniques, dans des cas où l'ulcère rendoit une très-grande quantité de matière, ſur-tout lorſqu'elle étoit tenue & âcre; mais lorſqu'on ne peut pas la corriger par les applications externes que nous avons recommandées, l'on découvre communément qu'elle doit ſon origine à quelque maladie générale de la conſtitution : ce qui conſtitue une eſpèce différente d'ulcère, qui exige, en conſéquence, d'autres remèdes.



SECTION III.

Observations sur l'ulcère simple vicié.

L'ULCÈRE simple purulent, dont nous venons de donner la description dans la section précédente, est l'espèce la plus bénigne, & même, si l'on peut se servir de ce terme, la plus naturelle des dérangemens qui peuvent survenir pendant la santé : tout ulcere qui s'écarte des caractères propres à cette espèce, doit être regardé comme vicié ; & nous comprendrons sous cette dénomination tous ceux qui diffèrent de l'ulcère simple par l'apparence & la nature de leur écoulement. Ceux qui se distinguent par quelque affection remarquable des parties solides exigent une méthode curative distincte & séparée, & forment, comme nous l'avons déjà remarqué, autant d'espèces différentes, dont je parlerai dans autant de sections particulières. Les ulcères qui diffèrent de l'ulcère simple, uniquement ou particulièrement par la nature de leur écoulement, ne peuvent former des espèces séparées, pour plusieurs raisons, mais sur-tout en ce qu'ils exigent tous à peu près la même méthode curative, & que leurs différences ne sont qu'accidentelles.

§. I. *Des symptomes, des causes & du pronostic de l'ulcère simple vicié.*

LES variétés qui s'observent le plus communément dans la matière que rendent les ulcères,

lorſqu'elle s'écarte de ſon état le plus naturel, qui eſt celui de purulence, ſont les ſuivans :

1°. Un écoulement aqueux, limpide, quelquefois verdâtre, que l'on nomme *ſanie ;*

2°. Une matière légérement rouge, aqueuſe & généralement très-âcre, appellée *matière ichoreuſe ;* &,

3°. Une eſpèce de matière plus viſqueuſe & glutineuſe, appellée *matière ſordide.*

Souvent cette dernière eſt d'un rouge tirant ſur le brun, & reſſemble un peu au marc de café, ou à des grumeaux de ſang mêlés avec de l'eau. Toutes ces eſpèces exhalent une odeur beaucoup plus fétide que la matière purulente, & il n'y en a aucune qui n'ait un peu d'âcrimonie; mais celle que l'on nomme généralement matière ichoreuſe, l'emporte beaucoup ſur les autres par ſon âcreté; ſouvent elle eſt ſi irritante & ſi corroſive, qu'elle détruit une grande étendue des parties voiſines.

L'âcrimonie des différentes matières dont nous venons de faire mention, empêche les ulcères qui les produiſent de ſe remplir de nouveaux points grainus ; ces ulcères s'étendent, en conſéquence, de plus en plus ; &, au lieu d'avoir une couleur rouge ſaine, ils ſont d'un brun foncé, ou ils ont quelquefois l'apparence d'eſcharres noires. Tous excitent, en général, des douleurs plus ou moins vives, ſuivant le degré d'âcrimonie de la matière qu'ils rendent.

On peut mettre au nombre des cauſes de cette eſpèce d'ulcère, toutes celles que nous avons indiquées dans la ſection précédente, telles que les plaies en général, les brûlures, les contuſions, & enfin toutes les cauſes capables de

produire l'ulcère ſimple purulent; car cette dernière eſpèce même, quelque bénigne qu'elle paroiſſe d'abord, dégénère très-facilement en celle dont nous parlons, ſi on la néglige, ou ſi on y applique des ſubſtances irritantes propres à aggraver le mal.

Je crois devoir encore obſerver ici que l'ulcère ſimple ſe change en eſpèces du plus mauvais genre, beaucoup plus fréquemment quand il eſt ſur certaines parties que ſur d'autres : ainſi, comme les tendons & les expanſions aponévrotiques des muſcles ne fourniſſent pas l'eſpèce de ſérum néceſſaire à la formation d'un bon pus, les ulcères qui s'y forment ſont communément beaucoup plus fâcheux & plus difficiles à guérir, que ceux qui ſont ſitués dans le tiſſu cellulaire, où il ſe fait, en général, une ſecrétion abondante d'un fluide propre à former le pus.

Le pronoſtic des ulcères, du genre de celui dont nous parlons, eſt toujours favorable lorſqu'ils ſont purement locaux, lorſqu'ils ne dépendent pas de quelque maladie du ſyſtême, & qu'ils ne ſubſiſtent pas depuis long-temps, ſurtout s'ils affectent des jeunes gens qui jouiſſent d'une bonne ſanté. Mais dans le cas contraire, c'eſt-à-dire, lorſque le malade eſt fort âgé, lorſque l'ulcère eſt fort étendu, qu'il dépend de quelque vice de la conſtitution, & qu'il ſubſiſte depuis long-temps, le pronoſtic doit toujours être fort douteux.

§. II. *De la curation de l'ulcère ſimple vicié.*

NOUS avons déjà remarqué que la mauvaiſe qualité de la matière que rendent les ulcères, procède,

procède, en général, de quelque affection particulière des solides ou des organes secrétoires des parties malades, qui fournissent des fluides qui ne peuvent être convertis en un bon pus. Nous avons tâché de développer la nature de cette affection ; & il est évident, par les preuves que nous en avons données, qu'elle dépend du degré d'inflammation ou d'action augmentée dans les vaisseaux des parties affectées, qui varie suivant que les ulcères ont été produits par telle ou telle cause.

Indépendamment de ce que nous avons avancé pour tâcher d'établir cette opinion, elle paroît encore confirmée par la nature des remèdes, que l'expérience a prouvé être les plus efficaces pour la guérison de ces sortes de maladies ; car ces remèdes se tirent particuliérement de la classe de ceux qui sont évidemment les plus propres à modérer la douleur, & à dissiper l'irritation.

Ainsi, l'on voit fréquemment, dans un espace de tems très-court, quelquefois même en vingt-quatre heures, les fomentations émollientes chaudes & les cataplasmes du même genre, non-seulement diminuer beaucoup la douleur, mais même produire un mieux sensible dans la nature de l'écoulement ; & en les continuant plus long-temps, c'est-à-dire, jusqu'à ce que la disposition à l'inflammation soit entiérement dissipée, ils suffisent très-souvent pour convertir la matière, quelque mauvaise qu'elle puisse être, en un pus naturel & louable.

En conséquence, la méthode la plus convenable de traiter ces ulcères est de fomenter la partie trois ou quatre fois le jour, pendant une demi-heure à chaque fois, avec une décoction

émolliente, d'y appliquer enſuite des plumaceaux enduits de quelques-uns des cérats que nous avons recommandés, & de recouvrir le tout de bouillies chaudes, que l'on renouvellera dès qu'elles ſe refroidiront.

Rien n'accélère plus la guériſon des ulcères de ce genre, que la ceſſation de la douleur : c'eſt pourquoi il eſt fréquemment néceſſaire, lorſque la douleur eſt vive, d'avoir recours aux narcotiques, dont l'uſage eſt ſouvent fort avantageux dans ces circonſtances. Mais lorſqu'on les preſcrit, il faut en augmenter la doſe, & les réitérer ſuivant que l'indique la violence de la douleur.

Il faut, en même temps, faire attention à la conſtitution, & varier en conſéquence le traitement, ſuivant la ſituation dans laquelle ſe trouve le malade : lorſqu'il eſt, par exemple, fort affoibli par un ulcère de longue durée, ou par toute autre cauſe, il faut tâcher de réparer les forces en augmentant la nourriture; s'il eſt, au contraire, fort pléthorique, & ſujet aux maladies inflammatoires, il convient de le tenir à un régime plus ſévère.

Dans les ulcères de ce genre, qui ſurviennent dans la première de ces circonſtances, c'eſt-à-dire, lorſqu'il y a un état de foibleſſe conſidérable, le quinquina eſt ſouvent efficace; il agit fréquemment, dans ces cas, comme un remède très-puiſſant, & améliore ſur-tout la nature de l'écoulement.

Mais il faut, pour que le quinquina produiſe cet effet, le preſcrire à une doſe beaucoup plus forte qu'on ne le fait communément. On le donne rarement, dans les maladies de ce genre, plus de trois ou quatre fois par jour, à la doſe d'un

ſcrupule ou d'un demi-gros à chaque fois. Néanmoins, ſi l'on veut en retirer un avantage ſenſible, il eſt néceſſaire de le réitérer ſix ou huit fois dans le même eſpace de temps, & d'en faire prendre un gros à chaque fois; car il eſt rare qu'à cette doſe il ne ſoit très-efficace.

Il faut obſerver de plus, qu'en preſcrivant le quinquina de la manière que je viens d'indiquer, l'on n'eſt pas, en général, obligé d'en donner une beaucoup plus grande quantité que celle que l'on emploie communément en total, ſuivant la manière commune de le donner à petites doſes; car de grandes doſes fréquemment réitérées produiſent, en général, plus d'avantage réel dans l'eſpace de douze ou quatorze jours, qu'on n'en retire communément en continuant ce remède un grand nombre de ſemaines à petites doſes.

Néanmoins, l'uſage du quinquina exige beaucoup de précaution dans les ulcères de ce genre qui attaquent des perſonnes d'une conſtitution inflammatoire ou pléthorique. On ne peut guère, dans ces circonſtances, le donner à grande doſe, tant que la diſpoſition à l'inflammation n'eſt pas conſidérablement diminuée.

En faiſant une attention convenable aux différentes circonſtances dont nous venons de faire l'énumération, & en tenant en même temps la partie malade en repos, & dans une poſition convenable, il en réſulte communément, ou même toujours, que la matière ſe convertit promptement en un bon pus. Lorſque l'on a une fois obtenu cet avantage, tous les autres ſymptomes de l'ulcère s'améliorent, en général, en très-peu de temps : au moins cela arrive communément quand l'ulcère ne dépend pas de quelque maladie

générale du ſyſtême : circonſtance que je n'admets pas dans ce cas, parce qu'elle conſtitueroit une eſpèce d'ulcère différente de celle dont nous nous occupons préſentement.

Dès que l'écoulement eſt converti en une ſuppuration louable, l'on a, en quelque ſorte, obtenu le point le plus eſſentiel à la guériſon ; car les parties n'étant plus corrodées par la matière âcre dont elles étoient continuellement arroſées, mais étant, au contraire, recouvertes du baume le plus naturel qu'on puiſſe y appliquer, elles prennent communément, en peu de temps, une belle couleur rouge vermeille. Alors rien n'empêche les nouveaux tubercules grainus de ſe former; & la perte de ſubſtance ſe répare, autant qu'il eſt poſſible, avec plus ou moins de promptitude, ſuivant la profondeur & l'étendue de l'ulcère, ſuivant la ſituation de la partie affectée, & l'âge ainſi que la conſtitution du malade.

Lorſque l'on eſt parvenu, par ces moyens, à ramener les ulcères de ce genre à l'état de l'ulcère purulent ſimple, il faut les traiter, juſqu'à leur guériſon parfaite, exactement de la manière que nous avons indiquée dans la ſection précédente, c'eſt-à-dire, n'y appliquer que des ſubſtances adouciſſantes, avoir en même temps ſoin de conſerver les parties dans un degré de chaleur convenable, & les comprimer légérement dès que les ſymptomes inflammatoires ſont totalement diſſipés.

Il arrive fréquemment, quand on eſt parvenu, par un traitement convenable, à procurer à cette eſpèce d'ulcère la meilleure apparence, & à convertir la matière en un pus très-louable, que l'on ne peut néanmoins le

cicatriſer, & que l'écoulement en eſt toujours auſſi abondant.

Lorſque cela arrive, & que les moyens que nous avons indiqués dans la dernière ſection, pour obtenir la cicatrice, ne réuſſiſſent pas, ce qui peut arriver fréquemment, un cautère d'une grandeur ſuffiſante, placé dans un endroit convenable, contribuera ſouvent plus à terminer la guériſon, que tous les remèdes que l'on applique communément en pareils cas.

Rien n'eſt plus capable de procurer la guériſon permanente des anciens ulcères quelconques, que l'uſage d'un exutoire proportionné à l'écoulement habituel. Les aſtringens & les deſſicatifs peuvent bien recouvrir les ulcères d'une cicatrice légère ou d'une eſpèce d'épiderme; mais, dans les cas de cette nature, ces moyens procurent rarement une guériſon de longue durée.

Indépendamment du danger qui réſulte de guérir les anciens écoulemens avant de leur en ſubſtituer d'autres, toute cicatrice obtenue par le moyen des aſtringens étant extrêmement foible, s'ouvre, en général, promptement en raiſon de la ſurabondance des fluides qui doit réſulter de la rétention de cette quantité conſidérable de ſérum que la conſtitution avoit coutume de pouſſer au-dehors, pour fournir à la formation du pus que rendoit l'ulcère.

C'eſt pourquoi, dans tous les ulcères de ce genre, & même dans toute maladie qui ſubſiſte depuis long-temps, la curation doit principalement conſiſter dans un cautère ſuffiſamment large pour que la quantité de matière qu'il doit rendre ſoit, juſqu'à un certain point, proportionnée à celle que l'ulcère avoit coutume de produire.

L'on établit communément ces espèces d'égouts le plus près possible de la partie affectée. Néanmoins, il est probable que la situation du cautère est peu importante, pourvu qu'il rende autant de matière que l'ulcère : en conséquence, on le placera sur l'endroit le plus commode pour le malade.

Lorsque le cautère a coulé quelque temps, & que l'on a persisté dans l'usage des remèdes que j'ai recommmandés, l'on obtient enfin ordinairement la guérison complète de ces sortes d'ulcères.

Depuis la première édition de cet ouvrage, j'ai eu plusieurs occasions d'observer les bons effets que produisent les cautères pour la guérison des anciens ulcères habituels. J'ai, dans quelques cas, obtenu la cicatrice par leurs moyens, lorsque tous les autres remèdes avoient été employés inutilement; d'autres fois, les ulcères se sont renouvellés lorsqu'on a supprimé les cautères, & se sont guéris de nouveau en recourant au même moyen.

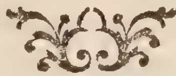
Je pourrois citer, d'après les auteurs, différens exemples non-seulement de la difficulté de guérir les ulcères habituels, lorsque l'on ne commence pas par établir un cautère, mais même des suites très-pernicieuses qui en résultent. Néanmoins, comme il n'y a pas de praticien à qui l'expérience n'ait fourni des exemples de ce genre, je pense qu'il est inutile de recourir à l'autorité des livres.

Dans les ulcères qui n'ont pas subsisté long-temps, il ne conviendroit nullement, quelle que soit leur étendue, d'assujettir le malade à un cautère pour obtenir la guérison : la constitution n'a pas été assez long-temps accoutumée à l'évacuation que produisent les ulcères récens, pour qu'il

puiſſe réſulter aucun danger de ſupprimer cette évacuation. Ainſi, ce que nous avons dit n'eſt pas applicable à ces ſortes d'ulcères; mais, je le répète, on ne peut tenter ſans danger la guériſon de ceux qui ſont anciens, ſi l'on n'établit d'abord un cautère d'une grandeur ſuffiſante.

Tout cautère eſt ſujet à des inconvéniens qui rebutent communément les malades; ce qui détermine ſouvent les praticiens à éviter ces moyens: mais il eſt évident qu'aucune conſidération de ce genre ne doit influer ſur le traitement.

L'on a particuliérement recommandé le nitre dans l'eſpèce d'ulcère dont nous nous occupons actuellement : j'en ai cependant preſcrit dans ce cas, de même que dans les autres eſpèces d'ulcères, de très-grandes quantités, avec toutes les précautions néceſſaires, ſans en avoir jamais obſervé aucun effet ſenſible. L'on a, il eſt vrai, guéri des ulcères en faiſant uſage du nitre; mais, dans tous les eſſais que j'en ai fait, jamais ce remède n'a ſuffi ſeul pour obtenir la guériſon, ſans employer en même temps le bandage roulé, & les autres applications locales.



SECTION IV.

Obſervations ſur l'ulcère fongueux.

IL ſe forme fréquemment dans les ulcères des excroiſſances fongueuſes, qui acquièrent communément un tel volume, qu'il en réſulte des ulcères fort différens de l'ulcère primitif, par leurs apparences, leurs effets & la curation ; ce qui m'a déterminé à en faire une ſection ſéparée.

§. I. *Des ſymptomes & des cauſes de l'ulcère fongueux.*

ON entend par fongoſités des excroiſſances contre nature qui s'élèvent dans les ulcères, communément plus molles & plus ſpongieuſes, que les tubercules grainus qui ſe manifeſtent dans l'état de ſanté. Ces excroiſſances ne parviennent pas, en général, à un volume fort conſidérable, mais lorſqu'elles durent fort long-temps, ou qu'on les néglige, elles deviennent, dans certains cas, très-volumineuſes : elles ſont d'abord lâches & molles, comme nous l'avons obſervé ; néanmoins elles acquièrent quelquefois, en vieilliſſant, un très-grand degré de dureté.

La douleur qui accompagne ces excroiſſances eſt communément légère, & le contraire s'obſerve rarement. L'écoulement qu'elles produiſent varie ſuivant l'eſpèce d'ulcère dont elles dépendent.

Ainſi, lorſqu'une *hyperſarcoſe* (c'eſt le terme ſous lequel on déſigne ces excroiſſances) ſurvient dans un ulcère ſimple purulent, uniquement par défaut de ſoin, l'écoulement continue fréquemment à être d'une aſſez bonne qualité; mais, au contraire, lorſque l'hyperſarcoſe dépend d'un ulcère qui rend une matière viciée fort âcre, comme il arrive quelquefois, l'écoulement eſt communément de la même nature.

Quant aux cauſes de la maladie, j'ai obſervé, en parlant de l'ulcère ſimple purulent, que, dans l'état de ſanté, & ſur-tout chez les jeunes gens, les nouveaux tubercules grainus qui ſe forment dans cet ulcère, étoient très-ſujets à prendre un tel accroiſſement, qu'ils s'élevoient au-deſſus de la ſurface des parties voiſines. L'on prévient très-ſouvent avec ſuccès cet inconvénient, en ſuivant les préceptes que nous avons donnés; mais la maladie dont nous nous occupons préſentement a lieu lorſque, faute d'attention, l'on permet alors aux tubercules grainus de prendre un accroiſſement plus conſidérable : ſi l'on néglige même encore plus long-temps l'ulcère, comme il arrive ſouvent, ſur-tout chez le peuple, cette eſpèce de fongoſité dégénère en une maladie très-fâcheuſe. C'eſt de cette manière que ſurviennent communément les excroiſſances les plus dures.

Il y a une autre variété d'hyperſarcoſe, que l'on obſerve quelquefois dans le cours du traitement des plaies & des ulcères, lorſque l'on n'a pas eu la précaution d'en guérir le fond avant de permettre aux nouveaux tubercules grainus de prendre un certain accroiſſement. Il ſuffit alors qu'il reſte des clapiers, ou que quelques parties corrompues n'aient pu être pouſſées au-dehors,

& agiſſent comme corps étrangers, pour que les tubercules grainus qui s'étoient manifeſtés d'abord continuent à croître; mais, au lieu de former la cicatrice, lorſqu'ils ſont parvenus au niveau des parties ſaines, ils les ſurpaſſent de jour en jour, & conſtituent enfin la maladie dont il s'agit.

Lorſqu'une fongoſité s'eſt ainſi formée, ſes progrès ne ceſſent que quand l'on eſt parvenu à découvrir & à détruire, par l'art ou naturellement, la cauſe qui l'a originairement produite, ce qui arrive lorſqu'il s'établit au-deſſous de la tumeur une ſuppuration abondante, & que la matière s'ouvre une iſſue au-dehors. Alors le ſiège de la maladie étant à découvert, on peut recourir au traitement convenable.

§. II. *De la curation de l'ulcère fongueux.*

EN faiſant une attention convenable aux cas & aux deux cauſes dont nous avons parlé, il eſt aiſé de découvrir celle qui a originairement donné lieu à la maladie; & cette cauſe étant bien connue, on peut déterminer avec certitude la méthode curative que l'on doit adopter; mais ſans cela, il n'eſt pas poſſible d'en ſuivre aucune, parce que les remèdes néceſſaires dans chacun de ces deux cas, ſont d'une nature fort oppoſée.

Lorſque l'on s'eſt aſſuré que les fongoſités ſont uniquement produites par l'accroiſſement exceſſif des parties, & qu'il n'y a aucune maladie cachée dans le fond de l'ulcère; lorſque la tumeur eſt fort large, & ſur-tout lorſqu'elle ne s'élève pas beaucoup, il faut avoir recours ſur le champ aux eſcharotiques.

L'on a recommandé beaucoup de remèdes de

ce genre : plusieurs auteurs ont même proposé le cautère actuel; & d'autres veulent que l'on enlève tout à coup, avec le bistouri, toutes les fongosités.

Il n'est point douteux que ces deux méthodes sont très-efficaces dans tous les cas, & beaucoup plus promptes que toute autre ; mais elles paroissent si cruelles, qu'on ne trouve presque pas de malade qui veuille s'y soumettre ; & d'ailleurs, il n'y a personne qui ne sache que cette maladie peut se guérir avec autant de certitude, quoique peut-être moins promptement, par des remèdes beaucoup plus doux.

La pierre infernale est bien supérieure, dans ces cas sur-tout, à tous les caustiques artificiels recommandés par les auteurs : elle agit plus promptement, & ne produit pas plus de douleur que beaucoup de caustiques plus doux ; elle a seule l'avantage de ne jamais manquer son effet ; & il s'en faut de beaucoup qu'elle soit aussi sujette à couler & à s'étendre sur les parties voisines, que quelques-unes des préparations de ce genre, dont l'usage devient, pour cette raison, souvent fort embarrassant.

Il faut fondre le caustique, & y tremper une petite brosse ou un petit pinceau, dont l'on touche les parties que l'on veut détruire. En réitérant cette opération tous les jours, ou de deux jours l'un, l'on détruira les fongosités plus ou moins promptement, suivant le volume & la dureté de la tumeur. Une forte dissolution de vert-de-gris, de sel ammoniac non purifié, de vitriol bleu ou blanc, appliquée de la même manière, enlève aussi communément ces sortes d'excroissances.

Il eſt quelquefois néceſſaire de varier ces cauſtiques : j'en ai eſſayé un grand nombre ; mais aucun n'eſt auſſi généralement utile, comme je viens de le dire, que la pierre infernale. Je me ſuis quelquefois ſervi, dans des cas ſemblables, d'une forte diſſolution d'argent ou de mercure crud dans l'eſprit de nitre ; les effets de la première diſſolution ſont toujours, comme on peut ſe l'imaginer, très-puiſſans ; néanmoins ils ne diffèrent pas beaucoup de ceux que produit communément la pierre infernale ; ils ſont ſeulement un peu plus conſidérables. Cette eſpèce de cauſtique eſt une ſimple diſſolution d'argent dans l'acide nitreux, que l'on fait évaporer juſqu'à ſiccité.

En faiſant diſſoudre une once de mercure pur dans une once & demie d'acide nitreux concentré, l'on obtient peut-être un des plus forts cauſtiques que l'on puiſſe préparer. Dans les cas où il eſt néceſſaire d'en employer de moins actifs, on peut diminuer la force de ce remède, en ſe ſervant d'une moindre quantité de mercure, & d'un eſprit de nitre plus foible. Mais lorſque l'on veut détruire des excroiſſances dures calleuſes, il faut choiſir la diſſolution la plus forte ; elle ne cauſe pas plus de douleur que celles qui ſont plus foibles, & elle eſt toujours plus efficace. Je remarquerai ici qu'une forte diſſolution de ce genre eſt peut-être le meilleur cauſtique que l'on puiſſe employer pour détruire toute eſpèce de poireaux, & particuliérement ceux qui ſont vénériens. Lorſqu'on ſe ſert de ce cauſtique pour les poireaux ou pour les excroiſſances fongueuſes dont il s'agit ici, il ne faut jamais l'appliquer tout d'un coup ſur une ſurface étendue. Lorſque les fongoſités ne ſont pas con-

ſidérables, on peut étendre, ſans danger, ſur toute leur ſurface, une petite quantité de diſſolution : mais dans les affections de cette nature qui ſont fort étendues, il vaut mieux ſe borner à une petite portion de l'excroiſſance ; car il ſuffit d'en toucher tous les jours une petite partie pour parvenir, en général, à la détruire en entier en peu de temps. Après l'uſage de l'un des cauſtiques dont je viens de parler, on recouvrira les parties de charpie ſèche, & l'on ſe gardera d'y appliquer, comme on le fait communément, aucune eſpèce d'onguent, parce qu'ils tendent toujours à détruire l'activité du cauſtique.

J'ai ſuppoſé, dans ce que je viens de dire, que la ſurface de la fongoſité étoit d'une étendue conſidérable, & qu'elle ne s'élevoit pas beaucoup au-deſſus du niveau des parties ſaines contiguës. Toutes les fois que le contraire a lieu, c'eſt-à-dire, lorſque l'excroiſſance s'élève beaucoup, & que ſa baſe eſt étroite, la méthode la plus courte & la plus facile eſt de l'enlever par le moyen d'une ligature ſuffiſamment ſerrée, que l'on applique autour de ſa racine, & qu'on reſſerre un peu chaque jour. Ce moyen détruit promptement la circulation dans la tumeur, & la fait tomber en peu de temps.

Lorſque l'excroiſſance a, comme nous l'avons obſervé, une baſe étroite, & ſur-tout lorſqu'elle eſt un peu pendante, il eſt très-aiſé d'en faire la ligature ; mais lorſque ſa baſe eſt plus large que ſa partie ſupérieure, il n'eſt pas poſſible, ſans employer d'autre ſecours, d'empêcher la ligature de gliſſer. Néanmoins, on pourra toujours y parvenir ſûrement, & avec beaucoup de facilité, de la manière ſuivante.

On prend une forte aiguille droite, fixée à un manche, & percée vers sa pointe ; on l'introduit, de part en part, dans la base de la tumeur ; on fait passer dans l'œil de l'aiguille deux forts fils cirés ; ensuite on la retire, & on laisse les bouts de fils pendre de chaque côté de la tumeur : on fait alors une forte ligature autour de la moitié de la fongosité, avec les deux extrémités de l'un des fils, & l'on serre de la même manière l'autre moitié avec les deux autres bouts de fils ; il suffit de serrer convenablement, de temps en temps, chacun de ces fils, pour que les deux hémisphères de la tumeur tombent, en général, très-promptement. L'idée de la pratique que je recommande ici, est prise de la description d'une aiguille courbe de ce genre, que M. Cheselden a recommandée pour extirper, par la ligature, les amygdales tuméfiées ; opération qu'on ne pourroit jamais convenablement tenter sans ce moyen.

Lorsqu'on est parvenu à détruire les carnosités par l'une de ces méthodes, il faut traiter la plaie de la manière que nous avons indiquée pour l'ulcère simple purulent.

La seconde espèce de fongosité est, comme nous l'avons observé, l'effet des nouveaux tubercules grainus de l'ulcère, qui ne portent pas sur une base solide, parce que le fond est rempli d'une matière purulente ou de quelques autres corps étrangers. Cette espèce se distingue, en général, très-facilement de la précédente ; elle s'élève avec beaucoup plus de facilité, & il s'en faut qu'elle soit aussi ferme ; elle est, au contraire, toujours plus molle & plus flasque, que les tubercules grainus même qui indiquent un état sain.

En faisant attention à ces circonstances & à toutes celles qui accompagnent l'ulcère, il est rare que l'on reste long-temps en doute sur la cause des carnosités : dès que l'on est parvenu à la découvrir, il faut commencer par donner jour à la matière renfermée dans la tumeur, en y faisant une ouverture convenable. Il suffit ensuite de prendre garde que la plaie commence à se remplir par son fond, pour obtenir facilement la guérison, en suivant la méthode ordinaire. On ne doit jamais, dans ce cas, recourir aux escharotiques, à moins que les fongosités ne soient très-considérables; car les tubercules grainus sont communément si mols & si spongieux dans ces sortes d'ulcères, qu'ils se dissipent d'eux-mêmes pendant le traitement, sans le secours d'aucun caustique.

Ces espèces de fongosités sont, en général, les seules qui donnent de l'embarras dans les ulcères locaux, excepté peut-être celles qui sont un symptome des ulcères accompagnés de carie, dont je donnerai la description dans une section séparée. L'on pourra objecter que les variétés dont nous venons de faire mention, peuvent être considérées comme symptomatiques, & qu'elles ne doivent pas, en conséquence, constituer des maladies distinctes. Néanmoins, j'ai cru qu'il étoit convenable d'en faire une section particulière, non-seulement pour les raisons que j'ai données plus haut, mais sur-tout parce que leur traitement est fort différent de celui qu'exige tout autre symptome des ulcères.

SECTION V.

Observations sur l'ulcère fistuleux.

§. I. *Des symptomes & des causes de l'ulcère fistuleux.*

L'ON donne le nom d'ulcère fistuleux à une espèce d'ulcère qui communique avec une ou plusieurs cavités de différentes grandeurs & de différentes dimensions, situées, en général, dans le tissu cellulaire, entre les tégumens communs & les muscles, ou entre les interstices des muscles même.

Ces différentes cavités, connues communément sous le nom de clapiers, servent, en quelque sorte, de réservoirs, tant à la matière qui se forme dans le corps de l'ulcère, qu'à celle que fournissent les parois de ces mêmes cavités : c'est pourquoi, quand on détermine par la compression la matière contenue dans ces clapiers à se porter dans ces sortes d'ulcères, ces derniers en rendent une quantité beaucoup plus considérable qu'on auroit lieu de l'attendre, en ne considérant que l'étendue de leur surface.

Cette description de l'ulcère fistuleux indique l'état le plus simple de la maladie; mais lorsque cet ulcère subsiste long-temps, ou que l'on fait usage des astringens dessicatifs, sa surface interne devient fréquemment dure & calleuse : il prend alors le nom de fistule, à cause de la ressemblance que l'on a supposé qu'il avoit avec une flûte ;

flûte : la fiſtule à l'anus, maladie bien connue & fort fâcheuſe, eſt de ce genre.

La cauſe la plus fréquente des clapiers qui ſe forment dans les ulcères & les abcès, eſt le ſéjour de la matière purulente qui, étant renfermée, ſe porte naturellement vers la partie la plus déclive : ſi l'on ne lui ouvre pas alors une iſſue pour qu'elle puiſſe s'évacuer promptement & librement, elle s'introduit, avec beaucoup de facilité, dans les lames du tiſſu cellulaire, qui, en raiſon de ſa molleſſe, n'oppoſe aucune réſiſtance. Les progrès de cette matière augmentent par degrés, juſqu'à ce qu'elle ſe faſſe jour elle-même, dans un endroit quelconque, ſur la ſurface du corps, ou dans quelques-unes des cavités voiſines.

Les bandages trop ſerrés produiſent fréquemment le même effet, lorſqu'on les applique directement ſur les ulcères, & qu'ils ne ſont pas placés de manière à agir également ſur les parties voiſines ſaines, un peu au-deſſus & au-deſſous des ulcères : il faut, en conſéquence, toujours éviter cette faute.

Il eſt rare que l'on ne puiſſe pas donner un pronoſtic favorable dans tous les ulcères fiſtuleux récens, ou même anciens, pourvu qu'ils ſoient ſitués de manière que l'on puiſſe y porter les remèdes convenables, & que la conſtitution ſoit d'ailleurs ſaine. Mais lorſque la maladie eſt fort ancienne, & ſur-tout lorſque les clapiers s'ouvrent dans une articulation, ou s'étendent tellement que l'opération eſt impraticable, la guériſon en devient fort difficile & fort douteuſe. Aucune maladie ne réſiſte plus fréquemment à toutes les reſſources de l'art, que

quelques eſpèces de ce genre, particuliérement la fiſtule à l'anus.

§. II. *Du traitement de l'ulcère fiſtuleux.*

TOUS les anciens Auteurs & pluſieurs des modernes recommandent, dans les affections récentes de ce genre, de faire uſage d'injections, qu'ils appellent vulnéraires ou cicatriſantes. Lorſque la maladie eſt plus avancée, & que, par la longueur du temps, les parois des clapiers ſont devenues calleuſes, l'on preſcrit des injections & des poudres eſcharotiques. Mais aucun de ces remèdes n'a jamais produit de bons effets permanens, & leur uſage trop fréquent a ſouvent rendu durs & calleux des clapiers qui étoient de nature très-bénigne.

D'autres ont conſeillé, dans tous les cas de ce genre, ſur-tout lorſque la maladie paroît un peu tenir de la nature des ulcères fiſtuleux, d'ouvrir les clapiers d'un bout à l'autre, & d'en enlever toutes les parties calleuſes, afin de convertir le tout en un ſeul ulcère, & de le traiter enſuite ſuivant la méthode ordinaire.

Il n'eſt pas douteux que l'on peut très-fréquemment obtenir la guériſon par cette méthode; mais, indépendamment de la douleur conſidérable, & de la cicatrice extrêmement large & déſagréable qui en réſulte toujours, cette pratique n'eſt pas, dans tous les cas, ſans danger. Elle ne peut jamais, par exemple, convenir pour les fiſtules qui s'étendent fort avant dans le rectum. On ne conſeillera certainement jamais de recourir à un pareil moyen dans les cas où les fiſtules pénètrent fort profondément, & s'étendent,

comme il arrive fréquemment, au-dessous des gros vaisseaux sanguins, des tendons ou des nerfs.

Quand même cette pratique seroit absolument exempte de danger, on ne devroit l'adopter dans presque aucun cas : car l'on peut, par une opération beaucoup plus simple & moins douloureuse, obtenir toujours la guérison avec autant de certitude, que par une simple incision, ou la destruction totale des parties.

L'on doit se proposer, dans le traitement de tout ulcère fistuleux, de procurer l'aglutination de ses parois, de manière à détruire tout le vuide qui existe.

Les moyens les plus efficaces pour remplir cette indication, consistent premiérement à faire une ouverture dans la partie la plus déclive du clapier, pour donner un passage libre à la matière; secondement, à exciter, par une irritation légère, un degré modéré d'inflammation sur la surface interne du sinus; car il est prouvé que cet état inflammatoire est le plus propre à produire une adhérence entre deux parties quelconques, de manière à obtenir, au bout d'un temps convenable, une union solide des parois des clapiers entre elles.

L'on remplira complétement ces deux indications, en introduisant, par l'orifice de l'ulcère, un séton qui suivra tout le cours du sinus jusqu'à son extrémité opposée, sur laquelle on pratiquera, de la manière que nous l'avons prescrit pour les abcès, une ouverture assez large pour que la matière puisse sortir facilement.

L'on choisira un séton de coton ou de soie plus ou moins épais, suivant la largeur des sinus; on le diminuera de grosseur par degré, à mesure

que la guérison avancera, en ôtant un fil ou deux tous les deux ou trois jours. Enfin, lorsque le vuide occasionné par le sinus sera rempli, & qu'en conséquence l'écoulement sera considérablement modéré, on supprimera entiérement le séton. L'on appliquera alors sur la partie un bandage un peu serré, qu'il suffira de continuer un temps convenable pour obtenir, en général, une guérison complète.

L'on doit donc s'occuper d'abord, dans tous les cas de ce genre, de découvrir la direction du sinus : ce que l'on peut communément faire avec facilité en y introduisant la sonde, ou bien en observant l'endroit dans lequel la matière forme une pointe lorsqu'on lui a donné le temps de s'accumuler, & en s'assurant d'où elle vient, en comprimant la partie. Il faut ensuite introduire un séton, de la manière que nous l'avons indiquée, dans chaque clapier qui s'ouvre dans l'ulcère.

Cette méthode de guérir les ulcères fistuleux par le séton, est exempte de toute espèce de danger, & admissible dans presque tous les cas possibles. Lors même que les clapiers s'étendent profondément entre les muscles & les vaisseaux sanguins, & qu'il seroit par conséquent dangereux de faire usage du bistouri ou d'injections irritantes, on peut toujours employer, avec beaucoup de sûreté & d'avantage, un séton que l'on introduit par le moyen du directeur, comme nous l'avons indiqué dans le traitement des abcès.

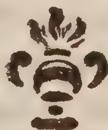
La pratique que nous recommandons ici manque rarement de produire l'effet qu'on en attend dans les ulcères fistuleux simples, de quelque nature qu'ils soient; & elle réussit même, en général, dans ceux que l'on peut considérer comme de vraies fistules.

Je ſuis très-perſuadé, d'après l'utilité générale que l'on retire du ſéton dans des ulcères ſemblables qui affectent les autres parties, que ce moyen ſeroit beaucoup plus efficace que tous ceux que l'on a employés juſqu'ici dans les cas de fiſtules à l'anus, malgré les inconvéniens qui peuvent en réſulter, en raiſon du ſiège de la maladie. J'en ai vu obtenir les plus grands ſuccès dans les ulcères de ce genre qui affectent le périnée. Le ſéton convient particuliérement dans cette circonſtance, parce que la cicatrice qui reſte après avoir ouvert un clapier profond avec le biſtouri, ſuivant la méthode ordinaire, devient fréquemment, dans ces parties, plus fâcheuſe & plus douloureuſe pour le malade, que l'affection primitive que l'on ſe propoſoit de guérir.

Lorſque l'on eſt enfin parvenu à détruire, par ces moyens, les clapiers, il faut traiter les ulcères dont ils dépendoient ſuivant la méthode ordinaire, comme nous l'avons indiqué dans les deux ſections que nous avons données ſur les eſpèces d'ulcères auxquelles on doit les rapporter.

J'obſerverai que cette partie de la chirurgie doit beaucoup au ſavant Pott, pour avoir ſimplifié, en grande partie, le traitement des fiſtules à l'anus & au périnée. L'on avoit autrefois coutume, dans ces cas, & l'on continue même encore, comme nous l'avons remarqué, d'enlever entiérement les parties affectées, qu'elles ſoient calleuſes ou non; ce qui non-ſeulement occaſionne une grande douleur ſans néceſſité, mais même produit très-rarement une guériſon auſſi agréable ou auſſi prompte que celle que l'on obtient en mettant uniquement les parties à découvert par une ſimple inciſion, qui eſt l'unique

moyen que l'on doit tenter, dans les cas même les plus fâcheux. Si l'on ne guérit pas par cette opération ſeule, ou par le ſéton, lorſqu'on peut l'introduire, de la maniere que nous venons d'indiquer, l'on n'y parviendra jamais en emportant les parties malades, à moins qu'elles ne ſoient toutes évidemment calleuſes, & extrêmement dures; car il n'eſt pas douteux qu'alors leur extirpation peut, dans quelques cas, être néceſſaire: lors même que la dureté eſt extrême, on retire ſouvent beaucoup d'avantage de mettre uniquement les clapiers à découvert, en faiſant une ſimple inciſion dans toute leur longueur : l'iſſue libre que l'on donne par ce moyen à la matière, réunie à la nouvelle ſuppuration que l'on procure par les inciſions, eſt ſouvent un moyen très-certain de détruire les calloſités; & lorſque l'on y eſt parvenu, on obtient communément une guériſon complète.



SECTION VI.

Obſervations ſur l'ulcère calleux.

§. I. *Des ſymptomes & des cauſes de l'ulcère calleux.*

ON nomme calleux tout ulcère dont les bords, au lieu de ſe contracter & de diminuer la grandeur de la plaie, ſe tiennent écartés, ſe rident, & acquièrent enfin une épaiſſeur contre nature, qui ſouvent les élève beaucoup au-deſſus du niveau des parties voiſines. Les ulcères deviennent, en général, calleux par négligence ou par un mauvais traitement ; & la matière qu'ils rendent alors eſt communément aqueuſe & viciée.

L'on obſerve auſſi particuliérement dans cette eſpèce, des veines variqueuſes ſymptomatiques, ſur-tout lorſque l'ulcère eſt ſitué ſur les extrémités inférieures. Ce ſymptome paroît être non-ſeulement l'effet de la difficulté que le ſang trouve à retourner de ces parties vers le cœur, il eſt encore dû, en grande partie, au reſſerrement que les calloſités occaſionnent dans le cours des veines ; circonſtance qui doit néceſſairement influer beaucoup ſur les ulcères étendus de ce genre.

Pluſieurs Auteurs, même parmi les modernes, ont donné le nom de variqueux à cette eſpèce, en ce qu'ils ont cru que les ulcères de ce genre étoient, en quelque ſorte, alimentés par la matière

qu'ils recevoient de ces veines gonflées qui paroissent fréquemment s'ouvrir dans ces ulcères (*).

Cette erreur vient évidemment de ce que l'on n'a pas fait attention à la cause de ces gonflemens des veines, & de l'idée fausse que l'on avoit adoptée jusqu'ici sur la formation du pus & des autres espèces de matière. L'on croyoit généralement autrefois que ces matières circuloient avec le sang, & s'en séparoient; mais j'ai tâché de démontrer, dans l'essai précédent, que cette opinion n'avoit aucun fondement réel.

Toutes les causes des callosités qui surviennent dans les ulcères, peuvent se rapporter à un seul chef général; savoir, la négligence & le mauvais traitement. Les remèdes irritans ou très-relâchans, appliqués sans jugement, suffisent pour produire des callosités dans les ulcères : elles surviennent aussi lorsque l'on permet, par une négligence absolue, aux excroissances fongueuses de se former, ou que l'on laisse séjourner trop long temps dans leurs cavités les matières qui ont servi pour les pansemens ou d'autres corps étrangers. Ces substances agissent, à la longue, comme autant d'obstacles qui s'opposent à la diminution ou à la contraction des ulcères; ce qui empêche les petits vaisseaux qui se trouvent sur leurs bords de suivre leur direction naturelle, & les oblige de se porter supérieurement, quelquefois même en arrière; & la pression habituelle des bandages, qui deviennent alors nécessaires, y occasionne enfin une dureté ou une callosité morbifique, qui forme toujours, tant qu'elle subsiste, un

(*) *Voyez* Turner's Art of Surgery, vol. II, p. 3.

obſtacle à la guériſon complète, avec quelque jugement que l'on traite d'ailleurs les ulcères.

§. II. *De la curation de l'ulcère calleux.*

D'APRÈS ce que nous venons d'obſerver ſur la cauſe de la maladie, il eſt évident que l'on doit s'occuper d'abord, pour obtenir la guériſon, de détruire totalement cette cauſe.

L'on abandonnera en conſéquence, ſur le champ, tous les remèdes contraires dont on aura pu faire uſage juſqu'alors; & ſi l'on apperçoit que le mal dépend de quelques fongoſités, ou d'autres corps étrangers, il faut les enlever le plutôt poſſible, ainſi que tout ce qui pourroit former un obſtacle à la guériſon. Après avoir complétement rempli ces indications, avoir détergé & mis l'ulcère dans un état favorable à la guériſon, l'on s'occupera de détruire les calloſités; car tant qu'il en reſtera, l'on ſe flattera en vain d'obtenir la guériſon par quelque application que ce ſoit.

Il eſt ſouvent poſſible, lorſque les maladies de ce genre ſont fort récentes, de remplir avec ſuccès les différentes indications curatives par les ſeuls cataplaſmes émolliens chauds, continués un temps ſuffiſant pour ramollir les calloſités. Mais ces cataplaſmes ne réuſſiſſent que dans les premiers périodes de la maladie; car lorſqu'elle a ſubſiſté aſſez long-temps pour que les bords de la plaie aient acquis une dureté extraordinaire, les émolliens & les emplâtres chargés de gomme, que pluſieurs Auteurs recommandent communément dans ces cas, ne procurent jamais aucun avantage ſenſible.

On ne peut, dans ce cas, compter que ſur le biſtouri ou le cauſtique : ce dernier moyen, convenablement dirigé, n'eſt pas moins certain que l'autre ; & on doit toujours y recourir, parce que ſon uſage eſt plus facile. L'on préférera auſſi la pierre infernale aux autres cauſtiques, pour les raiſons que nous en avons données dans la première ſection. La diſſolution d'argent ou de mercure, que nous avons décrite en parlant de l'ulcère fongueux, convient également ici. En appliquant l'un de ces cauſtiques de deux jours l'un ſur les bords calleux de ces ulcères, on parviendra à les détruire promptement. Ces moyens, réunis aux bouillies, que l'on continue auſſi longtemps que l'exige l'état ſordide des ulcères, ſuffiſent pour les ramener promptement à l'état de l'ulcère ſimple purulent ; & alors le traitement que nous avons recommandé pour cette eſpèce, manquera rarement d'accomplir la guériſon.

Nous avons mis les veines variqueuſes au nombre des ſymptomes dont nous avons fait précédemment l'énumération : l'on pourroit s'imaginer que ces veines devroient également diſparoître, leur cauſe étant détruite. Néanmoins cela n'arrive guère, parce qu'il eſt rare que les vaiſſeaux ſanguins qui ont été diſtendus au point d'être privés totalement de leur ton, le recouvrent promptement. En conſéquence, il ne ſuffit pas, dans cette eſpèce d'ulcère, pour obtenir la guériſon, de détruire la cauſe qui produiſoit originairement ces gonflemens des veines : il faut, de plus, ſoutenir les parties affoiblies, afin de les mettre en état de recouvrir plus facilement leur force ordinaire.

Rien n'a été plus efficace pour remplir cet objet que le bas lacé ou le bandage ſpiral, que nous

avons déjà recommandé pour différentes circonſtances du traitement des ulcères. Néanmoins, dans les varices fort anciennes l'on n'obtiendra de ce remède l'effet que l'on deſire, qu'en le continuant très-long-temps. Il eſt rare que la maladie ſoit ſi fâcheuſe, que l'on ne puiſſe obtenir la guériſon en employant uniquement les moyens que nous avons indiqués, ou au moins que l'on ne parvienne à pallier tellement les accidens qui réſultent du gonflement des veines, que l'on rende entiérement inutile l'opération douloureuſe, ſi fréquemment recommandée dans ce cas, qui conſiſte à emporter les parties malades ou gonflées, comme cela ſe pratique dans les cas d'anévriſmes.

Nous avons déjà eu différentes occaſions de parler des effets de la compreſſion pour la guériſon des ulcères : ces effets ſont ſur-tout remarquables dans les ulcères dont les bords ſont calleux. Cette calloſité ou cette dureté n'eſt cependant pas l'unique obſtacle qui s'oppoſe à la guériſon : les parties contiguës ſont toujours très-tuméfiées, & l'on ne peut obtenir une guériſon durable, qu'après avoir diſſipé complétement ce ſymptome.

Il eſt très-probable que ce gonflement des parties voiſines eſt l'effet des embarras qui ſe forment dans les petits vaiſſeaux des bords de la plaie, par la preſſion qu'y exercent les calloſités dont ces vaiſſeaux ſont environnés : c'eſt pourquoi ce gonflement ſe diſſipe quelquefois par les cataplaſmes émolliens que l'on emploie pour détruire la dureté qui l'avoit produit. Mais lorſque ces moyens ſont abſolument inſuffiſans, la compreſſion que procure l'uſage convenable & continuel d'un bandage roulé de flanelle, ſuffit preſque toujours pour obtenir une guériſon parfaite.

SECTION VII.

Observations sur l'ulcère avec carie.

§. I. *Des symptomes & du diagnostic de l'ulcère avec carie.*

JE ne comprends ici sous la dénomination d'ulcère avec carie, que l'espèce de maladie de ce genre qui est unie à une affection locale d'un os. Le spina ventosa, le rachitis & quelques autres maladies des os, peuvent, dans quelques circonstances particulières, recevoir la même dénomination; mais il est probable que les affections des os qui surviennent dans ces maladies, tiennent à quelque vice général du systême, qui est plutôt l'objet de la médecine que de la chirurgie. Ce seroit, en conséquence, nous écarter beaucoup de notre plan que de nous en occuper ici. Mon but est de donner une description aussi claire & aussi courte qu'il est possible de cette espèce de carie, qui est particuliérement du ressort de la chirurgie; espèce dans laquelle nous pouvons souvent, avec une attention convenable, rendre plus de service réel que dans la plupart des autres maladies chroniques qui exigent un traitement chirurgical.

J'observerai aussi que quand les maladies des os dont je viens de faire mention, sont parvenues au point de pouvoir être considérées comme des affections locales, ce qui arrive fréquemment lorsque la diathèse générale dont elles dépendent

eſt diſſipée, on peut convenablement leur appliquer les règles que je vais donner pour les cas les plus ſimples de carie.

On ne peut ſe former une idée plus claire & plus ſimple de la carie, qu'en la conſidérant comme une maladie des os exactement de la même nature que le ſphacèle ou la gangrène des parties molles; ce qui, je penſe, eſt très-évidemment démontré par les ſymptomes, les cauſes & la méthode curative de la maladie.

Les vaiſſeaux ſanguins n'étant pas, à beaucoup près, ſi nombreux dans les os que dans les parties molles, leurs anaſtomoſes doivent être moins fréquentes; en conſéquence, quand une artère conſidérable qui traverſe un os eſt détruite, les parties qui en recevoient des rameaux doivent néceſſairement être beaucoup plus affectées que toute autre partie ne le feroit par une ſemblable cauſe dans des organes plus mols.

D'ailleurs, comme tous les vaiſſeaux ſanguins que reçoivent les os ne s'y rendent que par l'entremiſe de la membrane qui les environne, c'eſt-à-dire le périoſte, ſur lequel ils font, en général, un trajet conſidérable avant de pénétrer plus avant, il n'eſt pas fort rare de voir la carie affecter un os qui n'a pas ſouffert d'autre mal apparent que la deſtruction d'une très-petite portion de ſa membrane.

Je ne prétends pas cependant que la carie ſoit toujours l'effet de la deſtruction d'une partie du périoſte; on obſerve fréquemment le contraire: bien plus, cette cauſe ſeule ne ſuffit jamais pour produire la carie, à moins que le mal ne ſoit aſſez conſidérable pour affecter le tiſſu même de l'os, ou détruire, comme nous l'avons déjà

obſervé, quelque artère principale; mais toutes les fois qu'un accident a occaſionné l'un de ces deux effets, la carie s'en ſuit preſque toujours.

Il n'eſt jamais poſſible de déterminer, d'une manière préciſe, ſi la carie ſurviendra ou non par la première inſpection d'un os qui eſt à nud, à moins que ſa ſubſtance ne ſoit évidemment affectée. Je crois pouvoir aſſurer, d'après un grand nombre d'obſervations, que quand l'os n'eſt que privé de ſa membrane, il y a au moins autant de probabilité pour que contre la carie; mais il faut communément peu de temps pour diſſiper cette incertitude.

Lorſque, au bout de quatre jours au plus, l'os qui a été mis à nud conſerve encore ſa couleur naturelle, l'on peut, en général, en conclure, avec aſſez de certitude, qu'il ne ſurviendra pas de carie, & adopter, en conſéquence, hardiment la méthode curative qui convient pour une plaie ſimple. Néanmoins, cette méthode n'eſt jamais convenable tant qu'il reſte quelque incertitude ſur l'état de l'os. Il eſt donc très-important de ſe mettre à même de déterminer promptement ſi l'os à découvert eſt affecté de carie ou non.

Lorſque l'on a entrepris, ſans y faire attention, la guériſon d'une plaie où la carie commençoit, & que l'on eſt parvenu à obtenir la cicatrice, il faut détruire de nouveau toutes les parties qui ſe ſont régénérées; ce qui occaſionne au malade beaucoup de douleurs inutiles, & prolonge beaucoup plus la guériſon que ſi l'on avoit pris, dès le commencement, les meſures convenables.

Néanmoins, lorſque la carie doit affecter un

os mis à nud, elle ſe manifeſte communément, comme nous venons de le dire, en très-peu de temps. Vers la fin du troiſième ou du quatrième jour, l'os commence à perdre ſa couleur naturelle; il devient d'abord d'un blanc pâle, & prend enſuite une légère teinte de jaune. Toutes les fois que ce ſymptome ſurvient, l'on ne peut pas être long-temps en doute ſur ce qui doit en réſulter.

L'os reſte quelquefois dans cet état plusieurs jours, & acquiert, par degrés, une couleur plus foncée, ſemblable à du ſuif; ce qui dure communément plus ou moins de temps, ſuivant le degré de violence avec laquelle l'os a été affecté: il paſſe enſuite par les différentes nuances du brun & du noir, juſqu'à ce qu'il ait acquis une couleur noire extrêmement foncée; & alors l'on peut regarder cette portion de l'os comme parvenue peut-être au dernier degré de mortification.

La matière que rendent les ulcères de ce genre n'a jamais la conſiſtance du bon pus; elle eſt, en général, beaucoup plus liquide, & elle acquiert, dès que la carie a commencé à ſe manifeſter, une odeur fétide extrêmement déſagréable, qui augmente toujours à meſure que la maladie fait des progrès. Enfin, cette matière prend une couleur noirâtre, & devient fréquemment d'une âcreté extraordinaire.

A meſure que la couleur noire ou la mortification fait des progrès, il ſemble, en quelque ſorte, qu'il ſe forme dans les parties affectées des petits trous qui augmentent par degrés au point que les os même les plus ſolides paroiſſent enfin comme ſpongieux; la partie mortifiée ſemble alors

ſe détacher, & en la comprimant, on fait communément ſortir de ſes différentes ouvertures une grande quantité de matière ſemblable à de la graiſſe, & d'une fétidité extrême. Cette matière teint tellement tout ce qui s'écoule de l'ulcère, & lui communique une odeur ſi particulière, qu'il n'eſt guère poſſible qu'un praticien qui l'a une fois bien connue, ſe trompe jamais ſur l'exiſtence de la carie. Cette circonſtance ſeule conſtitue peut-être le ſigne le plus certain que l'on puiſſe avoir dans les cas de carie cachée.

Lorſque l'os eſt carié, les parties charnues de l'ulcère n'ont jamais une apparence ſaine; elles ſont molles & plus flaſques que dans leur état naturel; au lieu d'être d'une couleur rouge vermeille, elles ſont d'un brun foncé & légérement luiſant.

Les tubercules grainus croiſſent néanmoins aſſez promptement dans ce cas, & ſouvent leurs progrès ſeroient trop rapides, ſi on ne les arrêtoit. Il eſt même toujours néceſſaire de les arrêter tant que les parties malades de l'os ne ſont pas détachées par les efforts de la nature, ou enlevées par l'art, afin de s'aſſurer que la guériſon commence par le fond de l'ulcère; car ces productions molles augmentent fréquemment dans les ulcères accompagnés de carie, lorſqu'on les néglige fort long-temps, au point de former des excroiſſances très-conſidérables & fort fâcheuſes.

Nous avons ſuppoſé juſqu'ici qu'il n'y avoit qu'une portion de la ſubſtance de l'os d'affectée; dans ce cas, il ſuffit quelquefois qu'une ſeule lame s'en détache pour obtenir la guériſon. La carie qui affecte toute la circonférence de l'os préſente les mêmes phénomènes, excepté qu'elle fait

des

des progrès plus rapides, & qu'il est souvent nécessaire d'enlever toute la portion malade.

Tels sont les symptomes qu'offre la carie produite par un accident externe qui a mis l'os totalement à découvert : mais ce genre de maladie se forme souvent d'une manière plus cachée ; & alors elle devient toujours, à tous égards, beaucoup plus embarrassante.

La matière des ulcères anciens qui affectent le tibia, ou quelque autre os peu recouvert de parties molles, peut pénétrer jusqu'au périoste, y produire une inflammation & une suppuration capable de corroder l'os même, & devenir souvent l'origine de caries fort fâcheuses, qui s'opposent constamment, tant qu'elles subsistent, à la parfaite guérison de ces sortes d'ulcères, quels que soient les remèdes que l'on mette en usage ; car si l'on parvient, par le moyen des astringens fort dessicatifs, à produire une cicatrice, la guérison n'est jamais que de peu de durée ; la maladie revient toujours au bout de peu de temps.

Lorsque, dans les cas que nous venons de décrire, l'ulcère externe n'est pas accompagné d'une grande perte de substance, & que l'os est encore suffisamment recouvert, il n'est pas toujours aisé de reconnoître la carie ; ce qui jette fréquemment dans un grand embarras pour déterminer la méthode curative que l'on doit adopter. Néanmoins, un peu d'attention suffit, en général, pour découvrir la carie, sur-tout lorsqu'on a déjà eu occasion d'observer des cas semblables.

L'on peut être certain de la carie, lorsque, en introduisant la sonde par quelque ouverture qui s'est faite dans la plaie, on découvre des inégalités sur la surface de l'os.

Mais ce moyen n'eſt pas toujours pratiquable, parce qu'il n'y a ſouvent aucune ouverture ſenſible ſur la ſurface de l'ulcère, ou, s'il y en a quelques-unes, elles ſont ſi petites, que l'on ne peut y introduire aucun inſtrument; d'autre fois, l'ouverture eſt ſuffiſamment grande, & la carie exiſte certainement, mais l'on ne peut atteindre avec la ſonde juſqu'à la partie affectée, en raiſon de la direction oblique du clapier qui y conduit.

Néanmoins, dans ce cas même où il n'eſt pas poſſible d'atteindre immédiatement l'os, l'on ſera rarement fort embarraſſé, en examinant attentivement l'aſpect qu'offre l'ulcère & la nature de l'écoulement.

Lorſqu'il y a carie, toutes les nouvelles parties qui ſe ſont manifeſtées dans l'ulcère, ſont, en général, comme nous l'avons remarqué, molles & flaſques; les points grainus, au lieu de former une ſurface régulière, croiſſent en placards, à peu près de la groſſeur de petites noix, & ſont communément d'un brun foncé, au lieu d'être d'un rouge vermeil.

Si, lorſque ces ſignes ſe manifeſtent, la matière que rend l'ulcère devient tenue, noire & d'une couleur graiſſeuſe, ſur-tout ſi elle exhale l'odeur particulière & très-fétide que produit toujours la carie, on peut être preſque auſſi ſûr de l'état réel où ſe trouve l'os dans tous les cas de ce genre, que s'il étoit expoſé à la vue.

§. II. *Des cauſes & du pronoſtic de l'ulcère avec carie.*

L'ON regarde communément comme cauſe

de la carie tous les accidens qui peuvent mettre l'os à nud, en détruire la ſubſtance, ou le corroder. Néanmoins, tous les praticiens ſavent que les tégumens communs & le périoſte ſont très-fréquemment détruits ſans que la carie s'en ſuive, & qu'une perte même conſidérable de la ſubſtance de l'os ne ſuffit pas toujours pour la produire.

L'on peut donc, en général, regarder comme cauſes de la carie tout ce qui eſt capable de détruire la circulation dans l'os en entier ou dans l'une de ſes parties, ſoit en le corrodant ou autrement.

L'on peut mettre au nombre de ces cauſes les plaies en général qui pénètrent juſqu'au périoſte ou juſqu'aux os; les contuſions violentes & l'inflammation du périoſte, quelle que ſoit ſa cauſe, lorſqu'elle ſe termine par un abcès ou la gangrène; la matière âcre des ulcères qui pénètre juſqu'au périoſte & le détruit; enfin, les ſpiritueux & les poudres âcres irritantes que l'on applique ſur les os qui ne ſont qu'à nud, comme le recommandent très-univerſellement preſque tous les anciens (1) qui ont écrit ſur cette partie de la chirurgie.

Nous avons obſervé plus haut que la perte de ſubſtance de l'os ne produit pas toujours la carie. Ainſi, l'on enlève fréquemment des

(1) Il faut obſerver que l'Auteur, en parlant des anciens, n'entend que ceux qui ont écrit depuis le temps où les Arabes ſe ſont occupés de la médecine, juſqu'à nos jours; car la pratique qu'il recommande dans tout le cours de ſon ouvrage, a été généralement adoptée des Médecins grecs.

portions considérables du crâne, lorsqu'il est fracturé, sans que la carie affecte les autres parties de l'os; & j'ai eu plusieurs occasions de me convaincre que la même chose arrive également dans d'autres parties du corps.

Je conviens cependant que l'on n'en voit pas des exemples aussi fréquens dans les autres os que dans ceux du crâne; ce qui est très-probablement dû à ce que ces derniers reçoivent une beaucoup plus grande quantité de vaisseaux sanguins qu'aucun des os longs. Tout accident capable d'ailleurs d'enlever une portion d'os, ne peut, en raison de cette structure, arrêter la circulation dans les parties contiguës avec autant de facilité que dans les os durs des extrémités, où il se distribue beaucoup moins de vaisseaux sanguins. Or, nous avons déjà tâché de prouver que c'est à cette gêne de la circulation que l'on doit toujours attribuer la carie.

Le pronostic des différentes espèces de carie dépend de plusieurs circonstances, dont les principales sont:

La situation des parties malades, la nature & l'organisation de l'os affecté, la nature & le degré de la cause qui a produit la plaie, l'étendue de la carie, l'âge & la constitution du malade.

Ainsi, l'on conviendra facilement que la carie des os du crâne, des côtes, ou des vertèbres, (tous situés au-dessus ou même sur des organes très-essentiels à la vie) doit être beaucoup plus dangereuse qu'une maladie d'ailleurs exactement semblable, qui affecteroit quelque os des extrémités.

La carie qui est bornée au milieu d'un os est aussi beaucoup moins dangereuse, par la même

raiſon que celle qui ſe trouve dans le voiſinage de quelque articulation, parce qu'il eſt toujours à craindre que cette dernière n'en ſoit affectée par la ſuite.

La conſiſtance ou la texture de l'os influe auſſi beaucoup ſur la carie ; car les exfoliations des os durs & compactes ſont beaucoup plus longues que celles des os plus mols & remplis de vaiſſeaux. Ainſi, les maladies de ce genre qui affectent le crâne, ſont, comme nous l'avons déjà remarqué, beaucoup plus dangereuſes qu'ailleurs. Néanmoins, la carie des os qui compoſent cette boîte oſſeuſe, n'eſt jamais, à beaucoup près, auſſi longue quand elle eſt guériſſable, que celle qui attaque la ſubſtance dure de l'humerus, du femur ou du tibia.

La nature de la cauſe de la maladie contribue auſſi beaucoup à déterminer le pronoſtic. Ainſi, une plaie faite avec un inſtrument fort tranchant, qui a détruit non-ſeulement une portion du périoſte, mais même une partie de l'os, ne produit pas, en général, une carie ſi profonde ou ſi étendue que celle qui ſuccède communément aux contuſions violentes des os où il n'y a peut-être pas de perte immédiate de ſubſtance.

L'étendue de la partie malade eſt encore, comme nous venons de le dire, une circonſtance qui influe beaucoup ſur la guériſon dans tous les ulcères, mais particuliérement dans les cas de carie : car l'on obſerve conſtamment que, toute proportion gardée, il faut, pour ſéparer une large eſquille d'un os qui eſt à nud, beaucoup plus de temps qu'il n'eſt, en général, néceſſaire pour enlever une eſquille plus petite.

Enfin, la jeuneſſe ou la vieilleſſe du malade,

l'état de ſanté ou de maladie, occaſionnent des différences très-conſidérables dans les progrès de la guériſon. Cette obſervation eſt vraie dans toute eſpèce d'ulcère, mais particuliérement dans ceux qui ſont accompagnés de carie; car la carie rend toujours la guériſon ſi longue, qu'il y a peu de conſtitution en état de ſupporter l'écoulement que fourniſſent ces ulcères, à moins que les malades ne ſoient d'ailleurs parfaitement ſains & très-robuſtes.

Telles ſont les principales circonſtances qui exigent l'attention du Chirurgien dans le traitement des ulcères accompagnés de la carie des os: ce n'eſt qu'en s'attachant à bien les connoître toutes, qu'il pourra former un pronoſtic juſte.

§. III. *Du traitement des ulcères avec carie.*

La carie étant aux os ce qu'eſt la gangrène aux parties molles, il eſt évident que l'on ne peut en tenter convenablement la guériſon, ſans enlever d'abord toutes les parties malades.

Lorſque l'on obtient, par accident ou par art, la réunion des parties qui recouvrent la carie, la portion morte de l'os, qui n'a aucune connexion avec les parties vivantes ou ſaines, fait l'office d'un corps étranger irritant; d'où il réſulte en peu de temps un abcès ou un amas de matière, qui oblige d'ouvrir les parties nouvellement réunies.

Les parties mortes ſe ſéparent, en général, de celles qui ſont ſaines, par les efforts naturels du ſyſtême, chez ceux qui ſont d'une bonne conſtitution.

Il paroît, comme nous l'avons déjà remarqué

en parlant de la gangrène, que la nature produit cet effet en excitant un léger degré d'inflammation dans les extrémités des parties ſaines, qui établit, en quelque ſorte, des bornes entre ces dernières & celles qui ſont malades.

Il ſe fait, en conſéquence de cette inflammation, une exudation ſéreuſe des orifices des vaiſſeaux ſains; d'où réſulte une ſuppuration néceſſairement ſuivie de la production de nouveaux points grainus; ce qui ſuffit pour détacher promptement toutes les parties mortes de celles qui ſont vivantes.

Telle eſt la marche que ſuit évidemment la gangrène, lorſqu'elle affecte les parties molles: avec très-peu d'attention on reconnoîtra les mêmes phénomènes dans la carie, excepté que, dans le dernier cas, les efforts que fait la nature pour diſſiper la maladie, s'exécutent rarement avec autant de promptitude, parce que les os recevant, comme nous l'avons déjà remarqué, beaucoup moins de vaiſſeaux ſanguins, doivent être moins diſpoſés à l'inflammation.

L'on peut obtenir les plus grands avantages pour le traitement de la carie, en obſervant attentivement le procédé que ſuit la nature pour ſe débarraſſer des maladies de ce genre; car, en la prenant pour guide dans le choix & l'ordre des remèdes, on obtient fréquemment en peu de ſemaines, ce qu'elle ne peut, étant abandonnée à elle-même, exécuter qu'en pluſieurs mois.

Il eſt évident, d'après les obſervations précédentes, que la principale indication à remplir dans toute eſpèce de carie, conſiſte à exciter & entretenir, auſſi long-temps qu'il eſt néceſſaire, par des applications convenables fréquemment

réitérées, un degré d'inflammation dans les parties saines de l'os, suffisant pour obtenir la séparation totale des parties mortifiées.

Nous supposons la maladie au point que la partie affectée de l'os est entiérement à nud; ce qui arrive dès le commencement même dans le premier cas de carie que nous avons décrit; dans le second, au contraire, il faut, pour amener l'ulcère à ce point, détruire les parties corrompues & celles qui recouvrent la carie, dès que l'on est assuré de son existence par les différens symptomes qui la caractérisent.

On doit au moins mettre les parties à découvert, autant qu'il est nécessaire, pour parvenir à reconnoître la maladie de l'os dans toute son étendue. Une simple incision, faite le long de la partie affectée de carie, est, en général, suffisante pour cet effet; mais lorsque la maladie occupe une surface fort étendue, il faut faire une incision cruciale, ou même emporter totalement une partie des tégumens, & tant que la portion malade de l'os n'est pas entiérement enlevée, prendre de temps en temps les précautions convenables pour qu'il ne se forme pas de nouvelles parties, ou au moins qu'elles ne croissent pas au point d'empêcher celles qui sont cariées de se détacher.

Je ne sais si les Auteurs ont jamais eu en vue l'indication dont je viens de faire mention pour le traitement de la carie; mais les remèdes que l'on a employés dans ces cas, sont, en général, très-différens de ceux que la raison indique évidemment, & même de ceux qui ont été employés, avec beaucoup de succès, par plusieurs praticiens modernes.

Les préceptes que tous les anciens donnent

ſur cet objet, & ceux que ſuivent encore quelques-uns des modernes, conſiſtent, dans toute eſpèce de carie, ou même lorſque l'os eſt uniquement à nud, à y appliquer immédiatement des poudres & des teintures d'aloës, d'euphorbe, de myrrhe & d'autres gommes échauffantes. Il eſt probable qu'ils ont originairement eu recours à ces moyens dans le deſſein de corriger le degré extrême de fétidité & de putréfaction, qui a toujours lieu dans les cas de carie. L'on a continué cette pratique uniquement pour ſuivre l'uſage, ſans en donner aucune autre raiſon ſatisfaiſante ; car, excepté la vertu, dont jouiſſent ces préparations, de corriger l'odeur qu'exhalent les parties cariées, elles ne produiſent d'autres effets que d'irriter & enflammer les parties molles de l'ulcère, ſans nullement influer ſur la maladie principale de l'os.

L'on ne peut eſpérer quelque avantage de ces remèdes qu'autant qu'ils irritent les parties ſaines de l'os. Or, dans les caries un peu profondes, ils ne peuvent jamais pénétrer ou porter leur action juſqu'à ces parties ; ce qui eſt une preuve qu'ils n'ont aucune influence ſur la maladie principale.

D'une autre part, lorſqu'il n'y a pas de carie ou d'affection de cette nature, les remèdes de ce genre, appliqués ſur les os uniquement dépouillés de leur périoſte, ne ſont jamais néceſſaires, ſous quelque point de vue que ce ſoit ; au contraire, ils peuvent ſouvent déterminer une véritable carie, qui eſt la maladie que l'on ſe propoſoit de prévenir.

Le cautère actuel eſt encore un remède que recommandent fréquemment preſque tous les Auteurs, ſur-tout dans les périodes plus avancés de

la carie. Néanmoins, indépendamment de la répugnance que témoignent les malades contre ce moyen, en raiſon de la douleur qu'il occaſionne, & de ſa cruauté apparente, il eſt évident, par ſa nature même, que ſon application ne convient nullement dans toutes les maladies de ce genre. Je ne nie pas que l'on en a guéri par l'uſage du cautère; mais l'on ne peut guère douter que les mêmes maladies auroient été beaucoup plus promptement détruites, ſi l'on n'avoit pas employé un tel remède; car, de quelque manière qu'on l'applique, il eſt évident que ſes effets doivent être pernicieux.

Si l'on applique le cautère de manière à détruire entiérement les parties malades de l'os, comme on le recommande communément, les parties ſaines qui ſont au-deſſous doivent, en raiſon du degré de chaleur néceſſaire pour l'objet qu'on ſe propoſe, toujours ſouffrir au point d'être bientôt affectées de carie, de même que celles que l'on ſe propoſoit de faire tomber.

Si l'on emploie, au contraire, le cautère avec plus de modération, l'on ne peut faire tomber la partie malade de l'os, & l'on court grand riſque de retarder les efforts que fait le ſyſtême pour ſe débarraſſer de la portion cariée : une chaleur même fort modérée ſuffit pour détruire les points grainus que la nature a déjà formés pour cet effet; & il n'eſt guère poſſible de déterminer le juſte degré de chaleur néceſſaire pour détruire les parties malades ſans affecter celles qui ſont ſaines.

Dans les cas où, pour quelques raiſons particulières, l'on ne jugeroit pas le cautère actuel convenable, les mêmes Auteurs recommandent

différens cauſtiques artificiels ; & d'autres conſeillent, comme le moyen le plus court, d'enlever tout d'un coup toutes les parties malades avec un ciſeau & un maillet.

Les objections que nous venons de faire contre l'uſage du cautère, ſont parfaitement applicables à ces remèdes ; ainſi, dans toute eſpèce de carie, il faut abſolument rejetter toute application d'une nature auſſi précaire, ſur-tout lorſqu'il eſt poſſible de remplir la même indication d'une manière moins dangereuſe & plus certaine.

La méthode la plus efficace & la plus ſûre d'exciter le degré néceſſaire d'inflammation, & la ſeule qui ſoit toujours propre à remplir l'indication que l'on ſe propoſe dans les cas légers de carie, conſiſte à faire un certain nombre de petits trous ſur toute la ſurface de l'os carié, à une telle profondeur que le malade ne reſſente que très-peu de douleur.

Cette opération, réitérée tous les trois ou quatre jours ſur différentes parties de la portion malade de l'os, détruit non-ſeulement avec promptitude leur adhérence, mais excite de plus une légère inflammation, que l'on entretient juſqu'à ce qu'il s'établiſſe une bonne ſuppuration, qui, en général, ſuffit pour entiérement détacher, en peu de temps, toute la maſſe qui eſt cariée.

Il eſt aiſé de pratiquer ces trous avec un ſtilet ou un perforateur, tel que celui qui ſert à fixer la couronne du trépan. On ſe ſervira de ce perforateur avec beaucoup de facilité & de promptitude, en le fixant, non dans le manche de l'inſtrument qui eſt communément en uſage, mais dans un manche ſemblable à celui du poinçon dont ſe ſervent les tonneliers.

L'opération que je viens de décrire eſt, en général, très-efficace dans les cas de caries légères peu étendues, & qui ne pénètrent pas au-delà de la première ou ſeconde lame de l'os. Néanmoins, lorſque la maladie eſt très-étendue, & ſur-tout lorſqu'elle attaque la ſubſtance même de l'os, on abrège beaucoup l'opération, en ſe ſervant, au lieu du perforateur, d'une très-petite couronne de trépan.

Cet inſtrument, appliqué à des diſtances convenables ſur la ſurface de la partie cariée, & introduit autant qu'il eſt néceſſaire pour procurer au malade une douleur très-légère, comme nous l'avons recommandé plus haut, favoriſe ſingulièrement le degré d'inflammation que nous avons prouvé être abſolument néceſſaire dans tous les cas de cette nature. Il convertit, en quelque ſorte, la portion cariée en autant de parties cariées plus petites, & procure la ſéparation de l'os ſain qui eſt au-deſſous, beaucoup plus facilement que ſi toute la ſurface ne formoit qu'une ſeule pièce continue.

Dès que l'on s'apperçoit que les bords de quelques-unes des parties commencent à ſe détacher, on peut toujours en accélérer conſidérablement la ſéparation parfaite, en introduiſant tous les jours au-deſſous de ces parties l'extrémité d'une ſpatule ordinaire ou d'un élévateur, pour relever un peu leurs bords.

L'on fait ſouvent uſage de la couronne de trépan ordinaire pour enlever entièrement la pièce, lorſque toute la ſubſtance des différentes lames de l'os eſt cariée ; mais je ne ſuppoſe pas, au période dont il s'agit, la carie aſſez avancée pour que cette méthode puiſſe convenir.

Après avoir fait uſage de quelques-uns des

inſtrumens dont je viens de parler, on panſera l'ulcère ſuivant la méthode ordinaire. Néanmoins, tant qu'il ſubſiſte quelque portion d'os cariée, la matière que rend l'ulcère eſt communément ſi putride, & exhale une odeur ſi fétide, qu'il eſt néceſſaire d'employer quelques remèdes uniquement dans la vue de la corriger. L'on ſe ſert fréquemment, avec avantage, dans ce cas, d'une forte décoction de quinquina & de feuilles de noyer : le camphre, diſſous dans de l'eau-de-vie foible, eſt auſſi un moyen très-propre pour modérer cette fétidité. Il faut tous les jours panſer la partie cariée avec des tentes de charpie molle trempée dans l'une de ces liqueurs, & traiter d'ailleurs le reſte de la plaie de la manière que nous l'avons indiqué pour les ulcères ſimples purulens.

L'eau de chaux eſt auſſi un moyen de corriger conſidérablement cet état putride de la matière que rendent les os affectés de carie : elle devient rarement fort fétide, lorſque l'on humecte tous les jours les ulcères avec des linges trempés dans cette eau. On ne doit jamais omettre ce remède dans tous les cas de ce genre, parce qu'il paroît d'ailleurs propre à détruire la cohéſion de la matière oſſeuſe. Depuis que j'ai employé l'eau de chaux dans les ulcères avec carie, j'ai pluſieurs fois obſervé qu'elle accéléroit beaucoup l'exfoliation.

Dès que toutes les parties cariées ſont entiérement tombées, la plaie ſe trouve réduite à l'état de l'ulcère ſimple purulent, & il faut la traiter en conſéquence. Les Auteurs, en général, recommandent expreſſément de ne jamais appliquer d'onguent ou aucune eſpèce de graiſſe dans

tous les cas de carie, ou bien lorſque l'os eſt à nud ; mais comme ils n'ont donné aucune raiſon plauſible de cette défenſe, j'ai tenté depuis long-temps les applications de ce genre dans les cas de carie, ſans qu'il en ſoit réſulté aucun inconvénient ; & j'ai continué depuis à en faire uſage tous les jours, avec autant de liberté pour les os que pour les autres parties.

De tous les livres que j'ai conſultés ſur cet objet, aucun ne m'a plus ſatisfait que le traité du célèbre Monro ſur la carie des os ; & je me trouve heureux de voir que la pratique que j'ai recommandée eſt ſoutenue par l'autorité d'un auſſi grand praticien. Cet Auteur, après avoir parlé de l'application des médicamens onctueux ſur les os, reconnoît non-ſeulement que leur uſage n'eſt pas dangereux, mais même il les recommande comme extrêmement utiles, & dit : « Je puis » maintenant vous aſſurer, après un grand nom» bre d'eſſais, qu'aucun médicament ne *prévient* » *ſi efficacement la corruption* des os mis à nud, » & ne *contribue* davantage à les recouvrir promp» tement de chair, que les onguens (*) ».

J'ai ſuppoſé juſqu'ici, comme on l'a vu, que la maladie ne pénétroit pas fort avant dans la ſubſtance de l'os ; mais lorſque cela arrive, & qu'une portion conſidérable de ſa circonférence eſt affectée, ou bien lorſque la maladie s'étend

(*) L'on trouve dans cette ſavante diſſertation l'hiſtoire particulière de chaque eſpèce de carie, & la liſte des Auteurs qui ont écrit ſur cet objet, depuis Hippocrate juſqu'à nos jours, avec les différentes méthodes curatives propoſées par chacun d'eux. *Voyez* vol. V des Eſſais de Médecine d'Edimbourg.

autour de l'os en entier, ce qui s'obſerve ſouvent, il n'y a pas de moyen plus prompt que d'enlever tout d'un coup les parties malades, ſoit avec la couronne de trépan fréquemment appliquée, ou avec une petite ſcie à reſſort.

L'on a propoſé pluſieurs moyens d'emporter les portions d'os cariées qui ſont ſituées profondément; l'on a conſeillé de recouvrir les parties contiguës de lames minces d'acier, pour éviter de les bleſſer avec la ſcie; & l'on a inventé des ſcies de différentes eſpèces, que l'on a cru néceſſaires pour couper l'os.

Preſque toutes les parties de la chirurgie ſont déjà trop chargées d'inſtrumens; mais aucune opération n'en paroît moins exiger de nouveaux que celle qui conſiſte à enlever une portion d'os cariée. Dans quelque endroit que la maladie ſoit ſituée, il faut hardiment diviſer les tégumens & les muſcles qui recouvrent la carie; &, lorſque les os de quelques-unes des extrémités ſont affectés, une ſcie droite ordinaire réuſſit mieux, dans preſque tous les cas, que tout autre inſtrument, pourvu que l'inciſion ſoit aſſez grande pour permettre d'introduire au-deſſous de l'os un morceau de cuir ferme, afin de mettre à l'abri les parties molles qui ſont au côté oppoſé du membre. Néanmoins, lorſque l'os eſt ſitué profondément, une petite ſcie à reſſort de forme circulaire, ſuffit pour couper les parties de l'os que l'on ne peut facilement atteindre avec la ſcie ordinaire.

L'on enlève ainſi la portion de l'os malade avec le trépan ou la ſcie : cette méthode s'emploie ſouvent avec beaucoup d'avantage pour le crâne, pour les os des mains & des pieds, ainſi que pour ceux des jambes & des bras, lorſque la

carie ne s'étend pas ſur le col & la tête de ces os, au point d'affecter les articulations. Mais, dans ce dernier cas, l'on eſt preſque toujours obligé de recourir enfin à l'amputation du membre malade, à moins qu'il ne ſurvienne ankyloſe, ou que la nature opère la guériſon d'une manière quelconque; car la carie des extrémités des os larges eſt du nombre des maladies contre leſquelles l'art n'a encore découvert aucun remède.

Mais toutes les fois que la carie eſt bornée au milieu de quelques-uns des os des extrémités, excepté peut-être quand elle ſe trouve ſur celui de la cuiſſe, où l'épaiſſeur des parties eſt très-conſidérable, elle ne ſuffit pas pour conſeiller l'amputation; car ſi la ſanté du malade n'eſt pas fort altérée, il eſt, en général, poſſible, avec un peu de patience & d'attention, d'aider tellement la nature à détacher les parties affectées, que l'on parvient fréquemment à obtenir enfin une guériſon complète. L'on ne doit jamais déſeſpérer, tant que l'on peut enlever ſans danger la partie cariée; car, quelle que ſoit ſon étendue, il eſt rare, quand il eſt poſſible de l'enlever complétement, que la nature, de ſon côté, ne rempliſſe pas le vuide qui reſte : l'on trouve même, dans différens traités de chirurgie, pluſieurs exemples d'os entiers régénérés.

Nous avons remarqué plus haut que l'amputation du membre malade étoit preſque l'unique remède ſur lequel on pût compter lorſque la carie attaquoit les grandes articulations. L'on a cependant propoſé, & même tenté, de conſerver, dans ces cas, les membres ainſi affectés, en coupant les extrémités des os cariés. M. Park, habile chirurgien de Liverpool, a publié un traité ſur cet

cet objet, dans lequel il donne l'hiſtoire d'une maladie de l'articulation du genou, où cette opération a réuſſi. Tout homme dont les tentatives donnent l'eſpoir de pouvoir conſerver des membres qu'il ſeroit d'ailleurs néceſſaire d'amputer, mérite la plus grande conſidération, & le public doit beaucoup à M. Park pour les peines qu'il s'eſt données, dans la vue de favoriſer le ſuccès de l'opération dont nous venons de faire mention. Néanmoins, pluſieurs circonſtances donnent lieu de croire qu'elle ne ſera jamais d'une utilité fort générale. Indépendamment des autres objections que l'on peut faire contre cette opération, le danger qui l'accompagne eſt évidemment beaucoup plus grand que celui qui réſulte communément de l'amputation du membre; l'étendue de l'ulcère que produit cette opération, eſt plus conſidérable; la ſuppuration eſt, en conſéquence, plus abondante, & la matière ne s'évacue pas avec autant de facilité. Mais je ne crois pas néceſſaire de diſcuter ici plus au long cet objet, parce que j'aurai occaſion de m'en occuper plus particuliérement dans un autre ouvrage, auquel je travaille préſentement.

Il eſt inutile de dire que, pendant le traitement de la carie, la conſtitution du malade, la manière de vivre, & le régime en général, exigent les mêmes précautions que nous avons recommandées pour les autres eſpèces d'ulcères.

Lorſque le malade eſt d'une conſtitution fort inflammatoire, il faut qu'il s'abſtienne de tout aliment échauffant & fort nourriſſant; s'il eſt, au contraire, foible & fort maigre, comme il arrive très-ſouvent lorſque ces maladies ſont longues, l'on peut toujours lui permettre un

régime nourrissant, & capable de rétablir les forces. L'on recommande encore beaucoup, dans ces cas, les toniques, & l'on a souvent remarqué que le quinquina y étoit très-utile; mais il faut toujours le donner à grande dose.

Le quinquina est presque l'unique remède interne convenable dans les cas de carie : mais quelquefois les parties molles qui recouvrent celle qui est cariée, se gonflent tellement & deviennent si douloureuses, que les narcotiques sont nécessaires. Il paroît néanmoins qu'alors la douleur est, en grande partie, l'effet de la tension que l'élargissement de l'os occasionne dans le périoste; ce qui m'a souvent engagé de tenter des scarifications légères, ou l'application des sangsues sur les parties malades même. Ces moyens ont fréquemment procuré du soulagement, lorsqu'aucun autre remède n'avoit pu le faire. J'ajouterai que, dans tout ulcère accompagné de beaucoup de douleurs, les sangsues, appliquées sur les bords de la plaie, ou immédiatement sur les parties affectées, produisent souvent les meilleurs effets; ce qui m'a déterminé à m'en servir habituellement toutes les fois que l'ulcère est si enflammé & si douloureux, qu'il résiste à l'action des bouillies & des autres moyens que j'ai recommandés.

Dans tous les ulcères de ce genre, il faut, dès que l'on a enlevé les parties cariées, traiter la plaie qui reste comme nous l'avons indiqué pour l'espèce d'ulcère à laquelle il paroît qu'on doit alors le rapporter.

SECTION VIII.

Obſervations ſur l'ulcère cancéreux.

§. I. *Des ſymptomes & du diagnoſtic de l'ulcère cancéreux.*

L'ON diviſe, en général, les cancers en occultes & en ouverts. L'on comprend ſous la première dénomination les tumeurs dures ſquirrheuſes, accompagnées de fréquentes douleurs lancinantes, qui ſe terminent, en général, par le cancer ouvert.

L'on appelle cancer ouvert l'eſpèce d'ulcère qui ſuccède communément aux tumeurs dures des glandes, quoiqu'elle ne ſoit, dans quelques cas, précédée d'aucune dureté. Les bords de cet ulcère ſont durs, ridés, remplis d'inégalités, très-douloureux & renverſés, ſuivant différentes directions; quelquefois ils ſont relevés, d'autres fois tournés en arrière, & dans d'autres cas reployés en dedans; toute ſa ſurface eſt communément fort inégale; il ſe forme dans quelques endroits des élévations conſidérables, & dans d'autres de profondes excavations; il rend communément une matière tenue, d'une couleur noire & fétide, qui eſt ſouvent tellement âcre, qu'elle excorie & même détruit les parties voiſines : quand la maladie eſt plus avancée, les vaiſſeaux ſanguins ſont corrodés, & il en ſort quelquefois une grande quantité de ſang pur.

Les malades attaqués de véritables affections cancéreuses, se plaignent de ressentir, suivant leur expression, une chaleur brûlante sur toute la surface de l'ulcère; & ce symptome est, de tous ceux qui caractérisent la maladie, celui qui tourmente le plus; les douleurs lancinantes, accompagnées de pulsations, qui étoient déjà insupportables dans le temps même où le cancer caché commençoit à se former, le deviennent alors beaucoup plus.

Tels sont les symptomes les plus fréquens du cancer ulcéré; mais on y observe tant de variétés, qu'il est presque impossible d'en donner une description qui les comprenne toutes. Néanmoins, lorsque deux, trois, ou même un plus grand nombre des symptomes dont nous venons de faire l'énumération, se trouvent réunis dans le même ulcère, l'on peut, en quelque sorte, toujours assurer qu'il est cancéreux.

La situation de ces ulcères contribue aussi à établir le diagnostic; aucune partie du corps n'en est exempte; mais le plus grand nombre des cancers affecte évidemment la substance d'une ou de plusieurs glandes, ou bien les endroits où les glandes sont très-nombreuses. Ainsi, je crois que l'on voit six fois plus d'affections cancéreuses sur les lèvres & sur les mamelles des femmes, que sur toute autre partie du corps.

§. II. *Des causes des maladies cancéreuses.*

LES Auteurs citent un grand nombre de circonstances qui contribuent à produire le cancer; & les remèdes qu'ils ont recommandés pour en obtenir la guérison, ne sont pas moins nombreux,

Mais le peu de ſuccès dont a été ſuivi juſqu'ici le traitement ordinaire de la maladie, prouve évidemment que les idées que l'on a adoptées, & que les remèdes que l'on a propoſés, ſont plutôt fondés uniquement ſur la théorie, que ſur la pratique & l'obſervation; car aucune des maladies auxquelles l'homme eſt ſujet, ne réſiſte davantage à toutes les reſſources de l'art, que celle dont nous nous occupons préſentement.

Une bonne théorie de cette maladie pourroit probablement jetter quelque lumière ſur la méthode curative. Mais tout ce qu'on a propoſé juſqu'ici, ou peut-être même tout ce qu'on a découvert ſur cet objet, ſemble ſe réduire à de pures ſpéculations nullement étayées de l'expérience; & je crois ne pas devoir m'en occuper ici, parce que je ne pourrois en rien dire d'intéreſſant ni d'inſtructif. Néanmoins, il eſt important, avant d'aller plus loin, d'examiner avec ſoin les différentes opinions des praticiens qui conſidèrent le cancer comme une maladie générale du ſyſtême, ou comme une affection purement locale.

Cet objet eſt très-eſſentiel pour la pratique, parce que s'il eſt une fois prouvé que les cancers ne ſont originairement que des affections locales, l'on ne peut condamner la méthode de les guérir par l'opération, comme le font aujourd'hui pluſieurs praticiens qui prétendent que les cancers tirent toujours leur origine de quelque déſordre général du ſyſtême, & qu'en conſéquence on ne peut jamais les enlever ſans que la maladie reparoiſſe dans la même partie ou dans quelque autre. Le peu de ſuccès que l'on retire communément de l'opération, d'après ce qu'ils ont

obſervé, contribue beaucoup à les confirmer dans cette opinion ; car ils prétendent qu'en général l'on voit revenir le plus grand nombre des cancers opérés.

Si cette objection étoit réellement fondée ſur l'expérience, elle mériteroit certainement quelque attention ; mais elle ne ſuffiroit pas dans ce cas même pour faire rejetter l'opération, comme on le verra plus évidemment par la ſuite. Je vais démontrer, & pluſieurs praticiens ſavent déjà qu'il y a beaucoup plus de malades qui ſe rétabliſſent & recouvrent la ſanté après l'opération du cancer ; il eſt même très-probable que le nombre de ceux qui guériſſent ſeroit beaucoup plus grand qu'on ne l'a obſervé juſqu'ici, ſi les Chirurgiens ou les malades ne différoient pas trop, en général, l'opération.

Cette queſtion eſt très-importante à décider, car le détail ſeul que l'on a publié depuis peu ſur les ſuites de l'opération dans cette contrée, donne ſi peu d'eſpoir de guériſon, que je ne doute point qu'il n'ait ſuffi pour empêcher pluſieurs malades de ſe déterminer, dans le temps convenable, à ſe ſoumettre à l'opération, qui eſt le ſeul de tous les remèdes connus juſqu'à préſent ſur lequel on puiſſe compter dans les affections cancéreuſes.

Il eſt même très-probable que l'écrit dont il s'agit, qui eſt publié par un homme d'un grand poids, n'a pas peu contribué à rendre les praticiens plus timides ſur l'opération des cancers, qu'ils ne l'auroient été ſans cela.

L'ouvrage dont je veux parler eſt du docteur Alexandre Monro, homme juſtement eſtimé, qui, dans le volume des *Eſſais de Médecine d'Edim-*

bourg, dit : « Sur environ ſoixante cancers que » j'ai vu opérer, il ne reſtoit que quatre ma- » lades entiérement guéris au bout de deux ans ; » trois de ces ſujets heureux avoient eu des can- » cers occultes au ſein, & le quatrième portoit » un cancer ulcéré ſur la lèvre ».

Le même docteur obſerve encore que, chez le petit nombre de ceux qu'il a vu affectés de nouveau, la maladie a toujours été plus violente & a fait des progrès plus rapides qu'elle n'en fait communément chez les perſonnes qui n'ont pas été opérées. Il n'oſe, en conſéquence, décider « ſi l'on doit enlever les tumeurs cancéreuſes » qui ne peuvent ſe réſoudre, ou bien unique- » ment s'en tenir à la méthode palliative ». Il conclut, en général, contre l'opération, excepté dans les cas de cancers occultes qui attaquent les jeunes gens d'ailleurs bien portans, & qui ſont occaſionnés par des chûtes ou d'autres cauſes externes. Il ajoute que, dans tous les autres cas, le Chirurgien ne doit entreprendre l'opération que quand le malade la demande vivement, & qu'après lui avoir expoſé le danger qu'il y a de la rechûte.

Il n'eſt pas étonnant que le docteur Monro ait adopté cette opinion, puiſqu'il a vu cette maladie revenir ſi fréquemment ; car il ſuffiroit que l'opération ne fût pas, en général, ſuivie d'un ſuccès plus heureux pour la faire rejetter, ſur-tout ſi toutes les rechûtes étoient accompagnées de ſymptomes plus difficiles à détruire & plus douloureux que ceux qui exiſtoient avant, ou qu'ils ne l'auroient probablement été ſi l'on n'avoit pas extirpé les tumeurs.

Mais les opérations faites par pluſieurs Chi-

rurgiens, depuis l'écrit du docteur Monro, ont été beaucoup plus heureuſes que celles dont il a été le témoin. Un ouvrage récemment publié ſur cet objet, dont je donnerai une notice par la ſuite, met hors de doute qu'un beaucoup plus grand nombre de malades affectés de cancers, ont guéri par le moyen de l'opération, que ne l'a remarqué le docteur Monro ſur ceux qu'il a traités de la même manière. Je crois en conſéquence convenable de rechercher la raiſon du peu de ſuccès qu'a éprouvé ce profeſſeur, en comparaiſon de celui que les autres ont eu dans ces cas; & je préſume qu'elle ne ſera pas difficile à découvrir.

L'on admettra, je penſe, comme une choſe certaine que moins il y a de temps que le cancer a commencé à ſe manifeſter, plus l'on doit compter ſur l'opération; & que, au contraire, plus le cancer eſt ancien, moins il y a à eſpérer (1). Or, il eſt fort probable que le doc-

(1) Cette règle n'eſt vraie que pour les cancers qui ſont de nature à pouvoir être opérés; car il y en a un très-grand nombre qui, quoique récens, ſont abſolument incurables. C'eſt ce que l'on obſerve ſur-tout à l'égard du cancer des mamelles. L'on doit peu compter ſur l'opération, 1°. lorſque le cancer ſuccède à des pertes de ſang conſidérables, qui indiquent un état ſquirrheux de la matrice chez les femmes dont les règles ſont ſur le point de ceſſer, ou chez celles où elles ont ceſſé depuis quelque temps; 2°. lorſqu'il eſt accompagné d'engorgemens des viſcères du bas-ventre, ou d'ulcère de la matrice, ſur-tout chez les perſonnes très-pléthoriques, où la diathèſe inflammatoire domine; 3°. lorſque la poitrine eſt affectée, & qu'il y a lieu de ſoupçonner une diſpoſition écrouelleuſe, qui, s'étant manifeſtée dans l'enfance par des engorgemens des glandes du col & du méſentère, a diſparu vers l'âge de

teur Monro, qui jouiſſoit d'une grande réputation comme anatomiſte & comme chirurgien, a dû traiter un beaucoup plus grand nombre de cancers & d'autres maux anciens & de mauvaiſe qualité, que tout autre praticien de ſon temps. Les habitans de la campagne font, en général, enlever par leurs Chirurgiens les cancers légers; mais lorſque cette maladie devient d'une nature plus fâcheuſe par ſa durée ou autrement, ceux qui en ſont affectés cherchent toujours des ſecours à la ville, particuliérement à la capitale, lorſqu'ils le peuvent; & alors ils s'adreſſent à celui qui a le plus de célébrité dans ſa profeſſion. En admettant ce fait, on ne doit pas être ſurpris que la plupart des opérations de cancer qu'a vu faire le docteur Monro dans de ſemblables cas,

---

puberté; car ce vice reſte alors ſouvent ſans action juſqu'à l'âge de quarante-cinq ou cinquante ans, & reparoît de nouveau à la ceſſation des règles, ou à la ſuite de quelque maladie aiguë. Ses ſymptomes, quoique différens alors de ceux qui le caractériſent dans l'enfance, n'en ſont pas moins rebelles à tous le remèdes connus; 4°. lorſqu'il prend un accroiſſement très-prompt, & qu'il acquiert un volume énorme en peu de temps; ce qui indique toujours des embarras dans le bas-ventre; 5°. lorſqu'il y a des ſignes de cacochymie, ou d'une atonie générale, comme on l'obſerve à la ſuite des maladies aiguës, & même des peines de l'eſprit; 6°. lorſqu'il ſuccède à des ſquirrhes anciens qui ſe ſont enflammés tout-à-coup ſans aucune cauſe évidente, & qu'il eſt d'une couleur livide, accompagnée de vaiſſeaux variqueux conſidérables, & d'élancemens violens qui ſe font ſentir juſques dans les aiſſelles. Il eſt très-probable que les ſuccès de James Hill, dont l'Auteur donne le détail dans cette ſection, étoient particuliérement dus à la précaution qu'il a eu de ne pas opérer les cancers de la nature de ceux dont je viens de parler.

aient été ſuivies d'auſſi peu de ſuccès ; car, en raiſon de ce que nous venons de dire, le plus grand nombre de ces cancers devoit être du plus mauvais genre ; ce qui ſuffit pour rendre raiſon du mauvais ſuccès de l'opération, & de l'opinion que le docteur Monro a adoptée en conſéquence ſur cet objet.

Il eſt probable, d'après cet expoſé, que ce docteur doit avoir rencontré, le plus ſouvent, dans ſa pratique particulière, des cas tels que ceux dont je viens de faire mention, & qu'il en a obſervé de ſemblables dans ſon hôpital ; car l'on ne voit communément dans les hôpitaux que les cancers les plus fâcheux, parce que l'on conſulte toujours, avant de s'y rendre, les Chirurgiens particuliers, qui, quand l'opération peut avoir lieu, ſe chargent en général du malade, lorſque le cas ne paroît pas déſeſpéré, & qu'il y a apparence qu'ils pourront ſe faire par-là quelque réputation : lorſqu'il eſt évident, au contraire, que la maladie eſt de mauvaiſe nature, & que l'opération pourroit être très-dangereuſe, l'on envoie toujours le malade à un hôpital. C'eſt pourquoi l'on ne peut pas porter un jugement convenable d'après le réſultat de ſemblables expériences, ſur-tout dans les cas d'affections cancéreuſes, à moins qu'on ne faſſe en même temps attention à ces différentes circonſtances, & que l'on n'en tienne compte.

Je penſe que l'on ne peut expliquer autrement le peu de ſuccès qu'a éprouvé M. Monro dans le cours des obſervations qu'il a faites ſur l'opération du cancer ; & l'on peut uniquement conclure de cette partie de l'ouvrage que j'ai cité ci-deſſus, qu'il y a peu d'eſpoir de ſuccès lorſ-

qu'on fait l'opération trop tard; ce qui doit nous déterminer à y recourir, dès que le cancer commence à se manifester, qui est le temps où l'on peut, en général, espérer qu'elle réussira le plus souvent.

Quelques personnes regarderont peut-être ces espérances comme exagérées; elles le seroient certainement si l'on ne pouvoit pas attendre de l'opération plus de succès que l'on n'en obtient communément; mais si elle réussit ordinairement si peu, on ne doit nullement l'attribuer à la nature de la maladie ou à la faute du remède, mais uniquement à ce que, dans le plus grand nombre de cas, l'on se décide trop tard à l'opération, & on ne la fait que quand le systême est tellement infecté, que l'on devroit plutôt être étonné de ce qu'elle réussit aussi fréquemment qu'on l'observe même dans le cours de la pratique ordinaire.

Pour confirmer l'opinion que j'ai entrepris de soutenir, je crois devoir donner ici un extrait très-court d'un ouvrage nouveau sur les cancers, que j'ai déjà cité; il a été publié par feu James Hill, chirurgien célèbre de Dumfries, qui, dans le cours d'une pratique très-étendue, a eu plus d'expérience sur les cancers, que n'en a communément un seul homme : il est, en conséquence, probable que ceux qui n'ont pas encore lu son livre ne trouveront pas inutile l'extrait court que je vais donner de ses observations sur cette maladie.

En 1772, qui est l'année où M. Hill publia son ouvrage, il avoit extirpé de différentes parties du corps quatre-vingt-huit cancers bien caractérisés, tous ulcérés, à l'exception de quatre; & tous les malades ont guéri, excepté deux.

Sur les quarante-cinq premières opérations ; une ſeule n'a pas réuſſi ; il y en eut trois, après leſquelles le cancer reparut de nouveau dans différentes parties ; & l'on craignoit, après une cinquieme, qu'il ne ſurvînt quelques tumeurs à une certaine diſtance de la maladie primitive. Néanmoins, ces tumeurs ne parurent que trois ans apres l'opération, & une fièvre enleva la malade avant qu'elles euſſent fait quelques progrès. Les quarante autres malades continuèrent à ſe bien porter tant qu'ils vécurent, ou ſont encore bien portans à ce jour, dit M. Hill. L'un ſurvécut à l'opération plus de trente ans ; & il y en a encore quatorze de vivans, dont le dernier a été opéré en mars 1761.

Parmi les trente-trois autres, il y en eut un qui ne vécut que quatre mois ; & cinq chez leſquels le cancer reparut après la guériſon. On peut expliquer, de la manière ſuivante, pourquoi, ſur quarante-cinq opérations, il n'y en eut que quatre ou cinq qui ne réuſſirent pas, tandis qu'il y en a eu ſix de malheureuſes ſur trente-trois.

« Le ſuccès extraordinaire que j'eus, continue » notre Auteur, m'attira de toutes parts des ma- » lades attaqués de cancer, dont pluſieurs qui » étoient venus après avoir tellement retardé » qu'il reſtoit peu de probabilité de les guérir » par l'extirpation ou par d'autres moyens, me » forcèrent de les opérer, malgré le jugement » que j'avois porté, & contre mon inclination ».

Je fis en avril 1764, la recherche de ceux que j'avois traités, dans la vue de donner mon ouvrage, & j'eus le réſultat ſuivant. Le total de ceux qui avoient été guéris depuis l'âge de quatre-vingts ans, & à différens âges au-deſſous,

montoit à ſoixante-trois, ſur leſquels il y en avoit alors trente-neuf de vivans, dont vingt-huit auxquels on avoit fait l'opération plus de deux ans avant, & onze qui avoient été opérés dans le cours des deux dernières années.

Ainſi au bout de trente ans de pratique, il reſtoit en tout trente-neuf malades vivans & bien portans, ſur ſoixante-trois qui avoient été opérés; ce qui donne lieu à M. Hill d'obſerver que les malades vécurent auſſi long-temps, ſuivant les bills mortuaires, qu'ils auroient vécu s'ils n'avoient eu aucun cancer, ou ſubi aucune opération.

Les vingt-cinq autres malades, qui complètent les quatre-vingt-huit, furent opérés depuis l'année 1764. Vingt-deux ſur ce nombre étoient guéris depuis deux ans au moins; & il eſt bon de remarquer que quelques-uns avoient ſoixante-dix ans, & que l'un même étoit âgé de quatre-vingt-dix.

En 1770, ſur quatre-vingt-huit cancers opérés au moins deux ans avant, il y en eut deux qui ne furent pas guéris, neuf qui reparurent de nouveau, un qui menaçoit d'une rechûte; ce qui fait en tout douze, c'eſt-à-dire, moins que le ſeptième du total. Dans le temps où M. Hill écrivoit, il y avoit encore environ quarante malades vivans & bien portans, dont les cancers avoient été opérés plus de deux ans avant.

J'ai cru devoir donner ces détails des ſuccès de M. Hill dans les affections cancéreuſes, parce que l'on n'a pas d'obſervations plus récentes & peut-être plus conſidérables, pour le nombre même : je m'y ſuis engagé avec d'autant plus de plaiſir, que j'ai été préſent à un grand nombre

des opérations qu'il rapporte : je ſais d'ailleurs que le récit en eſt très-vrai, parce que M. Hill tenoit un regiſtre très-exact de tous les cas importans qu'il avoit à traiter.

Ces faits bien conſtatés, & quantité d'autres que je pourrois rapporter, s'il étoit néceſſaire, pour prouver le ſuccès dont eſt ſuivie l'opération du cancer, donnent lieu de préſumer que l'on peut, avec beaucoup de fondement, conſidérer, en général, cette maladie comme une affection locale, qui ne dépend originairement d'aucun vice du ſyſtême, & que le vice cancéreux général n'a que rarement ou peut-être jamais lieu, à moins que la matière du cancer ne ſoit abſorbée, & portée dans la maſſe des humeurs, en conſéquence de quelque affection locale. Cela doit certainement nous déterminer à recourir à l'opération le plutôt poſſible, dans tous les cas de véritable cancer, ou plutôt dans tous les cas de ſquirrhoſités, que l'on ſait être de nature à ſe terminer généralement par des cancers. Si l'on prenoit ce parti dès que de ſemblables affections commencent à ſe manifeſter, ou avant que la matière ſe forme, il eſt probable, comme nous l'avons déjà obſervé, que le retour de la maladie ſeroit très-rare.

Je ne prétends pas connoître la nature particulière du virus cancéreux, peut-être même ne la découvrira-t-on jamais; mais l'on eſt fondé à croire que les accidens externes ſeuls peuvent produire, ſur certaines parties, un effet tel qu'il ſe forme alors une matière qui devient même auſſi âcre que paroît l'être celle des cancers.

Ainſi, nous voyons tous les jours des ulcères viciés produire des matières très-âcres & même

corrosives ; &, d'après ce que nous avons remarqué dans quelques-unes des sections précédentes, il n'est pas probable que ces matières existoient antérieurement dans la masse du sang. Or, si cela est ainsi, pourquoi l'affection particulière d'une partie ne contribueroit-elle pas à former la matière cancéreuse ? Ces deux effets paroissent aussi probables l'un que l'autre, & je pense que cela arrive réellement.

La situation ordinaire des cancers peut aussi servir à expliquer, jusqu'à un certain point, pourquoi la matière qu'ils rendent est d'une nature plus âcre & plus virulente que celle de toute autre espèce d'ulcère ; ils affectent, en général, des glandes, que l'on sait ne jamais produire, même dans les affections les plus simples, une bonne suppuration ; il n'est pas, en conséquence, dépourvu de probabilité que l'irritation particulière de ces glandes y peut occasionner une disposition capable d'engendrer une matière du plus mauvais genre, & des plus difficiles à dompter, telle que la matière cancéreuse. En admettant la présence de cette matière & son absorption, toute la masse des humeurs doit, avec le temps, en être en quelque sorte saturée ; & ce qui n'étoit originairement qu'un ulcère local, produit enfin, de cette manière, une affection générale, ou bien ce qu'on peut appeller *diathèse cancéreuse.*

Nous avons ainsi tâché de prouver qu'un accident externe seul pouvoit produire le cancer, sans admettre l'existence d'une affection interne. Ceux qui prétendent que la dernière a toujours lieu dans ces cas, objectent que « les causes » externes sont, à la vérité, quelquefois suivies

» de cancer; mais que cette maladie ne ſurviendroit jamais dans ces circonſtances, s'il n'exiſtoit déjà une diſpoſition dans le ſyſtême. En » admettant même, ajoutent-ils, qu'une cauſe » externe pût ſuffire, dans quelques cas, pour » déterminer les cancers à ſe manifeſter, l'on ne » peut nier qu'il y en a un beaucoup plus grand » nombre qui ſurviennent ſans être précédés » d'aucune violence externe ».

Aucun praticien ne niera ce fait; mais on peut l'expliquer par des principes fort différens de ceux qui ſont communément adoptés, & même d'une manière plus propre à démontrer que les cancers ſont, en général, produits par une affection locale.

Les glandes ſont évidemment, comme nous l'avons déjà obſervé, le ſiège de la plupart des cancers; d'où il eſt probable que ces organes ſont primitivement affectés dans toutes les maladies de ce genre; & que les parties molles voiſines de ces glandes ne ſouffrent, par la ſuite, qu'en raiſon de leur proximité; il ſe peut même que, dans un petit nombre de cas, il ſe forme des ulcères cancéreux dans des parties qui ne ſont pas glandulaires, lorſque tout le ſyſtême eſt infecté à un degré conſidérable par l'abſorption de la matière morbifique, comme il arrive quand une glande cancéreuſe a ſubſiſté long-temps dans une partie.

Cela étant, il eſt très-aiſé de concevoir comment une ſeule glande peut fréquemment être affectée, ſans le concours d'aucune cauſe externe évidente; car la circulation ſe faiſant dans les glandes par le moyen d'un ordre de vaiſſeaux beaucoup plus petits que ceux des autres parties, les

les obstructions doivent s'y former beaucoup plus facilement & beaucoup plus promptement; & il est probable, lorsqu'une glande est une fois obstruée, que le stimulus & l'irritation qui en résultent produisent à-peu-près des effets semblables à ceux qui résultent communément d'un coup ou d'une contusion, & qu'ils sont suivis des mêmes conséquences.

L'on peut encore, sans avoir recours à aucune disposition cancéreuse particulière, préexistante dans le systême, rendre raison de cette manière de tous les cancers qui surviennent à la suite d'abcès mal traités aux mamelles des nourrices & des accouchées. L'on voit aussi pourquoi les cancers sont si fréquens chez les femmes vers le temps où leurs règles cessent de paroître, & même pourquoi ils surviennent quelquefois à la suite des fièvres & d'autres maladies, dont ils paroissent être en quelque sorte la crise.

Toute affection produite par l'une de ces causes est toujours accompagnée d'une congestion de sang, ou de quelque autre fluide dans la partie malade; d'où il résulte un abcès, si la congestion se fait dans le tissu cellulaire : si elle a lieu dans la plèvre, les membranes de l'œil, ou quelques autres parties peu favorables à l'extravasation des fluides, en raison de leur texture ferme, il survient des inflammations violentes; & si elle se forme dans la substance d'une glande, il en résulte une tumeur dure, indolente, appellée *squirrhe*, parce que les glandes ne sont pas aussi propres à la formation du pus que le tissu cellulaire, & que leur mollesse les rend moins susceptibles d'inflammation que les membranes, comme le prouve l'expérience. Le squirrhe survient alors très-natu-

rellement par l'obſtruction ſeule, & la diſtenſion des différens vaiſſeaux de la glande. Lorſqu'une tumeur de cette nature eſt une fois formée, elle reſte, en général, quelque temps dans ſon état primitif d'indolence, juſqu'à ce qu'en augmentant de volume, ou peut-être à la ſuite de quelque coup, il y ſurvienne une irritation capable d'exciter un degré conſidérable d'inflammation, & cette dernière ne pouvant, en raiſon de la nature de la partie affectée, produire de ſuppuration, ſe termine, en général, par ce qu'on appelle cancer (1); de même que dans d'autres parties molles, l'inflammation ſe termine par la gangrène, lorſqu'elle ne peut ſe réſoudre ou ſuppurer.

L'objection que les cancers ſurviennent plus fréquemment ſans être précédés d'aucun accident externe, me paroît, en conſéquence, d'après un examen ſérieux, n'être d'aucun poids; & je crois pouvoir conclure de tout ce qui a été dit, que les cancers ſont très-rarement, & peut-être même jamais, produits par une affection générale du ſyſtême; & qu'au contraire, ils ſont preſque toujours, dans leur origine, une affection purement locale.

Si nous étions mieux inſtruits que nous ne

---

(1) L'on voit fréquemment des inflammations des ſeins & des autres parties glanduleuſes ſe terminer par une ſuppuration louable, ſuivie d'une bonne cicatrice. Ce qui me porte à croire que le cancer ne dépend pas uniquement de la nature de la partie affectée, mais d'une affection locale particulière, qui tient ſouvent à la conſtitution générale. Ainſi, le cancer ſurvient fréquemment lorſqu'il y a une diſpoſition écrouelleuſe, ou une atonie générale produite par l'âge, les peines de l'eſprit, les maladies antécédentes, &c.

le sommes de la nature de la maladie, il est très-probable que cette conclusion paroîtroit fondée sur le fait. Les raisons de l'adopter me paroissent beaucoup plus fortes que celles que l'on a apportées pour soutenir l'opinion contraire ; mais quelle que soit sa valeur, elle ne sera jamais aussi nuisible, si elle est généralement reçue, que peut l'être celle que nous combattons, qui, étant adoptée, peut détourner les malades affectés de cancers d'avoir recours à l'opération, & leur faire négliger l'unique remède sur lequel on puisse, à ce que je crois, compter pour obtenir la guérison.

Il arrive, à la vérité, quelquefois, comme l'observe le docteur Monro dans l'ouvrage que j'ai cité, que les cancers sont toujours beaucoup plus violens & font des progrès plus rapides lorsqu'ils reviennent après l'opération, que quand ils n'ont pas été opérés ; mais l'expérience m'a appris que cela étoit rare ; & quand même il seroit démontré que cet accident fût fréquent, il ne suffiroit pas pour faire rejetter l'opération ; ce seroit uniquement une raison de plus d'y avoir recours dès le commencement de la maladie, afin d'en prévenir, autant qu'il seroit possible, le retour.

§. III. *De la curation des affections cancéreuses.*

Il est évident, par tout ce qui a été dit jusqu'ici, qu'il faut peu compter sur les remèdes internes pour la curation des affections cancéreuses : l'on ne doit même regarder les applications externes que comme propres à pallier les symptomes particuliers.

L'on a recommandé, dans différens temps, un grand nombre de remèdes pour le cancer : la ciguë eſt probablement celui ſur lequel on a le plus compté ; néanmoins elle n'a nullement répondu, dans notre climat, à l'idée que l'on en avoit conçue.

Son peu d'efficacité eſt même aujourd'hui ſi généralement reconnu, qu'il me paroît inutile d'en parler ici ; j'obſerverai ſeulement que j'ai vu adminiſtrer, dans un grand nombre de cas, la ciguë préparée avec tout le ſoin poſſible ; & que je ne connois aucune guériſon, d'un véritable cancer, opérée par ce remède ou par tout autre.

J'ai néanmoins fréquemment vu la ciguë produire de très-bons effets dans les ſimples cas de glandes endurcies ; quelquefois même j'ai remarqué, dans des périodes avancés de cancer, que l'on ne croyoit pas devoir extirper, que la ciguë avoit modéré la douleur, & procuré un écoulement de meilleure qualité & moins âcre que celui que l'on avoit obtenu juſqu'alors. Mais l'opération eſt le remède le plus certain, & il faut y avoir recours preſque dès l'inſtant que la maladie eſt reconnue, à moins que l'on n'ait de fortes raiſons de s'en abſtenir.

On trouvera des détails ſuffiſans, ſur la manière de pratiquer l'opération du cancer, dans les Auteurs qui ont donné des traités complets de chirurgie. Néanmoins, je crois devoir ajouter ici quelques obſervations générales à ce ſujet.

I. Le biſtouri eſt toujours préférable au cauſtique pour opérer les cancers, même les plus légers & les plus ordinaires. Quelques Auteurs anciens ont fort recommandé le cauſtique, &

plusieurs praticiens l'adoptent encore ; mais on doit l'abandonner entiérement, pour des raisons aisées à saisir.

L'irritation que produit, en général, l'application de toute espèce de caustiques, la douleur & l'inflammation, qui en sont les suites ordinaires, forment toujours des objections très-fortes contre leur usage, particuliérement dans le cas de cancer. Le remède de Plunket est évidemment d'une nature caustique ; & il y a lieu de croire que l'arsénic y domine : on l'a extraordinairement vanté, de même que tous les autres secrets ; mais en examinant sérieusement tous les cas dans lesquels on l'a employé, il n'y a pas de probabilité que l'on puisse prouver qu'il ait jamais produit aucun avantage que l'on n'eût pu obtenir plus promptement, & avec plus de certitude, par l'usage du bistouri.

II. Dans quelque partie du corps que soit situé le cancer, il faut toujours enlever les parties qui portent les moindres indices de la maladie ; & si, dans le cours même des pansemens qui suivent l'opération, l'on s'apperçoit qu'il est resté quelques portions cancéreuses, il faut les enlever sur le champ, autrement le cancer reviendra avec autant de facilité que si l'on n'en avoit pas emporté une partie : je suis très-persuadé que, dans beaucoup de cas, l'opération n'a pas réussi, faute d'avoir fait une attention suffisante à cette circonstance ; il faut même absolument emporter toutes les glandes endurcies que l'on découvre dans le voisinage de l'ulcère cancéreux ; car il est rare, quand on les laisse, que l'on puisse beaucoup compter sur le succès de l'opération.

Lorsque le cancer est situé sur la mamelle, il

faut toujours entiérement enlever cette dernière ; quoiqu'il n'y en ait même qu'une partie d'affectée ; car la portion que l'on épargne non-seulement ne produit aucun avantage, mais devient même, par la suite, très-nuisible à la malade, comme je l'ai souvent observé.

Il est toujours essentiel d'enlever toutes les parties qui sont réellement affectées ; néanmoins, on ne doit pas détruire, sans nécessité, les tégumens externes, il ne faut en emporter que ce qui est absolument nécessaire ; car plus la cicatrice qui reste après la guérison, est médiocre, plus l'irritation qui s'ensuit est modérée ; peut-être même que cette circonstance seule suffit pour diminuer, en quelque sorte, le danger de la rechûte.

Au moins l'extirpation du cancer des lèvres a été suivie, depuis peu, d'un succès beaucoup plus marqué qu'on ne l'avoit observé jusqu'alors dans l'hôpital d'Edimbourg ; & l'on ne peut l'attribuer qu'à ce que, depuis ce temps, l'on a, le plus souvent, pratiqué l'opération de la manière communément usitée pour la guérison du bec-de-lièvre : non-seulement on laisse, par ce moyen, une très-petite cicatrice, mais même la difformité qui en résulte est très-légère : le malade en retire de plus l'avantage très-agréable de retenir sa salive, ou tout autre liquide, aussi facilement qu'avant ; avantage qu'il n'est jamais possible de lui procurer lorsque l'on enlève, suivant la méthode ordinaire, une portion considérable de la lèvre inférieure.

Il est encore à propos d'observer ici que l'on peut traiter de cette manière les cancers fort étendus des lèvres ; car elles sont composées de

parties qui prêtent ſinguliérement, & l'expérience ſeule peut faire concevoir juſqu'à quel point elles peuvent s'alonger. Dans quelques cas où il y avoit plus de la moitié de la lèvre inférieure d'enlevée, je ſuis parvenu à faire prêter les parties qui reſtoient, au point d'obtenir la guériſon de la même manière que pour le bec-de-lièvre, & il en eſt réſulté une très-légère difformité. On peut de même, dans les cancers de la mamelle, lorſque les tégumens externes ne ſont pas entiérement détruits par la maladie, en conſerver, en général, autant qu'il eſt néceſſaire pour recouvrir une grande partie de la plaie qui reſte après l'opération. Cette circonſtance rend toujours la guériſon beaucoup plus prompte & plus certaine.

Il faut, toutes les fois que cela eſt pratiquable, retenir dans leur ſituation la peau & les tégumens que l'on a conſervés. On peut y parvenir en y appliquant, d'une manière convenable, le bandage uniſſant, ou quelques morceaux de l'emplâtre aglutinatif; mais en général l'on réuſſit mieux à contenir les portions flottantes des parties qui ont été diviſées, par le moyen des ſutures entrecoupées ou enchevillées. Cette méthode augmente peu la douleur, & l'on eſt toujours plus certain de contenir la peau par ces ſutures que par tout autre moyen.

La plaie qui reſte, en ſuivant la méthode ordinaire d'opérer le cancer des mamelles, eſt toujours fort étendue; elle paroît même, en raiſon de la rétraction des parties de la peau diviſée, avoir le double au moins du diamètre de la tumeur immédiatement après l'opération; d'où il réſulte une ſuppuration très-abondante, toujours

très-préjudiciable aux conſtitutions foibles : la guériſon eſt longue, & la cicatrice qui ſe forme étant d'une étendue conſidérable, les parties ſont, par la ſuite, très-ſujettes à être bleſſées. Il eſt préférable de n'enlever que les portions de la peau qui ſont réellement malades; l'on fait enſuite une ſimple inciſion entre la peau & le tiſſu cellulaire le long de la tumeur, pour en ſéparer toutes les parties ſaines des tégumens qui recouvrent la tumeur; & après avoir enlevé la dernière, on contient dans leur ſituation les tégumens que l'on a replacés, de la manière que nous avons indiquée plus haut, ſoit par les ſutures, ſoit par le bandage uniſſant, ou par le ſecours des emplâtres aglutinatifs. J'ai ainſi, dans différentes occaſions, obtenu la guériſon complète de plaies qui reſtoient après l'opération du cancer des mamelles, dans l'eſpace de trois ſemaines ou un mois; & en ſuivant la méthode ordinaire, on n'auroit pu les guérir en moins de huit ou dix ſemaines.

III. Après avoir enlevé toutes les parties cancéreuſes, ſi l'on ne peut entiérement recouvrir l'ulcère avec les portions de la peau que l'on a conſervées, & que les petits vaiſſeaux rendent une quantité conſidérable de ſang, on panſera la plaie, ſuivant la méthode ordinaire, avec de la charpie ſèche; mais, dans le cas contraire, rien ne réuſſit mieux que les plumaceaux recouverts de quelque onguent doux, comme nous l'avons déjà recommandé. Dès que la ſuppuration eſt établie de manière à pouvoir facilement lever l'appareil, la plaie reſſemble alors exactement à un ulcère ſimple produit par toute autre cauſe : on la traitera, en conſéquence, de même,

& on accélérera la guériſon autant qu'il ſera poſſible.

IV. Mais lorſque la plaie eſt ſur le point de ſe guérir, il faut ouvrir un cautère, & parfaitement y établir la ſuppuration, avant que la cicatrice ſoit entiérement formée. Le cautère eſt ſur-tout néceſſaire lorſque la maladie eſt ancienne, & paroît être l'effet de quelque congeſtion particulière, produite par la ſurabondance des fluides dans le ſyſtême, comme il arrive à la ſuite de la ſuppreſſion des règles ou de quelque autre cauſe. Je ne doute pas que, dans ce cas, le cautère ne ſoit & n'ait fréquemment été un moyen de prévenir le retour du cancer après l'opération.

L'on a quelquefois conſeillé de conſerver une ouverture dans la partie qu'occupoit la tumeur cancéreuſe, comme le moyen le plus convenable de procurer l'égout dont je viens de parler; mais je crains beaucoup que l'irritation produite par un cautère, établi directement ſur la partie même où étoit ſitué le cancer, ne ſoit quelquefois pernicieuſe. Il eſt probable que l'on retire les mêmes avantages du cautère, dans quelque partie qu'il ſoit ſitué; c'eſt pourquoi je conſeille toujours de guérir ſur le champ la plaie même, & d'établir l'exutoire, de la manière que j'ai indiquée, dans quelque autre endroit convenable. Il eſt aſſez généralement d'uſage, dans l'hôpital royal d'Edimbourg, après l'opération du cancer des mamelles, de placer un ſéton ſur le côté, près du ſiège primitif de la maladie. Ce ſéton a paru produire de grands avantages; & comme le côté eſt peut-être une place auſſi convenable que toute autre pour un exutoire, je crois que l'on peut toujours adopter cette partie.

Telles ſont, en général, les différentes circonſtances qui exigent l'attention du Chirurgien dans l'opération du cancer. Il paroît, d'après ce qui a été dit, que l'unique remède efficace dans ce cas, conſiſte à enlever les parties malades, & que très-peu de circonſtances peuvent en détourner : telles ſont, en général, les ſuivantes.

1. Lorſque la maladie ſubſiſte depuis long-temps, & qu'il eſt ſurvenu des ulcères cancéreux & des glandes ſquirrheuſes dans différentes parties du corps, il eſt probable qu'on ne retireroit aucun avantage d'enlever une ou pluſieurs de ces glandes, & il eſt également à préſumer que l'on ne doit pas alors recommander l'opération.

2. L'opération ne convient jamais lorſque la tumeur cancéreuſe adhère tellement aux parties qui ſont au-deſſous, qu'on ne peut l'extirper en entier, & qu'il ſeroit d'ailleurs dangereux d'enlever en même temps les parties auxquelles elle eſt unie. Ainſi, les cancers adhérens à la trachée-artère, ou aux tuniques des groſſes artères, ne peuvent s'opérer ſans le plus grand danger.

Un Chirurgien ayant été, à ce que j'ai appris, aſſez téméraire pour faire une opération dans de ſemblables circonſtances, la mort s'enſuivit ſur le champ. Il voulut enlever une tumeur ſquirrheuſe conſidérable, ſituée ſur l'artère fémorale, & immédiatement contiguë à cette artère : cette tumeur étoit tellement placée au haut de la cuiſſe, qu'il ne fut pas poſſible d'y appliquer le tourniquet; le Chirurgien ouvrit malheureuſement l'artère, & le malade mourut entre ſes mains.

Néanmoins, l'adhérence des tumeurs cancéreuſes aux muſcles & aux tendons voiſins, n'eſt

jamais un obſtacle abſolu à l'opération; car l'on ſait que l'on peut enlever des portions conſidérables de muſcles, ſans beaucoup d'inconvéniens. J'ai quelquefois été obligé d'emporter de grandes portions du muſcle pectoral avec les tumeurs cancéreuſes des mamelles, ſans qu'il en ſoit réſulté aucun inconvénient.

On trouve dans le premier volume des *Mémoires de l'Académie de Chirurgie de Paris*, une diſſertation ſur les cancers du célèbre M. le Cat de Rouen, dans laquelle l'auteur déclare évidemment que l'amputation eſt l'unique remède ſur lequel on puiſſe compter, & il la conſeille dans les cas les plus déſeſpérés. Il va même, relativement à l'objet dont il s'agit ici, beaucoup plus loin que je n'oſerois le faire d'après mon expérience; mais indépendamment de l'autorité d'un Auteur auſſi reſpectable, & des exemples qu'il rapporte pour prouver le ſuccès de ſa pratique, je penſe qu'on doit, ſans héſiter, ſuivre ſon avis, plutôt que d'abandonner le malade attaqué de cancer à une mort certaine & très-douloureuſe, ſans tenter l'unique remède que l'art nous offre (*).

Telle étoit mon opinion, il y a quelques années, lorſque je publiai la première édition de cet ouvrage : depuis ce temps, j'ai vu pluſieurs cancers très-fâcheux, particuliérement à la mamelle, dont quelques-uns étoient adhérens au

(*) M. le Cat s'exprime ainſi à ce ſujet, dans la diſſertation citée ci-deſſus. « L'adhérence d'un cancer *aux* » *muſcles pectoraux*, *aux côtes même*, ne ſera pas une excuſe » valable, ſi *ces muſcles*, ſi *ces attaches* de la tumeur aux » côtes peuvent être emportés, de façon qu'il ne reſte » rien que de ſain au-delà ».

périoſte des côtes ; d'autres fois la maladie s'étendoit juſqu'à la clavicule du côté oppoſé, & elle ſe prolongeoit fréquemment, par une chaîne de glandes endurcies, juſqu'au-deſſous de l'aiſſelle. Dans preſque tous ces cas l'on a enlevé entiérement les parties malades, en les diſſéquant avec précaution ; & toutes les fois que cela a été pratiquable, on en a retiré un avantage ſenſible.

Je n'ai pas encore vu la maladie revenir dans la plupart de ces cas : chez ceux même qui avoient éprouvé des rechûtes, l'opération a procuré beaucoup de ſoulagement ; elle a diminué, pour quelque temps, les douleurs & l'état fâcheux du malade ; & jamais les ſymptomes qui ſuivirent le retour du cancer, ne furent plus violens que ceux qu'avoit éprouvés le malade avant de ſubir l'opération.

3. On ne doit jamais conſeiller l'opération lorſque la ſituation des parties malades empêche de les extirper entiérement, comme il arrive dans les cancers de l'utérus, du foie, du rectum, &c.

Lorſque l'une de ces cauſes ou toutes s'oppoſent à l'opération du cancer, il faut tenter d'en pallier les ſymptomes de manière à rendre la maladie auſſi ſupportable qu'il eſt poſſible.

L'objet principal que l'on doit avoir en vue pour remplir cette indication, eſt de modérer ou de diſſiper la douleur. On évitera de donner à l'intérieur, ou d'appliquer extérieurement, tout ce qui pourroit irriter ou exciter une inflammation légère. Ainſi, l'on préférera les végétaux les plus légers & le lait à tout autre aliment ; on ne permettra aucune nourriture animale, ni

les ſpiritueux, ni le vin ou toute autre liqueur fermentée; l'on évitera avec ſoin tout exercice violent, & en un mot, tout ce qui peut échauffer, ou, comme on s'exprime communément, enflammer le ſang.

L'odeur fétide qui accompagne les ulcères cancéreux eſt communément très-déſagréable, & la matière qu'ils rendent eſt d'ordinaire très-tenue & très-âcre : il eſt toujours important de changer ces qualités, & de procurer un écoulement de meilleure nature. La ciguë, donnée intérieurement ou appliquée extérieurement, eſt ſouvent utile dans cette vue. Il y en a deux préparations communément adoptées pour l'uſage interne, ſavoir la poudre & l'extrait : la première, convenablement préparée, paroît poſſéder toutes les vertus de l'extrait, & ſa préparation n'eſt pas ſujette à tant varier : l'on doit en conſéquence, en général, la préférer. On ne peut régler la doſe de ce remède, & le nombre de fois qu'il faut le réitérer, que par l'expérience; il y a des malades qui en ſupportent trois fois plus que d'autres; de manière que l'on doit ſe déterminer ſur ces objets d'après les forces du malade & l'état où ſe trouve alors l'eſtomac.

Une certaine quantité de ſuc de ciguë, quand on peut en avoir de nouvelle, mêlé avec les cataplaſmes émolliens ordinaires, forme une application très-convenable & très-efficace dans les ulcères cancéreux : l'hiver, où il n'eſt pas poſſible d'obtenir le ſuc de cette plante, la poudre ſèche, réduite, de la même manière, en bouillie, remplit aſſez bien l'objet que l'on ſe propoſe.

La ciguë, appliquée extérieurement, procure, en général, plus promptement une bonne ſuppu-

ration que ſon uſage interne ; elle eſt même communément plus efficace dans cette vue que la bouillie de carotte, qui a été ſi vantée pour remplir cette indication dans différentes eſpèces d'ulcères.

Lorſque l'on a une fois obtenu un écoulement de bonne qualité, le cérat ordinaire eſt le remède le plus doux & le plus ſimple que l'on puiſſe appliquer : l'on fera des panſemens plus ou moins fréquens avec cet onguent, ſuivant que l'écoulement ſera plus ou moins abondant ; & l'on y mettra aſſez de promptitude pour éviter, autant qu'il ſera poſſible, l'accès de l'air ; car, dans tous les ulcères, & particuliérement dans les ulcères cancéreux, l'air produit toujours des effets déſagréables, tant par l'irritation qu'il excite, que parce qu'il altère la nature de l'écoulement.

L'uſage ſuivi de la ciguë modère fréquemment les douleurs lancinantes, qui tourmentent toujours ſi cruellement les malades affectés de cancer ; mais lorſqu'on n'en obtient pas cet effet, il eſt néceſſaire de recourir aux narcotiques donnés à grandes doſes, & réitérés plus ou moins fréquemment, ſuivant que l'indiquent la violence & le retour de la douleur. Les fomentations émollientes chaudes modèrent auſſi quelquefois ces douleurs.

Il ſuffit d'apporter une attention convenable aux différentes circonſtances dont nous venons de faire mention, & ſur-tout d'entretenir un écoulement de bonne qualité, pour pallier quelquefois des cancers d'une très-mauvaiſe nature, & les rendre même, en quelque ſorte, ſupportables. Néanmoins on ne peut jamais tellement

les pallier, que les malades puissent s'empêcher de regretter journellement de ne pas avoir eu recours à l'opération dans le temps convenable.

L'on a proposé, en différens temps, pour la guérison des cancers, plusieurs remèdes, dont nous n'avons que peu ou point fait mention dans le cours de ce traité. Ceux que l'on a le plus fréquemment employés, sont la ciguë dont nous venons de parler, la belladone, & différentes préparations d'arsénic. La ciguë a été, comme nous l'avons observé plus haut, dans quelques cas, un moyen de rendre louable l'écoulement des ulcères cancéreux. Néanmoins, ni ce remède, ni aucun autre, n'ont jamais produit, autant que j'ai pu m'en assurer, aucun avantage permanent dans le véritable cancer. J'ai oui dire que l'arsénic, appliqué non-seulement à l'extérieur, mais même donné intérieurement, avoit été utile dans les cancers : je l'ai en conséquence employé plusieurs fois; mais le résultat de mes essais n'a nullement répondu au récit que l'on a fait de ce remède (1).

M. Justamond de Londres a nouvellement publié un écrit sur les cancers, dans lequel il recommande beaucoup l'application externe d'un escharotique qui a été long-temps employé à Vienne & dans d'autres parties de l'Allemagne. Les éloges que fait de cet escharotique M. Justamond, qui a eu occasion de voir un grand nombre de maladies cancéreuses, doivent rendre, à ce que je crois, ce remède digne de l'attention

(1) L'arsénic, appliqué même extérieurement, produit toujours des effets terribles, & doit être absolument banni de la médecine.

des praticiens. Je l'ai néanmoins employé dans différens cas, sans avoir remarqué jusqu'ici qu'il ait produit aucun avantage réel; mais, persuadé que l'on ne doit jamais rejetter trop précipitamment aucun remède, j'ai résolu d'en faire des essais sérieux, & sans aucune partialité. Ce topique est composé d'acier & de sel ammoniac infusé dans l'esprit de vin, avec une certaine quantité d'huile de tartre & d'acide vitriolique. Cette liqueur, employée suivant la méthode de M. Justamond, entretient dans un état constant d'humidité les bords des ulcères cancéreux, ainsi que les tumeurs dures ou les excroissances qui surviennent souvent dans les ulcères de ce genre. Il recommande en même temps l'usage interne de l'acier & du sel ammoniac, sous la forme des fleurs martiales.

J'ai plusieurs fois fait usage des fleurs martiales avec succès dans d'autres espèces d'ulcères qui rendoient une matière aqueuse fétide, & où les toniques paroissoient être indiqués; mais, comme je l'ai déjà observé, ce remède, ni aucun autre, n'ont jamais produit, dans tous les essais que j'en ai faits, aucun avantage essentiel dans les cas de cancer.

Les fleurs martiales se donnent sous forme de pilules, ou en poudre : il est rare qu'elles produisent du mal-aise : on peut, en conséquence, en prescrire de beaucoup plus grandes doses qu'on ne le fait communément. Les premières doses ne doivent jamais excéder douze ou quinze grains; mais on les augmente par degrés, jusqu'à un gros & plus, que l'on réitère trois, quatre ou cinq fois le jour. Dans tous les cas où l'on juge les ferrugineux convenables, l'on devroit peut-être

être préférer à toute autre préparation de ce genre les fleurs martiales, parce qu'elles sont un moyen de donner ce remède extrêmement divisé (*).

(*) Ceux qui n'ont pas eu occasion de lire le traité de M. Justamond sur cet objet, seront peut-être charmés d'avoir la recette de la liqueur dont il recommande avec tant de chaleur l'application externe dans les affections cancéreuses. L'Auteur s'exprime de la manière suivante:

♃. *Ramentorum ferri lotorum & supra ignem in vase aperto siccatorum & minutissime contusorum, salis armoniaci in pulverem redacti aa unc. iv; mixta dentur in retortam terream optime in fundo & circumferentia lege artis minutam, imponatur hæc capellæ, admoveatur vas vitreum recipiens, quod bene lutetur : detur ignis in gradu digestionis; & dum retorta calefieri incipit, augeatur successivè ad sublimationis, finitaque sublimatione ad calcinationis, gradum. Hoc facto successivæ refrigerationi committatur retorta, & ex refrigerata fractaque accipiatur calcinatum in fundo hærens, caput mortuum teratur, & subigatur minutissime in mortario lapideo; dein subactum imponatur in vas vitreum, & affundantur spiritus vini rectificatissimi empyreumaticum odorem non redolentis lib. ij. Agitentur sæpius primis octo horis : post vigenti quatuor horas agitatis denuo instilletur tribus quatuorve interstitiis observatis, acerrimi, ut vulgo vocatur, olei vitrioli nigri unc. i. — Ad quamvis instillationem semper mixta agitando; deinde in quiete permittantur per viginti quatuor horas, his elapsis decantetur tinctura, residuo verò in fundo affundantur prioris spiritus vini lib. ij. Agitentur iterum pluries, dein extractio de novo relinquatur per viginti quatuor horas; his transactis instilletur iterum, ut prius, olei vitrioli supra dicti unc. i. Effervescentia finita verò infundantur spiritus tartari simplicis unc. iv. Agitentur & finita agitatione aliquoties repetita relinquantur in vase per viginti quatuor horas; his elapsis secunda hæc solutio misceatur priori decantatæ & optime simul agitentur, tunc parata est ad usum* PANACEA NOSTRA ANTI-CANCROSA.

Ce remède fut originairement publié par François-Xavier de Mare, dans un traité qu'il fit imprimer, il y a quelques années, à Vienne. Il fit long-temps un secret de cette liqueur, mais il le rendit enfin public en 1767.

SECTION IX.

Obſervations ſur l'ulcère cutané.

§. I. *Remarques générales ſur les maladies de la peau.*

PEU de maladies ſont moins connues que les différentes affections de la peau : ce qui eſt vrai, juſqu'à un certain point, de celles qui ſont accompagnées de fièvre & de celles qui ne le ſont pas ; mais ſur-tout des dernières, dont je parlerai uniquement ici, parce que les autres, qui portent le nom d'exanthêmes, ſont plus particuliérement l'objet de la médecine.

Les ſymptomes de ces affections ſont tellement variés, & les deſcriptions des différens Auteurs ſi confuſes & ſi embrouillées, qu'il n'eſt guère poſſible d'offrir un réſultat ſatisfaiſant de tout ce que l'on a écrit ſur ce ſujet. L'on a déſigné ſous différentes dénominations les mêmes ſymptomes ; les anciens ont parlé de pluſieurs maladies de ce genre, que l'on n'obſerve plus aujourd'hui ; & les modernes ont réguliérement décrit des maladies de nature ſemblable, à quelques différences près, qui ne paroiſſent pas avoir été connues autrefois. Il ſeroit, en conſéquence, fort à deſirer que quelque praticien habile voulût s'occuper de faire des recherches particulières ſur cet objet, car il ne paroît pas qu'il exiſte aucune partie de la médecine plus défectueuſe

que celle qui regarde l'hiſtoire, la théorie & la curation des maladies cutanées.

Le détail exact de toutes les variétés qu'offrent ces maladies, exigeroit ſeul un gros volume, & ſeroit d'ailleurs etranger à mon objet; car je me propoſe uniquement de donner ici quelques obſervations générales ſur les éruptions de ce genre, capables de produire des ulcères fâcheux lorſqu'elles ſont négligées ou mal traitées.

L'on a décrit un grand nombre de maladies éruptives ſous le nom de dartres ou d'herpes (1): on leur a donné la dernière dénomination, parce que communément elles s'étendent, en quelque ſorte, d'une partie à l'autre avec beaucoup de facilité. Les modernes ont déſigné ſous cette même dénomination pluſieurs maladies qui reſſemblent beaucoup à la lèpre des Grecs, & aux différentes eſpèces d'*impetigo* (2) dont parle

---

(1) Herpes vient de ἕρπω, qui ſignifie *avancer*, *s'étendre*, parce que la maladie déſignée par les Grecs ſous ce nom, forme des ulcères profonds ſur la peau, & pénètre juſqu'aux muſcles même.

(2) J'ai tâché d'éclaircir, dans les notes que j'ai ajoutées aux *Elémens de Médecine pratique de M. Cullen*, t. II, p. 697 *& ſuivantes*, la ſignification que les Latins ont donnée au terme *impetigo*. Il me paroît qu'ils ont auſſi déſigné les différentes eſpèces de lèpres des Grecs, qui ſont exactement des affections du même genre que les dartres des modernes. Toutes ſont caractériſées par les écailles qui ſuccèdent aux puſtules; ce qui ne s'obſerve pas dans la gale; d'ailleurs, elles ſont beaucoup moins contagieuſes, & peut-être même ne le ſont-elles jamais; car il paroît que l'éléphantiaſis même, qui eſt la plus terrible des maladies chroniques de la peau, n'eſt pas contagieuſe. Un Journaliſte, qui a rendu compte de l'ouvrage cité plus haut, a trouvé cette opinion ſi étrange, que, loin de

Celse, sans cependant être exactement les mêmes. Mais, comme l'on ne voit aujourd'hui aucune de ces maladies sous leur véritable forme, au moins dans nos climats, il n'est pas nécessaire d'en faire ici l'énumération particulière; d'ailleurs on en trouve des descriptions très-exactes dans plusieurs Auteurs anciens, & il est probable que l'on ne peut rien offrir de neuf sur cet objet.

§. II. *Des différentes espèces d'herpes ou de dartres.*

J'AI remarqué que l'on comprenoit communément sous la dénomination de dartres, un grand nombre de maladies éruptives; mais plusieurs de leurs caractères sont fondés sur des circonstances très-peu importantes & qui ne peuvent

---

l'examiner sérieusement, il a pensé qu'il suffisoit de la combattre par des plaisanteries & des comparaisons triviales. Je n'ai pas cru devoir lui répondre, parce qu'une opinion fondée sur l'observation, ne peut être détruite que par des observations contraires; & que quiconque s'érige en Aristarque des ouvrages nouveaux, se rend digne de mépris, & prouve qu'il manque absolument de bonnes raisons, lorsqu'il n'a d'autres ressources que les plaisanteries ou les comparaisons: personne n'ignore que les dernières sont toujours déplacées lorsqu'il s'agit de sciences abstraites; c'est au moins la première règle de la logique, & un Journaliste ne devroit pas l'ignorer. Je crois cependant devoir remarquer ici que M. Vidal, médecin à Martigues, le seul peut-être capable de décider cette question, puisqu'il a observé depuis long-temps plusieurs malades affectés d'éléphantiasis, regarde comme une chose certaine que cette maladie n'est pas contagieuse. *Voyez* les *Mémoires de la Société royale de Médecine*, années 1782 & 1783, & publiés à Paris, chez *THÉOPHILE BARROIS*, en 1787.

nullement influer ſur le traitement : il ſuffit d'examiner cet objet de près, pour ſe convaincre que toutes ces variétés peuvent ſe rapporter aux quatre eſpèces ſuivantes ; ſavoir, la dartre farineuſe, la puſtuleuſe, la miliaire & la rongeante.

La première de ces eſpèces, c'eſt-à-dire, la dartre farineuſe, que l'on peut auſſi nommer dartre ſèche, eſt la plus ſimple de toutes, tant par ſa nature que pour le traitement qu'elle exige : elle affecte indifféremment différentes parties du corps, mais plus communément le viſage, le col, les bras & les poignets ; elle ſe manifeſte ſous la forme de taches aſſez larges, formées par la réunion de puſtules rouges extrêmement petites. Ces puſtules excitent, en général, beaucoup de démangeaiſons, & n'ont d'ailleurs rien de fâcheux : après avoir ſubſiſté un certain temps, elles tombent enfin ſous la forme d'une poudre blanche, ſemblable à du ſon fort fin, & laiſſent la peau qu'elles recouvroient dans un état parfait de ſanté : elles reparoiſſent enſuite ſous la forme d'une efloreſcence rouge, tombent, & ſe renouvellent de même qu'avant (1).

La ſeconde eſpèce, ſavoir la dartre puſtuleuſe, ſe manifeſte ſous forme de puſtules, originairement ſéparées & diſtinctes, mais qui ſe réuniſſent enſuite par placards. Ces puſtules ne paroiſſent d'abord renfermer qu'une ſéroſité tenue, aqueuſe, qui jaunit enſuite, & forme, ſur toute la ſurface de la partie affectée, une eſpèce de

(1) Cette eſpèce eſt le λειχὴν, *léichen* : tant qu'elle n'eſt que ſupercielle ; lorſqu'elle eſt plus conſidérable, elle conſtitue le ψῶρα ou l'affection pſorique.

ſuintement qui, en ſe deſſéchant, laiſſe une croûte épaiſſe ou une gale : lorſque cette dernière tombe, la peau qui étoit au-deſſous paroît fréquemment ſaine, & l'on n'obſerve qu'une légère rougeur ſur ſa ſurface; mais, dans quelques cas, probablement lorſque la matière eſt plus âcre, la croûte étant tombée, la peau paroît être légérement excoriée. Ce genre d'éruption s'obſerve fréquemment ſur le viſage, derrière les oreilles & ſur d'autres parties du corps; & les enfans y ſont particuliérement ſujets (1).

La troiſième eſpèce de dartre, c'eſt-à-dire, la miliaire (2), affecte indifféremment tout le corps; néanmoins on l'obſerve ſur les hanches, la poitrine, le périnée, le ſcrotum & les aines, plus fréquemment que ſur les autres parties. Elle paroît, en général, par placards, quelquefois cependant elle forme des cercles ſéparés, compoſés de puſtules très-petites, qui reſſemblent à la graine de millet, d'où vient la dénomination de cette eſpèce. Les puſtules, quoique petites, ſont d'abord parfaitement ſéparées les unes des autres, & ne contiennent qu'une lymphe claire, qui, dans le cours de la maladie, tranſude ſur la ſurface de la peau, & y forme de petites écailles ſéparées les unes des autres : ces écailles tombent enfin, & laiſſent un degré conſidérable d'inflammation ſur les parties qu'elles recouvroient, leſquelles continuent à fournir une nou-

(1) Cette eſpèce a été déſignée par les Grecs ſous le nom de λέπρα, & les Latins l'ont nommée *impetigo*.

(2) C'eſt l'ἕρπης κεγχρίας des Grecs. *Voyez* Gal. XIV, Therap. & Paul d'Egine.

velle matière, qui forme également des croûtes, qui tombent comme avant.

La démangeaiſon que produit cette eſpèce de dartre eſt toujours fort incommode; & la matière que rendent les puſtules eſt ſi épaiſſe & ſi viſqueuſe, que tout ce qu'on y applique y adhère tellement, qu'on ne peut l'enlever qu'avec beaucoup de peine & de douleur (1).

La dartre rongeante (2), ainſi appellée parce qu'elle corrode ou détruit les parties qu'elle attaque, ſe manifeſte communément par de petits ulcères douloureux, qui ſont tous aſſemblés par larges plaques, de grandeurs & de formes différentes, & approchent toujours plus ou moins de l'inflammation éryſipélateuſe. Ces ulcères rendent une grande quantité d'une matière tenue, âcre & ſéreuſe, laquelle forme quelquefois de petites croûtes, qui tombent au bout de peu de temps; mais le plus ſouvent l'écoulement eſt ſi tenu & ſi âcre, qu'il s'étend le long des parties voiſines, où il produit bientôt le même genre d'ulcère.

Ces excoriations ou ces ulcères ne pénètrent pas, en général, au-delà de la peau proprement dite : néanmoins la matière qu'elles rendent eſt quelquefois ſi âcre & ſi corroſive, qu'elle détruit la peau, le tiſſu cellulaire, &, dans quelques cas, même les muſcles. L'on pourroit proprement appeller cette eſpèce de maladie ulcère ron-

---

(1) L'Auteur donne, à la ſuite de ce paragraphe, les dénominations angloiſes de pluſieurs eſpèces de dartres, dont la traduction ne peut être d'aucune utilité.

(2) C'eſt l'ἕρπης ἐσθιόμενος, ou l'herpe rongeante des Grecs.

geant ou phagédénique, à raiſon de la deſtruction conſidérable des parties qu'elle produit fort fréquemment. L'on ſuppoſe communément, très-mal à propos, que les ulcères dartreux dépendent d'un vice ſcorbutique; & les praticiens les diſtinguent, en général, ſous le nom d'ulcères ſcorbutiques. Cependant la dartre eſt très-certainement une maladie qui tient généralement, pour ne pas dire toujours, à un état du ſyſtême probablement plus oppoſé qu'aucun autre à celui qui a lieu dans le véritable ſcorbut; car la dartre dépend de l'état pléthorique & inflammatoire; & il eſt reconnu que le plus haut degré de putridité conſtitue, au contraire, le véritable ſcorbut.

D'ailleurs, les ſymptomes du véritable ulcère ſcorbutique, dont je donnerai la deſcription par la ſuite, diffèrent totalement de ceux qui caractériſent la maladie dont je m'occupe préſentement; de manière qu'il n'eſt guère poſſible de prendre l'une pour l'autre; & les remèdes propres à chacune ſont préciſément auſſi oppoſés entre eux, que le ſont les ſymptomes & les phénomènes qui caractériſent ces deux maladies (1).

---

(1) Les diſtinctions que l'Auteur établit ici entre les ulcères ſcorbutiques & les ulcères dartreux, ſont eſſentielles. L'ouvrage de Lind ſur le ſcorbut ne paroît pas avoir encore deſſillé les yeux des praticiens à cet égard; ce qui prouve qu'il faut des ſiècles pour détruire des préjugés accrédités. Les anciens, qui ne paroiſſent pas avoir connu le ſcorbut, ont décrit pluſieurs eſpèces d'ulcères rongeans, qui exhaloient une odeur très-fétide, dont ils regardoient la guériſon comme très-difficile : tels étoient ceux qu'ils ont déſignés ſous les noms de dyſépulotiques, de chironiens, de cacoëthes, &c. & ils ont reconnu que tous étoient caractériſés par une inflammation plus ou

Cette eſpèce ſe manifeſte, à des intervalles différens, ſur toutes les parties du corps; mais plus fréquemment autour des lombes, où elle s'étend ſouvent au point d'occuper toute la circonférence de la ceinture. Elle paroît ſe communiquer facilement (1) par la contagion, c'eſt-à-dire, par l'application du virus dépoſé ſur les vêtemens, les cuillers, ou d'autres uſtenſiles de table. Toutes les dartres ſont contagieuſes à un certain degré: j'ai même vu quelquefois la première eſpèce, c'eſt-à-dire, la dartre farineuſe, ſe communiquer, quoique au premier abord on ne puiſſe pas facilement la ſoupçonner de produire cet effet.

§. III. *De la curation de l'ulcère cutané.*

J'AI déjà remarqué que les deſcriptions que l'on a données de ces maladies, étoient très-peu exactes. L'on rencontre la même confuſion & la même incertitude dans la méthode curative.

L'on a cru juſqu'à ce jour que les maladies éruptives de cette nature dépendoient toujours de quelque affection morbifique générale du ſyſtême. Preſque tous les Auteurs qui ont écrit ſur cet objet ont, en conſéquence, recommandé un grand nombre de remèdes internes. L'on s'eſt même communément imaginé qu'il étoit téméraire & dangereux de tenter la guériſon de ces

---

moins conſidérable : ce que l'on ne doit pas perdre de vue dans le traitement.

(1) J'ai vu des perſonnes porter pluſieurs années cette eſpèce de dartre, ſans la communiquer à ceux avec qui elles vivoient; & l'on voit journellement des exemples ſemblables dans les grands hôpitaux.

éruptions avant de s'occuper de corriger le vice primitif des fluides, que l'on ſuppoſoit être la première cauſe de la maladie.

Il eſt néanmoins un peu ſingulier que les meilleurs praticiens aient été ſi long-temps avant d'élever aucun doute ſur cette opinion ; car il paroît, par les écrits de pluſieurs auteurs anciens, que les maladies de ce genre ſe guériſſoient conſtamment, & avec facilité, par les applications externes locales (1), comme le pratiquent encore tous les charlatans.

Cette obſervation auroit dû, à ce que je m'imagine, promptement détruire l'opinion généralement admiſe ſur la nature de cette maladie ; opinion qui ne paroiſſoit d'ailleurs fondée que ſur ſon antiquité. Néanmoins, les praticiens modernes qui ne ſe ſont pas laiſſé entraîner par une telle autorité, ont haſardé, dans pluſieurs cas, de mettre cet objet en queſtion, & de s'écarter hardiment des idées de ceux qui les avoient précédés. Les avantages qui ont réſulté de cet eſprit libre de recherches, ne leur ont pas encore donné lieu de ſe repentir d'en avoir agi ainſi.

Cette hardieſſe n'a jamais été plus remarquable, ni ſuivie de plus heureux effets, que dans le traitement des affections cutanées ; & il y a lieu d'eſpérer que ces maladies, ſi peu connues & ſi embarraſſantes juſqu'à ce jour, deviendront

---

(1) Les anciens, comme on le voit dans Dioſcorides, appliquoient communément ſur les dartres un remède compoſé de deux parties de chalcitis & d'une de cadmie, que l'on trituroit avec du vinaigre. Gallien ſe contentoit des ſucs de plantain & de morelle, mêlés avec l'oxycrat.

bientôt une occupation très-ſimple & très-aiſée pour le praticien.

Loin d'aſſujettir les malades à un traitement long & affoibliſſant, comme cela ſe pratiquoit autrefois, & auquel on ne les oblige peut-être encore que trop fréquemment de ſe ſoumettre, il eſt prouvé aujourd'hui que l'on diſſipe le plus grand nombre de ces affections plus certainement & plus promptement par l'uſage ſeul des remèdes locaux, que par un traitement oppoſé. C'eſt probablement une des raiſons qui ont déterminé notre profeſſeur Cullen, juſtement célèbre, à mettre toutes les affections de ce genre dans la claſſe des maladies locales (*) : ſon autorité ſuffiroit, quand même nous n'en aurions pas d'autre, pour nous décider à conſidérer ici comme telles ces affections (1).

Il n'eſt cependant pas douteux que les remèdes internes ſont quelquefois utiles & même néceſſaires dans pluſieurs éruptions de la peau; mais il n'eſt nullement probable qu'ils agiſſent de la manière dont on le croit communément, c'eſt-à-dire, en corrigeant certaines eſpèces d'acri-

---

(*) M. Cullen donne le caractère ſuivant de la claſſe des maladies locales. « *Partis, non totius corporis, affectio* ». *Vide ſynop. Noſolog. Method. Edimburgi.*

(1) Hippocrate, dans le livre *de affectionibus*, regarde la lèpre, les démangeaiſons, les affections pſoriques, plutôt comme des difformités que comme des maladies réelles. *Λέπρη, καὶ κνησμὸς, καὶ ψώρη, καὶ λειχῆνες, καὶ ἀλφὸς, καὶ ἀλώπεκες — Ἐςὶ αἶσχος μᾶλλον ἢ νοσήματα.* Dans toutes ces affections, il ſe contentoit d'appliquer le vinaigre à l'extérieur, comme on peut le voir dans le livre de *Humidorum uſu*; & il a été ſuivi en cela de tous les anciens.

monie que l'on ſuppoſe exiſter dans la maſſe des fluides : car malgré les bons effets que procurent quelquefois les médicamens internes dans ces affections de la peau, il n'en eſt pas moins certain qu'elles ne ſont, en général, que des maladies locales.

Ainſi, les antimoniaux que l'on donne fréquemment avec beaucoup d'avantage dans pluſieurs maladies cutanées, paroiſſent uniquement, dans ces cas, déterminer les humeurs vers la peau, & entretenir la liberté de la tranſpiration; car il eſt probable que l'humeur de la tranſpiration ſeule, long-temps retenue ſur la ſurface du corps par le défaut de propreté ou par quelques autres cauſes, peut acquérir de l'âcreté, & donner naiſſance à pluſieurs des affections cutanées dont nous parlons. C'eſt pourquoi l'efficacité de tous les remèdes de ce genre eſt toujours proportionnée à la vertu dont ils jouiſſent, d'entretenir la liberté de la tranſpiration.

Ceux qui regardent l'âcrimonie des fluides comme la cauſe la plus commune de ces maladies, ſuppoſent que les effets avantageux des antimoniaux & des autres diaphorétiques, ſont uniquement dus à ce qu'ils évacuent ou entraînent au-dehors la matière morbifique, dont ils s'imaginent que les fluides ſont ſurchargés dans ces maladies.

Néanmoins, cette opinion eſt peu probable pour pluſieurs raiſons; & principalement en ce qu'il eſt difficile, ou plutôt impoſſible, de démontrer comment ces matières morbifiques, en ſuppoſant qu'elles exiſtent réellement, pourroient être entraînées par les ſudorifiques préférablement aux autres parties du ſang, avec leſquelles elles doivent

être intimément mêlées dans le cours de la circulation ; mais ce qui prouve indubitablement que ces médicamens n'agiſſent qu'en entretenant la liberté de la tranſpiration, & non en évacuant certains fluides morbifiques, c'eſt que, dans toutes ces maladies, l'on obtient fréquemment les mêmes avantages de l'uſage ſeul des bains tièdes ſouvent répétés, pourvu que l'on ait d'ailleurs ſoin d'entretenir la propreté (1).

Cette théorie des maladies de la peau ſert à expliquer pluſieurs circonſtances qui leur ſont relatives, beaucoup plus clairement qu'on ne peut le faire en admettant toute autre hypothèſe. Je ne puis ici m'étendre fort au long ſur ces circonſ-

---

(1) Les maladies de la peau ſuccèdent très-fréquemment aux hémorrhagies habituelles, aux douleurs de rhumatiſme ; elles affectent les pléthoriques, & les jeunes gens diſpoſés à la diathèſe inflammatoire ; elles ſe manifeſtent particuliérement au printemps, qui eſt la ſaiſon la plus favorable aux maladies inflammatoires : la moindre irritation ſuffit pour les déterminer chez ceux qui ſont d'un tempérament ſanguin : le régime végétal, long-temps continué, les diſſipe fréquemment ; d'où je crois pouvoir conclure que ces affections doivent être, en général, conſidérées comme des inflammations locales, & être traitées en conſéquence. Les ſaignées, les bains, les jus d'herbes, les acides appliqués à l'extérieur ou donnés intérieurement, & les autres remèdes de ce genre, ne réuſſiſſent que comme antiphlogiſtiques, & ſont ceux ſur leſquels on doit particuliérement compter ; &, ſi on les néglige, les applications externes n'agiſſent que foiblement. Les antimoniaux même ne guériſſent qu'autant qu'on preſcrit en même temps une grande quantité de boiſſons délayantes ; bien plus, ces dernières ſeules ſuffiſent ſouvent pour opérer la guériſon, comme le prouvent les effets du petit-lait, & particuliérement de la ſcabieuſe, dont l'infuſion, quoique dépourvue de tout principe actif, réuſſit quelquefois, lorſque l'on a inutilement employé les antimoniaux.

tances; mais je me contenterai d'obſerver que l'on voit, d'après cette théorie, pourquoi ces éruptions ne ſont très-ſouvent que partielles, & ne ſe manifeſtent, comme on l'obſerve fréquemment, que dans un ſeul endroit peu étendu, ſans affecter toute autre partie de la ſurface du corps. Ces éruptions partielles ſeroient beaucoup moins communes ſi elles étoient toujours produites par une affection générale du ſyſtême; mais elles peuvent très-facilement ſurvenir par une ſuppreſſion locale de la tranſpiration, occaſionnée par quelques-unes des cauſes que nous ſavons être généralement ſuivies de cet effet, lorſqu'elles agiſſent ſur certaines parties. L'on explique auſſi plus facilement, d'après ce principe, comme je l'ai déjà remarqué, la manière d'agir de différens remèdes.

Dans le traitement de toutes les maladies de ce genre, la première & la principale circonſtance à laquelle il faut faire attention, eſt d'entretenir dans un état de propreté, & de rendre tranſpirables, autant qu'il eſt poſſible, non-ſeulement les parties affectées, mais même toute la ſurface du corps. Rien n'eſt plus important pour remplir cette indication que l'uſage fréquent des bains tièdes, auxquels on joindra de douces frictions & du linge propre. Dans la dartre ſèche, on peut faire les frictions ſur la partie malade même; mais dans les autres cas, ſur-tout lorſqu'il y a des ulcérations conſidérables, il ne faut les faire que ſur les parties qui ne ſont pas affectées. En faiſant une attention convenable à l'article de la propreté, il ne faut que peu ou point de remèdes internes dans l'eſpèce de dartre la plus légère.

Quant aux applications externes que l'on emploie communément, tant dans les espèces légères de dartres que dans les plus fâcheuses, il n'y en a point sur lesquelles on doive plus compter que sur les remèdes desséchans & astringens, dont le plus simple est l'eau de chaux; elle suffit souvent dans les cas légers de dartres sèches, mais elle est rarement efficace dans les autres espèces.

Les différentes dissolutions de plomb par l'acide végétal, sont souvent très-efficaces dans les affections de ce genre; mais la dissolution aqueuse du sucre de saturne, employée comme je l'ai indiqué dans le traité de l'inflammation, est celle sur laquelle on doit toujours le plus compter. On peut la mêler aux cataplasmes, ou en imbiber des linges doux, dont l'on recouvre immédiatement les parties. La dernière méthode est peut-être la plus convenable, & on doit toujours la préférer dans ces maladies, parce qu'elle est accompagnée de plus de propreté que les bouillies.

Cette application est, en général, très-utile dans les éruptions légères de ce genre; mais j'ai fréquemment observé qu'une foible dissolution de sublimé corrosif dans l'eau, étoit plus utile dans les éruptions plus fâcheuses. Dix grains environ de sublimé sur une livre d'eau, forment une lotion très-aisée à préparer, & très-efficace dans toutes ces affections.

Dans les cas légers, l'on emploie quelquefois avec avantage les différentes espèces de terres bolaires & astringentes en décoction : mais les préparations de plomb que nous avons indiquées plus haut, & la dissolution aqueuse du sublimé corrosif, sont, en général, beaucoup plus efficaces,

& rendent presque inutile toute autre application.

L'on a aussi fait fréquemment usage, avec succès, dans ces maladies, des onguens préparés avec le sucre de saturne & le sublimé corrosif; mais on ne peut employer ces médicamens sous cette forme, sans les combiner avec des substances onctueuses; ce qui fait qu'ils ne sont pas accompagnés d'autant de propreté que les solutions aqueuses de ces remèdes : d'ailleurs, ils ne sont, à aucun égard, plus efficaces étant ainsi préparés; ce qui suffit pour ne leur jamais donner la préférence.

En faisant une attention convenable aux différentes circonstances dont nous avons parlé, on détruit souvent plusieurs affections dartreuses légères; mais lorsque la maladie est d'une plus mauvaise nature, & subsiste depuis long-temps, lorsqu'il s'est établi sur-tout un écoulement habituel d'une grande quantité de matière, comme il arrive fréquemment dans la dartre rongeante, il est nécessaire de recourir à d'autres remèdes.

Plus ces maladies sont rebelles & de mauvaise nature, plus il est essentiel de s'occuper de favoriser la transpiration : l'on unira, pour cet effet, aux bains que nous avons recommandés plus haut, les boissons tièdes délayantes, que l'on fera prendre abondamment. Le petit-lait récent remplit très-bien la même indication, & peut être même utile comme un doux laxatif. L'on a aussi recommandé, dans la même vue, les décoctions de salsepareille & de mézéréon, donnés séparément sous différentes formes, ou combinés ensemble. Néanmoins, je connois des cas où l'on y a eu recours, sans pouvoir dire qu'ils

qu'ils aient jamais produit des avantages ſupérieurs à ceux que l'on retire de la décoction ordinaire des bois ſudorifiques, qui, convenablement adminiſtrés, ſont toujours de puiſſans diaphorétiques. L'on peut augmenter à volonté la vertu de cette décoction, en ajoutant ſur chaque verre quinze ou vingt gouttes de teinture d'antimoine.

Deux ou trois livres de ce remède, priſes de cette manière, à des intervalles convenables dans l'eſpace de vingt-quatre heures, entretiennent communément une tranſpiration très-abondante.

J'ai ſouvent remarqué que l'antimoine crud, convenablement préparé, étoit utile, comme doux diaphorétique, donné à la doſe de deux gros environ par jour, ſoit en poudre ou ſous forme d'électuaire. Il réuſſit communément aſſez bien ſeul; néanmoins, lorſqu'il eſt uni à une petite portion de gomme de gayac, il ſemble non-ſeulement agir plus ſûrement comme ſudorifique, mais même paſſer plus facilement par les ſelles; ce qui rend, dans quelques cas, la combinaiſon de ces deux remèdes utile.

Les pléthoriques ſont très-ſujets à ces maladies; & les laxatifs leur ſont fréquemment utiles, pourvu que l'on n'emploie que les remèdes de ce genre qui ſont rafraîchiſſans. L'eau de mer ſe donne très-communément, dans les mêmes cas, comme laxatif, & elle réuſſit ſouvent très-bien; mais elle eſt ſi rebutante & ſi déſagréable pour un grand nombre de malades, qu'on ne peut leur en faire prendre une doſe convenable: dans ce cas, on lui ſubſtitue la crême de tartre, qui eſt beaucoup plus agréable : elle a néanmoins l'inconvénient de ne pouvoir ſe donner

en dissolution, en raison de la grande quantité d'eau qu'elle exigeroit pour cet effet : il n'y a pas, en conséquence, de manière plus commode de la prescrire, que sous forme d'électuaire : six ou huit gros de ce remède en poudre, mêlés avec une égale quantité de sucre, & réduits en consistance de looch ou d'électuaire, avec le mucilage de gomme arabique, forment un laxatif fort agréable, que l'on fera facilement prendre en une fois.

Il est toujours nécessaire, dans les espèces de dartres les plus rebelles, de joindre à ces remèdes internes un cautère; c'est même un des premiers remèdes que l'on doit prescrire; car, dans ce cas, de même que dans les anciens ulcères qui ont, en quelque sorte, tenu lieu de cautères, on rend la guérison plus certaine & plus facile, en établissant des égouts convenables pour évacuer les fluides superflus; sans quoi les ulcères, quoique cicatrisés, sont très-sujets à reparoître au bout de peu de temps.

Les éruptions de ce genre, sur-tout la dartre rongeante, sont fréquemment accompagnées d'une inflammation très-considérable. L'on emploie communément pour la dissiper des bouillies & des fomentations chaudes; mais l'on n'en retire que rarement ou jamais quelque avantage; & il n'y a pas d'affections inflammatoires où la supériorité des préparations de plomb sur les émolliens quelconques, soit plus évidente que dans ce cas; car les derniers favorisent presque constamment la disposition que l'humeur âcre qui coule des ulcères a à s'étendre, & semblent par-là augmenter l'inflammation, au lieu de la dissiper : les préparations de plomb, au contraire, corrigent

non-ſeulement l'acrimonie de cette humeur, mais même contribuent beaucoup à l'empêcher de s'étendre.

Les diſſolutions de plomb & de ſublimé corroſif que nous venons de recommander, ſont, en général, efficaces dans tous les ulcères dartreux ſuperficiels; mais dans les cas où ces ulcères pénètrent profondément dans la ſubſtance des muſcles & des autres parties, comme il arrive aſſez fréquemment, j'ai ſouvent remarqué qu'un onguent préparé avec le zinc calciné réuſſiſſoit mieux : deux gros de zinc environ, réduits en poudre fine, ſur ſix de graiſſe de porc, ſemblent être, en général, une proportion convenable pour former un onguent. Ce remède diminue l'inflammation qui ſurvient communément; ſouvent même il contribue beaucoup à changer la nature de l'écoulement, & à former, d'une ſanie âcre tenue, une matière purulente épaiſſe.

L'onguent ordinaire de ſaturne nouvellement préparé, eſt auſſi très-convenable dans ce cas; mais il ne faut jamais employer celui qui a été gardé long-temps, parce que le plomb perd alors non-ſeulement de ſon activité, comme il arrive toujours en quelque ſorte aux préparations onctueuſes; l'onguent eſt en outre beaucoup plus diſpoſé à rancir que la plupart de ceux dont l'on fait communément uſage; ce qui vient probablement de ce qu'il entre dans ſa compoſition beaucoup de graiſſe de porc, ou de cire & d'huile, ſans aucune addition de gommes & de réſines antiſeptiques.

J'ai encore quelquefois vu faire uſage, dans ces cas, d'un onguent préparé avec la graiſſe de porc & le précipité blanc; mais on ne peut

employer cet onguent que rarement, parce qu'il produit communément beaucoup de douleur & d'irritation.

Les remèdes que nous venons d'indiquer, continués un temps convenable, & réunis à beaucoup de propreté, dissipent, en général, entièrement les espèces les plus fâcheuses de dartre. Néanmoins quelquefois, malgré l'usage de ces remèdes, & de tous ceux que l'on emploie communément, les maladies de ce genre persistent toujours, sans que l'on y observe aucune diminution, & fréquemment même elles semblent devenir d'une plus mauvaise nature.

L'on est alors communément fondé à soupçonner qu'il y a complication de maladies ; & en faisant les recherches convenables, l'on découvre fréquemment qu'il existe un vice vénérien, dont les dartres sont souvent un symptome. L'on peut communément s'assurer de l'existence de ce vice par l'histoire de la maladie (1) & le siège des éruptions ; car toutes les éruptions de ce genre, qui dépendent du vice vénérien, se manifestent constamment sur quelques-uns des os durs & peu recouverts de chairs, tels que ceux du crâne, du sternum & du tibia : au moins ces parties sont principalement affectées dans le commencement de la maladie, quoique l'on ne puisse douter que, dans les périodes plus avan-

(1) *Voyez*, à ce sujet, les notes que j'ai ajoutées aux *Elémens de Médecine pratique de M. Cullen*, tome II, page 616 *& suivantes ;* l'on verra que le diagnostic est très-difficile dans ces cas, & qu'il faut prendre garde de juger avec trop de précipitation, comme cela se pratique souvent au détriment des malades.

cés, toute la ſurface du corps en ſoit auſſi plus ou moins affectée.

Dès que l'on s'eſt aſſuré que la maladie eſt entretenue par un vice vénérien, ſa guériſon doit dépendre, en grande partie, du traitement général néceſſaire pour détruire ce vice; de manière que l'on peut eſpérer de diſſiper entiérement, dans le temps requis, toutes les affections de ce genre, par l'uſage convenable du mercure, en continuant en même temps les remèdes que je viens de recommander contre les dartres.

Il arrive auſſi quelquefois que, ſans avoir lieu de ſoupçonner aucun vice vénérien, les dartres les plus légères réſiſtent à tous les remèdes ordinaires, tant internes qu'externes, & deviennent même d'une nature plus fâcheuſe. Elles ſont alors fréquemment réunies avec la gale, dont je vais parler. Lorſque cela arrive, comme je l'ai vu quelquefois, il en réſulte une affection très-déſagréable & très-fâcheuſe, que l'on peut regarder comme le produit des deux premières. Elle offre un aſpect extrêmement dégoûtant; cependant elle l'eſt un peu moins que la lèpre des anciens, à en juger par les deſcriptions qu'ils en ont données; mais lorſqu'on laiſſe ſubſiſter long-temps cette eſpèce de dartre, elle devient quelquefois preſque auſſi fâcheuſe que la lèpre (1).

(1) Il paroît que l'Auteur veut parler ici de l'éléphantiaſis, ou de la lèpre des Hébreux & des Arabes, car les Grecs ont déſigné, ſous le nom de lèpre, nos différentes eſpèces de dartres, comme je l'ai dit plus haut. *Voyez* les notes que j'ai ajoutées à la ſuite de ce que dit M. Cullen ſur le ſcorbut, tome II des *Elémens de*

La gale est une maladie tellement connue, que sa réunion avec les dartres est communément fort aisée à reconnoître : lorsque l'on s'est une fois assuré de son existence, il faut la traiter avec les remèdes que j'ai recommandés pour les dartres, & y réunir ceux qui sont les plus actifs pour la guérison de la gale : l'on en a recommandé un grand nombre ; mais il n'y en a aucun dont l'efficacité soit mieux constatée que celle du soufre : souvent le mercure guérit aussi des maladies de ce genre, & même la gale, à quelque période qu'elle soit : néanmoins, comme il ne produit aucun effet dans plusieurs cas où le soufre, convenablement administré, réussit presque toujours, il faut, en général, donner la préférence au dernier.

Le soufre, prescrit sous une forme quelconque, est communément plus efficace que tout autre remède dans toutes les éruptions dartreuses des enfans ; & il faut toujours en faire usage, lorsque les remèdes communément usités dans ces maladies ne réussissent pas. Il n'est pas nécessaire de faire remarquer aux praticiens qui ont de l'expérience, que le soufre vif, comme on le nomme vulgairement, réduit en poudre fine, est toujours beaucoup plus efficace que les fleurs de soufre : il est évident que ce remède perd beaucoup de sa force par la sublimation ; & on ne doit par conséquent jamais employer cette préparation dans aucune éruption cutanée.

Certaines constitutions, & sur-tout les femmes,

Médecine pratique. Dans le cas où l'éléphantiasis se trouveroit réunie avec la gale, la dernière seule seroit contagieuse.

ſont très-ſujettes à une eſpèce de dartre qui affecte le viſage, & qui eſt la plus diſgracieuſe de toutes pour les malades, ou la plus embarraſſante pour les praticiens. Les préparations ordinaires de ſoufre, les onguens & les lotions dans leſquels entre le mercure, ne ſont communément d'aucune utilité dans ce cas, mais j'ai vu ſouvent réuſſir, dans quelques eſpèces de dartres de ce genre des plus rebelles, la combinaiſon ſuivante du ſoufre avec le ſucre de ſaturne.

Prenez	lait de ſoufre	deux gros,
	ſucre de ſaturne	un ſcrupule,
	eau de roſes	huit onces.

Mêlez.

L'on baſſinera l'éruption matin & ſoir avec cette eau, en prenant ſoin de bien remuer la bouteille avant de s'en ſervir.

Je ne ſais de quelle manière agit ce remède; mais j'ai vu pluſieurs fois ſon uſage fréquent guérir parfaitement des dartres très-rebelles.

Néanmoins, lorſque, dans des cas ſemblables, ainſi que dans toute autre eſpèce de dartres, l'on juge convenable, pour quelque raiſon que ce ſoit, de préférer le mercure au ſoufre, il m'a paru qu'un onguent ſemblable à l'onguent citrin des diſpenſaires réuſſiſſoit ſouvent très-bien. Mais comme on y fait entrer communément une trop grande quantité de mercure, il agit ſouvent comme cauſtique, & occaſionne beaucoup d'irritation; il eſt aiſé de prévenir cet effet, & de conſerver en même temps tous les avantages du remède, en diminuant la quantité de mercure. Une demi-once de mercure, diſſout dans une once de fort

acide nitreux, & une livre de graisse de porc ou de beurre frais, m'ont paru, d'après les essais que j'en ai faits, être des proportions très-convenables : ou bien, comme cet onguent est très-sujet à se durcir, on peut d'abord le faire avec le double de mercure & d'acide nitreux (1), & y ajouter, quand on en fera usage, partie égale de graisse de porc; par ce moyen on conservera toute la force du remède, & l'on obtiendra un onguent qui aura plus de consistance.

Cet onguent est très-efficace, & peut s'employer, en toute sûreté, dans toutes les éruptions qui tiennent du virus vénérien, ou qui dépendent légérement même de la gale ordinaire; il est même, dans le dernier cas, préférable à toute autre préparation mercurielle, lorsque les malades refusent de faire usage du soufre, à cause de son odeur désagréable, ou pour d'autres raisons. Je n'ai jamais trouvé, dans le cours de ma pratique, aucune préparation mercurielle plus utile que cet onguent, non-seulement dans les cas de véritables dartres, mais même dans la gale ordinaire. Il mériteroit uniquement d'être plus généralement connu, afin de devenir d'un usage universel dans toutes les affections de ce genre.

L'on détruira la plupart des affections dartreuses, en continuant un temps suffisant les remèdes que j'ai recommandés; mais pardessus tout, en s'occupant d'entretenir la propreté (2).

---

(1) Cette manière est celle qui se trouve dans la plupart des dispensaires, qui mettent une livre de graisse & deux onces d'acide nitreux sur une once de mercure.

(2) Il n'est pas moins essentiel d'interdire, pendant long-temps, tout ce qui est capable d'accélérer le mou-

Je crois devoir ajouter aux obſervations que je viens de faire ſur ces maladies, que les enfans ſont ſujets à différentes éruptions qui peuvent ſe rapporter à l'une des eſpèces de dartres dont j'ai parlé, & que l'on doit, en conſéquence, traiter par la même méthode curative générale.

Ainſi, l'on regarde communément la teigne & la croûte de lait (1) comme deux maladies diſtinctes, & entiérement indépendantes l'une de l'autre. Néanmoins, il y a lieu de préſumer qu'elles peuvent aſſez convenablement ſe rapporter à la même eſpèce de dartre; il eſt même évident qu'elles appartiennent à la ſeconde, c'eſt-à-dire, à celle que nous avons appellée puſtuleuſe (2);

---

vement du ſang. J'ai vu des perſonnes qui, étant guéries, ont eu des rechûtes en reprenant l'uſage du vin, & qui ont été obligées de s'en abſtenir toute leur vie, pour ſe délivrer entiérement de ces affections de la peau. J'obſerverai auſſi que la décoction des ſudorifiques, l'antimoine & les autres diaphorétiques légers que l'Auteur a recommandés plus haut, ont toujours été nuiſibles aux perſonnes de cette conſtitution. J'ai connu un malade d'une conſtitution ſèche & irritable, qui ne put jamais prendre l'infuſion d'un demi-gros de ſquine ſur une pinte & demie d'eau, ſans avoir des démangeaiſons inſupportables. Je tentai pluſieurs fois ce remède, & il produiſit toujours le même effet.

(1) Les anciens ont déſigné ſous les mêmes noms ces deux maladies: elles paroiſſent en effet ne différer entre elles que par leur ſiège, leur degré & l'âge des malades. La croûte de lait n'affecte communément que les enfans à la mamelle. Elle ne ſe borne pas à la tête; elle commence par le front, & elle occupe ſouvent la moitié du viſage; elle ſe communique aux oreilles, au menton, au nez, quelquefois à tout le corps, & ne produit point de crevaſſes ni d'ulcères, comme la teigne.

(2) Pluſieurs Médecins anciens, & ſur-tout Criton, ont

car elles paroiſſent être exactement de la même nature, & ne différer que par leur ſituation, la teigne étant pour le cuir chevelu, ce que la croûte de lait & les autres éruptions de ce genre ſont pour le viſage.

Les différens moyens curatifs que nous avons indiqués pour les dartres en général, ſont, comme nous l'avons obſervé, également applicables à ces deux eſpèces; mais, dans la teigne, il y a une circonſtance particulière, qui dépend du ſiège de la maladie, à laquelle il eſt fréquemment néceſſaire de faire attention dans le traitement. Dans cette affection, les cheveux, en oppoſant à la matière qui tranſude un obſtacle beaucoup plus conſidérable que celui qui ſe rencontre dans toute autre eſpèce de dartre, y occaſionnent un plus grand degré d'acrimonie; ce qui donne quelquefois naiſſance à des tumeurs bulbeuſes autour de la racine des cheveux : l'on a cru, en conſéquence, que ces tumeurs, qui ſont peut-être les premières parties affectées, contribuoient à produire & à entretenir tous les autres ſymptomes de la maladie : c'eſt pourquoi l'on recommande communément de commencer le traitement de la teigne par enlever tous les cheveux juſqu'à leur racine, ſoit par le moyen des emplâtres de poix, ou de quelqu'autre aglutinatif.

---

rapporté la teigne aux dartres, & l'ont traitée à-peu-près de la même manière. Sagar, dans ſa noſologie, regarde auſſi la teigne comme une maladie entièrement ſemblable aux dartres. Néanmoins, je ne crois pas que l'on puiſſe la rapporter à la ſeule eſpèce que déſigne ici l'Auteur, comme je tâcherai de le prouver dans les recherches ſur cette maladie, que j'ai cru devoir ajouter à la ſuite de cette ſection.

Cette méthode eſt néanmoins toujours très-douloureuſe; il en réſulte quelquefois des inflammations très-fâcheuſes ; & d'ailleurs elle n'eſt jamais néceſſaire dans les premiers périodes de la maladie. Il eſt vrai que les tubéroſités qui ſurviennent à la racine des cheveux dans la teigne invétérée, augmentent quelquefois au point de rendre la guériſon beaucoup plus difficile qu'elle ne le ſeroit ſans cela ; mais en prenant uniquement la précaution de tenir les cheveux très-courts, & les parties affectées le plus proprement poſſible, les différens remèdes dont j'ai parlé ſuffiront preſque toujours pour obtenir la guériſon, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'emporter les cheveux.

J'ai déjà recommandé l'application externe de la diſſolution du ſublimé corroſif dans l'eau, contre les différentes éruptions dartreuſes ; mais il n'y en a aucune eſpèce où ce remède produiſe des avantages plus marqués que dans la teigne ; & l'on peut, en général, en obtenir la guériſon par ce moyen ſeul, excepté dans quelques cas de très-mauvaiſe nature (1).

Les cautères ſont très-utiles dans toutes les maladies éruptives de ce genre ; mais ils paroiſſent encore plus néceſſaires & plus avantageux dans ces affections, qui ſont beaucoup plus communes, ſur-tout dans l'enfance, que dans les périodes plus avancés de la vie ; car les enfans qui ſont ſujets à ces éruptions, ont communément beaucoup de corpulence & ſont très-plétho-

---

(1) Je crois que l'uſage de ce remède exige toujours la plus grande circonſpection, comme on pourra en juger par ce que je dirai à la ſuite de cette ſection.

riques : c'eſt pourquoi il n'eſt guère poſſible d'obtenir une guériſon durable ſans établir d'abord un égout artificiel proportionné à l'état de pléthore.

Les cautères ſeuls, joints à la propreté, guériſſent même très-ſouvent, dans les premières années de la vie, ces ſortes de maladies, ſans le ſecours d'aucun autre remède; & il s'en faut de beaucoup qu'ils ſoient auſſi préjudiciables pour la conſtitution, que l'uſage fréquent des purgatifs que l'on preſcrit ſi communément dans ces cas. Ces derniers ſont, ſans doute, ſouvent utiles, en diminuant la ſurabondance des fluides dont le ſyſtême eſt ſurchargé; mais ils n'agiſſent jamais d'une manière auſſi peu fatigante & auſſi inſenſible que les cautères.

On objecte communément contre l'uſage des cautères en général, qu'ils ſont ſujets à devenir tellement habituels, qu'on ne peut plus les guérir ſans courir de grands riſques. Mais cette objection ne peut être d'un grand poids pour les enfans; car vers l'âge de cinq ou ſix ans, qui eſt le temps où ils ſont en état de faire un exercice plus régulier & plus fatigant, & où le ſyſtême ayant acquis plus de ton, devient plus capable de conſerver la balance convenable entre les ſolides & les différens fluides qui y ſont contenus; les derniers n'étant plus réellement auſſi abondans que dans les années qui ont précédé, la néceſſité de ces ſortes d'écoulemens ceſſe d'être la même, & il pourroit être quelquefois préjudiciable de les continuer plus long-temps. C'eſt pourquoi l'on obſerve que pluſieurs maladies éruptives qui avoient ſubſiſté juſqu'alors, diſparoiſſent entiérement vers ce période de la vie:

parce que la nature a besoin d'une plus grande quantité de fluides pour fournir aux différentes secrétions, & se débarrasse, par leur moyen, des humeurs qu'elle poussoit avant au-dehors, en excitant différentes éruptions sur la surface du corps.



RECHERCHES DU TRADUCTEUR

SUR LA TEIGNE.

LA teigne a été ainsi appellée, à ce que l'on croit, parce qu'elle corrode les parties qui en sont affectées, de même que l'insecte qui porte le même nom ronge les étoffes (1). Elle se distingue des autres maladies de la peau, en ce qu'elle est bornée à la tête. Elle affecte quelquefois les sourcils & le menton; mais cela est très-rare. Elle est particulière aux enfans sevrés, & continue fréquemment jusqu'à l'âge de puberté. Les adultes en sont communément à l'abri. Elle suit, en général, les variétés des saisons : elle se modère ou disparoît même quelquefois le printemps & l'été, pour s'aggraver ou revenir l'automne ou l'hiver. Elle attaque souvent les enfans pléthoriques, forts & robustes : lorsqu'ils maigrissent & ont une espèce de fièvre lente, il y a lieu de soupçonner un vice particulier, sur-tout un vice écrouelleux. Il n'est pas absolument rare de la voir se dissiper avec l'âge, particuliérement chez les pauvres, qui font beaucoup d'exercice.

La teigne offre un grand nombre de variétés. Il paroît, d'après Alexandre de Tralles (2), que les Grecs en ont reconnu six espèces. Mais je

(1) Etienne d'Antioche, qui traduisit en 1127 les ouvrages de Haly de l'Arabe en Latin, est, à ce que l'on croit, le premier qui s'est servi du terme *tinea*.

(2) *Voyez* Βίβλιον ά, κεφ. δ' έ ς' ζ' ή θ'.

pense que l'on peut les réduire à quatre. Je conviens qu'elles ne sont, en quelque sorte, qu'autant de degrés différens de la même maladie. Néanmoins, comme elles exigent des variétés dans le traitement, je crois qu'il est essentiel au praticien d'y faire attention, & que les modernes ont eu tort de les négliger.

La première espece a été appellée des Grecs πιτυρίασις, *la pityriase;* les Latins l'ont désignée sous les noms de *furfures*, *farrea*, *porrigo*, teigne porrigineuse, farineuse ou furfuracée. Elle est caractérisée par une matiere furfuracée, ou par de petites écailles semblables à du son grossier, qui se forment à la racine des cheveux, & se détachent de la peau quand on se gratte. Ces écailles excitent une démangeaison plus ou moins considérable; elles sont rarement accompagnées d'humidité & d'ulcères (1). Quand cela arrive, on doit la regarder comme le prélude des autres especes. Elle attaque communément les enfans; néanmoins les jeunes gens, les adultes, & les vieillards même n'en sont pas exempts. Chez ces derniers, elle est, en général, sèche, & ne fait que très-rarement des progrès. Elle survient quelquefois à la suite des maladies aiguës, comme l'observe Hippocrate, livre II des Epidémiques. Je l'ai vue dans ce cas être précédée de maux de tête violens, & d'une exudation considérable d'une matiere rougeâtre, qui, étant desséchée entre les cheveux, ressembloit à du sang coagulé. L'ardeur du soleil, quand on y reste long-temps exposé, ou certaines poudres dans lesquelles se trouvent des substances

---

(1) *Χωρὶς ἑλκώσεως κατὰ τὸ πλεῖστον.* Alexand. *loco citato.*

âcres & corrosives, suffisent quelquefois pour la produire. Cette espèce est la plus bénigne de toutes. Astruc s'écarte du sens que les anciens ont donné au mot *porrigo*, en la mettant au rang des espèces les plus fâcheuses.

La seconde espèce pourroit s'appeller en François *teigne miliaire*, parce qu'elle commence communément par de petits boutons rouges, semblables à la dartre miliaire, auxquels succèdent de petites tumeurs, semblables à des vésicules ou à des ampoules médiocres. Ces vésicules sont légérement dures, leur sommet est blanchâtre; elles croissent par pelotons, en un ou plusieurs endroits de la tête; elles excitent de la démangeaison, & forment des ulcères superficiels légérement rouges, qui produisent des inégalités légères sur la peau (1), que l'on pourroit comparer aux effets d'une brûlure. L'humeur qui suinte de ces ulcères est limpide, peu âcre, & n'exhale presque pas d'odeur; elle forme, en se desséchant, de petites croûtes, qui tombent facilement lorsqu'on les gratte. Cette espèce est toujours humide. Les Grecs l'ont désignée sous le nom de ψυδράκια; d'où les Latins ont fait (2) celui de *psydracia*.

La troisieme espèce peut se nommer *teigne écailleuse*, en raison des écailles qu'elle produit à mesure qu'elle fait des progrès. Elle s'annonce par des vésicules plus grosses que celles dont nous avons parlé dans l'espèce précédente : ces

---

(1) Ἐπιπόλαιαι ἑλκώσεις ὑπέρυθροι καὶ τραχεῖαι. Alex. *loco citato*.

(2) *Voyez* Galen. *de facile parabilibus*, lib. V. Alexand. lib. I, cap. 5. Paul. lib. III, cap. 3. Cels., lib. IV, cap. 28.

véſicules

véſicules ſont fort rapprochées les unes des autres, & peu étendues; quelquefois elles n'occupent que quelques parties de la tête, & y forment comme des pelotons; elles ſont rouges à leur ſommet, & reſſemblent, ſuivant Alexandre, à des petits mamelons; elles creuſent plus ou moins profondément; & lorſqu'elles s'ouvrent, il en ſort une humeur légérement épaiſſe & viſqueuſe, qui produit des démangeaiſons vives, excorie l'épiderme, & en détache des plaques plus ou moins grandes. La couleur de cette humeur approche tantôt de celle du ſerum, & eſt blanchâtre; d'autres fois elle eſt jaunâtre, tire ſur le brun, ou eſt même rougeâtre, & ſemblable à de la lavure de chair. Cette humeur s'épaiſſit, ſe deſſèche, & ſe change en croûtes plus ou moins épaiſſes, d'un blanc ſale, jaunes, cendrées, noires ou livides, dont les bords ſont légérement humides : ces croûtes s'accumulent les unes ſur les autres, ſe multiplient en peu de temps, renaiſſent à meſure qu'elles tombent, & occupent une étendue plus ou moins conſidérable, tant que les bulbes d'où naiſſent les cheveux ne ſont pas détruits. Après la chûte de ces croûtes, la peau qu'elles recouvroient paroît polie, reluiſante, légérement rouge & tuméfiée, mais comme percée de petits trous dont ſuinte l'humeur dont je viens de parler. Cette humeur acquiert, avec le temps, plus d'acrimonie, devient fétide, irrite les parties voiſines, & forme quelquefois comme une excoriation éryſipélateuſe ſur une grande partie de la tête. Néanmoins, cette eſpèce de teigne eſt généralement peu étendue (1); elle

(1) Les Grecs l'ont, pour cette raiſon, appellée *ἀχὼρ*, *achores*, du mot *τῆς χώρας*, & de l'*α* privatif.

eſt communément humide lorſqu'elle eſt récente (1), mais en vieilliſſant elle ſe change en teigne ſeche, & devient plus fâcheuſe. Nous avons compris ſous cette eſpèce la troiſième, la quatrième & la cinquième d'Alexandre.

La quatrième eſpèce eſt la plus grave de toutes ; elle occupe une ſurface plus étendue que la précédente ; la peau eſt percée de trous plus grands ; mais elle eſt particuliérement caractériſée par des ſillons ou des crevaſſes profondes qui ſe forment dans différens endroits de la tête, & dont il ſort une humeur épaiſſe, qui a preſque la conſiſtance du miel, d'où les Grecs lui ont donné le nom de κηρίον, que les Latins ont rendu par celui de *favum* ; & les Auteurs françois l'ont déſignée ſous le nom de *teigne faveuſe*. La fétidité qu'exhale cette humeur eſt extrême ; les démangeaiſons ſont bientôt ſuivies de douleurs vives ; quelquefois toute la peau de la tête ſe tuméfie, devient rouge, s'enflamme, & produit un éryſipèle des plus graves, capable de produire le délire, les convulſions & la mort même, comme il arrive fréquemment dans l'éryſipèle ordinaire de la tête, lorſque l'inflammation ſe communique aux parties internes. Car je crois qu'il eſt inutile de recourir, pour rendre raiſon de ces ſymptomes, à la répercuſſion de la matière morbifique, quoique l'humeur que rendent les crévaſſes ceſſe de couler peu de temps avant qu'ils ſe manifeſtent. L'on ſait que l'effet de la fièvre, portée au dernier degré, eſt de deſſécher toute eſpèce d'ulcère. Il y a encore ſouvent une douleur de tête vio-

---

(1) C'eſt pourquoi elle ſe nomme en Latin *ulcera capitis manantia* ou *emanantia*.

lente, qui indique la pléthore & la diathèse inflammatoire, l'hémorrhagie du nez dissipe ou modère fréquemment cette douleur.

La fièvre lente survient, dans quelque cas, & les ulcères font de tels progrès, qu'ils affectent les os même, & y produisent la carie. Les capsules, d'où naissent les racines des cheveux, sont fréquemment détruites; ce qui donne lieu à l'alopécie, quand tous les cheveux tombent, & à l'ophiase, quand ils manquent par des espèces de traînées, ou qu'il ne croît que quelques cheveux blanchâtres, semblables à un léger duvet.

L'engorgement des glandes lympathiques du col, de l'occiput & des aisselles, que l'on observe quelquefois, est toujours d'un mauvais augure; il indique communément un vice écrouelleux, sur-tout lorsque la marge des paupières est rouge & enflammée, & que les enfans ont un appétit vorace, quoique attaqués de la fièvre lente.

Cette espèce a reçu différens noms, en raison de la diversité des croûtes qu'elle produit. Ainsi, on la nomme *lupineuse*, lorsque ces croûtes grossissent & forment des espèces de callosités semblables à des lupins ou à de gros pois. Lorsqu'il survient dans les ulcères des excroissances semblables aux graines de figues, & rouges à leurs extrémités, elle s'appelle *tinea ficosa*, teigne figueuse.

L'on peut rapporter à cette espèce celle dont parle Hippocrate, livre II *de prorrhétiques*; espèce qui attaque les adultes, & qu'il dit être très-grave. Elle a, en général, peu d'étendue; elle survient particuliérement au sommet de la tête, & ressemble à une escarrhe blanchâtre, dure, fongueuse, qui rend peu de matière, &

a communément deux ou trois pouces de diamètre.

La teigne diffère des dartres par le lieu qu'elle occupe & par son siège ; car elle réside dans les bulles ou capsules d'où naissent les cheveux ; c'est pourquoi elle affecte quelquefois la barbe & les sourcils, dont la structure est à peu-près la même. Murray (1) dit néanmoins avoir examiné avec attention ces bulbes, & les avoir trouvés dans cette maladie, parfaitement sains, quant à leur consistance & leur couleur : il croit, en conséquence, qu'elle réside particuliérement dans le tissu cellulaire de la peau, les glandes adipeuses & le tissu muqueux, qui forment le cuir chevelu de la tête. La maladie paroît, en effet, commencer par ces parties, comme le prouvent les petites tumeurs rouges que l'on apperçoit alors sur la peau. Mais elle ne devient grave qu'autant que les bulbes dont il s'agit sont affectés ; & il paroît qu'ils agissent alors comme autant de corps étrangers qui irritent les parties environnantes, puisque la maladie cesse dès qu'ils sont détruits. Cette irritation augmente la sécrétion du mucus huileux & épais que fournissent les glandes sébacées dans l'état de santé, pour lubréfier la surface de la tête ; ce mucus acquiert de l'âcreté, & sort en plus ou moins grande

---

(1) Dans sa dissertation intitulée : *de Medendi tineæ capitis ratione*. Gothing, 1782, in-4°. Je n'ai pu me procurer cette dissertation, & je ne la connois que par l'extrait qu'en ont donné MM. Penchienati & Brugnone, p. 197 du volume IV des ouvrages de Bertrandi, imprimé à Turin en 1787, sous le titre de *Opere Anatomiche, è Cerusiche*.

quantité, en raiſon du degré d'irritation ; il devient fétide, épais, & ne peut jamais former de bon pus : l'accès de l'air, au contraire, en augmente l'acrimonie au point qu'il excorie l'épiderme, dont il détache des parties plus ou moins larges, & forme dans la peau des crévaſſes profondes. Alors la maladie devient très-grave & très-dangereuſe.

Tous les Médecins anciens, Hippocrate même, ont regardé cette maladie comme locale ; & les moyens que l'on a employés de tout temps pour la guérir, prouvent qu'elle l'eſt réellement. Les accidens qui ſurviennent quelquefois lorſqu'elle ſe ſupprime, ſont ou l'effet du ſpaſme général qui ſurvient par une cauſe quelconque, ou de la pléthore qui ſuccède à l'écoulement abondant que produiſoient les ulcères de la tête.

La teigne diffère de la croûte de lait non-ſeulement en ce qu'elle n'affecte que la tête, les ulcères qu'elle produit ſont plus ſecs, les croûtes ſont cendrées ou brunes, la démangeaiſon eſt plus conſidérable, & l'humeur en eſt plus fétide : elle n'eſt que peu ou point contagieuſe.

Quoique la teigne paroiſſe être une maladie locale, il faut, pour la traiter convenablement, faire attention au tempérament, à l'âge & au genre de vie de ceux qui en ſont affectés, comme l'obſerve Alexandre, liv. I, ch. 8. Elle attaque communément les enfans pléthoriques, & eſt accompagnée de ſignes qui indiquent que la diathèſe inflammatoire domine. Les hémorrhagies ſpontanées & la chaleur de l'été ou du printemps l'ont ſouvent diſſipée, ou au moins modérée. Il paroît en conſéquence que les indications générales pour obtenir la guériſon, conſiſtent à

détruire la pléthore, & à rendre la peau plus perſpirable.

L'on ne doit employer les remèdes locaux, comme l'obſerve Alexandre (1), qu'après avoir rempli ces indications. L'on commencera, en conſéquence, par la ſaignée, les purgatifs & les bains. Ces moyens, généralement recommandés par les anciens, ont ſouvent ſuffi pour arrêter les progrès de la maladie, & il y a toujours beaucoup à craindre lorſqu'on les néglige (2).

Il eſt quelquefois néceſſaire, chez les pléthoriques, de réitérer la ſaignée, ou au moins d'appliquer les ſangſues, comme le pratiquoit Euſtache Rudius : ſi la maladie réſiſte à tous les remèdes, il eſt bon de faire des ſcarifications légères ſur la partie malade, comme le preſcrit Hippocrate (3). Dans ce cas, Haly faiſoit ouvrir deux veines derrière les oreilles ; & il obſerve que ce remède convient particuliérement lorſque le mal n'eſt que local, c'eſt-à-dire, lorſqu'il n'y a pas un état de pléthore général ; car alors la ſaignée du bras ſeroit préférable.

Les purgatifs ne ſont pas moins néceſſaires que la ſaignée pour modérer la pléthore & produire une eſpèce de révulſion ; mais il faut particuliérement ſe borner aux laxatifs, qui entretiennent la liberté du ventre ſans exciter d'irritation. Les vomitifs agiſſent à-peu-près de la même manière ; mais ils débarraſſent en outre

---

(1) Ὅλȣ ποιεῖσθαι πρόνοιαν τȣ̃ σώματος, ἔπειτα ἐπὶ τὰ κατὰ μέρος ἔρχεσθαι βοηθείας.

(2) *Voyez* Hippocrate, lib. II, *de morbis*, Alexandre, Oribaſe, Aëtius, Rhaſes, Avicenne, Haly, &c.

(3) Lib. II, *de morbis*.

l'eſtomac de la ſaburue dont il eſt fréquemment ſurchargé chez les enfans, & jouiſſent de la vertu de diſſiper le ſpaſme des vaiſſeaux capillaires, & d'augmenter la tranſpiration inſenſible. C'eſt pourquoi Hippocrate commençoit par donner un vomitif, & le réitéroit trois fois le mois : il purgeoit auſſi fréquemment (1).

Les bains, les délayans & les antiphlogiſtiques, long-temps continués, ſont auſſi eſſentiels dans cette maladie, que dans les autres affections chroniques de la peau. Hippocrate ne les négligeoit jamais, il recommandoit ſur-tout le petit-lait & le lait d'âneſſe, & vouloit que le malade ne prît que des alimens faciles à digérer: Archigène & les autres Médecins grécs ont généralement adopté cette méthode.

L'exercice eſt encore un moyen très-ſûr d'abréger le cours de la maladie : c'eſt pour cette raiſon que les enfans des pauvres guériſſent ſouvent avec beaucoup de facilité. Archigène vouloit que l'on fît promener les malades tous les jours matin & ſoir.

Quoiqu'il ſoit avantageux d'augmenter la tranſpiration inſenſible, il faut ſe garder de recourir, pour remplir cette indication, aux ſudorifiques & aux préparations mercurielles ou antimoniales, parce qu'ils irritent & aggravent l'état inflammatoire; les délayans ſeuls & les antiphlogiſtiques ſuffiſent.

Ce traitement général a peu varié, & je pourrois prouver qu'il a été univerſellement adopté par les Médecins grecs & arabes les plus célèbres;

(1) Lib. II, *de morbis.*

mais on ne trouve pas la même uniformité relativement aux applications externes : les uns se sont bornés aux irritans, & d'autres aux adoucissans visqueux ; il est néanmoins certain que ces moyens ne peuvent convenir dans tous les cas. Rhases observe avec raison, après avoir fait l'énumération d'un grand nombre de remèdes de ce genre, que les irritans rendent la teigne plus rebelle, & que les visqueux augmentent extrêmement la sécheresse : d'où il conclut qu'il est préférable d'oindre fréquemment la tête avec de l'huile, & de la laver avec de l'eau (1). Ce traitement convient toutes les fois qu'il y a beaucoup d'irritation, dans quelque espèce de teigne que ce soit ; mais il faut absolument le varier suivant la nature de la maladie, comme le recommande expressément le même Auteur quelques lignes plus bas, où il en admet trois degrés. « Lorsque la teigne est, dit-il, au premier degré » & par conséquent légère, le traitement le plus » convenable consiste à employer l'huile la nuit, » le bain le jour, & à oindre la partie avec » quelque mucilage ; lorsqu'elle est au second » degré, il faut des médicamens légérement dé» tersifs, tels que la farine de pois & la dé» coction de poirée, unies à un peu de moutarde » & de savon ; le troisième degré exige des dé» tersifs plus actifs ; l'on fera en conséquence » un liniment avec le borax, le soufre & le » vinaigre, que l'on ne laissera sur la partie » qu'autant de temps qu'il en faut pour qu'il

(1) « *Sed radere caput frequenter, ungere cum oleo & lavare* » *cum aqua aliis melius erit* ». Voyez Continens, *fol.* 524, *k*.

» puiſſe pénétrer, & on la lavera enſuite (1) ». Aucun Auteur n'a mieux indiqué les variétés qu'exige cette maladie dans ſon traitement ; il faiſoit non-ſeulement attention à ſes différens degrés, mais même au tempérament de ceux qui en étoient affectés. Il veut que chez les phlegmatiques, c'eſt-à-dire, chez ceux où il n'y a ni pléthore ni diathèſe inflammatoire, l'on faſſe des lotions avec la décoction de coloquinte, de lupins & d'abrotanum ; dans le cas contraire, ſavoir chez les bilieux, il recommande de s'en tenir à l'eau de guimauve, au vinaigre & aux mucilagineux (2).

Cette maladie ne fait ſouvent des progrès rapides & ne devient funeſte que parce qu'on néglige les préceptes que nous ont laiſſés les anciens ſur la manière de la traiter ; il paroît même qu'ils ſont, en général, peu connus ; ce qui m'a déterminé à donner ici le réſumé de leur pratique, & à indiquer les principaux moyens dont on a fait uſage depuis Hippocrate juſqu'à nos jours, dans chacune des eſpèces dont j'ai donné la deſcription. Je penſe que les détails dans leſquels

---

(1) « *Impetigo capitis habet ordines : ſed prima quæ eſt levior, » curatur competenter per oleum in nocte, balneum in die & » unctionem factam cum mucilaginibus ; tamen ſecunda indiget » eo quod abſtergit cum æqualitate, admodum farinæ cicerum, » aquæ blitarum & modici ſinapis & ſaponis : tertia indiget » medicinis fortioribus ad abſtergendum caput : deinde illini- » tione cum baurach, ſulphure & aceto, ſed dimittatur ſuper » locum dum veſtigia ſequatur, deinde lavetur* ». Voyez Continens, fol. 524, *b*.

(2) « *Tollit furfura capitis flegmatici lotio cum coloquinti, » lupinis & abrotano armenico : ſed cholerici lotio cum mal- » vaviſco, aceto & mucilagine olerum frigidorum* ». Id. ibid.

je vais entrer ſeront non-ſeulement curieux, mais même utiles pour les praticiens.

Dans la première eſpèce, où il y a des démangeaiſons & une inflammation légère, Hippocrate obſerve que « la maladie ſe guérit promp» tement dès que l'inflammation eſt diſſipée (1) ». Il faut, en conſéquence, joindre, à ſon exemple, aux remèdes généraux capables de produire cet effet, les lotions faites avec l'eau chaude, ſi l'air eſt froid, ordonner en outre le petit-lait, & oindre la tête d'huile. Cette pratique a été généralement ſuivie de tous les Médecins grecs & arabes. Archigène préféroit de faire les lotions ou les douches avec l'eau froide, parce qu'il craignoit que l'eau chaude ne rendît les malades plus ſenſibles à l'action de l'air; c'eſt pourquoi il recommandoit à ceux qui aimoient mieux faire uſage de l'eau chaude, de ne pas reſter long-temps expoſés à l'air.

Les remèdes précédens étoient employés par les mêmes Médecins dans la ſeconde eſpèce; mais lorſque l'irritation étoit vive, ils avoient recours aux adouciſſans & aux mucilagineux. Ainſi Archigène employoit la décoction de poirée & de fénugrec; il y ajoutoit quelquefois le vinaigre, qu'il mêloit avec quelque ſubſtance minérale d'abord très-foible, telle que la terre cimolée, la terre de Lemnos, le pompholyx, la cadmie ou la tutie, la céruſe, la litharge. Dioſcorides recommande la décoction de feuilles de ſaule, l'huile d'amandes

---

(1) *Ἀποφλεγμήναντα δὲ, ταχέως ὑγιέα γίνονται. Ubi verò inflammatione liberata ſunt cito ſana fiunt.* Ce précepte important eſt applicable à toutes les maladies cutanées de ce genre.

douces, les feuilles de chanvre pilées, & la mauve dans la teigne commençante, & les capillaires (1) lorſqu'elle eſt plus avancée.

Les feuilles de ſaule paroiſſent être un des remèdes ſur leſquels les anciens ont le plus compté dans cette eſpèce de teigne; non-ſeulement les Grecs l'ont recommandé, mais Gaber dit n'avoir rien trouvé de ſupérieur au ſuc de ces feuilles. Avicenne regarde leur décoction comme le remède le plus certain & le plus facile que l'on puiſſe employer; il en lavoit la tête, & la faiſoit oindre enſuite avec l'huile de violette & l'huile roſat; d'autres fois il ſe contentoit d'appliquer les feuilles fraîches de ſaule, après avoir oint la tête d'huile. Il eſt inutile d'obſerver que l'huile ſeule contribuoit beaucoup, dans ce cas, à la guériſon; car il eſt conſtant, par l'uſage général qu'en faiſoient les anciens, & par les effets que je lui ai vu produire, qu'elle favoriſe la réſolution des parties inflammées, en diminuant la conſtriction ſpaſmodique des fibres, qui eſt le principal obſtacle qui s'oppoſe au mouvement libre des parties rouges du ſang dans les extrémités des vaiſſeaux, & leur donne lieu de s'y accumuler ſouvent à un tel point, que la réſolution devient impoſſible. On a objecté que l'huile bouchoit les pores de la peau; mais quand cet effet ſeroit démontré, il ne pourroit empêcher la réſolution de ſe faire, puiſqu'elle n'a lieu qu'autant que la conſtriction ſpaſmodique des

(1) J'obſerverai ici en paſſant que les capillaires me paroiſſent avoir été ainſi nommés à cauſe de l'uſage qu'en faiſoient les anciens pour empêcher la chûte des cheveux ou les faire croître.

fibres eſt diſſipée. Je crois donc que l'on doit attribuer à l'huile ſeule la guériſon des maladies de la peau, & ſur-tout des teignes invétérées, opérées par les huiles, dans leſquelles on avoit fait infuſer ou bouillir des ſubſtances, ſoit végétales, ſoit animales, dépourvues d'action. Ainſi, quand Baricelli dit avoir vu guérir, par l'huile de crapauds, des teignes rebelles à tous les remèdes, en admettant ce fait, on croît à la vertu de l'huile, & non à celle des crapauds que l'on y a fait bouillir; & cela confirme que les irritans, dont l'on fait ſi communément uſage, prolongent ou aggravent le mal lorſqu'on les emploie ſans jugement, & qu'il ſuffit ſouvent d'y ſubſtituer des adouciſſans pour diſſiper tous les accidens.

Plus l'on étudie les anciens, plus l'on admire la prudence qu'ils ont apportée dans le traitement de la maladie dont il s'agit : ils inſiſtoient très-long-temps ſur les remèdes les plus doux ou les moins irritans. Ainſi Ruffus, dans les livres *ad vulgus* (1) & *de medicinis inventis*, cités par Rhaſes, recommande uniquement de raſer la tête, & de la laver avec une forte décoction de poirée, à laquelle il ajoutoit la farine de fénugrec & le borax. Galien a ſuivi la pratique des Médecins qui l'ont précédé : c'eſt pourquoi nous n'en dirons rien ici; mais Alexandre de Tralles paroît y avoir fait quelques additions : ainſi, outre la terre cimolée, qu'il délayoit dans l'eau, & mêloit au ſuc de poirée, il faiſoit uſage de l'huile & du vin avec l'encens pulvériſé; & il

(1) Il paroît, d'après le titre de ce livre, qui n'eſt pas parvenu juſqu'à nous, ainſi que le ſuivant, que les anciens avoient donné des *Avis au Peuple ſur ſa Santé.*

dit s'être bien trouvé, lorſque la teigne dont il s'agit étoit fort humide, de lotions faites avec l'eau ſalée & une décoction de lupins : quelquefois il mêloit un peu de ſtaphiſaigre avec l'huile; mais ce remède ne doit être employé qu'avec la plus grande réſerve.

L'on retrouve chez les Arabes tous remèdes du même genre, comme le prouve l'énumération qu'en donne Rhaſes. Ainſi Tabri commençoit par la diète & les laxatifs, & lavoit la tête pendant quatre jours avec des pois écraſés dans l'eau de guimauve & le vinaigre. Aaron ſe ſervoit de la décoction de poirée, qu'il mêloit avec l'huile d'amandes douces & le borax; il faiſoit enſuite des douches avec l'eau froide. Elkindi dit avoir guéri en trois jours la teigne porrigineuſe, en frottant une ſeule fois la tête avec une décoction de guimauve, dans laquelle il avoit écraſé des mûres. Lorſque la maladie étoit au ſecond degré, il faiſoit des lotions avec le mucilage de pſyllium ou de gomme arabique, auquel il ajoutoit un peu de natrum. Mais Rhaſes obſerve à ce ſujet que les ſemences de guimauve cuites dans l'huile, ou le mucilage de gomme arabique, ſuffiſent pour remplir cette indication. Alors il faiſoit recouvrir la tête, pendant la nuit, de pâte d'amande, & recommandoit de faire la lotion le matin dans le bain : d'autres fois il ſe contentoit d'appliquer ſur la tête raſée des feuilles de poirée. Il paroît néanmoins, par ce qu'il dit dans ſon *Traité des Maladies des Enfans*, qu'il ſe bornoit à ce remède, particuliérement pour la croûte de lait; car il recommande, dans ſon continent, le creſſon contre la teigne porrigineuſe; il lui attribue même la vertu de faire

croître les cheveux, lorſqu'on en lave fréquemment la tête. C'eſt ce qui a donné lieu à pluſieurs modernes d'employer le creſſon pilé & frit dans la graiſſe de porc. Ainſi Roderigue à Fonſeca dit que ce remède a ſouvent ſuffi pour obtenir la guériſon.

Bimmaſſui regardoit le natrum comme ſupérieur à tous les autres remèdes; néanmoins, dans les affections légères, il ſe contentoit de moyens moins actifs, tels que la décoction de poirée ou de feuilles de ſéſame, à laquelle il ajoutoit un peu de vinaigre lorſque la teigne étoit inflammatoire; il lavoit en outre la tête une fois la ſemaine avec le vinaigre, dans lequel il écraſoit des pois pour en modérer l'activité; car il paroît que les anciens redoutoient d'employer le vinaigre ſeul; c'eſt pourquoi ils le joignoient toujours à un abſorbant, à un alkali, ou à l'huile. Il eſt certain qu'il agit, de même que tous les acides, comme ſédatif, & qu'il modère ſinguliérement les démangeaiſons. Les modernes le regardent comme répercuſſif, & redoutent ſon uſage: néanmoins, l'expérience ne paroît pas confirmer leurs craintes: il ſemble, au contraire, agir ſouvent comme réſolutif. Sérapion comptoit auſſi beaucoup ſur les relâchans, tels que la décoction de feuilles de poirée, de graine de lin, &c. Mais il croyoit devoir modérer leur vertu par l'addition d'un peu de ſel & de vinaigre.

Avicenne (1) ſe contentoit, dans la teigne furfuracée légère, de l'huile de roſes & de celle de violettes, qu'il uniſſoit avec quelques mucilages; mais dès que la maladie paroiſſoit s'aggraver, il avoit recours à la ſaignée & aux laxatifs,

---

(1) *Voyez* lib. IV, fen. 7, *Tract. I.* cap. 24 & 25.

il lavoit la tête avec la décoction de poirée, de fénu-grec, de pois, de lupins, ou avec le mucilage de semences de coing & d'althæa, auxquels il ajoutoit la craie ou la terre cimolée; il faisoit aussi beaucoup de cas du jus de poirée, qu'il ne laissoit qu'une heure, en raisons de l'irritation légère qu'il produit; ensuite il avoit recours aux feuilles fraîches de saule. Il employoit aussi la décoction de tamarins, celle d'ache & son suc, le vinaigre & la plupart des remèdes dont nous avons parlé plus haut. Plusieurs ont eu recours à d'autres acides, tels que celui du citron, mais tous, en général, s'en sont tenus aux mucilagineux, ou aux décoctions adoucissantes, comme celle de violettes ou autres, toutes les fois que les malades se plaignoient de ressentir une douleur vive sur toute la tête, & qu'ils étoient bilieux ou disposés à l'inflammation.

Plusieurs entre les modernes ont suivi la méthode des Grecs & des Arabes. Panarole employoit un onguent composé de soufre, d'axunge & de suc de limon, qu'il faisoit mettre le soir sur la tête de deux jours l'un; il appliquoit trois fois ce remède, restoit cinq jours sans rien faire, & lavoit ensuite la tête avec une décoction de mauve. De Sauvages dit qu'il suffit communément pour guérir la teigne humide, légère, de raser la tête, & d'y appliquer du miel en forme de cataplasme, que l'on renouvelle toutes les six heures, & les croûtes tombent après avoir fait trois fois usage de cette application. Si l'épiderme est rouge & irritée, on y applique du beurre frais ou de la crême pour dissiper l'inflammation.

Je crois qu'il est inutile d'accumuler un plus

grand nombre de citations, pour prouver que les anciens & plusieurs des modernes ont regardé la teigne commençante comme une maladie inflammatoire, dont ils se sont occupés de procurer la résolution. Il n'y a pas de moyens plus certains pour en arrêter les progrès, que de suivre les indications qu'ils nous ont tracées: c'est pourquoi l'on insistera particuliérement sur les antiphlogistiques, les bains & le régime. Il faut n'appliquer sur la tête, après l'avoir rasée, que les remèdes les plus doux, tels que la crême, le cérat de Galien, les feuilles de cresson cuites dans le sain-doux, les feuilles de poirée, de choux, de vigne, de mûrier ou autres du même genre, enduites d'huile ou de beurre frais; laver fréquemment la tête avec une décoction de quelques plantes émollientes & adoucissantes, à laquelle on ajoutera un peu de vinaigre : par ces moyens on obtiendra en général la guérison en quinze jours, comme l'observe Avicenne.

Dans les deux dernières espèces, il faut s'occuper, 1°. de procurer une suppuration louable des petits ulcères qui ont succédé à l'inflammation; 2°. s'il y a excès d'humidité sans inflammation, il faut tâcher de resserrer les conduits excréteurs des glandes sébacées qui sont trop relâchés, & leur donner du ton; 3°. si la teigne est sèche, il faut favoriser la chûte des croûtes, décomposer, s'il est possible, la terre absorbante animale, dont l'excès semble les former; 4°. procurer enfin, comme l'observe Astruc, une espèce d'exfoliation des capsules des cheveux, qui, étant altérées, agissent comme autant de corps étrangers irritans, qui s'opposent à la formation de la vraie cicatrice.

La

La première indication exige que l'on ne perde jamais de vue l'usage des adoucissans, en même temps que l'on emploiera les remèdes convenables pour remplir les autres indications ; car toute irritation constante & long-temps continuée est toujours nuisible : c'est pourquoi l'on trouve dans plusieurs Auteurs des exemples de teignes de mauvaise nature, qui, ayant résisté aux remèdes irritans, ont guéri par les adoucissans & les huileux.

On remplira la seconde indication par les mucilagineux, les absorbans & les astringens légers, que l'on emploiera avec précaution.

La troisième indication demande que l'on unisse les relâchans aux substances alkalines & aux caustiques légers.

Il faut, pour remplir la quatrième indication, des escharotiques ou des caustiques plus actifs ; mais ne les appliquer, en général, que momentanément, & en modérer l'action par d'autres remèdes ; il faut enfin ne les employer qu'autant qu'il est nécessaire pour détruire les capsules ulcérées qui s'opposent à la guérison, & former en quelque sorte un seul ulcère de plusieurs ; car dès que l'on y est parvenu, les remèdes propres à modérer l'inflammation sont les seuls convenables.

Cette marche paroît avoir été, en général, celle des Médecins anciens, comme il sera aisé d'en juger par l'exposé que je vais faire de leur pratique.

Hippocrate, après avoir fait usage des remèdes généraux dont nous avons parlé plus haut, appliquoit extérieurement les astringens & les alkalis fixes, unis à la graisse & à l'huile :

ainſi il faiſoit un liniment avec la lie de vin brûlée, mêlée avec l'écorce de gland de chêne pulvériſée ; d'autres fois il mêlangeoit la noix de gale, la myrrhe, l'encens & la litharge pulvériſés, avec le ſain-doux & l'huile de laurier : ſi le mal réſiſtoit à ces remèdes, il avoit enfin recours aux ſcarifications, appliquoit enſuite la laine graſſe trempée dans le vin, & faiſoit des onctions avec l'huile, après avoir ſaupoudré la tête de poudre de cyprès, qui eſt un cauſtique léger, auquel les modernes ont ſubſtitué la poudre de ſabine, qui eſt plus active.

Cette pratique paroît avoir été généralement adoptée juſqu'au temps d'Archigène, qui employa le vitriol verd, qu'il regardoit comme le plus efficace des aſtringens. Lorſque ces remèdes étoient inſuffiſans, il appliquoit la cendre de papyrus délayée dans le vinaigre, dont il modéroit l'activité par l'addition de la litharge ; & Galien dit avoir guéri une teigne invétérée en appliquant une ſeule fois ce remède (1). Il paroît, par ce que rapporte Rhaſes dans ſon Continent, que Archigène faiſoit auſſi uſage du borax & du fiel de vache : il laiſſoit le tout deux heures ſur la tête, la lavoit enſuite avec de l'eau, & la couvroit de nouveau avec un liniment compoſé de vitriol & de borax triturés dans l'huile : il raſoit la tête, & appliquoit ce liniment quatre fois le mois.

Dioſcorides recommande, dans ces deux eſpèces, l'huide d'amandes amères, mêlée avec le vin, le fiel de taureau, les feuilles de chanvre

---

(1) *De compoſitione medicam. ſecundum locos.*

broyées, la mauve, le vinaigre ancien avec un peu de sel.

Ruffus (1) lavoit la tête avec une forte décoction de poirée, ou avec son suc, mêlé avec la farine de fénu-grec & le borax; faisoit ensuite un liniment avec la bouse de vache; au bout d'une heure, il lavoit la partie avec une décoction de poirée & la moutarde, qu'il dit être admirable, ou avec le savon & le mucilage de psyllium.

Alexandre employoit la rhue & l'alun triturés avec le miel; ce qui emportoit l'épiderme : il appliquoit ensuite un cataplasme de feuilles d'olivier cuites dans le miel.

Oribase employoit, dans la teigne invétérée & rebelle, le vitriol & le soufre délayés dans le vin, & battus avec l'huile de mastic.

Lorsque l'alopécie succédoit à la teigne, Héliodore commençoit par raser la tête, la frottoit ensuite avec un linge rude, jusqu'à ce qu'elle devînt rouge, & avoit recours à l'emplâtre de poix, qu'il regardoit comme le moyen le plus certain de détruire la cause de l'alopécie (2) : il unissoit à la poix la cendre d'écorces de calamus, le natrum & le cardamomum brûlés; il faisoit des scarifications légères avant d'appliquer l'emplâtre; & afin que ce dernier ne pût agir que

(1) Dans son livre *de Medicinis inventis*, cité par Rhases dans son Continent.

(2) Πρὸς ἔκκρισιν τȣ̃ τῆς ψιλώσεως αἰτίȣ. *Vid. Græcor. Chirurgic. lib. edente Cocchi.* Flor. 1754, *in-fol.* p. 126. J'ajouterai qu'il faut lire à la ligne 10, d'après les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, ἐπίδεσίντε τὴν οἰκειαν περιλάμβανέ τε pour ἐπίδεσίντε ἣν οἰκείαν περιλαμβάνεται.

ſur l'endroit dont les cheveux étoient tombés, il mettoit un plumaceau chargé de ſubſtances propres à modérer l'inflammation, au milieu duquel il laiſſoit une ouverture proportionnée à la grandeur de la partie affectée; c'eſt ſur cette ouverture qu'il poſoit un peu d'emplâtre, & il vouloit qu'on le recouvrît d'une carte plutôt que d'un linge, de crainte qu'en ſe fondant il ne pût affecter les parties voiſines: il laiſſoit communément cet emplâtre trois jours; ſi pendant ce temps il ne s'étoit pas formé de cloches, il l'appliquoit de nouveau pour deux jours; lorſque la cloche étoit formée, il enlevoit l'épiderme, ſe ſervoit de quelque déterſif actif, tel que les crottes de ſouris mêlées à l'encens & au vinaigre; il continuoit ces remèdes lorſque la cicatrice paroiſſoit ſe former facilement; mais dans le cas contraire, il ſe ſervoit d'un cérat composé d'huile & de céruſe. Il paroît, par les détails que donne Galien, que les Grecs ſubſtituoient quelquefois l'huile de laurier à la poix, qu'ils y mêloient quelquefois l'euphorbe, l'ellébore noir ou blanc, la renoncule & autres remèdes de ce genre. Ce que je viens de rapporter, d'après Héliodore, ſuffit pour donner une idée de leur pratique: j'ajouterai qu'ils n'avoient recours à ces moyens que lorſque la maladie étoit fort invétérée, & qu'elle avoit réſiſté aux remèdes les plus ſimples & les plus doux, ſur leſquels ils inſiſtoient fort long-temps, comme on peut le voir dans Galien & Alexandre de Tralles (1). Il eſt auſſi très-certain, d'après ce dernier Auteur, que ces remèdes s'employoient dans la teigne, quoique

(1) *Voyez* pages 1 & 5.

les autres les indiquent particuliérement pour l'alopécie. Antillus, médecin grec, cité par Rhafes, préféroit, dans ce cas, les fcarifications, les ventoufes & les fangfues aux corrofifs.

Les Arabes ont peu ajouté, dans le traitement de cette maladie, à ce que les Grecs avoient tenté. Ainfi, Kritim (1) employoit, comme Hippocrate, le marc de lie de vin, le favon, le borax, dont il faifoit un liniment, qu'il laiffoit deux heures fur la tête; il la lavoit enfuite avec la décoction de poirée mêlée avec la farine de pois, & l'oignoit avec l'huile de mirthe. Lorfque la teigne étoit ancienne, il fe fervoit d'un liniment compofé avec parties égales de foufre, de vitriol & de borax, qu'il mêloit avec le ladanum diffout dans l'huile, & qu'il laiffoit une nuit: d'autres fois il avoit recours à l'ellébore blanc, au natrum, au vitriol & au foufre, dont il faifoit un mêlange; il lavoit enfuite la tête, & l'oignoit toujours avec le ladanum & l'huile de maftic.

Sérapion fe contentoit, lors même que la maladie étoit invétérée, du fiel de taureau & du borax, dont il faifoit un liniment; il appliquoit enfuite la terre cimolée, délayée dans le vinaigre & l'huile rofat, qu'il ne laiffoit qu'une heure fur la partie malade, après quoi il la lavoit.

Rhafes employoit, outre les moyens dont il a été queftion plus haut, un onguent compofé

(1) Je crois que cet Auteur, cité par Rhafes, pourroit bien être Criton, médecin grec qui vivoit dans le premier fiècle de l'ere Chrétienne, que Galien dit avoir beaucoup écrit fur les maladies de la peau, mais dont il ne rapporte aucun paffage, parce que fes livres étoient entre les mains de tout le monde.

de litharge, de céruſe, de ſoufre & de mercure, mêlés avec l'huile roſat & le vinaigre : mais il commençoit par raſer la tête, & la faiſoit laver tous les jours avec la décoction de mentaſtrum, de marjolaine & de ſariette, comme on peut le voir dans ſon *Traité des Maladies des Enfans.* J'obſerverai en paſſant que cet Auteur vivoit vers la fin du neuvième ſiècle, & qu'il eſt le premier qui ait recommandé l'uſage externe du mercure.

Quelques Arabes, dont Rhaſes ne cite pas les noms, ont employé des remèdes très-irritans, tels que l'huile de condiſium (1), que l'on mêloit avec le vinaigre, & que l'on laiſſoit toute la nuit ſur la tête, que l'on lavoit le matin dans le bain : ce liniment, réitéré tous les trois jours, guériſſoit en très-peu de temps. Lorſque la teigne étoit vive, s'étendoit & produiſoit beaucoup d'irritation, l'on commençoit communément par faire une friction avec un linge un peu rude, ou quelque ſubſtance âcre & ſèche, tels que les oignons, juſqu'à ce que la peau en devînt rouge; & quand elle rougiſſoit facilement, on regardoit cela comme un bon ſigne : on lavoit enſuite la tête avec l'eau de ſavon chaude, & l'on appli-

(1) Le condiſi ou le condes eſt une plante qui croît en Syrie, qui étoit fort en uſage chez les Arabes, & dont la racine approche, par ſon âcreté, de celle de l'ellébore blanc. Néanmoins elle n'eſt pas du même genre. Elle étoit inconnue aux Grecs. Iſacheben-haran dit que l'intérieur de cette racine eſt d'une couleur légérement citrine, & que l'écorce en eſt noire. La plante approche, ſuivant cet Auteur, de l'araſef, qui eſt une eſpèce d'anacarde, dont l'huile eſt également âcre, & s'emploie pour détruire les cors & les verrues.

quoit un liniment composé d'hyssope, de graisse de canard, d'huile de chiri (1), de suc de tapsie & de ladanum : au bout de vingt-quatre heures, on lavoit & on frottoit la tête de nouveau, & on remettoit le même liniment.

L'on voit, d'après cet exposé, que l'on a de tout temps fait usage des substances âcres & irritantes contre la teigne & les dartres : les modernes qui ont récemment recommandé des remèdes du même genre, tels que la dentélaire, la clématite, &c. en obtiendroient certainement des succès plus prompts & plus certains s'ils y réunissoient les bains & les adoucissans, & s'ils usoient des mêmes précautions que les Grecs & les Arabes. Tous les caustiques agissent à-peu-près de la même manière ; & c'est faute d'avoir connu l'usage que l'on en a fait de toute antiquité, que l'on a cru trouver dans la dentelaire un spécifique qui portoit l'humeur à la peau, & la faisoit sortir au dehors : cette plante, appliquée sur la peau des personnes saines, y excite des petites tumeurs inflammatoires, ou une espèce d'érysipèle, de même que toutes les substances âcres & corrosives ; elle n'attire donc pas la matière morbifique, mais elle agit de la même manière que les cantharides, qui irritent d'abord & enflamment la partie, mais dissipent ensuite le spasme des parties voisines, par l'évacuation de sérosité qui suit leur action. Les cantharides, convenablement appliquées, produiroient les mêmes effets ; & les Arabes les ont recommandées dans cette vue, contre l'alopécie & la

(1) Espèce de pétrole.

teigne rebelle. Ils les réduisoient en poudre, après en avoir ôté la tête & les ailes ; ils les mêloient avec la semence de moutarde, & faisoient cuire le tout dans l'huile jusqu'en consistance de liniment. Ce remède, appliqué sur la tête, y produisoit des cloches & une suppuration abondante, qu'ils modéroient par les adoucissans, tels que la cire, les graisses & sur-tout les huiles, qu'ils regardoient comme le remède le plus efficace que l'on pût employer, tant pour prévenir que pour guérir les affections inflammatoires de la peau (1). Il faut observer que les anciens n'employoient ces irritans qu'à la dernière extrémité, qu'ils ne les appliquoient que sur l'endroit malade même, & qu'ils avoient grand soin que leur action ne se portât pas sur les parties saines. Il faut les imiter en cela.

Les recettes que l'on trouve chez les Arabes contre la teigne, sont en trop grand nombre pour entreprendre d'en donner ici un plus grand détail ; j'observerai qu'ils ont fréquemment employé les cendres de différens végétaux, particuliérement celles des capillaires & du papyrus, les cendres des animaux, tels que le hérisson ; ils mêloient toujours ces cendres avec l'huile ; ils faisoient aussi cas de la fiente de pigeon, de la bouse de vache, de l'urine de chameaux, que Avicenne regarde comme un excellent remède : ils recommandoient les vitriols & l'orpiment, qu'ils unissoient à la poix liquide. Ils n'ont négligé aucune plante âcre : ils prescrivoient fré-

(1) On lit dans le Continent de Rhases, chap. XV : « *Obstaculum impetiginis est oleum. Dicitur in proverbio quod* » *impetigo dicit : Nolo fieri in domo in qua fuerit oleum* ».

quemment l'aſphodèle, l'eupatoire, l'ache, la racine de narciſſe, les ſucs de tithymale, d'euphorbe, de cyclamen, de laſerpitium, de tapſie, de coloquinthe, & quantité d'autres cauſtiques à peine connus aujourd'hui; mais le plus actif de tous étoit la réſine de taſſia (1), dont ils n'uſoient que très-rarement, parce qu'elle produiſoit ſouvent une inflammation éryſipélateuſe terrible, quoique mêlée avec l'huile & la cire.

Il paroît que les anciens avoient tout tenté pour obtenir la guériſon de la maladie dont il s'agit, & l'on a depuis marché, en général, ſur leurs traces. L'on a quelquefois voulu faire uſage de remèdes plus actifs, mais les malades en ont été les victimes : ainſi, l'un périt en une nuit par l'application d'un emplâtre dans lequel entroient quelques grains d'arſénic (2); d'autres ont employé des dépilatoires compoſés avec l'orpiment & la chaux vive, qui ne ſont guère moins dangereux. L'on s'eſt, en conſéquence, communément borné à des remèdes moins violens, ſouvent même à la fiente deſſéchée de différens animaux, telle que celle de pigeon, de canard, de vache, &c. que l'on mêloit avec le ſain-doux, en faiſant fondre le tout enſemble : l'on mettoit un jour ce liniment, & un autre le ſain-doux ſimple : l'on continuoit ainſi juſqu'à parfaite guériſon.

---

(1) Cette plante a été décrite par quelques Auteurs ſous le nom de *ruta ſylveſtris*; mais j'ignore à quel genre on doit la rapporter. Les eſpèces auxquelles les Modernes ont donné ce nom, me paroiſſent beaucoup différer de la plante dont il s'agit ici.

(2) Voyez *Valeſcus de Taranta*, *Philonium*.

Quelques Médecins célèbres ont, à l'exemple de Rhaſes, mêlé le mercure aux ſubſtances, dont ils compoſoient des linimens contre la teigne, & ce moyen leur a généralement réuſſi. Ainſi, Foreſtus dit avoir guéri des teignes qui étoient regardées comme incurables, en employant un remede compoſé de la décoction de patience ſauvage, de poirée, d'enula campana, de racine de chélidoine, de petite centaurée, de ſenné, de coloquinte, d'agaric, à laquelle il ajoutoit un peu de vitriol crud; il lavoit le matin la tête avec cette décoction, & appliquoit enſuite un liniment fait avec une once de beurre ſalé, autant de ſain-doux, une demi-once de ſoufre, un gros de mercure éteint avec la ſalive, & un ſcrupule de vitriol crud. Il faut remarquer que les Anciens uniſſoient toujours le ſoufre au mercure, lorſqu'ils l'appliquoient extérieurement, afin d'en modérer l'activité : en effet, il ſe forme alors une eſpèce d'æthipos minéral, qui pénètre difficilement la peau, & ne porte pas à la bouche : mais ce moyen, qui eſt avantageux dans les affections dartreuſes, ne conviendroit pas dans les cas où l'on veut que le remède pénètre & agiſſe ſur la maſſe du ſang.

L'on s'eſt fréquemment contenté des deſſicatifs & des aſtringens. Ainſi Plempius recommandoit un onguent fait avec la chaux vive & l'huile roſat; ou il faiſoit fondre une once de la pierre médicamenteuſe dans une livre d'eau de pluie ou de rivière, dont il lavoit la tête. Mais lorſque la teigne étoit légère, il ſe bornoit à un onguent fait avec la céruſe & l'huile roſat (1).

---

(1) *Vide Tractatus de affectibus capillorum.*

Bertrandi dit s'être très-bien trouvé d'un liniment composé avec la pierre calaminaire, l'ivoire brûlé, l'encens & de fort vinaigre (1). L'on s'est aussi servi quelquefois, avec avantage, de l'huile de staphisaigre unie à un peu de savon noir, ou d'un emplâtre fait avec les feuilles de rhue écrasées & mêlées avec le miel, & l'on saupoudroit le tout d'alun.

Ces derniers remèdes peuvent souvent produire des effets funestes, & leur usage demande beaucoup de prudence : il est plus sûr d'employer, comme on le fait communément dans le peuple, une toile enduite de cire, de céruse & d'une grande quantité de verd-de-gris. Mais il est souvent essentiel de laver la tête avec quelque substance âcre capable de détruire les capsules des cheveux, sur-tout lorsque les croûtes sont fort épaisses, & qu'elles renaissent à mesure qu'elles tombent. Amstrong faisoit, dans ce cas, frotter la partie avec le suc de glayeul, ou flambe de rivière; il appliquoit ensuite les feuilles de choux matin & soir, & employoit l'eau végéto-minérale lorsque les tumeurs avoient disparu (2). Underwood lavoit la tête avec une forte décoction de feuilles de tabac, jusqu'à ce que les croûtes fussent tombées (3). Je ne doute pas de l'efficacité de ces remèdes; néanmoins je crois que les lessives alkalines leur sont supérieures :

(1) *Opere*, tom. IV, *ulcere*, pag. 194.

(2) *Voyez* son *Traité des Maladies des Enfans*, dont les principaux articles se trouvent dans la traduction suivante de Underwood.

(3) *Voyez* son *Traité des Maladies des Enfans*, qui se trouve chez *THÉOPHILE BARROIS*.

l'on peut adopter quelques-unes de celles qui étoient en uſage chez les Anciens, telles que les leſſives de cendres de ſarment, de genièvre, de cendres gravelées, de natrum, de borax & autres, dont on modère l'activité ſuivant les circonſtances, en y ajoutant plus ou moins d'eau : l'on peut auſſi faire des lotions avec une forte eau de ſavon ou de chaux, ou avec l'urine même de l'enfant. Mais aucun remède n'eſt plus efficace que l'huile de tartre ou l'alkali volatil délayés dans une plus ou moins grande quantité d'eau, & tempérés par l'huile de manière à ne produire qu'une irritation légère. S'il ſurvenoit inflammation, l'on s'en tiendra à quelques-unes des décoctions adouciſſantes dont il a été fait mention; car alors les remèdes précédens ſeroient nuiſibles, & prolongeroient la guériſon. On n'appliquera ſur les parties médiocrement rouges & qui paroiſſent ſe guérir, que le beurre frais & la poirée. Les remèdes vulgairement connus ſous le nom de digeſtifs, augmenteroient encore trop l'irritation : quelquefois même l'inflammation parvient à un tel point, que l'on eſt obligé de recourir à la ſaignée, aux antiphlogiſtiques, aux ſcarifications, aux cataplaſmes émolliens, & enfin d'appliquer les véſicatoires à la nuque, ou les ſangſues derrière les oreilles.

Lorſque la chimie a commencé à influer ſur la pratique de médecine, & à faire eſpérer des remèdes plus actifs que ceux qui avoient été employés par les Anciens, l'on a eu recours au beurre d'antimoine, à la pierre infernale, aux précipités rouge & blanc, au ſublimé corroſif & autres du même genre; mais l'expérience a prouvé que ces remèdes n'étoient pas plus ſûrs que ceux qui

avoient été adoptés jusqu'alors, & que leur usage exigeoit beaucoup plus de précaution.

Aucun Auteur ne paroît avoir plus compté sur l'efficacité du sublimé corrosif dans la teigne, que Acrel, célebre médecin & chirurgien de Stockholm. Il commençoit par emporter les cheveux, & lavoit ensuite les ulcères avec la décoction de petite centaurée, dans laquelle il faisoit dissoudre du sublimé corrosif; il administroit en même temps intérieurement l'æthiops minéral, & la dissolution même de sublimé. Duncan trempoit de la croûte de pain dans cette dissolution, & l'appliquoit sur les parties affectées jusqu'à ce qu'elle fût sèche. Je remarquerai que l'on doit peu compter sur l'usage interne de l'æthiops minéral, & que, dans ces deux cas, le sublimé étant décomposé par les substances auxquelles on l'unissoit, devoit produire peu d'effet. C'est ce que l'expérience a appris à Murray, qui a été obligé de renoncer à ce moyen, & de recourir aux deux méthodes suivantes, dont il dit avoir éprouvé de grands avantages (1).

La première méthode, qu'il regarde comme convenable dans la teigne écailleuse, consiste à oindre les parties malades avec l'onguent rosat, sur une once duquel il met un gros de précipité blanc. Il commence d'abord par mettre gros comme un pois de cet onguent une seule fois tous les soirs, & continue ainsi une semaine ou deux; lorsque la maladie résiste à ce remède, il en applique matin & soir, tantôt sur une partie, tantôt sur l'autre, suivant l'état des croûtes & des ulcères; il continue ainsi une semaine ou deux de

(1) *Voyez* Bertrandi, dans l'ouvrage cité ci-dessus.

plus, lors même que la maladie paroît détruite; & il recommence le même traitement lorſqu'elle ſe manifeſte de nouveau. Il aſſure n'avoir jamais vu ces onctions produire le moindre accident, & avoir preſque toujours guéri radicalement les malades. Il n'a aucune confiance dans les remèdes externes, excepté dans les purgatifs, qu'il preſcrit deux fois la ſemaine; & il préfère la racine de jalap unie au ſel de glauber, ou ce ſel ſeul à tout autre purgatif.

Il n'eſt pas douteux que le précipité blanc, appliqué ſur les parties ulcérées, peut procurer la guériſon lorſque la maladie n'eſt pas encore fort avancée, & que les croûtes ſont petites & ſéparées les unes des autres : Underwood l'a auſſi employé avec ſuccès, & il le mêloit avec l'onguent de ſoufre pour en modérer l'action. Mais il eſt très-avantageux, lorſque l'on fait uſage de ce remède, de ne pas négliger de faire des lotions avec quelques-unes des décoctions émollientes dont nous avons parlé plus haut, & d'inſiſter ſur l'uſage des rafraîchiſſans pris intérieurement. Le précipité rouge, employé de la même manière, produira les mêmes effets. L'onguent mercuriel eſt auſſi efficace & moins redoutable. Souvent les lotions alkalines, l'eau de chaux ou l'eau phagédénique, ſuffiſent dans ces circonſtances, & agiſſent très-promptement.

La ſeconde méthode de Murray, eſt celle qu'il recommande dans la teigne ſaveuſe, dont la guériſon eſt toujours plus difficile. Il conſeille, dans ce cas, de faire prendre au malade intérieurement l'extrait de ciguë, avec la décoction de racine de patience ſauvage, & de laver deux fois par jour la tête avec la décoction même de

ciguë coupée avec le lait. Il commence par donner deux grains d'extrait de ciguë deux fois le jour, & parvient, par degrés, à en faire prendre jusqu'à un scrupule trois fois le jour. Il fait en même temps usage des purgatifs dont il a été question ci-dessus.

Les lotions que recommande Murray peuvent être fort utiles pour modérer l'inflammation, rendre la suppuration des ulcères plus louable, & procurer la chûte des croûtes; car il est constant, comme on le voit dans Alexandre, Rhases, Avicenne, & autres anciens, que ces moyens seuls ont souvent suffi pour obtenir une guérison parfaite. Mais je ne puis dissimuler que je n'ai pas grande confiance dans l'extrait de ciguë dans la teigne faveuse ancienne, dont les ulcères sont très-profonds, étendus, & ont des bords calleux, sur-tout lorsque les cheveux tombent dans différens endroits, & qu'il se forme de nouvelles crevasses, des croûtes & des excroissances considérables. Il faut nécessairement enlever ces dernières avec la pointe des ciseaux, & les toucher ensuite légérement avec la pierre infernale, plutôt qu'avec la pierre à cautère ou le beurre d'antimoine, parce que l'on est plus maître de son action; mais l'on en usera avec la plus grande modération, afin de ne pas endommager les parties voisines. L'on appliquera en même temps sur les ulcères un peu de précipité rouge ou blanc, incorporé dans quelque onguent, ou quelqu'autre cathérétique léger, tel que l'onguent égyptiac, le baume verd de Metz ou autres, dont l'on fera usage jusqu'à ce que les crevasses se remplissent, & prennent une couleur rouge vermeille : alors l'on se contentera d'appliquer

des feuilles de poirée avec le beurre frais, & de laver matin & ſoir la tête avec la décoction de ciguë ou autre capable de modérer l'inflammation.

Ces remèdes ſuffiſent fréquemment pour diſſiper entiérement la maladie; mais il y a des cas où toutes ces tentatives ſont inutiles, & où il eſt abſolument néceſſaire de recourir à l'application de l'emplâtre de poix. Ce remède paroît très-cruel de la manière dont en font communément uſage les femmes ignorantes qui ſe chargent ſouvent du traitement de cette maladie; mais s'il étoit appliqué avec précaution par des perſonnes inſtruites, il ſeroit beaucoup plus efficace & moins douloureux. Il faut toujours appliquer cet emplâtre par bandelettes ſur les parties malades, à l'exemple d'Héliodore, dont nous avons rapporté plus haut la méthode. Non-ſeulement il eſt dangereux d'en couvrir toute la tête, mais les bandes s'appliquent plus commodément, irritent moins, & ne produiſent preſque jamais d'inflammation conſidérable. On laiſſe ces bandes ſept ou huit jours, & en les enlevant, on entraîne en même temps les croûtes & les bulbes des cheveux. Il faut, avant d'en faire uſage, tenter de faire tomber le plus de croûtes qu'il eſt poſſible par les moyens indiqués plus haut, afin que chaque bande puiſſe mieux s'appliquer, & oindre la partie pendant quelques jours avec le beurre frais, la crême, le cérat de Galien & autres adouciſſans. L'on peut préparer cet onguent avec partie égale de poix & de graiſſe de mouton, comme le preſcrivent les Médecins de Londres dans leur nouvelle Pharmacopée. Quelques Auteurs recommandent d'y ajouter du verd-de-gris ou d'autres eſcharotiques

eſcharotiques légers ; mais cette addition n'eſt utile que quand l'on a appliqué la première emplâtre inutilement. L'on traitera l'inflammation & les ulcères qui reſteront après l'uſage de ce remède, par les moyens que j'ai déjà indiqués. La maladie guérie, il ſera bon de faire long-temps des lotions avec une eau légérement chargée d'alkali fixe, ou volatil ; l'on continuera les bains, les rafraîchiſſans, & l'on entretiendra un cautère perpétuel pendant un an au moins.



SECTION X.

Obſervations ſur l'ulcère vénérien.

JE me ſuis ſuffiſamment occupé, dans les ſections précédentes, des ulcères que l'on peut proprement regarder comme des affections purement locales; je vais maintenant parler de ceux d'une nature oppoſée, qui ſont renfermés, comme je l'ai remarqué, dans la ſeconde claſſe.

Cette claſſe, dont j'ai déjà donné le caractère, comprend les ulcères qui ſont réunis avec quelque vice général du ſyſtême, ou qui en dépendent : les genres de cette claſſe ſont l'ulcère vénérien, le ſcorbutique & le ſcrophuleux.

Après m'être auſſi étendu ſur les différentes eſpèces d'ulcères locaux, il ſuffira d'indiquer, le plus briévement & le plus clairement poſſible, les caractères diſtinctifs, ainſi que les remèdes propres à chacun des ulcères de la ſeconde claſſe; & de renvoyer aux obſervations que j'ai faites dans les ſections précédentes, pour tout ce qui ſe trouvera de commun entre deux genres de différentes claſſes.

§. I. *Variétés de l'ulcère vénérien.*

ON entend, en général, par ulcères vénériens, ceux qui dépendent d'un vice vénérien univerſellement répandu dans le ſyſtême. L'on peut néanmoins donner ce nom aux chancres, & à

quelques autres espèces d'ulcères qui surviennent dans le cours de la maladie vénérienne, quoiqu'ils ne dépendent pas toujours de l'infection générale : c'est pourquoi, afin d'éviter toute espèce d'ambiguité, j'ai cru convenable de m'en occuper aussi ici.

On peut, en conséquence, admettre deux variétés d'ulcères vénériens : les premiers se manifestent comme symptomes primitifs de la maladie ; & les autres doivent être spécialement considérés comme symptomatiques.

Les ulcères de la première espèce sont les chancres, qui se manifestent sur les parties de la génération à la suite de l'acte vénérien, ou sur les bouts des mamelles & la gorge des femmes qui nourrissent des enfans infectés (1), ou sur

---

(1) Ce signe me paroît être le seul auquel on puisse reconnoître si un nourrisson est né avec le vice vénérien. Il faut même, dans ce cas, ne porter son jugement qu'avec la plus grande circonspection ; car l'expérience m'a appris que l'on accusoit, en général, trop légérement les enfans de communiquer le virus vénérien, comme je l'ai déjà observé dans les notes que j'ai ajoutées aux *Elémens de Médecine pratique de M. Cullen*, tome II, p. 618. L'expérience dément les signes que l'on prétend indiquer la présence de cette maladie, quand elle est héréditaire. Ainsi Nisbet, chapitre VIII de son *Traité des Maladies vénériennes*, assure qu'elle se manifeste toujours, chez les enfans, sur les parties génitales & les fesses, qui se couvrent de pustules couleur de cuivre, semblables à celles qui caractérisent le second degré de la maladie constitutionnelle chez l'adulte. Ces pustules s'étendent, le corps se couvre de plaques qui approchent des taches scorbutiques. Il ajoute que l'affection des yeux est le signe caractéristique de la maladie ; ce qui paroît indiquer qu'il n'a pas une confiance absolue dans les signes précédens. Mais aucun ne suffit pour pouvoir se décider. Les pustules

les lèvres & les parties adjacentes, à la ſuite des baiſers laſcifs. Tous ces ulcères, quoique ſitués ſur différentes parties, ſont d'une ſeule & même nature. L'on peut auſſi quelquefois conſidérer comme primitifs les ulcères qui ſubſiſtent après l'ouverture ſpontanée ou artificielle des bubons produits par une infection récente, & avant qu'il y ait aucune probabilité que tout le ſyſtême ſoit affecté.

L'on met au nombre des ulcères ſymptomatiques ceux qui ſont l'effet d'un vice général

---

& les taches livides dont il parle ne ſont pas abſolument rares : Rhaſes les a obſervées il y a huit cens ans, comme on peut le voir dans ſon *Traité des Maladies des Enfans*; & il les regarde comme une maladie légère, à moins qu'elles ne ſoient accompagnées de fièvre. J'en ai quelquefois vu de ſemblables aux environs des parties génitales ; il en eſt même aſſez fréquemment réſulté des ulcères difficiles à guérir. Les bains, les rafraîchiſſans, le cérat de Galien ſimple ou mêlé avec un peu de vitriol blanc, ou de fleurs de zinc & de poudre de lycopodium, ont toujours ſuffi pour les détruire parfaitement, ſans qu'il en ſoit réſulté aucune ſuite fâcheuſe, dans des cas même où des perſonnes inſtruites avoient décidé que l'on ne pouvoit, à ces ſignes, douter de l'exiſtence du virus vénérien.

Je ne crois pas non plus que des enfans naiſſent tous les jours avec des ſignes de vérole confirmée, lorſqu'il n'y a jamais eu le moindre ſigne d'infection du côté de la mère, comme l'aſſure M. Nisbet. La comparaiſon qu'il donne de la petite-vérole, qui peut affecter le fœtus ſans que la mère la ſoit, ne me paroît pas applicable ici. Les avortemens ſans cauſe évidente, la ceſſation du mouvement de l'enfant dans la matrice, vers les derniers mois de la groſſeſſe, les ſignes d'éthiſie ou de rachitis, n'indiquent pas davantage la maladie vénérienne. — Je ſuis fâché de trouver de pareilles puérilités dans un livre rempli d'ailleurs d'obſervations très-intéreſſantes.

de la conſtitution, tels que les ulcères qui ſuccèdent aux anciens bubons, & ceux qui paroiſſent en même temps que d'autres ſymptomes vénériens, fort long-temps après la communication du virus. Ces ulcères affectent le plus communément la gorge, le palais, le nez, les parties qui recouvrent immédiatement le crâne, le tibia, l'humérus, & les autres os durs peu couverts de chairs.

Souvent il n'eſt pas aiſé de diſtinguer les ulcères vénériens : on peut néanmoins y parvenir fréquemment : ils exigent toujours l'attention la plus ſcrupuleuſe ; car le traitement de ces deux eſpèces eſt, à quelques égards, fort différent, comme je l'indiquerai particuliérement par la ſuite.

Les principaux moyens propres à établir la diſtinction convenable, ſe tirent des indices que donnent les malades, ou de l'aſpect des ulcères même.

Si, très-peu de temps après s'être expoſé à l'infection, l'on apperçoit un ulcère ſur la partie qui a reçu l'action immédiate du virus, & un gonflement de quelques-unes des glandes qui ſuivent le cours des vaiſſeaux lymphatiques, l'on peut être preſque convaincu que ces affections ſont purement locales, & on doit en conſéquence les conſidérer comme ſymptomes primitifs. L'on nomme, en général, chancres, les ulcères ainſi produits par l'application immédiate du virus vénérien. Ils ſe manifeſtent d'abord comme des puſtules miliaires, qui bientôt s'élèvent & forment de petites véſicules, qui, en s'ouvrant, rendent quelquefois un fluide aqueux, tenu, & d'autre fois une matière jaune plus

épaiſſe. Les bords de ces ulcères ſont, en général, durs & douloureux, & communément accompagnés de plus ou moins d'inflammation, de même que les tumeurs des glandes que je viens de décrire.

Telles ſont les apparences que préſentent généralement les ulcères vénériens produits par une infection récente; mais ceux qui ſe manifeſtent comme ſymptomes d'une affection ancienne, ſont, en général, plus fâcheux. On les diſtingue de ceux que je viens de décrire, de même que de toute autre eſpèce d'ulcère, 1°. par le rapport du malade, 2°. par leur ſiège, & 3°. par leur aſpect.

Toutes les fois que l'on ſoupçonne un ulcère d'être vénérien, on peut fréquemment en connoître la véritable nature par le récit du malade. Ainſi, quand une perſonne qui a eu long-temps d'autres ſymptomes d'infection, eſt attaquée, à la ſuite de quelque injure externe, d'un ou de pluſieurs ulcères, qui réſiſtent aux méthodes curatives ordinaires, on ne peut guère douter que la conſtitution ne ſoit infectée d'un vice général.

Il arrive néanmoins quelquefois que l'on ne peut obtenir ces éclairciſſemens; car ceux qui ſont attaqués de ces ſortes de maladies en font fort ſouvent un ſecret; & lors même qu'on les queſtionne à ce ſujet, ils refuſent de reconnoître la vérité; d'autres fois, ils ne ſont pas même certains d'être infectés, parce qu'ils n'ont peut-être pas eu d'autres ſymptomes que ces ulcères, que l'on n'aura probablement pas conſidérés d'abord comme vénériens.

Lorſque cela arrive, il faut tâcher d'établir le

diagnoftic d'après la fituation & les caractères de l'ulcère même.

La plus grande partie des ulcères vénériens produits par une infection ancienne, fe manifeftent, comme nous l'avons déjà remarqué, immédiatement au-deffus des os, & fur-tout au-deffus de ceux qui font le moins couverts de mufcles. Ils paroiffoient d'abord fous la forme d'une efflorefcence rouge & légérement pourprée; cette efflorefcence n'eft pas circonfcrite, mais eft plutôt, en général, fort étendue. Il en réfulte bientôt un certain nombre de petites puftules, dont il fuinte un ferum fubtil & irritant. En examinant ces puftules avec un microfcope, elles paroiffent d'abord diftinctement féparées les unes des autres; mais elles fe réuniffent toutes bientôt, & forment un large ulcère, dont les bords font communément ridés & légérement calleux; elles font généralement d'une couleur rouge légère, qui s'étend beaucoup au-delà de l'ulcère fur toute la peau, qui ne paroît pas d'ailleurs être affectée.

Ces efpèces d'ulcères portent fréquemment un caractère très-remarquable; ils paroiffent, en quelque forte, creufés en forme de coupe, dont le fond eft généralement étroit & refferré, & les bords s'étendent par degrés jufqu'à la circonférence externe de l'ulcère. Telle eft, au moins en général, l'apparence qu'offrent ces ulcères, excepté quand il fe trouve des os cariés dans leur fond; alors ils fe rempliffent très-fouvent d'excroiffances fongueufes très-fâcheufes.

Les ulcères vénériens ne font pas communément accompagnés de beaucoup de douleur; ou au moins la douleur eft rarement auffi confidérable qu'on devroit s'y attendre, d'après l'afpect

qu'ils présentent. Néanmoins, l'on observe quelquefois le contraire; & l'écoulement de ces ulcères, qui est d'abord très-limpide, prend ensuite un caractère très-particulier & très-propre à le caractériser; il devient plus épais & plus visqueux que le pus louable; il est en même temps d'une odeur très-désagréable, qui n'a pas cependant la fétidité ni la putridité des ulcères ordinaires: la couleur de ce pus est aussi d'un jaune grisâtre très-particulier.

Tels sont les caractères les plus communs des anciens ulcères vénériens: lorsqu'on les observe tous, ou en partie, sur quelques-uns des endroits dont nous avons fait l'énumération, l'on peut presque toujours assurer, sans craindre de se tromper, que la maladie est vénérienne.

La distinction que nous avons proposée des ulcères vénériens en primitifs & en symptomatiques, est d'une grande importance pour le traitement de la maladie; car en faisant attention aux ulcères du premier genre, dès qu'ils commencent à paroître, & avant que l'absorption de la matière ait lieu, il n'est pas douteux qu'il est souvent possible de les détruire sans le secours d'aucun médicament interne; il suffit de convertir le chancre naissant en un ulcère simple; ce que l'on peut faire en brûlant ou en détruisant avec le caustique le virus vénérien qui y est contenu (*).

L'on peut quelquefois obtenir ainsi la guérison avec assez de sûreté; mais comme nous n'avons aucun moyen d'acquérir une certitude absolue qu'il ne soit pas entré de virus dans la consti-

---

(*) *Voyez* D. Monro *prælectiones*.

tution, l'on ne doit pas ſe fier, pour la guériſon du chancre le plus léger, à aucun autre remède qu'à l'uſage interne du mercure; avec cette différence néanmoins que, dans les chancres commençans de cette eſpèce, il ſuffit communément de n'adminiſtrer qu'une très-petite quantité du remède, en proportion de celle qui eſt néceſſaire dans les ulcères qui ſe manifeſtent en conſéquence d'une ancienne infection générale.

La diſtinction que j'ai propoſée indique encore une autre circonſtance importante pour le traitement. Dans les ulcères qui ſurviennent à la ſuite d'une ancienne vérole, il ne faut jamais employer, pour les panſemens, de préparations mercurielles & d'autres remèdes, dans la vue de cicatriſer & de deſſécher promptement ces ulcères; il faut plutôt compter entiérement ſur le mercure donné à l'intérieur, & n'appliquer en même temps que les remèdes néceſſaires pour entretenir la propreté des ulcères & empêcher la douleur.

Cette méthode de cicatriſer les différens ulcères uniquement par l'uſage des remèdes internes, donne la meilleure & peut-être l'unique preuve convainquante que la maladie eſt radicalement détruite : c'eſt l'indice la plus ſûre que le praticien puiſſe ſuivre pour guide, la ſeule qui prouve évidemment qu'il ne faut plus employer qu'une très-petite quantité de mercure : circonſtance dont il n'eſt pas poſſible de s'aſſurer par d'autres moyens.

Pluſieurs praticiens ont coutume de traiter de cette manière les chancres, & tous les ulcères vénériens, qu'ils nomment primitifs; mais ils n'ont pas cru convenable d'appliquer cette méthode

aux ulcères anciens, ou qui ſont l'effet d'une infection générale. L'on s'appercevra néanmoins, en y apportant un peu d'attention, qu'il faut directement ſuivre l'inverſe de cette pratique; & l'on en retirera communément des avantages conſidérables.

J'ai déjà expoſé les raiſons pour leſquelles il faut tenir les anciens ulcères vénériens ouverts pendant l'uſage des remèdes internes. Mais les chancres récens, produits uniquement par l'application d'une matière corroſive, ne ſont que des affections purement locales, qui ne dépendent d'aucun vice du ſyſtême, le mercure, donné intérieurement, n'eſt pas, en conſéquence, à beaucoup près, auſſi efficace pour les détruire; & il arrive ſouvent qu'après en avoir fait prendre de très-grandes quantités, l'on eſt enfin obligé de recourir à quelque application externe.

Ce n'eſt cependant pas encore là, à beaucoup près, le plus grand inconvénient de cette méthode. Tant que le chancre ou l'ulcère reſte ouvert, il y a tout lieu de ſoupçonner que la conſtitution pourra être plus facilement infectée, que ſi le chancre, qui eſt la ſource de cette matière, eût été cicatriſé dès l'inſtant où il s'eſt manifeſté.

L'on objectera peut-être qu'il n'eſt pas fort important qu'il y ait peu ou beaucoup de virus introduit dans le ſyſtême, parce que la moindre parcelle peut auſſi facilement produire tous les ſymptomes de la maladie, qu'une portion beaucoup plus conſidérable.

Ceci peut être vrai à quelques égards; car le virus vénérien eſt d'une nature très-pénétrante, & très-propre à s'aſſimiler, en peu de temps, à une grande quantité d'humeurs; mais tant qu'il

n'y a qu'une très-petite portion de virus qui produit, comme il arrive fréquemment, des obstructions d'une ou plusieurs glandes, ou même qui de là se porte vers quelques-uns des émunctoires, il est probable qu'il sera plus aisé de prévenir l'infection générale, & d'arrêter ses progrès, que de mettre, par quelque moyen que ce soit, les malades à l'abri du danger qui résulte de l'absorption constante de la même espèce de matière répandue dans tout le systême.

Il est difficile de ne pas regarder au moins comme très-probable l'opinion que nous proposons ici; mais l'on prétend encore que la méthode de traiter les chancres par les remèdes internes seuls, ne peut produire aucun danger, parce que le mercure que l'on prescrit, ou que l'on doit toujours prescrire dans ces cas, agissant comme un antidote certain sur le virus vénérien, doit influer assez promptement sur le systême, pour empêcher que l'action de ce virus s'étende plus loin.

L'on ne doit nullement compter sur de semblables raisonnemens dans la pratique; car premiérement le mercure, qui guérit, en général, très-certainement les affections vénériennes, lorsque la constitution est déjà infectée, ne prévient cependant pas une nouvelle infection, lorsque l'on en donne d'avance une très-grande quantité. J'ai vu plusieurs exemples de ce que j'avance; & il est probable qu'en y faisant attention, on en observeroit beaucoup plus fréquemment.

Quand même l'on seroit certain que les fluides étant une fois chargés d'une quantité convenable de mercure, l'infection ne peut plus être augmentée par l'introduction d'une plus grande

portion de virus, l'on ne pourroit jamais être sûr, dans le cas de chancre, que le remède eût passé assez promptement dans le torrent de la circulation pour produire cet effet prophylactique : il est même évident que l'on ne doit pas y compter, en voyant combien les praticiens sont fréquemment trompés lorsqu'ils tentent d'introduire une quantité suffisante de mercure, soit par le défaut de la préparation qu'ils emploient, soit parce que ce remède prend son cours par les selles, ou qu'il se porte trop promptement à la bouche, ou enfin par quelque autre cause.

Il résulte de tout ce que je viens de dire, que l'on doit accélérer, autant qu'il est possible, la guérison des chancres, & de tous les ulcères vénériens du même genre, non-seulement par l'usage des médicamens internes, mais même par les applications externes.

§. II. *De la curation de l'ulcère vénérien.*

Il est probable que la méthode la plus efficace pour obtenir la guérison des chancres, seroit, comme nous l'avons indiqué, de toucher la partie affectée avec quelque caustique actif dès l'instant que l'on s'apperçoit de la maladie : on détruit ainsi tout-à-coup le virus vénérien totalement, & l'on réduit l'ulcère presque à l'état d'un ulcère simple produit par toute autre cause, qu'il est très-aisé de guérir en suivant la méthode ordinaire. Mais il est rare que l'on soit appellé d'assez bonne heure pour obtenir cet avantage ; souvent même on ne l'est que quand les ulcères sont augmentés à un tel point qu'il n'est pas aisé que

cette pratique réussisse. Les parties communément affectées de chancres sont d'ailleurs si sensibles, qu'il pourroit être quelquefois dangereux d'en couvrir une surface considérable avec des remèdes aussi irritans que le sont les caustiques les plus actifs.

J'ai généralement observé, dans tous les cas de chancres ulcérés, accompagnés de peu d'inflammation, qu'il étoit utile de les nettoyer d'abord le mieux qu'il étoit possible, de les bien saupoudrer ensuite de précipité rouge, réduit en poudre très-fine, & de les recouvrir de plumaceaux enduits de quelque onguent ordinaire. Ce remède, qui n'est communément ni fort douloureux, ni fort irritant, produit une espèce d'escharre qui tombe généralement après un pansement ou deux, & laisse la plaie parfaitement nette.

Lorsque les chancres sont réduits à cet état, il est probable qu'ils pourroient se cicatriser promptement, en ne les pansant même qu'avec du cérat ordinaire : mais dans la crainte qu'il ne reste encore un peu de virus vénérien, j'ai coutume de faire succéder à l'usage du précipité l'onguent mercuriel double de la Pharmacopée d'Edimbourg, & de m'en servir pour les pansemens, jusqu'à ce que l'ulcère soit cicatrisé.

Ces ulcères se guérissent, en général, facilement de cette manière, en donnant même beaucoup moins de mercure à l'intérieur, que si on les laissoit ouverts fort long-temps.

Les chancres qui ont subsisté long-temps, & qui même ressembloient d'abord à de simples plaies, prennent, lorsqu'on néglige d'y appliquer les remèdes convenables, toutes les apparences

des ulcères qui dépendent d'une infection générale. L'on doit, en effet, les considérer comme tels, & varier en conséquence leur traitement.

Les ulcères de ce genre, sur-tout ceux qui affectent la verge, sont très-sujets à s'enflammer lorsqu'ils subsistent long-temps; & alors ils deviennent souvent très-incommodes par la douleur qu'ils occasionnent. La saignée est quelquefois nécessaire lorsque l'inflammation devient considérable; mais il est, en général, assez aisé de modérer ces symptomes, en continuant uniquement l'usage des bouillies & de l'extrait de saturne administrés à propos.

Dès que l'inflammation est entiérement dissipée, on ne peut rien appliquer de mieux sur ces ulcères que le cérat dont nous avons parlé, dont il faut continuer l'usage jusqu'à ce que l'on ait donné une quantité suffisante de mercure; car alors les ulcères se guérissent communément sans que l'on soit obligé de recourir à d'autres remèdes externes.

L'on a adopté deux manières d'introduire le mercure : la première consiste à le donner intérieurement par la bouche; & la seconde à le faire passer à travers les vaisseaux absorbans de la peau par les frictions. La dernière de ces méthodes est beaucoup plus embarrassante & sujette à plus d'inconvéniens que l'autre, sans paroître, d'après l'expérience, être plus avantageuse; ce qui, à ce que je crois, fait donner, en général, aujourd'hui, la préférence à la première.

L'on a imaginé différens moyens de donner le mercure intérieurement; mais je pense que l'on doit, en général, préférer ceux qui sont préparés par la simple trituration, telles que les pilules

mercurielles de la Pharmacopée d'Edimbourg (1). Ces pilules ſont communément plus efficaces, & rarement ſujettes aux inconvéniens qui réſultent ſouvent de l'uſage des différentes chaux mercurielles.

Quelles que ſoient les préparations mercurielles dont l'on faſſe uſage, il faut toujours les continuer juſqu'à ce que la bouche ſoit légérement affectée : c'eſt l'unique ſigne qui puiſſe aſſurer que le remède a pénétré dans la maſſe du ſang; & on ne doit jamais en donner qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour exciter cette affection légère de la bouche; l'expérience a démontré qu'elle ſuffiſoit pour produire tous les avantages que l'on pouvoit attendre d'une ſalivation abondante ſans être ſujette à aucun des inconvéniens qui réſultent communément de la dernière; car la quantité de ſalive que l'on rend n'influe nullement ſur la guériſon des maladies vénériennes: cette derniére dépend de la quantité de mercure en action réellement introduite dans le cours de la circulation.

Il n'eſt cependant pas toujours aiſé d'empêcher le mercure de ſe porter très-promptement à la bouche, & de produire quelquefois des ſalivations très-diſgracieuſes. Afin d'éviter cet inconvénient, & déterminer particuliérement ce remède vers la

(1) Ces pilules ſont compoſées d'une once de mercure, & d'autant de miel, ſur deux onces de mie de pain; on triture le mercure avec le miel dans un mortier de verre, juſqu'à ce que les globules diſparoiſſent; & l'on y verſe, s'il le faut, un peu de ſyrop; l'on ajoute enſuite la croûte de pain, & l'on bat le tout avec de l'eau pour en faire une maſſe, que l'on diviſe en quatre cens quatre-vingts pilules égales.

peau, l'on a fréquemment recommandé le bain chaud comme un préparatif néceſſaire, & un moyen que l'on doit employer avec le mercure. J'obſerverai que l'on peut, juſqu'à un certain point, obtenir les mêmes effets, & riſquer moins d'expoſer le malade à l'action du froid, en lui recommandant de porter ſur la peau une chemiſe de flanelle, & de boire abondamment une décoction de ſalſe-pareille ou de bois ſudorifiques : l'on aura ſoin en même temps de tenir le corps dans une température convenable, & de ne jamais l'expoſer à un degré conſidérable de froid. Néanmoins toutes les fois que l'on peut ſe procurer convenablement & à propos le bain chaud, il faut y avoir recours; car il eſt communément utile pour entretenir la ſoupleſſe de la peau & la liberté de la tranſpiration; ce qui empêche le mercure de ſe porter avec trop de violence à la bouche; & contribue d'ailleurs, plus que tout autre moyen, à empêcher que ce remède n'agiſſe ſur les inteſtins, & ne produiſe des tranchées & d'autres ſymptomes de coliques.

L'uſage du mercure ainſi continué plus ou moins de temps, ſuivant le degré d'infection & la violence des ſymptomes, ſuffit le plus communément pour opérer la guériſon de toutes les affections de ce genre.

Dans quelques cas cependant, les pilules mercurielles que j'ai recommandées plus haut, ne produiſent pas tous les effets que l'on deſire, ou n'en produiſent même aucun. Le ſublimé corroſif réuſſit alors fréquemment; on peut le donner en pilules, ou diſſout dans une liqueur ſpiritueuſe; mais la première préparation n'étant

jamais aussi rebutante que la dernière, l'on peut communément en donner une plus grande quantité de cette manière. L'on a vu le mercure rouge calciné, guérir souvent d'anciens ulcères vénériens qui avoient résisté aux méthodes ordinaires sous lesquelles on emploie le mercure. Ce remède donné à grandes doses, comme de trois, quatre ou cinq grains, opère vivement, tant comme émétique que comme purgatif; mais il est rare que de petites doses soient suivies d'effets semblables, sur-tout quand elles sont unies aux narcotiques; & on peut, en général, en faire usage fort long-temps sans exciter de salivation.

Les ulcères vénériens très-rebelles exigent quelquefois que l'on essaie toutes les différentes préparations mercurielles; &, dans quelques cas, une seule produit les plus grands avantages, quoique les autres aient paru n'avoir aucune influence sur la maladie.

Il faut, quoique les symptomes qui ont déterminé à recourir à l'usage du mercure aient disparu, le continuer toujours un temps proportionné à la gravité de ces mêmes symptomes, à la durée de la maladie, & aux autres circonstances. Cette règle est la plus certaine que l'on puisse établir pour déterminer la quantité de mercure que l'on doit faire prendre au malade. C'est d'ailleurs au jugement de celui qui en est chargé qu'il appartient de décider positivement cette circonstance essentielle dans le traitement de toutes les affections de ce genre.

L'usage du mercure donné ainsi intérieurement, & réuni au traitement externe que nous avons prescrit plus haut, suffit, en général, comme nous l'avons observé, pour guérir presque tous

les ulcères de cette nature. Néanmoins, il y a un petit nombre de cas particuliers où le contraire arrive, c'eſt-à-dire, où l'on ne peut parvenir à cicatriſer les ulcères, lors même que l'on a continué l'uſage du mercure très-long-temps après la diſparition de tous les autres ſymptomes, & que cette circonſtance, réunie à la quantité du remède que l'on a adminiſtré, donne tout lieu de croire que le virus vénérien eſt entiérement détruit.

Lorſqu'un ulcère eſt réduit à cet état, l'on ne peut plus convenablement le conſidérer comme une affection vénérienne; & l'on eſpéreroit en vain d'obtenir la guériſon par l'uſage d'une préparation mercurielle quelconque. Toutes les fois que des ulcères de ce genre ſont plus rebelles qu'on ne devoit s'y attendre d'après leurs apparences, & ſur-tout lorſqu'ils ne cèdent nullement au mercure, il y a lieu de ſoupçonner qu'il exiſtoit probablement quelqu'autre maladie réunie au virus vénérien, & que l'une & l'autre auront contribué à produire les ulcères.

Dès que la nature de la maladie compliquée avec le virus vénérien eſt reconnue, il eſt, en général, facile, en mettant en uſage les remèdes convenables pour la détruire, d'obtenir la guériſon des ulcères.

Les ulcères vénériens ſont néanmoins quelquefois très rebelles, quoique la conſtitution ne paroiſſe nullement affectée de toute autre maladie. Dans ces circonſtances, ſi les ulcères ſont ſitués ſur les os ou dans leur proximité, ſurtout s'il ſurvient des excroiſſances fongueuſes, l'on peut communément ſoupçonner que la guériſon eſt prolongée par quelque carie cachée;

ſi un examen attentif en démontre l'exiſtence, & que le malade ſoit d'ailleurs d'une bonne ſanté, il eſt preſque certain que l'on obtiendra enfin la guériſon, en ſuivant les préceptes que j'ai donnés pour le traitement des os cariés, & en continuant l'uſage du mercure.

Dans quelques cas, au contraire, la ſituation des ulcères ne permet pas de ſoupçonner que la carie ſoit la cauſe qui retarde leur guériſon; & quoiqu'il n'y ait aucune apparence d'écrouelles ni de ſcorbut, ou de quelqu'autre maladie de la conſtitution, ces ulcères ne montrent aucune diſpoſition à ſe cicatriſer, & empirent même quelquefois.

Si, dans pareils cas, l'on a long-temps entretenu une ſalivation conſidérable, il eſt aſſez ordinaire que la conſtitution ſoit fort affoiblie par le défaut d'exercice & l'uſage long-temps continué du mercure; & il n'y a pas, en général, de remède plus avantageux ni plus efficace, qu'un régime légérement nourriſſant, aidé de l'air frais & d'un exercice modéré; ce régime fortifie la conſtitution, & contribue plus à accélérer la guériſon que tous les médicamens & toutes les applications externes dont l'on fait communément uſage.

Les effets que produit, dans ces circonſtances, un changement de cette nature, ſont ſouvent étonnans. J'ai pluſieurs fois vu des ulcères de très-mauvais genre, qui avoient réſiſté à tous les remèdes ordinaires, parfaitement guérir, uniquement par les moyens que je viens d'indiquer. Le quinquina, donné à une doſe convenable, eſt encore ſouvent très-utile, lorſque les ulcères ſont ſitués de manière que l'on ne peut ſoupçonner carie.

Quant au traitement externe des ulcères invétérés de ce genre, les escharres dont ils sont communément recouverts exigent toujours que l'on y applique un léger stimulant : le basilicum ordinaire, uni à une grande quantité de précipité rouge, remplit très-bien cette indication : deux gros de précipité sur une once d'onguent, sont de très-bonnes proportions, & donnent un des meilleurs remèdes que l'on puisse appliquer sur tous les ulcères de cette nature. Lorsque l'on a fait tomber, par ce moyen, toutes les escharres, & que l'on a procuré un écoulement d'une matière louable, il faut diriger le traitement suivant les différentes circonstances que j'ai indiquées dans les Sections précédentes sur les ulcères locaux.

Lorsque les glandes sont le siège des ulcères vénériens, il est toujours difficile d'y établir une suppuration louable ; ce qui oblige, en conséquence, quelquefois, pour obtenir la guérison, de détruire en entier, ou en grande partie, celles qui sont fort endurcies. Il n'y a pas de moyen plus convenable & plus facile pour y parvenir, que d'y appliquer fréquemment le caustique. En touchant légérement la surface de la glande affectée, tous les trois ou quatre jours, avec la pierre infernale, l'on parviendra à détruire promptement toute la portion malade ; il suffira de faire une attention convenable aux autres circonstances du traitement, pour favoriser, dans ce qui reste, l'accroissement des points grainus, & obtenir promptement, sans être arrêté par aucun obstacle, la cicatrisation des ulcères.

L'on guérira, en général, presque tous les ulcères vénériens, en faisant attention à toutes ces circonstances, suivant les indications qu'offriront

les différens ſymptomes. Néanmoins dans les véroles invétérees & habituelles, qui ont été ſouvent réitérées, ſans avoir jamais été convenablement traitées, toute la conſtitution eſt tellement infectée, qu'il en réſulte quelquefois des ulceres qui réſiſtent à tous les efforts de la nature & de l'art, & font enfin périr les malades après des tourmens extrêmes. J'ai vu quelques exemples de ce genre dans les hôpitaux; & ce ſont peut être les ſeuls endroits où l'on ait occaſion d'obſerver des cas auſſi fâcheux.



SECTION XI.

Observations sur l'ulcère scorbutique.

§. I. *Remarques générales sur le scorbut.*

J'ai observé, dans une des Sections précédentes, que l'on avoit, en général, compris sous la dénomination d'ulcère scorbutique un grand nombre des maladies éruptives auxquelles la peau est sujette, telles que la gale, différentes espèces de lèpre, &c.; mais la véritable nature du scorbut est aujourd'hui mieux connue, & l'on sait qu'il n'y survient jamais de symptomes qui ressemblent aux éruptions de ce genre : d'où il est très-évident que c'est très-improprement que l'on a appliqué le terme de *scorbutique* à ces affections, ou qu'on les traite comme des symptomes de cette maladie.

J'ai déjà remarqué que les ulcères produits par quelques-unes des maladies éruptives dont j'ai parlé plus haut, étoient probablement les effets d'un état du système fort opposé à celui qui a lieu dans les affections véritablement scorbutiques. Je crois que les premiers dépendent, en général, ou même toujours, d'une diathèse inflammatoire; & que dans le véritable scorbut, au contraire, les fluides parviennent au plus haut degré de dissolution & de putréfaction dont ils soient susceptibles dans le corps vivant. Je sais que l'on a élevé quelques doutes sur cet objet;

mais je penſe qu'ils ne pourront guère arrêter ceux qui ont eu occaſion d'obſerver le véritable ſcorbut.

Il paroît, d'après les écrits de pluſieurs Auteurs anciens, que le ſcorbut étoit très-bien connu il y a quelques ſiècles; mais ſa véritable cauſe, ſes ſymptomes, & la méthode curative qu'il exige, n'ont jamais été développés avec beaucoup d'exactitude avant l'ouvrage que M. Lind a publié ſur ce ſujet.

Les différentes eſpèces de ſcorbut dont les Auteurs font mention, telles que la muriatique, l'alkaline, &c. ainſi nommées en raiſon des cauſes que l'on ſuppoſoit capables de les produire, ſont aujourd'hui reconnues pour des diſtinctions entiérement fauſſes & impropres. Le véritable ſcorbut eſt toujours de la même nature; il eſt conſtamment produit par les mêmes cauſes, dans quelque endroit & dans quelque climat qu'elles ſe rencontrent, tant ſur terre que ſur mer.

§. II. *Des ſymptomes & des cauſes de l'ulcère ſcorbutique.*

ENTRE les différens ſymptomes du ſcorbut dont M. Lind fait l'énumération dans l'excellent traité qu'il a publié ſur cet objet, l'on trouve une deſcription particulière des ulcères qui ſont ſi communs dans cette maladie; & l'idée qu'il en donne eſt ſi claire & ſi exacte, que je n'ai pas cru pouvoir mieux faire que de tranſcrire ici ſes propres paroles.

« Les caractères diſtinctifs des ulcères ſcor» butiques ſont les ſuivans : ils ne fourniſſent » pas de bon pus, mais une eſpèce de ſanie

» tenue, fétide, mêlée de ſang, qui enfin reſ-
» ſemble réellement à du ſang corrompu coa-
» gulé, lequel s'amaſſe ſur la ſurface de l'ulcère;
» & s'enlève ou ſe détache très-difficilement des
» parties qui ſont au-deſſous.

» La chair qui eſt au-deſſous de cette matière
» paroît, en y introduiſant la ſonde, être molle
» ou ſpongieuſe, & eſt très-putride. Les déterſifs
» & les eſcharotiques ne ſont ici d'aucune uti-
» lité; car, après avoir enlevé ces eſpèces d'eſ-
» charres avec beaucoup de douleurs, on les
» retrouve au panſement ſuivant, & ils ont tou-
» jours la même apparence putride ſanguinolente;
» leurs bords ſont généralement d'une couleur
» livide, & hériſſés d'excroiſſances charnues &
» fongueuſes, qui prennent leur origine au-deſ-
» ſous de la peau.

» Lorſque l'on fait une compreſſion trop forte
» pour empêcher les fongoſités de s'élever, ces
» ulcères ſont ſujets à prendre une diſpoſition
» gangréneuſe, & le membre qui en eſt affecté
» devient toujours œdémateux, douloureux, &
» ſe couvre, en grande partie, de taches.

» A meſure que la maladie augmente, ces
» ulcères produiſent une ſubſtance fongueuſe,
» molle, ſanguinolente, que les marins déſignent
» ſous le nom de *foie de veau*, & qui reſſemble,
» en effet, tant par ſa couleur que par ſa con-
» ſiſtance, au foie de veau bouilli. Souvent elle
» acquiert un volume énorme en une nuit; &
» ſi on la détruit par le cautère actuel ou po-
» tentiel, ou ſi on la coupe avec le biſtouri, il
» en réſulte, en général, une hémorrhagie abon-
» dante, & on retrouve, au panſement ſuivant,
» cette ſubſtance auſſi volumineuſe qu'avant.

» Néanmoins ces ulcères subsistent long-temps
» dans cet état sans affecter les os.

» Les contusions & les plaies les plus légères
» dégénèrent, chez les scorbutiques, en ces sortes
» d'ulcères. Quelle que soit la partie du corps
» où se manifestent ces ulcères, leur aspect est
» tellement singulier & tellement uniforme, &
» ils se distinguent si facilement de tous les autres
» par leur état de putridité très-remarquable,
» par l'humeur sanguinolente qu'ils rendent, &
» par leurs fongosités, que nous ne pouvons
» nous empêcher d'observer ici combien il est
» peu convenable de rapporter au scorbut les
» ulcères des jambes les plus fâcheux & les plus
» rebelles, dont les apparences sont fort diffé-
» rentes » (*).

Cette description exacte de l'ulcère scorbutique renferme presque tous les symptomes qui s'observent dans les affections de ce genre. J'ajouterai seulement que l'on ne rencontre guère sur terre des symptomes aussi fâcheux que ceux dont Lind donne la description, à moins que les malades ne se trouvent dans des situations très-particulières, & qu'ils n'aient été constamment exposés à toutes les causes les plus actives du scorbut : mais l'on rencontre très souvent, dans tous les pays, & peut-être plus fréquemment dans quelques parties de l'Ecosse qu'ailleurs, des degrés légers des ulcères du même genre qui constituent ce que les praticiens appellent, en général, ulcères malins.

L'on voit fréquemment, dans l'hôpital royal

(*) *Voyez* le Traité de Lind sur le scorbut.

d'Edimbourg, des ulcères de ce genre qui ſont même quelquefois accompagnés des ſymptomes les plus caractériſtiques du ſcorbut, tels que les gencives molles ſpongieuſes. Néanmoins, je n'ai jamais apperçu, dans les cas même les plus fâcheux, que le ſyſtême fût affecté d'un degré de putridité auſſi conſidérable que celui que l'on dit avoir fréquemment lieu dans les voyages de longs cours ſur mer.

Cela peut venir de ce que les affections ſcorbutiques que l'on obſerve dans ce Royaume attaquent généralement la dernière claſſe du peuple, & viennent plutôt du défaut de nourriture, que de l'uſage d'une ſeule eſpèce d'aliment, que l'on puiſſe vraiment conſidérer comme particuliérement ſeptique, ou propre à diſpoſer au ſcorbut.

La diathèſe putride domine rarement, chez ces ſortes de malades, au point de produire des ulcères dans les parties qui étoient ſaines avant; mais elle ne manque jamais de ſe manifeſter dans les ulcères qui exiſtoient déjà, ou dans les plaies qui ſurviennent pendant que cet état des fluides ſubſiſte. Pluſieurs des ulcères qui affectent les jambes & d'autres parties, chez la plupart de nos pauvres, tiennent ſouvent plus ou moins du véritable vice ſcorbutique, comme le prouvent les apparences de ces ulcères, leurs cauſes, & ſur-tout la méthode curative que l'on a trouvée la plus efficace; car des alimens ſains & nourriſſans contribuent davantage à la guériſon, que tous les remèdes que l'on applique communément ſur ces ulcères.

L'on peut rapporter la cauſe immédiate ou prochaine de ces ulcères, de même que de tous les autres ſymptomes ſcorbutiques, à un certain

degré de putridité des fluides, qui peut être produit par différentes causes, dont les principales sont l'usage habituel des provisions salées, & le manque absolu de végétaux, réunis à un air froid humide. Je pourrois citer plusieurs autres causes éloignées du scorbut; mais cela m'entraîneroit dans une discussion plus longue que ne le comporte l'objet que je me suis proposé : l'on peut consulter, pour s'instruire davantage sur cette matière, Lind, Pringle, Huxham & d'autres Auteurs qui s'en sont occupés plus particuliérement.

§. III. *De la curation de l'ulcère scorbutique.*

Il est évident qu'il faut, pour obtenir la guérison des ulcères scorbutiques, particuliérement s'occuper de corriger la diathèse putride qui domine. L'on a observé que les végétaux de toutes espèces, mais sur-tout ceux qui sont acescens, ainsi que le lait & le petit-lait, étoient des remèdes presque certains pour remplir cette indication. On aidera modérément les différentes secrétions, & en particulier celles de la peau & des reins : car la transpiration est presque entiérement obstruée, d'une manière particulière, dans tous les cas de scorbut, & son rétablissement contribue beaucoup à la guérison, en entraînant probablement au dehors quantité des molécules putrides qui, dans ces cas, abondent toujours dans la masse des fluides. L'on fait aussi usage, pour la même raison, des doux laxatifs, tels que les tamarins & la crême de tartre unis à la manne.

Ces moyens, réunis à l'abstinence totale des

alimens salés, & à l'attention convenable d'éviter toutes les autres causes capables de déterminer la maladie, suffisent le plus souvent pour guérir tous les symptomes de scorbut, & entre autres, les ulcères dont il s'agit. Les antiseptiques les plus puissans sont les meilleurs remèdes que l'on puisse appliquer extérieurement. Lind recommande l'onguent égyptiaque, & le miel rosat acidulé avec l'acide vitriolique.

Tels sont, en général, les remèdes les plus efficaces que l'on emploie communément dans les cas les plus fâcheux du scorbut; mais il est rare que, dans les ulcères putrides que l'on observe le plus fréquemment dans cette contrée, l'état de putridité des fluides parvienne, comme nous l'avons dit plus haut, à un tel degré qu'il soit absolument nécessaire d'astreindre les malades à ce que l'on appelle proprement traitement anti-scorbutique.

Les ulcères malins ou scorbutiques que l'on observe communément dans cette contrée, paroissent, comme nous l'avons déjà remarqué, être plus souvent l'effet d'un défaut réel de nourriture, que de toute autre cause : c'est pourquoi il n'y a pas de moyen plus efficace pour rétablir les malades, que de les mettre, par degré, à une nourriture plus forte, & de leur permettre de boire tous les jours, avec modération, une certaine quantité de bon vin.

Cet objet est plus important, dans le traitement de ces ulcères, qu'on ne l'imagine communément, & les praticiens doivent y apporter plus d'attention qu'ils ne le font en général. Au lieu de prescrire des médicamens pour guérir ces ulcères, l'on retirera beaucoup plus d'avantage d'un

régime nourrissant bien réglé, sur-tout en y joignant, comme nous l'avons dit, du vin pris modérément. L'on pourroit aussi permettre l'usage convenable du porto, ou de la forte bière, que je crois avoir fréquemment vu mieux réussir.

Les anciens ulcères de mauvaise qualité, qui affectent les pauvres dans tous les pays, sont le plus fréquemment produits par l'indigence, & entretenus par le défaut réel de nourriture. C'est pourquoi il est probable qu'il seroit plus avantageux, dans tous ces cas, d'abandonner presque entiérement l'usage des médicamens internes dans les hôpitaux, & d'employer les épargnes qui en résulteroient à donner des alimens tels que ceux que nous avons recommandés.

Le quinquina est cependant un remède fréquemment utile dans les ulcères de ce genre; il y est même communément plus avantageux que dans toute autre espèce d'ulcère. Donné à une dose convenable, que l'on doit toujours régler d'après l'état de l'estomac, il est rare qu'il ne produise pas, en peu de jours, un mieux évident. Le quinquina est presque l'unique remède interne nécessaire pour les ulcères scorbutiques que l'on observe dans cette contrée.

Quant à l'usage du mercure, il ne faut jamais perdre de vue, que loin d'être un remède pour les ulcères réellement scorbutiques, il y est toujours extrêmement nuisible, donné à grande dose. Lind, qui a beaucoup observé, dit à ce sujet: « Le mercure est le médicament le plus pernicieux que l'on puisse employer dans l'ulcère » vraiment scorbutique » (*). Il paroît donc qu'il

(*) *Voyez* son *Traité du Scorbut*, part. II, chap. 2.

eſt de la plus grande importance pour le traitement d'établir une diſtinction convenable entre les ulcères de ce genre & les différentes maladies éruptives que l'on appelle communément ſcorbutiques. Dans les dernières, non-ſeulement on peut, en général, donner le mercure impunément, mais il y eſt même avantageux dans quelques cas; dans les ulcères véritablement ſcorbutiques, au contraire, on ne peut jamais l'adminiſtrer ſans courir de grands riſques.

L'application externe du quinquina réuſſit auſſi très-bien dans tous les ulcères de ce genre; il ſuffit, en général, de les recouvrir de plumaceaux trempés dans une forte décoction de ce remède, pour corriger conſidérablement la fétidité & la putridité de l'écoulement : mais aucun remède n'eſt plus propre à remplir cette indication, que la bouillie de carotte : ce moyen, réuni à l'uſage interne du quinquina, & à un régime convenable, corrige, en général, ſi efficacement & ſi promptement la putridité qui domine, qu'il ſuffit enſuite de panſer quelques jours les plaies avec des plumaceaux couverts de baſilicum & de précipité rouge, pour procurer la chûte des eſcharres qui reſtent. Il ſera enſuite, en général, aiſé d'obtenir la guériſon, en ſuivant les préceptes que j'ai donnés plus haut pour le traitement des ulcères. L'on établira ſur-tout un cautère, ſans négliger d'exercer en même temps une compreſſion modérée par le moyen du bandage roulé.

Ce que j'ai dit juſqu'ici du traitement des ulcères ſcorbutiques, eſt, en grande partie, applicable à toutes les eſpèces d'ulcères qui ſont, même légérement, unies à un état de putridité des fluides, quelles que ſoient les cauſes qui y aient

donné lieu. Ainſi, les ulcères qui ſurviennent à la ſuite des abcès critiques qui terminent les fièvres putrides, exigent, en général, la même méthode curative. Il eſt très-probable qu'elle ſera auſſi très-efficace dans ceux même qui ſont l'effet des maladies peſtilentielles; mais comme je n'ai jamais eu occaſion d'obſerver la véritable peſte, je n'en puis rien dire d'après l'expérience.



SECTION XII.

Observations sur l'ulcère scrophuleux.

§. I. *Des symptomes & des causes de l'ulcère scrophuleux.*

ON donne le nom d'ulcère scrophuleux à ceux qui subsistent après l'ouverture des tumeurs qui se sont manifestées dans différentes parties du corps comme symptomes des écrouelles.

Les écrouelles sont une maladie si connue, en raison de sa fréquence, que je crois qu'il est presque inutile d'en donner ici la description. Cette maladie commence par des tumeurs indolentes, légérement dures, sans couleur, qui affectent d'abord particuliérement les glandes conglobées du col; mais à mesure que le mal fait des progrès, il affecte le tissu cellulaire, les ligamens des articulations, & les os même.

Les tumeurs écrouelleuses sont beaucoup plus mobiles que celles qui sont squirrheuses; elles sont aussi, en général, plus molles, & rarement fort douloureuses; elles suppurent lentement, sont très-sujettes à disparoître tout-à-coup, & à se manifester de nouveau dans quelqu'autre partie du corps. L'on peut encore donner comme signes caractéristiques de cette maladie, une mollesse remarquable de la peau, une espèce de plénitude du visage, reunis, en général, à de grands yeux, & à une complexion très-délicate.

Les

Les ulcères qui se manifestent dans les écrouelles donnent rarement une bonne suppuration ; ils rendent d'abord une matiere visqueuse, glaireuse, & quelquefois légérement blanchâtre, qui forme des grumelots : cette matiere se change ensuite en une sanie aqueuse plus tenue. Les bords de ces ulcères sont fréquemment douloureux ; mais cela ne s'observe pas toujours, & ils sont constamment très-élevés ou tuméfiés. Tant que la diathèse scrophuleuse subsiste dans la constitution, ces ulcères sont très-souvent fort long-temps sans montrer aucune disposition à se cicatriser ou à empirer ; d'autres fois ils se cicatrisent très-promptement, & reparoissent de nouveau dans quelque autre partie du corps.

L'on cite plusieurs causes qui tendent à produire les écrouelles, particuliérement les alimens cruds indigestes, l'eau de mauvaise qualité, les logemens humides & bas ; on les croit une maladie héréditaire & endémique dans quelques contrées.

Les Auteurs admettent encore plusieurs autres causes des écrouelles ; mais ce seroit nous écarter de notre plan que d'entreprendre ici de les examiner en détail. L'on peut néanmoins observer que quelles que soient, dans différentes circonstances, les causes prédisposantes des écrouelles, la maladie même dépend d'une foiblesse de la constitution en général, & probablement du systême lymphatique en particulier, ou au moins elle a une connexion intime avec cette foiblesse, car elle commence toujours à se manifester par quelque affection du systême lymphatique. Il est probable que cette foiblesse influe beaucoup sur les écrouelles, non-seulement par la nature évidente

de plusieurs des causes capables de les produire, mais même par les remèdes les plus efficaces pour obtenir la guérison, qui sont tous toniques & fortifians.

§. II. *De la curation de l'ulcère scrophuleux.*

L'ON a long-temps cru que les écrouelles dépendoient d'une acrimonie acide des fluides : c'est probablement ce qui a donné lieu à l'usage de l'éponge brûlée, des différentes espèces de savons, & des autres substances alkalines, que l'on regarde comme les plus propres à corriger l'acidité. Il est vrai que les aigreurs de l'estomac & des premières voies sont un symptome fréquent des écrouelles; mais on ne doit nullement l'attribuer à l'acescence générale des fluides; il est plutôt l'effet seul du relâchement qui domine si universellement dans cette maladie; car ces aigreurs s'observent souvent dans d'autres affections, où l'on n'a jamais soupçonné une semblable acrimonie.

L'on peut encore donner pour preuve qu'il n'existe jamais aucune espèce d'acrimonie dans les écrouelles, la longueur du temps que subsiste la matière amassée dans les différentes tumeurs qui surviennent dans cette maladie, sans occasionner beaucoup de douleur, ou sans montrer beaucoup de tendance à corroder les parties environnantes : l'on a vu de pareils amas de matière subsister des années, sans produire aucune espèce de mal-aise; & dans le fait, les remèdes les plus recommandés pour corriger l'acrimonie que l'on a supposé exister dans les écrouelles,

ne m'ont jamais paru avoir aucune influence ſur la guériſon.

Les doux mercuriaux ſont quelquefois avantageux, comme réſolutifs (1), dans les tumeurs écrouelleuſes; mais aucun remède n'y eſt plus efficace que l'uſage fréquent du quinquina donné à grandes doſes. Les eaux ferrugineuſes & ſulphureuſes y ont auſſi été ſouvent utiles: les doux apéritifs ſalins, continués long-temps, contribuent un peu à réſoudre les tumeurs qui ſurviennent dans cette maladie. Le bain froid, particuliérement celui de mer, joint à un exercice fréquent & modéré, y eſt ſouvent d'une utilité ſingulière, de même que le changement d'air, ſur-tout ſi l'on paſſe dans un climat ſec.

Il eſt communément inutile de tenter la guériſon des ulcères ſcrophuleux, tant que la diathèſe morbifique générale ſubſiſte dans le ſyſtême; il ſeroit même quelquefois dangereux d'y parvenir, parce que les ulcères étant deſſéchés dans un endroit, reparoiſſent très-communément dans quelque autre, & ſe portent avec autant de facilité ſur les poumons, ou ſur quelqu'organe eſſentiel à la vie, que ſur toute autre partie.

Les exemples de ce genre ſont très-fréquens, ſoit que les ulcères de cette eſpèce ſe guériſſent naturellement ou par le ſecours de l'art. Il faut en conſéquence être très-circonſpect ſur l'application des répercuſſifs & des deſſicatifs, & particuliérement s'occuper de corriger la diathèſe générale, en faiſant uſage des remèdes forti-

(1) Le mercure m'a, en général, paru aggraver le mal.

ſians, communément reconnus pour être les plus utiles.

Tant que la diathèſe générale de la conſtitution n'eſt pas détruite, l'on ne peut guère faire autre choſe pour les ulcères, que de donner, autant qu'il eſt poſſible, une libre iſſue à la matière, de manière à s'oppoſer efficacement à la formation des clapiers.

Les meilleurs remèdes que l'on puiſſe appliquer ſur les ulcères ſcrophuleux, ſont les préparations de ſaturne, parmi leſquelles la diſſolution du ſucre de ſaturne dans l'eau, le cérat de Goulard & l'onguent de ſaturne, ſont celles qui paroiſſent le mieux réuſſir : elles contribuent beaucoup à empêcher ces ulcères de s'étendre, comme il arrive fréquemment, & même à diſſiper l'état inflammatoire qui ſurvient ſi ſouvent lorſqu'on inſiſte long-temps ſur les applications relâchantes.

Tant que le vice de la conſtitution ſubſiſte, on ne peut, en général, tenter autre choſe que les panſemens ſimples que nous venons de recommander. Dans quelques cas cependant les ulcères ſe gonflent & deviennent douloureux; ils rendent une matière âcre & corroſive, & prennent un caractère ſi fâcheux, qu'il eſt néceſſaire de recourir à d'autres moyens.

Dans ces circonſtances, l'on peut fréquemment ſoupçonner qu'il y a dans le fond de l'ulcère un os carié; alors il faut aider la nature, autant qu'il eſt poſſible, à ſe débarraſſer des parties les plus malades, & qui commencent à ſe détacher. Souvent les ulcères ſont ſitués de manière que cela eſt facilement pratiquable; mais lorſqu'ils ſont fixés ſur quelqu'une des grandes articulations,

il eſt rare que l'art puiſſe fournir beaucoup de ſecours; l'on ne peut pas même toujours conſeiller l'amputation du membre dans ces circonſtances, parce qu'il eſt fort à craindre que la maladie ne reparoiſſe dans quelque autre partie; l'on eſt, en conſéquence, réduit à abandonner, en général, la guériſon à la nature ſeule.

L'opération ne pouvant pas, dans ce cas, beaucoup modérer le mal, il faut mettre en uſage les moyens les plus efficaces pour aider la nature à ſe débarraſſer heureuſement des parties affectées de carie. L'uſage continuel des bains de mer eſt ſouvent très-utile dans cette vue; mais pour en obtenir un effet conſidérable, il faut les continuer, en y mettant des intervalles convenables, pluſieurs années, au lieu d'y recourir pendant quelques ſemaines chaque année, comme on le croit communément ſuffiſant.

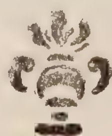
Il faut, comme je l'ai déjà recommandé, continuer en même temps le quinquina. J'ai obſervé quelquefois qu'étant uni à la ciguë, il produiſoit de très-bons effets, & particuliérement qu'il rendoit l'écoulement des ulcères ſcrophuleux d'une meilleure qualité.

Lorſque, avec le temps, & en faiſant une attention convenable aux différentes circonſtances dont j'ai parlé, l'on a lieu de croire, par la diſpoſition que les ulcères montrent à ſe cicatriſer, que la diathèſe morbifique générale eſt, en grande partie, détruite, on aidera toujours beaucoup la nature à accomplir la guériſon, & on la rendra même plus certaine en établiſſant un cautère en quelque ſorte proportionné à la quantité de matière que fourniſſoient les différens ulcères; il

faudra même abſolument garder ce cautere toute la vie, ſi ces ulceres ont ſubſiſté long-temps.

L'on a recommandé, dans les ſections précédentes, une légere compreſſion pour les différens genres d'ulceres; mais il n'y en a aucun où elle ſoit auſſi évidemment indiquée, & d'une utilité plus reelle, que dans les ulceres ſcrophuleux; car le gonflement & l'œdême qui affectent les bords de ces ulcères ſont ſouvent ſi conſidérables, qu'ils oppoſent plus d'obſtacle à la guériſon que toute autre circonſtance; mais une compreſſion légère ſuffit pour vaincre facilement & ſans aucun danger cet obſtacle, toutes les fois qu'il y a peu d'inflammation.

Tel eſt, en général, le traitement qui réuſſit le mieux dans les ulcères ſcrophuleux; mais les écrouelles étant une de ces maladies contre leſquelles l'art n'a encore découvert aucun remède efficace, je me ſuis contenté d'indiquer, le plus briévement qu'il m'a été poſſible, les moyens les plus propres à aider les efforts que fait la nature pour opérer la guériſon.



SECTION XIII.

Corollaires généraux relatifs au traitement des ulcères.

APRÈS m'être occupé, dans les Sections précédentes, de chaque point important relatif aux différentes espèces d'ulcères, l'on ne pourra pas, je crois, trouver mauvais que j'ajoute ici, par forme de conclusion, les corollaires généraux qui résultent de ce que j'ai dit.

I. Il paroît que, excepté un petit nombre de cas, tels que ceux de virus vénérien, d'écrouelles & de scorbut, l'on doit toujours considérer les ulcères comme des affections purement locales.

II. Abstraction faite des circonstances dont je viens de parler, les matières variées que rendent les ulcères dépendent toujours d'une affection particulière des solides de la partie malade, & non d'un état morbifique du sang ou des autres fluides.

III. Les ulcères paroissent être utiles ou préjudiciables à la constitution, non en raison de la qualité de la matière qu'ils fournissent, mais en raison de sa quantité : c'est pourquoi l'on peut guérir, sans aucun risque, les ulcères même les plus anciens en établissant & en entretenant un cautère tel qu'il puisse rendre une quantité de fluide égale à celle dont le systême avoit coutume de se débarrasser par le moyen de l'ulcère.

IV. Il faut, avant d'entreprendre le traitement

des ulcères, décider si l'on doit les considérer comme des affections générales ou locales. Ceux du premier genre exigent les remèdes que l'on sait être les plus efficaces pour détruire la maladie avec laquelle ils sont compliqués; &, à tout autre égard, leur traitement est à-peu-près le même que celui de ceux qui sont originairement simples & sans complication.

V. Le principal objet que l'on doit avoir en vue, dans le traitement local de tout ulcère, est de les réduire, autant qu'il est possible, à l'état des ulcères simples purulens. J'ai indiqué, dans chacune des Sections précédentes, les remèdes convenables pour remplir cette indication.

VI. Lorsque les ulcères sont réduits à l'état simple dont je viens de parler, le reste du traitement est, en général, fort aisé; car l'on peut les guérir alors en faisant une attention convenable aux trois circonstances suivantes.

Premiérement, on ouvrira, comme je viens de l'observer, un cautère suffisamment large pour qu'il puisse entraîner une quantité de fluides à-peu-près égale à celle dont le systême avoit coutume de se débarrasser par le moyen de l'ulcère.

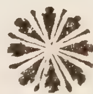
Secondement, l'on entretiendra l'écoulement de la matiere dans un état purulent, en faisant usage des différens moyens que nous avons déjà indiqués amplement; mais je remarquerai que les principaux consistent à éviter toute espèce d'irritation, en ne se servant pour les pansemens que des médicamens les plus doux; & en entretenant, dans les parties affectées, un degré convenable de chaleur.

Troisièmement, l'on comprimera légérement,

non-ſeulement l'ulcère, mais même les parties ſaines voiſines.

Nous avons ſaiſi, dans le cours de cet ouvrage, les différentes occaſions de recommander l'uſage de la compreſſion pour la guériſon des ulcères. Je crois néceſſaire d'ajouter à ce que j'ai déjà dit ſur cet objet, que ce remède n'eſt pas encore ſuffiſamment connu, autrement il ſeroit plus généralement employé. Ceux qui ne l'ont pas vu mettre en uſage auront peine à ajouter foi aux récits que l'on pourroit faire de ſon utilité générale pour obtenir la guériſon des ulcères. Mais je puis aſſurer, d'après l'expérience réitérée que j'ai de ſes effets dans preſque toutes les eſpèces d'ulcères, que ceux qui n'ont pas eu recours à ce remède ont privé leurs malades de l'application la plus utile que l'on ait inventée juſqu'ici pour la guériſon des ulcères.

Telles ſont, en peu de mots, les principales circonſtances que l'on doit avoir en vue dans le traitement des ulcères : circonſtances que nous avons plus amplement développées dans différentes parties des Sections précédentes.



TROISIÈME PARTIE.

OBSERVATIONS ſur les Tumeurs blanches des Articulations.

SECTION PREMIÈRE.

Des ſymptomes & des cauſes des tumeurs blanches.

§. I. *Remarques générales ſur les tumeurs blanches.*

DE toutes les maladies auxquelles le corps humain eſt ſujet, il y en a probablement peu dont les conſéquences ſoient plus fâcheuſes pour ceux qui en ſont affectés, ou qui ſoient moins connues des praticiens, que les tumeurs blanches des articulations; au point que quand elles ſont entiérement formées, on les regarde, en général, comme incurables.

Ce motif eſt aſſez puiſſant pour engager tout homme de l'art à porter ſes recherches auſſi loin qu'il eſt poſſible ſur cet objet; & ſuffira, à ce que je crois, pour faire l'apologie des obſervations ſuivantes, dans leſquelles je ne fais qu'indiquer les erreurs que l'on a commiſes, ſans

ſuggérer aucun nouveau moyen curatif eſſentiel ; mais ces mêmes obſervations pourront en engager d'autres à faire des recherches plus utiles ; & il me ſuffira qu'il puiſſe en réſulter une partie même de cet effet, pour que je ne regrette pas le temps que j'y ai employé.

L'on donne communément le nom de tumeur blanche aux gonflemens des jointures qui ne ſont point accompagnés d'inflammation externe, & où la peau & les tégumens conſervent leur couleur naturelle ; l'on n'y obſerve le plus ſouvent, dans les commencemens, d'autres ſymptomes qu'une tumeur plus ou moins conſidérable, & une douleur profondément ſituée. A meſure que la maladie fait des progrès, toutes les parties environnantes ſont tellement affectées, que l'inflammation ſe communique enfin à la peau même ; mais lorſque cette inflammation ſe termine par des abcès ſuivis d'ulcères, il n'eſt pas rare de trouver un grand nombre d'ouvertures qui environnent toute l'articulation qui eſt ainſi affectée.

Pluſieurs Auteurs ont donné quelques obſervations détachées ſur cette maladie (1) ; mais il n'en exiſte encore aucune hiſtoire régulière, ſi l'on en excepte ce que l'on trouve dans les diſſertations générales ſur les maladies des os, que l'on a toujours conſidérés comme le ſiège principal de ces maladies.

(*) *Voyez* Monro's Works, *in*-4°, Edim. 1781, p. 460; & une Diſſertation du docteur Simpſon, qui ſe trouve dans le quatrième volume des *Eſſais de Médecine d'Edimbourg. Voyez* auſſi un Mémoire ſur ce ſujet, inſéré dans la *Collection des Recherches pathologiques & d'Obſervations de Chirurgie*, de Richard Brown Cheſton, chirurgien de l'hôpital de Glocester.

§. II. *Des différentes espèces de tumeurs blanches.*

Il y a évidemment deux espèces de tumeurs blanches, qui different parfaitement entre elles: l'une est d'une nature beaucoup plus bénigne que l'autre; on peut très-souvent la pallier, & quelquefois même la guérir complétement; ce qui n'arrive jamais à l'autre. Il est en conséquence important de caractériser ces deux variétés de manière à pouvoir les distinguer aisément & avec certitude l'une de l'autre.

Il arrive souvent, dans cette maladie comme dans plusieurs autres, que l'on n'a recours aux personnes de l'art, que quand elle subsiste depuis long-temps: ce qui jette dans l'embarras; car il est, en général, assez aisé de reconnoître la véritable nature de cette maladie lorsqu'elle commence à se manifester, & qu'elle parcourt ses premiers périodes: mais lorsqu'elle est fort avancée, & que les malades eux-mêmes ne peuvent faire l'histoire exacte de ses symptomes, il est souvent impossible de distinguer précisément ou avec certitude les deux espèces, parce que leurs symptomes se ressemblent communément beaucoup dans les derniers temps.

Néanmoins, lorsque l'on est appellé avant que ces symptomes aient fait un progrès considérable, il est communément possible, en y faisant un peu d'attention, de porter un jugement presque certain sur la nature de la maladie. Les occasions fréquentes que j'ai eu d'observer les différens degrés de chaque espèce, me mettent à même de donner d'abord une histoire exacte des symptomes qui les caractérisent, & de parler ensuite

des changemens que l'on obſerve, par la diſſection des parties, dans les articulations, à la ſuite de chaque eſpèce. Je m'occuperai en même temps des cauſes déterminantes & prédiſpoſantes les plus communes de la maladie; & je terminerai cette diſſertation par indiquer les remèdes qui ont été mis en uſage, & leurs effets.

Aucune articulation n'eſt à l'abri de ces tumeurs; mais elles affectent beaucoup plus ſouvent les grandes articulations que les petites; ainſi elles ſont au moins deux fois plus fréquentes au genou & à la hanche, que ſur toutes les autres articulations.

§. III. *Des ſymptomes de la première eſpèce de tumeur blanche, ou de l'eſpèce rhumatiſante.*

La première eſpèce, que l'on peut conſidérer comme la plus ſimple, s'annonce par une douleur violente, qui ſemble répandue dans toute l'articulation, & qui ſouvent même s'étend le long des expanſions aponévrotiques tendineuſes des muſcles qui y ſont unis. Il y a, dès le commencement de la maladie, un gonflement uniforme de tous les tégumens environnans, dont les degrés varient beaucoup, ſuivant les malades; mais ce gonflement eſt toujours ſuffiſant pour produire une différence ſenſible de volume entre l'articulation malade & celle du côté oppoſé qui eſt ſaine. La tenſion eſt, en général, conſidérable; mais il eſt rare qu'à ce période la couleur naturelle des tégumens ſoit altérée.

Le malade ſouffre beaucoup, dès le commencement de la maladie, lorſqu'il veut mouvoir l'articulation; il ſe trouve toujours mieux lorſ-

qu'elle eſt dans un état de relâchement; ce qui l'oblige de la tenir conſtamment fléchie : c'eſt pourquoi, dans quelque endroit que ſoit ſituée la tumeur, & particuliérement quand elle occupe le genou, il en réſulte, en général, une roideur ou une eſpèce de rigidité dans tous les tendons fléchiſſeurs du membre.

Pluſieurs Auteurs ont conſidéré cette rigidité des tendons comme le ſymptome primitif de la maladie; mais en y faiſant une attention convenable, on verra qu'il en eſt plutôt la conſéquence, & qu'il eſt l'effet de la cauſe dont j'ai parlé ci-deſſus. Le défaut total de mouvement, qui réſulte toujours de cette circonſtance, rend auſſi généralement, en très-peu de temps, l'articulation roide & immobile; ſouvent même elle paroît être dans un état complet & réel d'ankyloſe.

Alors, lorſque la maladie ne peut être détruite ni par la nature, ni par l'action des remèdes convenables, la tumeur, qui pouvoit être originairement peu conſidérable, augmente par degrés, & s'accroît quelquefois au point d'acquérir le double ou le triple du volume naturel de la partie.

Les veines de la peau ſe gonflent & deviennent variqueuſes; la ſubſtance charnue muſculaire, qui eſt au-deſſous de la tumeur, dépérit conſidérablement, & fréquemment le membre n'en eſt pas moins épais, parce qu'il devient œdémateur; la douleur eſt plus inſupportable, ſur-tout lorſque le malade eſt échauffé par la chaleur du lit ou d'une autre manière; il ſe forme enfin des abcès dans différentes parties de la tumeur, qui ont tous différentes directions, & qui ſouvent ne paroiſſent pas néanmoins communiquer entre eux.

En comprimant ces abcès, on y apperçoit, en général, évidemment la fluctuation d'un fluide, de même que dans le cas de tout amas de matière qui n'est pas situé fort profondément. Toutes ces tumeurs produisent, indépendamment de la fluctuation, une sensation d'élasticité très-particulière : elles cèdent à la pression; mais au lieu de conserver la marque du doigt, de même que les tumeurs oedémateuses, elles se relèvent à l'instant dès que la pression cesse.

Lorsque ces abcès percent d'eux-mêmes, ou que l'on en fait l'ouverture, il en sort une grande quantité de matière, qui d'abord est, en général, purulente, & d'une assez bonne consistance; mais elle dégénère promptement en une sanie tenue fétide de mauvaise qualité, & elle ne paroît nullement contribuer, en raison au moins de sa quantité, à diminuer le volume des tumeurs, qui conservent à-peu-près leurs premières dimensions.

Les ouvertures d'où coulent ces matières se ferment très-promptement, lorsqu'on ne les entretient pas artificiellement; & il se forme dans différentes parties de nouveaux abcès, qui se font jour & se cicatrisent de même qu'avant; de manière que, dans les maladies longues de ce genre, tous les tégumens qui environnent l'articulation sont souvent entiérement couverts de cicatrices qui subsistent après la guérison de ces ulcères.

Long-temps avant que la maladie soit parvenue à ce degré, la santé du malade est, en général, fort altérée; premiérement par la violence de la douleur, qui est souvent telle qu'elle ôte entiérement le sommeil & l'appétit; secondement par l'absorption, qui a toujours lieu à un certain point, dès que la matière a commencé à

ſe former dans ces abcès ; mais cette abſorption n'eſt jamais ſi évidente que quand le pus amaſſé s'eſt fait jour ſpontanément, ou que l'on a recours au biſtouri pour le faire ſortir ; alors le pouls eſt toujours vif; il ſurvient des ſueurs nocturnes, & une diarhée colliquative, qui enlèvent, en général, le malade, ſi l'on ne fait pas l'amputation du membre, ou ſi l'on n'obtient pas la guériſon d'une autre manière.

Tels ſont les différens ſymptomes qu'offre cette eſpèce de tumeur blanche, ſuivant ſes degrés. Nous allons maintenant expoſer, ſuivant le plan que nous avons formé, les changemens que l'on obſerve dans les articulations ainſi gonflées, en les diſſéquant après l'amputation du membre.

§. IV. *Des changemens que l'on obſerve par la diſſection, dans l'eſpèce rhumatiſante de tumeur blanche.*

Il arrive quelquefois que la douleur eſt ſi violente dès le commencement dans cette eſpèce même, que l'on eſt porté à la conſidérer ſur le champ comme des plus fâcheuſes & abſolument incurable ; & les malades préfèrent ſouvent l'amputation prompte du membre affecté, à la longueur des tourmens qu'ils éprouvent communément, & à l'incertitude où on les laiſſe d'ailleurs ſur la guériſon.

J'ai vu faire pluſieurs fois l'opération dès les premiers temps de la maladie : dans tous ces cas, le ſeul état contre nature que l'on a obſervé après avoir ouvert les tumeurs, étoit un épaiſſiſſement conſidérable des ligamens qui les environnoient, ſans aucune affection quelconque de

l'articulation :

l'articulation : l'on trouve toujours les os & les cartilages parfaitement ſains, & la ſynovie dans ſon état naturel, tant pour ſa quantité que pour ſa conſiſtance.

Cet épaiſſiſſement des ligamens eſt, en général, plus ou moins conſidérable en raiſon de la durée de la maladie; cependant cela n'eſt pas toujours ainſi, car dans quelques cas où le mal étoit récent, l'on a trouvé les ligamens plus affectés que dans d'autres où la maladie ſubſiſtoit depuis plus long-temps. Mais dans les premiers cas, les ſymptomes étoient toujours fort violens.

Dans les périodes plus avancés de la maladie, lorſqu'il s'eſt formé des abcès dans différentes parties, lorſque la douleur a ſubſiſté long-temps avec beaucoup de violence, & que le gonflement eſt conſidérablement augmenté, l'on trouve, en mettant les parties à découvert, les ligamens beaucoup plus épaiſſis, & il y a, en général, je pourrois même dire toujours, un épanchement, dans le tiſſu cellulaire environnant, d'une ſubſtance glaireuſe épaiſſe, qui paroît être la cauſe de cette ſenſation d'élaſticité particulière à ces tumeurs, dont nous avons déjà parlé dans la deſcription de la maladie.

Les abcès ou amas de matière prennent différentes directions à travers cette congeſtion glaireuſe ſemblable au blanc d'œuf, ſans paroître cependant ſe mêler avec elle. Dans quelques cas rares l'on trouve auſſi un grand nombre de petites hydatides mêlées avec le pus. Lorſque la maladie eſt plus avancée, toutes ces ſubſtances différentes forment une maſſe tellement confuſe, qu'il eſt preſque impoſſible de s'en procurer, par la diſſection, une idée plus diſtincte que

celle qu'offre d'abord la ſeule ouverture de la tumeur.

J'ai obſervé tous ces changemens ſans aucune affection des os de l'articulation ; & les cartilages qui les environnoient paroiſſoient parfaitement ſains, après avoir coupé les ligamens capſulaires.

Néanmoins, lorſque la maladie a ſubſiſté fort long-temps, & que les différens amas de matiere ont corrodé ces ligamens, les cartilages & les os ſont affectés très-promptement. Les derniers ſe carient, dès que les cartilages ont été corrodés, par l'acrimonie de la matière.

Les tendons des muſcles fléchiſſeurs ſont toujours, comme je l'ai déjà dit, dans cette maladie, très-roides, & dans un état de contraction conſidérable, & n'offrent jamais, étant diſſéqués, aucune apparence morbifique, quant à leur dureté & leur largeur. Je vais maintenant donner, comme je l'ai promis, la deſcription de la ſeconde eſpèce de maladie de ce genre.

§. V. *Des ſymptomes de l'eſpèce de tumeur blanche la plus difficile à détruire, ou de la ſcrophuleuſe.*

LA douleur eſt, en général, plus aiguë dans cette eſpèce que dans l'autre, &, au lieu de ſe répandre, elle eſt plus bornée à un point déterminé, qui eſt le plus ſouvent au milieu même de l'articulation. J'ai quelquefois entendu des malades dire qu'ils pourroient couvrir toute la partie douloureuſe avec un écu de trois livres & même moins.

La tumeur eſt d'abord communément très-légere ; de maniere que, dans quelques cas, lors

même que la douleur eſt extrêmement violente, on obſerve peu de différence, quant au volume, entre l'articulation malade & celle du côté oppoſé qui eſt ſaine.

Dans cette eſpèce, de même que dans la précédente, le moindre mouvement produit toujours une douleur extrême; & le malade eſt également obligé de tenir preſque conſtamment l'articulation dans l'état de flexion; d'où réſultent auſſi, en peu de temps, la roideur & la rigidité des tendons.

A meſure que la maladie fait des progrès, la douleur devient plus vive, & le gonflement augmente; le volume des extrémités des os qui compoſent cette articulation, s'accroît en même temps d'une manière ſenſible.

La tumeur acquiert, avec le temps, cette ſenſation élaſtique dont j'ai déjà parlé; on obſerve des veines variqueuſes ſur toute ſa ſurface, & il ſe forme des amas de matières dans pluſieurs de ſes parties. Lorſque ces abcès percent, ou qu'on en fait l'ouverture, il en ſort une grande quantité de matière quelquefois puriforme, mais qui eſt le plus fréquemment une eſpèce de ſanie tenue fétide : ſi l'on y introduit une ſonde, & que l'on puiſſe la faire pénétrer juſqu'au fond des ulcères, l'on trouve les os cariés, & ſouvent il en ſort des eſquilles.

Lorſque la maladie ſubſiſte encore plus longtemps, la conſtitution eſt affectée, de même que dans la première eſpèce; & lorſque la diarrhée commence à ſe manifeſter avec les ſueurs nocturnes, le malade, même le plus fortement conſtitué, eſt réduit, par la perte des parties muſculaires, à une foibleſſe extrême.

§. VI. *Changemens obſervés par la diſſection dans l'eſpèce ſcrophuleuſe de tumeur blanche.*

LORSQUE l'on diſſèque ces articulations après la mort, ou après l'amputation du membre dans les premiers périodes de la maladie, l'on trouve les parties molles très-peu altérées; mais dans tous les cas, dans les plus légers même que j'ai eu occaſion de voir, les extrémités des os ou leurs épiphyſes m'ont conſtamment paru être fort augmentées de volume; ſouvent il n'y avoit que les os d'un côté de l'articulation de tuméfiés; d'autres fois, au contraire, les os des deux côtés étoient affectés.

Cette augmentation du volume des extrémités des os n'eſt quelquefois accompagnée d'aucune autre maladie évidente. Néanmoins, dans les périodes plus avancés de ces tumeurs, l'on trouve, en général, & même toujours, les parties molles ſpongieuſes de ces os diſſoutes & réduites en une matière tenue, fluide & fétide; quelquefois même cela arrive ſans que les cartilages qui les environnent paroiſſent fort affectés : mais, avec le temps, ces cartilages ſe diſſolvent auſſi; & alors le mêlange des différentes matières, ſur-tout des os & des parties molles en diſſolution, offre, lorſque l'on met ces tumeurs à découvert, un amas encore plus confus que celui que l'on obſerve, en général, dans les périodes même les plus fâcheux de la première eſpèce.

J'ai remarqué que, dans les premiers temps de la maladie, les parties molles qui environnent l'articulation ne paroiſſoient pas toujours fort

affectées ; mais elles le sont presque constamment à mesure que le mal a fait des progrès ; les ligamens s'épaississent, & le tissu cellulaire contigu se remplit de cette matière visqueuse glaireuse, dont nous avons fait mention en parlant de la première espèce.

§. VII. *Des causes des tumeurs blanches des articulations.*

Après avoir ainsi donné l'histoire particulière des symptomes généraux qui caractérisent les deux espèces de tumeurs blanches, nous allons passer à l'examen des causes qui contribuent à les produire. Je suivrai l'ordre que j'ai adopté en décrivant chaque espèce, & je commencerai, en conséquence, par faire l'énumération des causes qui ont une connexion particulière avec l'espèce que j'ai mise au premier rang, ou avec la rhumatisante.

L'on peut mettre au nombre de ces causes tous les efforts, & en particulier ceux qui affectent les ligamens des articulations de manière à y produire inflammation, telles que les contusions, les luxations, & en un mot tout désordre capable d'exciter l'inflammation même la plus légère.

La disposition au rhumatisme, ou la diathèse rhumatisante, paroît être la principale cause de cette espèce de tumeur ; car les parties le plus communément affectées dans tout rhumatisme, sont les ligamens des articulations, & les autres membranes profondément situées. Les maladies qui s'observent le plus fréquemment dans les grandes articulations, & sur-tout dans celle du

genou, ſont auſſi une forte preuve que la diſpoſition au rhumatiſme contribue beaucoup à produire ces tumeurs. Perſonne n'ignore que le rhumatiſme le mieux caractériſé, attaque en effet plus fréquemment les grandes articulations qu'aucune des petites ; & cette eſpèce de tumeur blanche eſt réellement plus commune chez les jeunes gens pléthoriques, où la diathèſe rhumatiſante domine, que chez ceux qui ſont d'un tempérament oppoſé.

Il eſt évident, d'après les diſſections, que les ligamens des articulations ſont les ſeules parties premièrement affectées dans cette maladie, puiſque ce ſont preſque les ſeules que l'on trouve dans un état morbifique dans les premiers périodes de cette tumeur. La matière glaireuſe épaiſſe dont nous avons parlé, qui s'épanche dans le tiſſu cellulaire, eſt probablement produite par l'exudation des vaiſſeaux de ces ligamens qui étoient primitivement enflammés ; car l'on ſait que ces parties ne fourniſſent jamais un fluide propre à engendrer la matière purulente : il eſt vrai qu'il ſe forme toujours, dans le cours de la maladie, des abcès qui renferment un véritable pus ; mais cela n'arrive jamais que quand l'inflammation s'eſt communiquée aux parties environnantes, qui fourniſſent plus facilement un fluide propre à la formation du pus.

Je ſerois en conſéquence porté à conclure de tout ce que je viens de dire, que cette eſpèce de tumeur blanche eſt toujours produite d'abord par une affection inflammatoire ou rhumatiſante des ligamens de l'articulation qu'elle attaque, quelle que ſoit la cauſe primitive de cette inflammation.

Tous les ſymptomes dont j'ai fait l'énumération, & les changemens qu'offre la diſſection, indiquent que la ſeconde eſpèce de tumeur blanche eſt évidemment une affection originelle des os; car les parties molles qui les environnent ne ſouffrent que dans la ſuite de la maladie, en raiſon de leur proximité & de leur connexion avec les os.

Cette eſpèce de tumeur blanche ſuccède rarement à quelque accident externe; elle commence, en général, ſans que les malades puiſſent en rendre raiſon. Les effets qu'elle produit communément ſur les os pourroient la faire conſidérer comme une véritable eſpèce de ſpina ventoſa; & il eſt très-probable que cette dernière eſt pour les os une maladie de la même nature que les écrouelles pour les parties molles; car, abſtraction faite de leur ſituation, qui eſt différente, ces deux maladies ſe reſſemblent ſingulièrement; l'une & l'autre commencent par une augmentation conſidérable de volume, ou par la tuméfaction des parties qu'elles attaquent; tuméfaction qui généralement dégénère enſuite, dans l'un & l'autre cas, en un ulcère : ces deux maladies ſe trouvent auſſi réunies chez le même individu.

J'ajouterai que cette eſpèce de tumeur blanche eſt communément accompagnée d'autres ſymptomes qui indiquent évidemment que les écrouelles exiſtent, ou que le malade y a été ſujet les premières années de ſa vie; ou, ce qui eſt à-peu-près la même choſe, qu'il eſt né de parens écrouelleux, & qu'il eſt en conſéquence très-probable que le germe de la maladie reſtoit caché chez lui.

L'on peut, je crois, conclure avec probabilité de toutes ces circonſtances, que cette eſpèce de tumeur blanche eſt au moins communément, ſi elle ne l'eſt pas toujours, de nature écrouelleuſe; & j'ai prouvé que l'autre eſpèce devoit être conſidérée comme une affection inflammatoire ou rhumatiſante. Comme il eſt d'une très-grande importance pour le traitement de bien diſtinguer ces deux eſpèces, je crois devoir faire ici une courte énumération des ſymptomes les plus propres à caractériſer chaque eſpèce, ou à en aſſurer le diagnoſtic.

§. VIII. *Du diagnoſtic.*

J'AI déjà obſervé que dans la tumeur blanche produite par une diſpoſition rhumatiſante, la douleur étoit toujours, dès qu'elle commençoit à ſe faire ſentir, répandue dans toute l'articulation, & s'étendoit quelquefois même fort loin le long des muſcles qui y ſont attachés. Dans l'autre eſpèce, au contraire, la douleur eſt conſtamment circonſcrite dans un très-petit eſpace, non-ſeulement lorſque la maladie commence, mais même lorſqu'elle a déjà ſubſiſté fort long-temps.

Dans la première eſpèce, la tumeur eſt toujours bornée aux parties molles, & eſt très-ſenſible dès les commencemens; mais dans la dernière, il eſt rare d'appercevoir, pendant quelque temps, aucune tumeur; & lorſqu'elle eſt plus apparente, les os ſont évidemment les principales parties affectées; les tégumens qui les environnent ne commencent à ſouffrir que quand le mal a fait de plus grands progrès.

Telles ſont les principales différences locales des deux eſpèces de tumeurs blanches; mais l'on peut encore tirer quelques lumières, pour les diſtinguer plus ſûrement, de la conſtitution générale du malade, & de la manière dont la maladie paroît s'être formée.

Ainſi, lorſque ces tumeurs attaquent les jeunes gens forts & pléthoriques, ſur-tout ceux qui ont été ſujets aux rhumatiſmes, il eſt toujours très-probable qu'elles ſont de l'eſpèce la plus bénigne ou de la rhumatiſante, ſoit qu'elles ſuccèdent à des accidens externes ou non.

Dans le cas contraire, ces tumeurs affectent ceux qui ont d'ailleurs des diſpoſitions évidentes aux écrouelles, & chez leſquels, outre une peau fine & une complexion foible, on obſerve, d'après un examen attentif, des glandes endurcies ſur le col, ſous les aiſſelles, ou dans les aînes; ou bien l'on découvre qu'ils ont été ſujets dès leur naiſſance à quelques affections ſemblables. Il ſuffit qu'une partie de ces circonſtances ou toutes ſe trouvent réunies, pour en conclure avec aſſez d'aſſurance, que ces tumeurs ſont d'une nature écrouelleuſe, ſur-tout ſi la maladie a commencé de la manière que j'ai décrite plus haut, ſans aucune cauſe externe évidente.

La néceſſité de diſtinguer convenablement les deux eſpèces de tumeurs blanches n'eſt jamais plus évidente que lorſqu'il s'agit d'en entreprendre le traitement : dans l'une, il y a quelque eſpoir de pouvoir être utile aux malades, en faiſant uſage des remèdes convenables; dans l'autre, au contraire, c'eſt-à-dire dans la ſcrophuleuſe, il n'eſt pas probable que l'art puiſſe jamais être d'un grand ſecours.

SECTION II.

De la curation des tumeurs blanches.

§. I. *Des effets des antiphlogiſtiques dans l'eſpèce rhumatiſante de tumeur blanche.*

L'ESPÈCE de tumeur blanche rhumatiſante eſt toujours évidemment d'une nature inflammatoire dans ſon commencement : c'eſt pourquoi l'on obtient communément de grands avantages du régime antiphlogiſtique convenablement adminiſtré.

Le premier remède que l'on doit employer dans cette vue, eſt la ſaignée; mais au lieu de faire des ſaignées générales du bras & ailleurs, il eſt toujours plus efficace de tirer immédiatement le ſang de la partie affectée. Les ventouſes ſcarifiées ſont ici le principal remède : on doit les appliquer ſur chaque côté de l'articulation malade, par exemple, ſur chaque côté de la rotule, lorſque le genou eſt affecté : il faut au moins tirer huit ou dix onces de ſang, & réitérer cette opération à des intervalles convenables, une ou deux fois & même plus, ſuivant la violence des ſymptomes & les forces du malade.

L'uſage ordinaire de ne tirer qu'une ou deux onces de ſang ne produit, en général, que peu ou point d'effet; mais l'on en obtient le plus ſouvent de très conſidérables en tirant la quantité dont je viens de parler, & ceux qui ſont

accoutumés à pratiquer cette opération parviennent communément, avec facilité, à tirer autant de ſang.

Les ventouſes ſont bien ſupérieures, dans ces cas, à l'application des ſangſues; non-ſeulement il faut beaucoup plus de temps pour obtenir la même quantité de ſang par cette dernière méthode, mais en outre le gonflement que produit l'application d'un grand nombre de ſangſues eſt fréquemment très-incommode, & oblige ſouvent d'interrompre quelque temps l'uſage des autres remèdes; ce qui eſt encore plus fâcheux. Néanmoins, la tumeur des jointures eſt quelquefois ſi conſidérable, qu'il eſt difficile ou même impoſſible d'obtenir une ſuffiſante quantité de ſang par le moyen des ventouſes : alors l'on eſt obligé de recourir aux ſangſues, & il eſt rare qu'elles ne tirent pas autant de ſang que l'on en deſire.

L'on peut mettre directement ſur la partie antérieure de l'articulation, où l'on n'a appliqué ni ventouſes ni ſangſues, un petit véſicatoire, dont l'on entretiendra la ſuppuration par un onguent convenable, juſqu'à ce que les plaies que l'on a faites pour tirer le ſang ſoient ſuffiſamment cicatriſées, pour que l'on puiſſe appliquer encore un véſicatoire ſur un des côtés de l'articulation; & dès que celui-ci ſera preſque guéri, on en mettra un autre ſur le côté oppoſé.

Les véſicatoires appliqués ainſi alternativement, d'abord ſur un côté, & enſuite ſur l'autre, entretiennent une irritation preſque conſtante, qui ſemble être plus efficace dans les inflammations profondément ſituées, que l'évacuation même que produiſent les véſicatoires.

Les doux laxatifs rafraîchiſſans, donnés à des

intervalles convenables, ſont également utiles dans ce cas; & le malade doit obſerver, à tout égard, un régime antiphlogiſtique exact, tant pour la manière de vivre, que pour les autres circonſtances. J'ai obſervé fréquemment que, en perſévérant dans le traitement local que j'ai recommandé, l'on tiroit de très-grands avantages de ce régime, & qu'il étoit même ſupérieur aux autres remèdes dont j'ai eu occaſion de faire uſage dans cette maladie.

Il eſt néanmoins probable que ce traitement ne peut être fort utile que dans les premiers périodes de la maladie; & l'expérience m'a convaincu qu'il avoit fréquemment procuré la guériſon dans des cas de ce genre, où l'on avoit tout lieu de craindre que la tumeur ne parvînt à ſon dernier période.

Lorſque l'affection inflammatoire primitive eſt détruite, les évacuations de ce genre paroiſſent ne produire que peu ou point d'effet; & l'on ne doit pas alors y inſiſter long-temps, parce qu'ils contribuent à empêcher l'uſage d'autres remèdes communément plus efficaces dans l'état plus avancé de la maladie.

§. II. *Des effets du mercure, des frictions & des autres remèdes dans les périodes plus avancés des tumeurs blanches.*

LORSQUE l'inflammation eſt en grande partie diſſipée, & que la matière ne paroît pas encore formée, l'on fait quelquefois uſage du mercure, que l'on ne donne pas au point de faire ſaliver, mais d'affecter ſeulement la bouche légérement,

& d'y entretenir un peu de douleur pendant quelques ſemaines.

Il n'y a pas alors de meilleure manière de l'adminiſtrer que les frictions; le frottement ſeul qu'elles exigent peut être, juſqu'à un certain point, conſidéré, dans toutes ces tumeurs, comme un remède. Il faut, pour cet effet, compoſer un onguent avec le mercure & la graiſſe de porc, dans lequel on met une aſſez petite quantité du premier pour faire, ſans rien craindre, trois frictions par jour avec deux gros d'onguent. Mais afin que cette doſe puiſſe pénétrer par une douce friction, & pour retirer tous les avantages que l'on peut eſpérer de cette pratique, l'on frottera au moins une heure à chaque fois; car quelque utiles que puiſſent être les frictions dans ces cas, lorſqu'on les fait convenablement, il n'eſt pas probable qu'elles puiſſent produire beaucoup d'effet lorſque l'on n'applique le remède que quelques minutes, comme cela ſe pratique communément.

Les doux mercuriaux, donnés intérieurement, ſont auſſi quelquefois utiles : mais il vaut mieux préférer les frictions, parce qu'elles procurent les mêmes avantages, & qu'elles jouiſſent, en outre, de celui qui réſulte du frottement.

Le Dran & d'autres Ecrivains françois recommandent beaucoup les douches d'eau chaude dans les tumeurs de cette nature : l'uſage long-temps continué & réitéré de ce remède produit ſouvent de très-bons effets dans les premiers périodes de cette maladie, comme j'ai eu pluſieurs occaſions de m'en convaincre ; mais la vertu relâchante généralement reconnue de l'humidité réunie à la chaleur, donne lieu de croire que les vapeurs,

ſur-tout chaudes émollientes, convenablement adminiſtrées, pourroient être un remède plus utile que tout autre dans les affections de ce genre, ſi on les employoit plus généralement.

Il eſt probable que, dans les cas de tumeur blanche, le frottement qu'occaſionne l'eau chaude par ſa chûte ſur la partie malade peut être très-efficace, indépendamment de toute autre circonſtance : au moins je crois que c'eſt le principal effet de l'eau froide, que j'ai fréquemment vu employer de cette manière, &, dans quelques cas, avec avantage.

Ces moyens, & en particulier ceux dont j'ai recommandé l'uſage externe dans le premier degré ou dans l'état inflammatoire de la maladie, ſuivis, avant la formation du pus, de l'uſage des mercuriaux, des frictions, &c. ont ſouvent guéri entiérement pluſieurs affections de ce genre. Néanmoins, lorſque la tumeur & la douleur ſont preſque entiérement ou même parfaitement diſſipées par l'uſage des médicamens, ou par les efforts de la nature, il arrive fréquemment, en raiſon de la flexion dans laquelle le membre eſt reſté fort long-temps, que l'uſage de l'articulation eſt entiérement perdu, quelquefois même elle ſe contracte tellement & devient ſi roide, que toutes les tentatives que l'on fait pour la mouvoir excitent beaucoup de douleur.

L'on a malheureuſement, dans tous ces cas, attribué conſtamment ces affections des articulations à deux cauſes incurables de leur nature; l'on a cru, 1°. que les extrémités des os qui compoſent l'articulation ſe froiſſoient mutuellement, & s'uniſſoient enfin très-étroitement, parce que les cartilages qui les environnent s'enlevoient par

le frottement; 2°. que la synovie qui se trouve dans les articulations s'épaississoit de maniere à remplir entiérement leurs cavités, & à ne laisser aucun espace pour le mouvement.

Je puis assurer, d'après un grand nombre de faits, que ces deux opinions sont, au moins en général, très mal fondées : lorsque les cartilages qui recouvrent les articulations sont détruits, les extrémités des os peuvent très-facilement s'unir; & il n'est pas douteux que cette cause produit quelquefois cet effet. Néanmoins, je suis convaincu, par un grand nombre de dissections, que cela arrive très-rarement, & ne s'observe jamais dans les cas de tumeur blanche, à moins que la maladie ne soit extrêmement avancée. La roideur des articulations dépend alors uniquement de cet état de contraction des tendons des muscles fléchisseurs, dont j'ai parlé dans la description de la maladie; au moins cela arrive dix-neuf fois sur vingt affections de ce genre.

Rien n'induit plus en erreur que le toucher, dans ces occasions; car lorsque la maladie est ancienne, la roideur & l'immobilité de l'articulation sont, en général, telles, qu'au premier coup-d'œil il paroît très-probable, ou même presque certain, qu'il y a réellement union des deux os. J'ai vu ainsi plusieurs cas que l'on regardoit comme de véritables ankyloses du plus mauvais genre, que la dissection a constamment prouvé n'être que l'effet de l'état de contraction des muscles & des tendons fléchisseurs.

La seconde opinion a été autrefois universellement admise; quelques modernes même pensent encore que les affections de ce genre sont, en

général, produites par l'épaissifsement de la ſynovie : pluſieurs Anatomiſtes ont néanmoins révoqué en doute que ce fluide pût jamais acquérir cette qualité; & je ſuis très-convaincu, par les différentes occaſions que j'ai eues de disséquer des articulations ainſi affectées, que cet état n'a jamais lieu, ou au moins qu'il eſt extrêmement rare; car, dans tous les cas de ce genre, dans ceux même où la maladie avoit été fort longue, j'ai obſervé que la ſynovie conſervoit ſa couleur & ſa conſiſtance naturelles, tant que le ligament capſulaire de l'articulation n'étoit pas diviſé, de manière qu'il ne pouvoit s'introduire aucune matière des parties molles environnantes, & que les extrémités des os n'étoient pas cariées. Il eſt donc très-probable que pluſieurs cauſes des maladies des articulations, que l'on a rapportées à des affections de ce genre, étoient plutôt fondées ſur de ſimples hypothèſes, que ſur les faits & l'expérience.

La roideur des articulations, qui a toujours lieu, juſqu'à un certain point, dans les tumeurs blanches, n'eſt, en conſéquence, que rarement ou jamais produite par l'une des cauſes dont je viens de parler, qui peuvent toutes deux être regardées comme incurables; mais la contraction contre nature des muſcles & des tendons, eſt l'unique cauſe de cette roideur; ce qui donne lieu de compter beaucoup ſur l'action des remèdes que l'on emploie pour la diſſiper. Pluſieurs affections de ce genre, qui ſubſiſtent ſouvent après que les autres ſymptomes de tumeurs blanches ont diſparu, ſe guériſſent en effet uniquement par l'uſage long-temps continué des émolliens :

j'ai

j'ai vu des exemples de semblables guérisons dans plusieurs cas, dont quelques-uns étoient considérés comme l'espèce la plus fâcheuse d'ankylose.

Le meilleur émollient, & probablement le moins dangereux, est l'huile d'olive pure appliquée chaude; il faut en employer autant que l'on pourra en consumer dans une légère friction d'une heure, & réitérer cette friction réguliérement trois fois le jour au moins : mais au lieu de la borner aux tendons qui sont dans un état de rigidité, comme on le pratique ordinairement, il faut la faire sur tous les muscles, même jusqu'à l'insection de leur extrémité opposée, & frotter sur-tout leur partie charnue, où il est probable que réside la principale cause qui entretient ces maladies; car ces parties jouissent particuliérement, pour ne pas dire uniquement, de la puissance contractile, & sont, par conséquent, celles qui opposent la plus grande résistance.

J'ai vu aussi employer souvent avec avantage, comme émollient, dans cette maladie, une huile extraite des substances animales, connue sous le nom d'*huile de pieds de bœuf* : mais comme elle est plus sujette à se rancir que l'huile d'olive, son application n'est point aussi agréable; elle ne jouit pas d'ailleurs d'une vertu plus relâchante; ce qui probablement fera préférer communément la dernière.

Il est si évident que la maladie dont je m'occupe présentement, c'est-à-dire, la roideur de l'articulation, est une de celles qui exigent particuliérement l'usage des émolliens, qu'il n'y a guère de vieille femme qui ne les recommande sous la forme de quelque recette particulière. Je ne puis m'empêcher d'en citer ici une que j'ai

vue fréquemment mettre en usage, sur-tout dans deux circonstances, avec un avantage très-sensible : c'est la coëffe ou l'épiploon d'une brebis, ou de tout autre animal nouvellement tué, que l'on applique directement sur les parties malades dès qu'on l'a tiré du corps de l'animal.

Dans l'un des deux cas dont je veux parler, il y avoit roideur du genou, & dans l'autre roideur de la main : le mouvement des articulations étoit entiérement perdu, & fut presque parfaitement rétabli par ce moyen. Il faut renouveller cette application le plus fréquemment possible, au moins une fois le jour, & même plus souvent lorsqu'on le peut, parce qu'au bout de quatre ou cinq heures elle devient désagréable, & même, comme elle se dessèche communément au bout de ce temps, il est probable qu'on ne peut plus en tirer beaucoup d'utilité. Lieutaud, célèbre médecin François (*), recommande un remède de ce genre, mais d'une manière un peu différente.

Je me suis particuliérement étendu sur cet objet, parce que je me suis souvent imaginé qu'avec un peu d'attention l'on pourroit rétablir le mouvement de plusieurs articulations, dont l'on avoit jusqu'ici généralement regardé les affections comme incurables, parce que l'on s'étoit formé une idée fausse de la cause qui gênoit le mouvement.

(*) M. Lieutaud dit, en parlant de ces affections : « *Obvolvitur etiam pars affecta pelle calida vervecis, vituli, » alterius ve pecudis, recens mactati, vel immittitur in imum » ventrem bovis, vitali calore haud defraudatæ* ». Synopsis universa praxeos medicæ, vol. I, p. 400.

J'ai ſuppoſé juſqu'ici que la maladie n'étoit pas aſſez avancée pour que le pus fût formé ; car lorſqu'elle eſt parvenue à ce degré, l'on ne peut eſpérer tirer de grands avantages des remèdes que nous avons recommandés. Néanmoins ſi, dans ce cas même, la ſanté du malade n'exige pas abſolument l'amputation du membre, il ne faut pas la faire ſur le champ, comme on le pratique communément. En prenant la précaution d'ouvrir les abcès dès qu'ils ſont formés, l'on eſt preſque aſſuré d'empêcher que la matière n'affecte ou n'altère eſſentiellement les ligamens capſulaires des articulations, dont la deſtruction rendroit l'amputation abſolument indiſpenſable.

Le ſéton, employé de la manière que j'ai indiquée pour les autres abcès, eſt un moyen ſûr & facile de procurer l'évacuation de ces amas de pus ; il n'eſt ſujet à aucun inconvénient ; il a été quelquefois, & peut-être fréquemment, une reſſource pour conſerver des articulations ainſi affectées. Au moins lorſque le membre eſt dans un état qui laiſſe peu d'eſpoir, il eſt bon, dans tous les cas, de tenter la pratique que j'ai recommandée ; & je crois qu'on ne peut jamais la blâmer, à moins que la conſtitution du malade ne ſoit tellement affoiblie, qu'il n'y ait beaucoup de riſque à différer plus long-temps l'amputation : alors il n'eſt pas douteux qu'il faut y recourir ſur le champ. Néanmoins, en ouvrant ces abcès dès qu'ils commencent à ſe former, l'on aura toujours aſſez de temps pour obſerver les avantages que l'on pourra retirer de l'évacuation que produit le ſéton.

Je crois devoir obſerver ici que je ne prétends recommander l'uſage du ſéton que dans les cas

où le pus eſt formé. Dans les affections rhumatiſantes des grandes articulations, il ſe fait fréquemment un épanchement conſidérable de ſéroſité, dont on peut communément procurer l'abſorption entière, en faiſant ſeulement des frictions légères ſur les parties affectées. Mais cela arrive rarement dans les abcès qui renferment une véritable matière purulente. Toutes les fois qu'il ſe fait des amas de cette nature dans une articulation, il faut leur donner une iſſue; & on ne peut le faire plus ſûrement qu'en introduiſant un ſéton.

Il n'y a pas de temps plus convenable pour faire, même avec ſuccès, l'amputation des membres ainſi affectés, que celui où la maladie eſt portée à ſon plus haut période. L'on ne doit jamais conſeiller l'opération que dans ce cas ſeul. L'on pourroit croire, au premier abord, que plus le mal eſt récent, plus l'on doit eſpérer de ſuccès de l'amputation du membre. L'on s'étaie communément de cet argument pour la faire de très-bonne heure dans tous les cas de tumeur blanche. Néanmoins, quelque plauſible que paroiſſe cette obſervation, je ſuis perſuadé que l'expérience démontrera qu'elle n'eſt pas juſte.

J'ai obſervé conſtamment, ſur-tout dans cette affection, que les malades qui étoient extrêmement affoiblis avant l'opération par les diarrhées & par les autres ſymptomes capables d'abattre les forces, guériſſoient plutôt que ceux qui jouiſſoient encore de leur embonpoint, & qui étoient dans un état de pléthore.

Pourvu que la conſtitution des premiers ne ſoit pas trop épuiſée, ce que l'on peut toujours prévenir, les ſymptomes de fièvre hétique qui

s'étoient manifestés, se dissipent communément très-peu de jours après l'amputation du membre : il ne survient jamais d'affection inflammatoire violente ; la santé du malade se fortifie de jour en jour, & l'on obtient, en général, très-promptement une guérison complète, s'il n'est pas extraordinairement affoibli. Chez les derniers, au contraire, qui jouissoient de la meilleure santé avant l'opération, tous les symptomes sont totalement opposés : il survient, en général, une fièvre inflammatoire vive, que l'on peut très-souvent, il est vrai, dissiper ; mais elle emporte fréquemment le malade sur le champ, ou elle produit des effets dont il se ressent toujours.

Ainsi l'on ne doit, dans aucun cas, recourir à l'amputation que quand l'on a tenté inutilement tous les moyens qui paroissoient propres à sauver le membre malade.

Tous les moyens que nous avons recommandés jusqu'ici conviennent particuliérement dans l'espèce rhumatisante de tumeur blanche, & réussissent fréquemment lorsqu'on y a recours à temps, & que l'on y insiste autant que l'exige la nature du mal : mais lorsque la tumeur est tellement avancée que les ligamens capsulaires de l'articulation, & peut-être même les cartilages & les os sont détruits, il n'est pas douteux que l'amputation est l'unique ressource.

Je ne puis donner ici rien de satisfaisant sur l'espèce la plus funeste de tumeur blanche, c'est-à-dire, sur la scrophuleuse, parce que je ne connois aucun remède certain contre les écrouelles, même lorsqu'elles affectent, de la manière la plus bénigne, les parties molles.

Quand les petites articulations sont attaquées,

& que les portions malades de l'os commencent à se détacher, l'on peut contribuer à la guérison en aidant les efforts de la nature; mais toutes les fois que les grandes articulations, sur-tout celles du genou & de la hanche, sont affectées, il n'y a pas d'apparence que tout autre moyen que l'amputation puisse procurer beaucoup de soulagement; il est rare même que ses effets soient durables; car tant que la disposition scrophuleuse générale de la constitution subsiste, il est probable que la maladie se manifestera de nouveau dans quelque autre partie : néanmoins il est quelquefois nécessaire d'en courir les risques dans les périodes avancés de la maladie; car souvent la douleur est tellement aiguë, que le malade aime mieux s'exposer aux plus grands dangers que de la supporter plus long-temps.

Néanmoins, lorsqu'on ne croit pas devoir pratiquer l'amputation, pour quelque raison que ce soit, & que l'on est presque certain que la maladie reparoîtra bientôt, parce que la disposition scrophuleuse paroît portée au plus haut degré, il est alors nécessaire de recourir aux palliatifs, afin de modérer le mal autant qu'il est possible : les narcotiques, donnés à grande dose, sont, en général, le principal remède que l'on peut prescrire dans cette vue, parce qu'ils modèrent la douleur & procurent le sommeil.

L'on doit d'ailleurs prescrire les médicamens & le régime reconnus pour être utiles dans les écrouelles; mais leur énumération m'écarteroit du but que je me suis proposé en donnant ce Traité : l'on peut consulter la douzième Section de la seconde partie de cet Ouvrage, & les Auteurs qui ont traité particuliérement ce sujet.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

B.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

P.

Q.

R.

S.

T.

V-U.

FIN.

ERRATA.

Page 20, *ligne* 18, le, *lisez* les.
Page 37, *l.* 23, Farenheirt, *lisez* Farenheit.
Page 40, *l.* 15, ôtez le point qui eſt après ſuppuration.
Page 67, *avant-dernière ligne de la note*, Pharmacie, *liſ.* Pharmacopée.
Page 73, *avant-dernière ligne de la note*, mettez une virgule après λιαρῷ.
Ibidem. ligne dernière, ἐσθὰ, *lisez* ἐσθλὰ.
Page 100, *l.* 15, les, *lisez* le.
Page 112, *l.* 12, pénétrant, *lisez* pénétrante.
Page 225, *l.* 9 *de la note*, minutam, *lisez* munitam.
Page 262, *l. première de la note*, τὰ, *lisez* τὰς.
Ibidem, *l.* 2, βοηλείας, *lisez* βοηθείας.
Page 274, *avant-dernière ligne*, l'huide, *lisez* l'huile.
Page 334, *l.* 30, œdémateur, *lisez* œdémateux.
Page 348, *l.* 22, qu'ils, *lisez* qu'elles.

APPROBATION.

Nous, Commiſſaires nommés par la Compagnie, avons lu un Ouvrage qui lui a été préſenté par M. Bosquillon, notre Confrère. Cet Ouvrage a pour objet la *Théorie & le Traitement des Ulcères*. Il a été publié en Anglois par M. Bell, Chirurgien d'Edimbourg très-diſtingué. M. Boſquillon a cru devoir le traduire en notre Langue; & comme cet Ouvrage eſt très-intéreſſant & par les vues théoriques & par les bons préceptes curatifs qu'il contient, on doit lui ſavoir gré de ſon travail. M. Boſquillon y a auſſi ajouté pluſieurs notes qui rendent l'Ouvrage plus complet. Nous avons cru qu'il méritoit l'Approbation de la Compagnie, & d'être imprimé ſous ſon Privilège. Paris, le 26 juillet 1788.

Signé, PORTAL, D'ARCET.

Vu le Rapport ci-deſſus, je ſouſſigné Doyen de MM. les Lecteurs & Profeſſeurs Royaux, certifie que la Compagnie a accordé à M. Boſquillon ſon Privilège en commandement pour l'impreſſion dudit Ouvrage. Le 30 août 1788.

POISSONNIER, *Doyen.*

A Paris, de l'Imprimerie de Stoupe.



